# MADELEINE JEUNE FEMME[1]

CINQUIÈME PARTIE [2]

## XII

Les deux mêmes chambres que l'année précédente nous furent attribuées ; je retrouvai ma vieille perse bleue, les nattes sur lesquelles j'avais sauté de joie, le balcon d'où la vue s'étendait par une trouée dans la campagne et qui surplombait le barrage au joli murmure d'eau. Mon mari devait venir passer un jour ou deux dans le courant du mois; Suzanne était au comble du bonheur; rien ne lui plaisait autant que Fontaine-l'Abbé, parce qu'il y avait de l'eau au pied des murs et parce que c'était un château! Son petit frère Jean n'exprimait pas encore très nettement ses impressions.

Tout compte fait, les jeunes gens mariables, et malgré l'activité déployée par Mme Du Toit, se trouvaient réduits à trois, deux avocats du barreau de Paris, l'un blond, l'autre brun, — Mme Du Toit avait pensé à tout! — l'un sans famille, l'autre accompagné de père, de mère et de sœurs qui, il est vrai, pouvaient entrer en concurrence avec Mlle Voulasne vis-à-vis des deux autres jeunes gens, mais aussi fallait-il sauvegarder les apparences et ne pas paraître vouloir à tout prix préparer le sort de l'unique Pipette; le troisième était un garçon ayant à peine

(1) *Copyright by* Calmann-Lévy, 1912.
(2) Voyez la *Revue* des 1er, 15 décembre 1911 et des 1er et 15 janvier 1912.

passé la trentaine, déjà décoré, ayant un poste dans je ne sais quelle Colonie. Avant toute chose, il fut indispensable d'organiser un tennis. Il n'y avait pas de terrain préparé pour le tennis à Fontaine-l'Abbé; les jeunes gens et les jeunes filles s'emparèrent de la pelouse, devant la façade principale, la seule dont l'inclinaison, très peu sensible, se prêtât, tant mal que bien, aux exigences de ce sport. Mme Du Toit fut très affectée de voir piétiner sa pelouse, mais donna l'ordre de tondre de près l'étendue nécessaire. Chacun de ces messieurs, chacune de ces jeunes filles était muni de sa raquette. Manquaient le filet, les balles et les bandes de toile blanche. Albéric, — que je soupçonne de n'avoir pas averti sa mère qu'un tennis était nécessaire, afin de lui prouver qu'elle n'entendait rien aux amusemens de la jeunesse et qu'on ne saurait que « se raser » chez elle, — se dévoua pour aller à Trouville chercher les accessoires. Il y resta deux jours, pendant lesquels tout notre monde, dans le plus complet désarroi, fut sauvé de l'ennui mortel par Pipette. Pipette avait le caractère extrêmement facile et une vitalité si heureuse, si libre, si jaillissante, qu'elle égayait les plus récalcitrans. Beaucoup de ses mots, d'une crudité de pomme verte, nous tiraient les dents, et il était touchant d'être témoin des prodiges d'indulgence et d'ingéniosité à l'excuser qu'inspirait à la sévère Mme Du Toit la volonté arrêtée de trouver à la petite Voulasne un mari. En attendant, Pipette se montrait pour tous d'un grand secours. Elle n'avait ni la timidité, ni la retenue, ni la modeste conversation des jeunes filles bien élevées qui se trouvaient là; elle n'avait rien de cet air languide qu'adoptait souvent sa sœur Isabelle. La femme d'Albéric, bien qu'élevée de la même façon que Pipette, donnait un résultat absolument différent. Isabelle, prévenue de bonne heure, par les Du Toit et par son goût très tôt prononcé pour Albéric, que les manières de ses parens n'étaient pas les bonnes, s'était aussitôt entraînée à copier les manières des autres familles, des Du Toit d'abord, comme on l'a vu pendant ses fiançailles, puis, après son mariage, et depuis que son mari avait fléchi lui-même en subissant les Voulasne, de toutes les personnes successivement qui lui semblaient plus brillantes. Elle empruntait, sans cesse, incertaine du modèle à suivre, fatiguée de son incertitude, et surtout fatigante. Pipette était une nature par hasard heureuse, sans un instinct fâcheux, et que rien, jamais, n'avait

bridée. Tout, chez elle, était spontané, ce qui lui donnait un grand charme. C'était « un bon petit diable, » certes. Toutefois, pour des personnes soumises à la rigueur des convenances, c'était tout de même un peu le diable.

Elle eut du succès néanmoins, à Fontaine-l'Abbé, parce qu'on ne pouvait faire autrement que de la trouver bonne fille, et parce qu'on avait besoin d'elle. De quelle façon plaisait-elle aux jeunes gens? Je ne sais trop; en tout cas, elle semblait leur plaire beaucoup à tous les trois. Point mal de sa personne, avec cela, la chère Pipette. De figure moins régulière que sa sœur, moins jolie, si l'on veut, mais bien plus piquante, elle avait des cheveux blonds fort beaux, une gorge, une taille savoureuses et des bras que l'on remarquait et jugeait ravissans, d'un commun accord. Que serions-nous devenus sans elle, et sans tennis, pendant l'absence d'Albéric, Seigneur Dieu! Tout ce monde-là n'aimait point la campagne pour elle-même, point la promenade, point la musique, et tous les bons vieux jeux qui nous avaient suffi, à nous, le croquet, le volant, colin-maillard, cache-cache, étaient surannés.

Nous parcourûmes, M^me^ Du Toit et moi, les greniers du château fleurant la poussière et le rat; nous ouvrîmes toutes les vieilles armoires afin d'y découvrir quelque objet de divertissement oublié. A notre retour sur la terrasse, avec un antique jeu de loto, un cor de chasse et des romances de Loïsa Puget à demi rongées, nous vîmes toute la jeunesse employée à une besogne captivante : ces messieurs avaient réussi à déplacer le rouleau de pierre qui encombrait l'allée couverte, et ils le traînaient sur la pelouse afin d'aplanir le sol destiné au tennis. Pipette en avait eu, nous dit-on, l'idée la première, bien éloignée, la pauvre petite, de penser qu'elle remuait quelque chose qui, à Fontaine-l'Abbé, n'avait pas bougé depuis plus de soixante ans!

Je vis que M^me^ Du Toit avait du chagrin à voir changer de place le rouleau de pierre qui la gênait depuis si longtemps. J'en eus bien, moi, qui ne le connaissais que de l'année dernière; il m'avait obligée souvent, lorsque nous marchions dans l'allée trois ou quatre de front, à me détourner de mon chemin, mais déjà cette petite incommodité était unie pour moi au charme qui s'attache à presque tout souvenir.

Le tennis organisé, nous eûmes la paix durant le jour. Ils

jouaient la matinée, l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, sans se lasser jamais, sans réclamer jamais une autre occupation.

— C'est vraiment bien commode! disait Mme Du Toit. Mais elle trouvait que toute cette jeunesse, captivée par le sport, ne s'entretenait pas d'autre chose et n'apprenait pas à se connaître; elle allait presque lui reprocher de ne pas seulement engager quelque amourette! Ah! ce n'était pas pour le tennis qu'elle l'avait convoquée, mais pour marier la petite Voulasne. Aussi, le soir après le dîner, — adieu Beethoven et Chopin! — j'étais chargée de faire danser tout ce petit monde.

Et quelle était ma vie, à moi, au milieu de ces sauteries et de ces jeux? J'espérais.

J'espérais. J'aurais été bien en peine de dire quoi. Mon optimisme, aujourd'hui, me paraît insensé. Mais c'était ainsi. J'espérais. Je portais avec ivresse mon culte intérieur et secret. J'aimais un être, à mon gré, charmant, qui maintes fois m'avait ravie, qui, une fois, un peu forcé, il est vrai, m'avait dit qu'il m'aimait.

J'espérais. Je m'abandonnais avec une voluptueuse terreur à je ne savais quoi, qui pouvait arriver. Croirait-on que, pendant cinq mois, mon cœur a sauté, chaque jour, à l'idée qu'en somme il eût pu m'écrire d'une manière détournée, et même directe, à la rigueur, en ne me disant rien que d'insignifiant; mais quelle signification aurait eue pour moi un mot de lui! Un jour que sa tante me parlait de lui, je lui demandai :

— Ah çà! est-ce qu'il ne vous dit seulement jamais un mot pour moi?

— Il ne manque pas de me charger de ses bons souvenirs pour nos amis...

Cela me glaça tout le corps.

Le soir, après avoir exécuté tout ce que ma mémoire pouvait contenir d'airs de valses, lorsque j'étais remontée dans cette chambre de perse bleue où, l'année précédente, le démon qui me possédait m'avait si insidieusement imprégnée, je m'accoudais encore à mon balcon de fer... Oh! mon Dieu! je m'agenouille aujourd'hui à vos pieds pour vous supplier de me pardonner les douceurs que j'ai rêvées... Oh! que la femme qui a reçu de vous cette bénédiction de connaître dans le mariage le bonheur de l'amour ne me jette pas la pierre!... Oh! que tout être qui s'est senti presser et briser entre des bras vraiment

aimés suspende son jugement avant de me condamner!... Jamais, jamais, je n'ai connu, moi, la saveur du baiser d'amour!... Mon cœur battait comme celui des autres femmes; mon corps était jeune, sain; ma bouche absolument pure... J'ai tendu mes lèvres à l'air caressant de la nuit, en appelant le baiser de l'homme que j'aimais. J'ai aussi dit son nom, tout haut — insigne et damnable folie! — ce nom que je n'écris pas dans ces souvenirs et que je n'écrirai jamais, soit par une sorte de honte, soit par respect pour l'intimité sacrée qu'il représentait à mes espérances, soit peut-être aussi par dépit de n'avoir pas été admise à le lui dire à lui-même... J'avais l'air d'être toute seule vivante au milieu de cette magnifique campagne endormie; tous avaient achevé leur journée; moi, j'attendais...

Le murmure de l'eau, toujours pareil, infatigablement monotone, à la longue, m'irritait. Je me disais : « Ma vie sera comme ce bruit d'eau, toujours également mesurée, immuablement modeste, quasi imperceptible, agaçante pour qui par hasard la verrait, et elle n'aura même pas, comme cette chute d'eau minuscule, l'avantage d'être seulement appréciée par quelqu'un... » Et je pleurais, et je sanglotais sur mon balcon, n'osant rentrer dans cette chambre près de laquelle dormaient mes enfans, et où il n'y avait personne, dans ce château, qui ne croyait que dormait, paisiblement aussi, la femme la plus irréprochable, la plus immaculée, la plus sûre.

J'avais apporté à Fontaine-l'Abbé les trois lignes de ma lettre commencée... Je ne pouvais me résoudre ni à la détruire, ni à m'en séparer. Je la tenais enfermée dans un petit coffret de fer où étaient mes bijoux et mon argent. Étonnant besoin d'aveu, étrange nécessité de proclamer notre amour!... Si j'étais morte dans la nuit, la pureté de ma mémoire, si précieuse à mon mari et à mes enfans, en était stupidement ternie!... Je le savais, j'y songeais souvent. Je ne résistais pas au désir d'avoir là, près de mon chevet, ce feu ardent qui, selon moi, devait projeter des rayons comme un phare, comme un phare que tous les initiés reconnaissent du large. Qu'ils reconnussent donc, tous, tous! ah! du plus loin qu'ils le pouvaient apercevoir, qu'ils reconnussent à mon phare celle qui dormait ici : ce n'était qu'une femme amoureuse!

Un jour, se promenant avec moi dans le potager, son séca-

teur à la main, Mme Du Toit me dit qu'elle avait reçu une lettre de son neveu, qu'il lui demandait s'il pouvait venir la saluer à Fontaine-l'Abbé...

— Ah !

— Il ne manque pas de me prier de lui nommer mes invités; c'est un monsieur qui veut bien présenter ses hommages à sa tante, mais qui ne veut pas s'ennuyer. Faut-il, ajouta-t-elle en souriant, que je vous nomme ?...

Trop vivement, mais j'avais tellement peur qu'il ne vînt pas, je m'écriai :

— Non, non, ne me nommez pas !

— Oh ! dit Mme Du Toit, comme vous dites cela ! Craindriez-vous de l'effaroucher ?...

Mme Du Toit continua, plus sérieuse :

— Plût à Dieu que mon malheureux neveu s'enthousiasmât, je ne dis pas de vous, ma chère enfant, bien entendu, mais d'une femme comme vous, — s'il s'en fait encore !... Hélas ! — il ne me ménage pas cette consolation : c'est un garçon très remarquable, chacun en convient; mais il donne raison, il faut aussi le reconnaître, à ceux qui, comme son oncle, le président, affirment que c'est en même temps un écervelé...

— M. Juillet, un écervelé !...

— C'est un homme incapable de faire son choix dans la vie. Avec les plus beaux dons naturels, après les études les plus brillantes, voilà un garçon qui refuse toute espèce de situation, qui s'adonne à des travaux personnels, très séduisans, paraît-il, moi je le veux bien, mais bien incertains quant aux avantages à venir... Est-ce un philosophe ? un sociologue, comme on dit aujourd'hui ? un essayiste ?... un moraliste ?... Tout cela implique encore un choix dans les idées, et vous oblige à prendre parti entre les idées qu'on a. Tout cela demande de la logique, de l'esprit de suite et au moins une certaine conformité entre les principes qu'on émet et la vie qu'on mène... Un moraliste ! je vous demande un peu !...

— Pourquoi M. Juillet ne serait-il pas un moraliste ?

— Pourquoi il ne serait pas un moraliste ?... Mais, ma chère enfant, parce que M. Juillet est un... libertin !

Elle fit, en lâchant ce mot, des yeux de grand'mère courroucée, et rabattit d'un coup sec le petit fermoir de son sécateur.

J'étouffais; l'allusion encore une fois réitérée à ce libertinage me suffoquait. Je dus avoir le sang à la figure. Heureusement, l'attention de Mme Du Toit était en ce moment à son neveu, non à moi. J'étais partagée entre le souci de m'informer et la peur d'apprendre. A tout hasard, je répétai :

— Un libertin !...

— N'en disons pas davantage, fit Mme Du Toit, pour ne point faire de médisances.

Nous remontions les marches conduisant du potager à l'allée couverte. Aussitôt en haut, la vue du tennis, entre les troncs d'arbres, et les voix des joueurs : « *play? out!...* trente à... » s'introduisirent entre nos pensées; nous remontâmes toute l'allée sans parler. Je souffrais d'une de ces douleurs sourdes et rageuses qui vous font souhaiter de souffrir plus encore; je criai à Mme Du Toit qui me quittait pour aller écrire à son neveu :

— Tiens! mais, dites-lui donc que vous n'admettez ici cette année que les jeunes gens disposés au mariage!...

— C'est une idée, fit-elle.

Mais je ne sus pas si elle lui avait écrit cela, non plus que si elle lui avait cité mon nom parmi ceux des hôtes de Fontaine-l'Abbé. De sorte que son arrivée, s'il venait, ne signifierait rien pour moi.

Allait-il venir? Il pouvait arriver demain !...

Viendrait-il, me sachant là?... S'il ignorait que je fusse là, quel effet ma vue lui produirait-elle ?

Mme Du Toit ne se doutait certes pas qu'elle me laissait sous son allée couverte avec une pareille angoisse. A cette angoisse s'en ajouta une autre, vers le soir, qui paraîtra tout à fait misérable, mais que je dois confesser : celle d'être laide, le lendemain, si je me laissais abîmer par le tourment!

Il arriva, non pas le lendemain, mais, sans se presser, quatre jours après. J'avais eu le temps de m'accoutumer soit à l'idée qu'il allait venir, soit à l'idée qu'il ne viendrait pas.

Je fus avertie de son arrivée, grâce à l'attention extrême que je portais à toutes les paroles, à tous les gestes, à tous les ordres de Mme Du Toit, depuis quatre jours. Je l'entendis commander la voiture. J'étais enfermée dans ma chambre quand la voiture descendit les lacets; je ne pouvais la voir, mais je l'entendis bien et je suivis son bruit jusqu'à l'arrêt dans la cour

pavée, sur la façade Nord. Il était environ six heures du soir; je ne voulais pas me montrer avant le dîner, mais je pensais qu'il connaîtrait ma présence, au cas où sa tante ne la lui eût pas annoncée, par mes enfans qui jouaient en bas.

Je ne me souviens pas d'avoir eu jamais, en aucune circonstance de ma vie, autant d'appréhension et des palpitations si violentes qu'au moment de descendre, à l'heure du dîner, ce soir-là. Je ne me mettais pas ordinairement de rouge; mais j'avais appris, depuis un an, à en mettre, et je possédais tout ce qu'il faut pour cela. Je mis un peu de rouge, car j'aurais eu l'air d'une morte.

En entrant dans la pièce où l'on était réuni, mes yeux allèrent immédiatement et directement à lui; je remarquai même : « Comment se peut-il faire que j'aie deviné l'endroit exact où il se trouve? » C'était moi qui, en entrant, recevais tout le reste de lumière des fenêtres ouvertes sur le couchant; c'était lui qui m'apparaissait en une sorte de silhouette auréolée. Mais je ne pus pas discerner son premier mouvement. Il s'avança pour me saluer; la main était tout à fait inexpressive; il me dit aussitôt:

— Madame, je n'espérais pas vous trouver ici.

— Vous n'avez donc pas rencontré mes enfans?...

— Vos enfans?... Comment!...

Et il se mit à chercher parmi les enfans qui étaient sur la terrasse. Il avait certainement rencontré mes enfans, mais il ne les avait pas reconnus!

Et je vis, après ce premier contact, qu'en effet il avait eu la surprise de me voir entrer; il y avait en lui quelque chose de gauche et de gêné que je connaissais bien pour l'avoir observé autrefois dans les circonstances où il n'était pas à son affaire. Il était si peu adroit à dissimuler! Cela venait-il de la petite vexation qu'il éprouvait de n'avoir pas reconnu mes enfans? Cela voulait-il dire qu'il retrouvait, en me voyant, la confusion ou la honte de notre dernière entrevue?... Il avait la peau hâlée, bronzée; je le trouvais beau.

Il ne fut placé, à table, ni à côté de moi, ni en face de moi. En me penchant sur mon assiette, j'apercevais son nez bruni, sa barbe qui avait allongé, ses mains fines, nerveuses et velues, sans bague aucune. On ne l'entendit presque pas; c'était bien toujours le même homme : il ne parlait guère pour peu que le milieu ne lui fût pas tout à fait favorable; les jeunes gens qui étaient

là ne le connaissaient pas, pour la plupart, ignoraient sa valeur, et l'ennuyèrent, à ce qu'il me sembla, en discutant leurs coups, critiquant leur jeu, et criant d'un bout de la table à l'autre, comme s'ils foulaient encore la pelouse. On s'en donnait, et la maîtresse de maison était toute indulgence, tant que le président n'était pas arrivé. Après le dîner, échange de mots banals; puis ma fonction de tapoteuse me retint au piano. Il n'avait pas besoin de me tourner les pages, pour la musique que j'avais à jouer cette année!... Et j'allai me coucher sans avoir, en somme, rien appris...

Eh bien! il était revenu... Eh bien! nous nous étions retrouvés! Et ce n'était que cela! Pas de vitres brisées, point d'éclat; mon cœur tout seul, dans ma poitrine, que mes proches voisins auraient pu entendre. « Mais, demain, pensais-je, il faudra bien que nous causions, un peu comme autrefois, quand ce ne serait que pour ne point nous faire remarquer... »

Il n'était pas pressé de me parler, c'était évident. Il eût pu me parler dans la matinée. Je ne le provoquais pas, mais j'étais loin de le fuir. Un aparté tranquille s'offrit à lui et à moi dans le jardin; il ne fit rien pour en profiter et se laissa entraîner par la petite Voulasne qui tenait à l'initier au tennis. Toute l'après-midi, je boudai dans ma chambre. Le soir se passa comme la veille, sauf qu'à table, il se mêla à la conversation des joueurs de tennis : il s'amusait à s'initier au jeu. Les saillies de Pipette, qui parfois étaient inouïes, le faisaient rire. A table, de côté, j'apercevais ses dents, quand il riait, et je voyais à sa physionomie une expression inconnue de moi. Cette expression n'était pas celle qui me plaisait, mais, par contraste, elle avivait le souvenir de celle que j'aimais; je me torturais du regret de ce que je ne trouvais plus en lui, et j'étais jalouse de l'agrément qu'il semblait prendre en disant des bêtises avec des jeunes filles, des enfans!...

Tout à coup, le lendemain, dans l'escalier, en descendant, c'est-à-dire dans l'endroit le moins propre à prolonger un entretien, où nous pouvions et devions être interrompus à chaque seconde, il me rencontra et me dit :

— J'aurais voulu vous épargner la vue d'un homme qui vous a offensée...

— Offensée?...

— Oh! dit-il, vous voulez avoir oublié...

Et il ajouta, sur un ton de résignation douloureuse, mais qui me parut singulier :

— On n'oublie pas !...

Ce qui voulait dire probablement : « Vous ne pouvez avoir oublié que je vous ai offensée, et moi, je ne puis vous oublier... »

C'était correct. Pourquoi cela me parut-il plus correct que convaincu ?

Je lui dis :

— Il faudrait...

Je voulais dire : « Il faudrait que nous ayons un moment d'entretien. » Il me coupa, pressé sans doute par un bruit de pas dans l'escalier, et il dit :

— Oui, il faudrait pouvoir oublier !... Oh ! un accès de démence !... Je ne me pardonnerai...

Quelqu'un, qui s'engageait dans l'escalier, l'empêcha de poursuivre.

Il tenait donc tant à oublier ? Ce n'était pas, à moi, mon souci. Il pensait à se disculper. Moi, je ne songeais qu'à me charger davantage.

Nous arrivâmes au bas de l'escalier en disant des choses banales.

Il pouvait être sincère en croyant m'avoir offensée. C'était mon attitude et ma figure involontaires, au moment de sa déclaration, qui le lui avaient fait croire.

Fallait-il que j'en vinsse à lui dire : « On n'est pas offensée quand on aime ?... »

Ce fut à ce moment-là que l'idée me vint de lui donner à lire le cher papier qui me suivait partout et que je tenais enfermé dans mon petit coffret de fer. Je le tirai du coffret, je le pliai une fois de plus pour en diminuer le volume, et je le portai dans mon corsage, sur la peau même, afin de le sentir. C'était mettre le comble à ma folie. Lui, s'accusait d'un accès de démence ; mon accès, à moi, n'était pas isolé, il durait. Je portai ce papier deux jours sans trouver l'occasion de le remettre. Il me brûlait la poitrine ; j'avais peur de le perdre, une envie grandissante de le donner et en même temps une lâche crainte de ce que je désirais faire. Je ne parle pas de pudeur ni de remords anticipé d'une faute possible : on sent trop, hélas ! qu'au point où j'en étais venue, cela ne comptait pas pour moi.

La pudeur, la honte, par un singulier renversement des rôles, elles se trouvaient, elles étaient visibles chez celui pour qui je les avais abdiquées! Positivement, son front rougissait et ses épaules tombaient en face de moi! Il n'allait pas jusqu'à m'éviter, mais ma présence lui rappelait, comme il me l'avait dit, une chose qu'il voulait oublier. Ce qu'il voulait oublier, c'était surtout le souvenir d'avoir commis une action qu'il croyait une erreur, une maladresse irréparable... L'offense? mais elle était, à mon avis, dans la recherche de l'oubli plutôt que dans l'acte qu'il voulait oublier!... S'en doutait-il un peu, et sentait-il qu'à chaque heure, il aggravait son cas à mes yeux? Il ne me fuyait pas, mais il ne me recherchait pas du tout. Il me parlait, et des mêmes sujets qu'autrefois, mais plus volontiers en compagnie et sans s'appliquer à terminer par un de ces tête-à-tête si faciles, ici, qui s'offraient pour ainsi dire, et qu'il me devait, à ce que je croyais... Traitait-il ces sujets comme autrefois? Il me semblait que non; mais c'était peut-être que les sujets, je les écoutais moins, que mon âme n'y était plus, que je pensais à autre chose?... J'enrageais, je trépignais. Je crois aussi que j'avais un peu l'air de l'attendre, de le poursuivre, et enfin de le provoquer. S'il ne m'aimait réellement pas, combien devait-il me trouver détestable! La seule pensée m'en fait frissonner aujourd'hui, et l'humiliation rétrospective m'en donne la nausée.

Une après-midi, comme je descendais au jardin, je l'aperçus sur la pelouse, assis sur le rouleau de pierre que l'on avait laissé à quelque distance du tennis. Il regardait les joueurs. Je descendis l'allée couverte où, par hasard, il n'y avait personne. Entre les troncs des tilleuls il me vit; il pouvait venir me rejoindre; je parcourus deux fois l'allée. Il ne vint pas. Moi, j'allai à lui.

Je m'assis à côté de lui sur le vieux rouleau de pierre. Son premier mot fut:

— Oh! madame, vous ne craignez pas le soleil?

Je lui dis que non. Alors il me dit:

— Mais votre petite cousine Voulasne est charmante! regardez-la donc jouer...

Je dis:

— Elle a le diable au corps.

— Joli diable, dit-il, et quel corps!

Je fus choquée, peut-être à cause d'une certaine piqûre de jalousie, mais certainement aussi par l'impossibilité absolue où j'étais de m'accoutumer à entendre un homme parler sans périphrase du corps d'une femme et surtout d'une jeune fille. Dans vingt ans, peut-être aujourd'hui même, pareille susceptibilité paraîtra ou déjà paraît bien extraordinaire. Nous étions ainsi. Je fus choquée. Il le vit, d'un bref coup d'œil suivi d'un certain froncement des sourcils que j'avais surpris chez lui, je m'en souviens bien, le soir même de la déclaration. Avais-je donc fait, mon Dieu ! encore le même visage ?

Et, parce qu'il s'aperçut qu'il m'avait choquée, il fit tout de suite l'aimable ; il me dit des phrases où s'enchâssait au moins par deux fois l'expression « une femme comme vous. » C'était une expression qu'il avait employée autrefois en me parlant de moi, sans que j'en eusse fait la remarque. Autrefois, il me semblait que je savais ce que cela voulait dire et je n'étais pas fâchée que l'on voulût dire cela de moi. Aujourd'hui, cette expression me paraissait manquer de sens. Je lui demandai, avec un peu d'irritation dans le ton :

— « Une femme comme moi !... une femme comme moi !... » Mais, qu'est-ce donc qu' « une femme comme moi ? »

Il me dit sans hésiter :

— Une femme née pour être un exemple à toutes...

— Merci.

Et il me tint, comme inédit, un discours que je lui avais déjà entendu prononcer sur les deux catégories de femmes, aussi tranchées que des espèces différentes, l'une honnête et qui, si elle manque à le demeurer, commet une erreur, l'autre qui se trompe aussi lourdement si elle prétend l'être sans en avoir la vocation.

Je n'accordais pas grande attention au discours, d'abord parce que je le connaissais et ensuite parce que je faisais cette remarque : « Jamais, autrefois, il ne se fût répété devant moi... parce que ma présence, en lui étant agréable, provoquait chez lui une attention active et minutieuse qui l'eût fait se souvenir de paroles déjà dites, et qui suscitait sa pensée, l'inspirait. » Entre temps, je remarquais aussi que son discours était le développement rigoureux de la croyance qu'il avait de m'avoir offensée... Mais l'impression qu'il me donnait d'un si grand refroidissement à mon égard m'obligeait à me demander :

« Croit-il vraiment m'avoir offensée ? Ou tient-il à me le faire croire afin que je ne l'invite pas à m'offenser davantage ? » Peut-être s'aperçut-il que je l'écoutais peu ; il me dit tout à coup :

— Prenez garde ! vous allez tacher votre petit soulier blanc...

J'appuyais, sans y prendre garde, un de mes souliers de drap blanc sur le timon en fer rouillé qui servait à tirer ou à pousser le vieux rouleau de pierre.

Et, en me disant cela, il avait, prestement, pour sauver mon soulier, touché du doigt ma cheville.

Étrange chose ! contradictions, complexités insondables de notre nature : de cet homme à qui, s'il m'eût emportée dans ses bras, je me fusse abandonnée corps et âme, — du moins, à ce qu'il me semblait,... — je ne pus supporter ce contact léger. Je retirai ma jambe d'un mouvement brusque, inconscient, exagéré, d'un mouvement de patte de grenouille galvanisée ; et, sans que ma volonté y fût le moins du monde intervenue, je m'écartai un peu de mon voisin sur le siège de pierre. Et je dus, encore une fois, c'est probable, faire la figure de mes arrière-grand'mères !...

Il eut, lui, un œil lassé qui se reporta d'instinct sur un objet agréable et suivit les mouvemens du « corps » de Pipette. Et ce qu'il eût aimé alors à dire, il ne me le dit pas. Je suivais, à la dérobée, son regard. J'en souffrais si cruellement que je dis :

— « Elle » est destinée à faire une très honnête femme, savez-vous ?

— Qui ? me dit-il en se retournant vers moi.

— La petite Voulasne.

Il éluda ma première question :

— Avouez, dit-il, que les deux autres jeunes filles sont bien insignifiantes.

— Mon Dieu ! ce sont tout simplement des jeunes filles bien élevées. Tout le monde dira d'elles ce que vous dites...

— Mais on les épousera...

— Et elles serviront d'exemple...

Ma riposte était un peu vive. Il dut la trouver hardie ; il se tourna de mon côté, et ses deux sourcils demeurèrent suspendus ; il était embarrassé pour répondre ; il me dit :

— Je leur souhaite de n'être pas aimées par d'autres hommes que leurs maris : ceux qui les aimeraient souffriraient inutilement ; elles aussi, peut-être.

— Ces femmes-là, quand elles aiment, aiment souvent plus que les autres !

— Des amoureuses repenties !... dit-il.

Il parut ennuyé. Ses yeux cherchaient à se dérober en fuyant vers les mouvemens heureux du tennis. En quelques minutes, en quelques paroles, à propos d'un banal sujet, et sans toucher directement la grande question qui gisait entre lui et moi, le fond de son cœur s'était révélé. Nous avions l'air de causer bien amicalement, assis sur notre vieux rouleau de pierre et dans une atmosphère de jeunesse alerte et joyeuse, et moi je recevais le plus effroyable choc de ma vie ; je m'entendais annoncer, par douces paraboles, la ruine totale, irrémédiable de mes espérances ; sous ce clair soleil, devant ce beau château, lieu d'enchantement, abri de tant de rêves, je voyais se fermer à jamais, à tout jamais, pour moi, les portes infranchissables du domaine de l'amour.

Je tirai de mon corsage le papier quatre fois replié. Je n'avais plus, cela va sans dire, à le donner à lire. Je le dépliai : c'était une feuille presque toute blanche. Deux lignes et demie, cela semblait être peu de chose. En déchirant le papier, je réservai la petite langue qui contenait les deux lignes et demie. Je chiffonnai le papier blanc en une boule que je jetai sur la pelouse ; et de la petite langue je fis une boulette que j'avalai sous les yeux de M. Juillet.

Il me dit :

— Que diable faites-vous là ?

— Je fais disparaître, lui dis-je, quelque chose que j'ai écrit, une fois.

Il eut un assez gentil sourire ; il n'était pas du tout obligé de comprendre ce que j'avais fait.

Et il me dit, un peu taquin, comme en ses bons momens :

— Que vous êtes jeune ! Il y aura toujours en vous de la pensionnaire !...

En effet, c'était un geste de pensionnaire que je venais d'accomplir.

Mais il restait en moi, comme en beaucoup de femmes, bien plus de ce que fut la « pensionnaire » qu'il ne le pouvait croire et que je ne le croyais moi-même.

Le soir de ce même jour, après le dîner, à l'extrémité de la terrasse aux grenadiers, j'allai m'accouder, un peu à l'écart, à

la balustrade, et je regardai, au-dessous de moi, l'eau de la douve sombre et silencieuse, qui avançait comme un enterrement. C'était le soir d'un des plus tristes jours de ma vie; j'étais tellement contusionnée que je ne pensais à rien. Une lueur, provenant des fenêtres éclairées, se diffusait à la surface de l'eau, tout juste pour permettre de discerner de menus objets qu'entraînait le courant, lent et lourd : une feuille de platane, étalée comme une grande patte de canard, un brin d'herbe, une tige de roseau brisée. Soudain, je poussai un cri parce que je croyais apercevoir un animal; tout le monde vint autour de moi s'accouder; c'était un pauvre petit chat de quelques jours, le ventre gonflé, les membres étendus comme la peau d'une descente de lit. On le regarda s'en aller, doucement, dans l'ombre de ce triste fossé. M^me^ Du Toit admonesta un domestique en lui rappelant qu'elle avait défendu qu'on jetât aucun objet dans la douve; et puis tous s'éloignèrent de moi, sauf M. Juillet, accoudé tout près. Il eût pu très bien donner une suite à la conversation de l'après-midi, à supposer qu'il n'eût ni compris ni voulu le sens définitif qu'elle avait pris pour moi. Il me parla simplement de son voyage.

Et désormais il ne craignit plus de s'approcher de moi, de causer avec moi, mais sans plus jamais faire allusion à « l'instant de démence. » Notre affaire avait été réglée, une fois pour toutes, par notre échange de propos indirects, sur le rouleau de pierre.

Ma boule de papier roula pendant trois jours sur la pelouse. Du haut de la terrasse, je la voyais; quand je passais sous l'allée couverte, je la regardais, déplacée par le vent, déformée par la rosée de la nuit qui peu à peu en élargissait la tache blanche. Lorsque M. Du Toit arriva, son premier coup d'œil, du haut du perron, fut pour cette tache blanche sur la pelouse et il s'écria :

— Ha! qui est-ce qui laisse traîner de la paperasse sur la pelouse?

Je dis :

— C'est moi!

— Cela m'étonne de votre part! dit-il.

Mais sa figure se radoucit aussitôt à cause de l'indulgence qu'il avait pour moi, femme irréprochable entre toutes!...

## XIII

Les témoignages si particuliers d'estime qu'à tout instant M. Du Toit m'accordait, ne me gênèrent pas, tant que l'amour en moi eut toute sa virulence. Un nuage épais, qui m'environnait, me cachait le monde et moi-même, et m'abusait sur la valeur des choses. Tout à coup, les témoignages de M. Du Toit me gênèrent.

A la suite de la conversation sur le rouleau de pierre, j'avais été plongée dans une hébétude telle que l'on ne saurait dire si l'on y souffre ou bien si l'on n'y éprouve pas une espèce de plaisir barbare qui vient de sentir qu'on ne pourrait souffrir davantage. C'est une stupeur qui trompe nos bourreaux et peut leur donner à croire que nous sommes insensibles. Le soir où je regardais le petit chat noyé dans l'eau de la douve, et où M. Juillet me parlait de son voyage, M. Juillet se disait probablement : « Comme elle est tranquille ! c'est fini ; on a toujours tort de s'imaginer que cela va faire des histoires... » Je pleurais, presque tous les soirs, à mon balcon, avant ce soir-là, mais ce soir-là je n'ai pas pleuré. Et, depuis ce soir-là, les jeunes gens, les jeunes filles étant partis pour faire place aux amis du président, et Pipette demeurant seule de ce petit monde, à Fontaine-l'Abbé, je jouais, après le dîner, quelques airs de valse pour faire danser Pipette, soit avec son beau-frère Albéric, soit aussi avec M. Juillet!... Et lorsque Pipette valsait avec M. Juillet, mes mains ne tremblaient pas, sous mes doigts si calmés naissaient et se répandaient ces ondes amoureuses, sensuelles et troublantes qui font pencher les têtes, clore à demi les yeux, frissonner la taille sous le bras qui la presse, et dont les effets semblent à tous salutaires du moment qu'ils sont produits sur des jeunes filles à marier.

Mais M. Du Toit commença à me proposer trop souvent comme exemple à la jeune Voulasne pour qui il n'avait pas toute l'indulgence de sa femme. M^me^ Du Toit elle-même, il est vrai, se montrait à présent plus serrée, à l'égard de Pipette, soit à cause de la présence du président et de ses nouveaux hôtes, soit qu'elle se fatiguât des incartades de la jeune fille, parfois vives, soit qu'une apparence de flirt avec M. Juillet lui parût inopportune, soit enfin qu'elle fît involontairement expier

à Pipette l'échec, hélas! probable de toute la fameuse stratégie matrimoniale : les trois jeunes gens s'étaient montrés pourtant au mieux avec Mlle Voulasne; aucun n'avait fait mine, en partant, de la vouloir épouser. Bref, Pipette, telle qu'elle était, n'ayant pas enlevé un mari, on essayait de dompter la farouche Pipette. Et de même que j'avais été le modèle proposé à sa sœur Isabelle, j'allais servir désormais d' « exemple » à Pipette !

Tout le temps qu'une image nette et de relief un peu vigoureux ne s'était pas présentée à mon esprit pour figurer ma conduite d'amoureuse, celle-ci bénéficiait de toute ma complaisance; soudain, un beau jour, à table, M. Du Toit, d'un mot d'ailleurs très discret, très supportable, ayant fait allusion, en souriant, à je ne sais quelle de mes prétendues « vertus, » l'idée me vint que quelqu'un pouvait se lever, là, devant tous ces juges assemblés, et déclarer que si M. Un Tel, ici présent, eût voulu de moi, je serais aujourd'hui sa maîtresse. L'image, le ton des paroles, leur sens, cela fut devant moi comme une hallucination. Ce n'était pas une épouvante si chimérique; quelqu'un était là qui eût pu, en somme, à la rigueur, se lever et parler ainsi, et moi, à supposer un « instant de démence, » — j'en avais bien eu d'autres, — je pouvais moi-même me lever, m'accuser publiquement, dire cela!... Et cela, ç'aurait été la vérité, la vérité vraie, celle dont le visage vous éblouit!... J'eus peur.

Cela m'écrasa. Pas une seule fois, jusque-là, je n'avais éprouvé le sentiment de la honte. L'année précédente, quand sur les marches du perron, là, tout à côté, j'avais senti que l'amour me possédait, j'étais fière; lorsque j'étais parvenue, dans les toutes dernières semaines, pour ainsi dire au faîte de mon exaltation amoureuse, lorsque la réalisation même osait se présenter à mon imagination, je ne me sentais pas amoindrie; aujourd'hui, l'image de ce qui eût pu se faire et ne s'était pas fait, s'offrant à mon esprit, je me sentais foulée aux pieds, réduite à l'état de boue. Plus misérable, hélas! que je ne le donne à entendre! car ce n'était pas encore tant, je le crains, la honte de ce que j'avais fait, qui m'abîmait, que le regret dépité de n'avoir pas réussi à faire davantage! Je n'en étais pas au repentir amer, mais saint, qui déjà rachète, mais au dégradant dégoût de m'être offerte au péché et d'avoir vu le péché se détourner de moi!... Une telle extrémité de bassesse me fut sen-

sible, pendant qu'un vieux monsieur me parlait à droite, qu'un autre me versait du vin, à gauche, pendant que le maître de maison formulait éloquemment mes louanges !

De cet état de prostration, le chagrin me tira. Le chagrin me releva à mes propres yeux. C'était un chagrin immense, profond comme mon amour même ; intermittent comme un sanglot. Quand mon chagrin éclatait, je ne me voyais plus qu'amoureuse et malheureuse ; j'avais pitié de moi-même ; je pleurais si fort, et si abondamment, que je n'aurais pu, alors, ni m'en vouloir ni me mépriser. Quand il faisait trêve, c'était pour céder à mon écœurement et à mes nausées. Alternatives de clarté et de nuit, comme dans un tunnel percé de jours fréquens. Au fond, j'étais d'une grande ignorance des procédés de la passion et des phénomènes que j'avais subis ; ma solitude était complète ; je ne pouvais m'ouvrir de mon tourment à personne ; et ce que j'avais fait, l'énormité de ce que j'avais fait durant l'étrange maladie de ma conscience, ne se révélait à moi que par bribes, à mesure que se multipliaient en moi les intervalles lumineux.

Quel réveil, le jour où il fut établi, à mes yeux, que moi, la scrupuleuse et la timorée, moi la correcte et la délicate, j'avais eu tout simplement plus d'audace que la plupart des femmes dont les mœurs me scandalisaient ! Moi ? mais je m'étais tout simplement jetée à la tête d'un homme ! Moi ? mais sans que cet homme m'eût dit jamais un mot d'amour, sans que cet homme m'eût témoigné qu'il me désirait, moi ? par mes assiduités, par ma tendresse non retenue, par tout le feu qui rayonnait de moi, par cette imploration que tous mes gestes probablement traduisaient, j'avais dû contraindre un homme à prononcer cette formule dont la banalité et le caractère artificiel m'avaient tant stupéfaite, et tout de même satisfaite !... Moi, moi ? j'avais mis un homme en demeure de me faire cette grâce, cette charité !... Sans qu'il tînt beaucoup aux minces avantages qu'il en pouvait retirer, oui, moi, j'avais acculé cet homme à endosser la responsabilité de détourner de ses devoirs « une femme comme moi ! » Car enfin, soyons francs, il s'entendait à merveille avec moi ; il prenait plaisir à bavarder avec moi, oui, — surtout chez sa tante où toutes les autres femmes l'ennuyaient ; — il avait même une complaisance particulière pour moi ; il regrettait peut-être, je l'ai déjà dit, de ne m'avoir

point connue en un temps où il eût pu m'épouser ; oui, oui, oui ! mais avec tout cela, il ne me parlait point d'amour !... Une femme plus expérimentée que moi ne s'y fût pas trompée ; elle eût à temps brisé son élan, évité de s'écorcher à ce mur contre lequel je poussais un homme embarrassé m'aimant bien, mais pressentant en moi ce qui, en effet, allait se produire, ce qui se produisit aussitôt dit le mot fatal, un homme pressentant qu'il y avait en moi, sous la femme amoureuse, si passionnée fût-elle, un mystérieux et insurmontable obstacle à ce que je fusse jamais la maîtresse de quelqu'un.

Cet obstacle s'était élevé de moi, à mon insu et contre moi-même, il m'avait environnée, encerclée comme la ceinture d'une forteresse ; et de quel revêche système de défense avais-je dû être hérissée tout à coup pour qu'un homme qui venait de se déclarer comprît, dans l'instant, à mon seul aspect, que je n'étais pas de l'espèce des femmes dont on tire le plaisir ! — Mais il le savait depuis longtemps ! et c'était pour cela, probablement, qu'il ne me parlait pas d'amour !... — Oui, oui, il le savait ; il s'en doutait du moins ; mais moi, ne semblais-je pas lui affirmer le contraire ?... Et lorsque enfin il avait pris la soudaine décision d'agir, un visage que je ne gouverne pas, un visage, il faut le croire, aussi mien que le mien, l'avait fait reculer d'effroi... Ce visage, quand j'y songe, je crois que c'était ce qu'on appelle « l'air de famille, » qui rapproche les plus fraîches fillettes du masque décrépit des aïeules, et le poupon naissant d'un arrière-grand-oncle, foudre de guerre et moustachu ; c'était l'air de famille qui me liait sans doute à une longue lignée d'honnêtes grand'mères, autant et plus peut-être que mon éducation si idéaliste et si pure ; c'était un ensemble, une accumulation de mœurs réservées et contraintes, force puissante, bien supérieure à nous-mêmes, et à notre meilleure volonté individuelle.

Dans les instans de lucidité qui me cinglaient comme des éclairs durant ma grande perturbation, je commençais à entrevoir l'homme que l'amour avait transfiguré à mes yeux et que ma chasteté héréditaire avait fait reculer. Il était apte à tout comprendre, et il s'était plu à comprendre mes aspirations vers une vie moins matérielle et moins rudimentaire. Mais il se plaisait autant à comprendre celles de la jeune Voulasne qui consistaient à jouer, sauter, danser, tonitruer, cavalcader,

dépenser une activité physique surabondante, et dont surtout la jeune chair exerçait un attrait sur les hommes. Il savait lui parler comme il avait su me parler à moi ; comme il avait su parler, peut-être, à une M^me^ Le Gouvillon... Il était le seul homme, à Fontaine-l'Abbé, qui sût amuser Pipette. Il aimait dans la femme autant la légèreté que la gravité; il avait de l'admiration sincère pour les pures, et des argumens pour les encourager dans la bonne voie; mais il appréciait, d'un point de vue différent, les autres, et s'il les accompagnait dans leur chemin non classé, je ne pense pas que ce fût pour les remettre sur la grande route... Ses opinions demeuraient, en tous les sujets, cohérentes et conformes à celles qui régnaient dans la famille Du Toit, mais il ne conformait pas sa vie strictement à ses opinions. Il avait un démon intérieur, avouait-il lui-même, avec lequel tantôt il se colletait, tantôt, bras dessus bras dessous, il « tirait des bordées. » Son oncle disait de lui : « C'est un impulsif, comme les génies et les propres à rien. » Je me rappelais lui avoir entendu réciter par cœur une page de Rousseau ; — il me cita son auteur, ce jour-là : pourquoi ?... — et j'ai depuis retrouvé la page, après l'avoir beaucoup cherchée; elle projette une grande lumière sur son caractère : « Rien, dit Jean-Jacques, n'est si dissemblable de moi que moi-même... Quelquefois je suis un dur et féroce misanthrope, en d'autres momens, j'entre en extase au milieu des charmes de la société et des délices de l'amour. Tantôt je suis austère et dévot, et, pour le bien de mon âme, je fais tous mes efforts pour rendre durables ces saintes dispositions : mais je deviens bientôt un franc libertin... » Voilà pourquoi M. Juillet était suspect aux Du Toit.

Mais lorsque je retombais au creux de mon chagrin, seul, le souvenir me restait des choses si belles qu'il m'avait dites parfois et qu'il avait si bien l'air de ne dire que pour moi. N'était-il pas sincère, à ces momens-là comme aux autres? Les momens les plus doux de ma vie !...

Lorsqu'il partit, je fus précipitée au dernier degré de ma misère.

Il partit parce que M^me^ Du Toit lui avait demandé pourquoi il n'épouserait pas la petite Voulasne.

Pipette, qui ne cachait pas ses impressions, en le voyant partir, dit :

— Ah! bien, ça va être gai, ici, sans vous!

Je la trouvai délicieuse de penser et de dire cela. Si je n'avais pas su pourquoi il partait, j'aurais peut-être été jalouse. Pauvre Pipette! elle ne savait pas, elle, la cause de ce départ; et je m'apprêtais à partager un peu avec elle ma tristesse, sans parler de lui trop directement, moi du moins, mais en échangeant entre nous de petites plaintes.

Il partit par le même train qui m'avait emportée l'année précédente; un train de fin d'après-midi qui permettait de se dire adieu au goûter. La voiture attendait dans la cour pavée; tout le monde vous reconduisait jusque-là; on se serrait la main, on disait les mots ordinaires, et puis la voiture s'en allait en grimpant l'allée en lacets, avant de disparaître sous les châtaigniers.

Un an auparavant, quand c'était moi qui partais, il était demeuré un des derniers dans la cour, à regarder s'éloigner la voiture. M. Du Toit ne faisait point à son neveu l'honneur d'interrompre sa chasse pour lui dire adieu, de sorte que nous n'étions plus là qu'entre femmes sur le pavé, et personne ne resta. En rentrant par le corridor dallé, aux murs blancs, où étaient des têtes de cerfs et des gravures représentant des prises de villes par le roi Louis XIV, et qui s'éclairait tout au long sur la façade Nord, par de nombreuses fenêtres, je me retournai du côté de l'allée sinueuse, et je vis la voiture déjà rapetissée et affectant de fantastiques formes, à travers les vieilles vitres, les unes bleuâtres, les autres vert bouteille, certaines incolores, toutes inégalement aplanies. Cela faisait un peu mal au cœur...

Pipette avait décroché dans le corridor une ancienne corde à sauter suspendue au portemanteau, et, étant repassée dans la cour pavée, sautait à la corde. J'étais convaincue qu'elle avait pourtant du chagrin. Je lui dis, bêtement, sans trop penser à rien, ce qu'on m'avait dit tant de fois à moi-même, et dans les momens où cela convenait le moins :

— Comme vous êtes jeune!

Elle ne me répondit pas. Elle fermait aux trois quarts les paupières ; la corde claquait à intervalles réguliers en touchant le sol et semblait couper autour du corps entier de la jeune fille tous les fils qui la pouvaient relier au monde extérieur.

## XIV

On sait comment les jours mauvais se groupent d'ordinaire et se mettent volontiers bout à bout de manière à former ce qu'on appelle une série noire. Ce ne fut pas le lendemain du départ de M. Juillet, ce ne fut pas le soir de ce départ, ce ne fut même pas trois heures après la disparition de la voiture sous les châtaigniers de Fontaine-l'Abbé, que mon petit Jean tomba malade. Rien ne le faisait redouter dans la première partie de la journée ; il avait très peu mangé au déjeuner, il n'avait rien pris au goûter, mais c'était un enfant à l'estomac capricieux à qui cela arrivait maintes fois ; il jouait sans turbulence, de coutume ; personne n'avait remarqué qu'il était sans entrain. Tout à coup la fièvre le prit, une fièvre violente. Je me souvins qu'on avait parlé dernièrement, à mots couverts, de peur que j'en fusse inquiète, d'un cas de croup dans le pays. Je fus épouvantée. J'ouvrais la bouche du pauvre petit qui criait comme si je l'étranglais; je lui trouvais la gorge rouge.

— Mais, me faisait observer M^me^ Du Toit, pour le moindre bobo à la gorge ils ne l'ont pas moins rouge!... Il aura pris froid ;... une petite angine, peut-être !... Le croup ! ma bonne amie, mais un enfant qui a le croup, on ne l'entend plus !...

— Mais ! disais-je, ce n'est peut-être que le commencement; il l'aura demain !... Et la scarlatine !... Me voyez-vous ici avec une scarlatine, à huit kilomètres du médecin !...

Mon idée première, immédiate, avait été d'emmener mon enfant à Paris. On me trouvait folle. Pourquoi tant d'alarme sous le prétexte qu'un enfant a la fièvre?

— Attendez le médecin, tout au moins ! Le fils du jardinier est monté sur sa bicyclette; il va prévenir le docteur Houdart...

— Mon Dieu ! mon Dieu !... une heure plus tôt ! la voiture qui conduisait justement au train de Paris !...

J'étais affolée; je pensais à ce qui aurait pu être, à ce que j'aurais pu faire : si je n'avais pas perdu cet enfant de vue, si je n'étais pas restée au goûter, si je ne m'étais pas attardée dans la cour pavée, dans le corridor, on eût pu encore faire signe à la voiture, et j'emmenais mon enfant à Paris !...

Le fils du jardinier revint sur sa bicyclette, à peu près en même temps que la voiture ; il avait laissé un mot chez le docteur

Houdart, mais le docteur Houdart était en visites, et dans une direction opposée à Fontaine-l'Abbé! Point d'autre médecin dans la petite ville... A quelle heure ce satané médecin viendrait-il? Viendrait-il aujourd'hui ? Et qu'était-ce que ce médecin? Un jeune homme, nouvellement établi ; on le disait très bien ; mais qu'est-ce que cela prouve? Avait-on eu personnellement affaire à lui? Non.. Et si c'était le croup !... Dans ce temps-là on ne connaissait pas le sérum ; il fallait pratiquer d'urgence une opération difficile... Envelopper mon enfant, le porter dans mes bras à Paris ; voilà ce que je voulus à toutes forces. Il n'y avait pas de train avant onze heures du soir. Si le médecin n'était pas venu à dix heures, je partirais. Mais j'étais d'avance décidée à partir : quelque chose en moi voulait, voulait absolument que le salut de mon enfant ne fût qu'à Paris. Mais je risquais, dans le trajet, long, en pleine nuit, d'aggraver l'état du pauvre petit? On me le disait. Je n'en voulais rien croire. C'était un entêtement étrange, farouchement obstiné. Nous avons des raisons d'agir que, vraiment, nous ne connaissons pas. Le docteur Houdart vint à neuf heures ; il avait l'air d'un homme méticuleux, très prudent; il ne me parut pas avoir le coup d'œil assuré du médecin qui devine; il ne pouvait rien affirmer, il fallait attendre ; il reviendrait le lendemain. Il connut ma décision d'emmener l'enfant, il ne la combattit pas assez pour m'obliger à rester.

Grave affaire au château : supplications, partis divers, la plupart comprenant mon inquiétude, mais n'approuvant pas ma détermination ; désespoir de Pipette qui se lamentait déjà parce que la voiture avait rapporté le courrier pris à la poste, et une lettre de ses parens partis pour l'Espagne !... Sans elle, sans sa sœur, sans avoir averti ni l'une ni l'autre !... « Un tour de Chauffin, disait-elle ; il se venge !... » Albéric et Isabelle pestaient comme la jeune sœur ; ils se rappelaient le voyage d'Italie, l'année précédente, à pareille époque. A n'être pas chez les Voulasne, cette année ils perdaient l'Espagne !...

Je fis, moi, un voyage de nuit pénible; mais, aussitôt dans le train roulant vers Paris, je ne sais pourquoi, la confiance renaquit en moi. Fontaine-l'Abbé me semblait le tombeau ; Paris, que j'atteindrais dans la matinée, me parut le port, le salut assuré. J'avais fait monter Suzanne avec la bonne, dans un autre compartiment, afin d'éviter les contacts avec le petit malade ; aussitôt à Paris, j'expédierais Suzanne en Touraine...

Personne ne peut douter de la sincérité de mon tourment. Quand on va oser ce que je m'apprête à dire, on ne mesure pas l'étendue de la franchise... Ma conscience, je le jure, n'éclairait pas en moi une autre pensée que celle de mon enfant malade, de mon autre enfant qui pouvait le devenir... Eh bien ! — et je le dis pour peindre l'amour tout entier, avec ses conséquences, — je me demande aujourd'hui si j'eusse éprouvé pareille démangeaison de conduire mon enfant malade, à Paris, dans le cas où cette maladie se fût déclarée la veille, par exemple, ou trois jours auparavant, M. Juillet étant encore à Fontaine-l'Abbé !...

***

Vers sept heures et demie du matin, nous arrivions à la maison sans que le petit, par une bénédiction du ciel, eût souffert du froid; c'était plutôt miracle qu'il n'eût pas été étouffé sous l'amoncellement de châles, de couvertures, de foulards, dont on nous avait surchargés au départ; d'ailleurs, à peu près tout ce que, dans notre fuite précipitée, nous avions pris comme bagages. Le fiacre aussitôt arrêté, je sors avec mon précieux fardeau entre les bras. A ma grande surprise, le concierge, qui balayait l'entrée, ne donne pas grand signe d'étonnement de nous voir ainsi revenir à l'improviste ; il touche à peine de la main sa calotte.

— Ah ! mon pauvre monsieur Bailloche, rendez-moi le service de sauter dans la voiture qui nous a amenées et de courir chez le docteur Clair, et dites-lui qu'il vienne en commençant sa tournée, que mon petit garçon est mourant... entendez-vous ?... mourant !...

Je me précipite dans le corridor d'entrée au fond duquel est la loge.

La concierge, occupée à se coiffer, entr'ouvre le carreau, fait un petit signe de tête un peu familier, elle d'ordinaire si prévenante. Je dis en passant, avec mon lourd paquet vivant sur les bras : « Ah ! ma pauvre madame Bailloche ! » ce qui signifiait pour moi : « J'ai bien du malheur avec mon pauvre petit... » Entre femmes, on attend sur ces sujets un signe de commisération, un mot interrogatif. Mme Bailloche ne me dit rien. Des premières marches de l'escalier, je lui crie :

— Ah çà! est-ce que vous auriez été informée de mon retour?

L'idée m'était venue que Mme Du Toit avait pu faire avertir le concierge par télégramme.

Mme Bailloche me répond :

— Monsieur ne nous a rien dit.

— Comment! Monsieur?...

Je savais mon mari dans la Dordogne. Madame Bailloche en quelques mots rapides, débités sur un ton étrange, m'apprend que Monsieur est de retour depuis le commencement de la semaine. Je ne veux pas m'arrêter, pourtant; je monte, je monte l'escalier, tout en regardant au-dessous de moi la tête de la concierge aux cheveux épars et aux petits yeux vairons où semble contenue je ne sais quelle humeur perfide... Mon mari est revenu depuis le commencement de la semaine; et il ne m'en a pas avertie! Il n'était pas convenu qu'il dût revenir à Paris; nous devions, comme l'année précédente, nous retrouver à Chinon... Et cet air des concierges!... Que se passe-t-il?... Mon cœur bat si violemment que je suis obligée de faire une station à chaque palier... Ma femme de chambre m'a rejointe ainsi que Suzanne, et elles montent devant moi :

— Monsieur est là, à ce qu'il paraît!... Ton père est là, Suzanne!...

Suzanne qui faisait la sérieuse, à cause de son petit frère malade, ne contient plus sa joie à l'idée que son père est là. Au cinquième, elle carillonne et crie : « Papa!... papa!... »

Jusque de l'étage inférieur, j'entends le bruit bien connu de la chaîne de sûreté, du verrou, puis la voix du papa étouffée par les embrassemens et les rires de Suzanne, qui s'est barbouillée de savon, son père ayant été surpris le blaireau à la main. J'arrive enfin :

— C'est Jean qui est malade... J'ai voulu le ramener dare dare... La concierge est chez le docteur Clair...

Une fois chez moi et ayant vu mon mari vivant, et debout, je ne songe même plus à m'informer du motif qui peut faire qu'il soit là, et non dans la Dordogne; je ne songe plus qu'à coucher mon petit dans son lit, à épier la sonnerie de l'entrée, la visite du docteur.

Après s'être informé de ce qui concerne le petit malade, la première question que mon mari me pose est celle-ci :

— Avez-vous eu là-bas des nouvelles des Voulasne?

— Des Voulasne? mais oui : ils sont partis pour l'Espagne.

Il sursaute :

— Quand ça?... Mais depuis quand?...

— La nouvelle en est parvenue hier ; ils ont écrit à leurs filles, de Burgos...

— Leurs filles ne les savaient donc pas partis?

— Mais non ! elles sont furieuses...

Je le voyais s'effondrer comme j'avais vu le faire Isabelle, Pipette, Albéric lui-même, à l'annonce de ce voyage impromptu :

— Eh bien! dis-je, qu'est-ce que cela peut vous faire? Comptiez-vous être du voyage?

Il m'écoutait à peine; il se livrait à un calcul de dates. Il aboutissait à une conclusion qui lui paraissait désastreuse :

— Ils ont pu ne quitter Dinard que dimanche!...

— Eh bien ?

— Je cherche, dit-il, à me rendre compte, parce que je leur ai écrit, et n'ai pas reçu de réponse...

— Comment ! vous attendiez une réponse des Voulasne?...

La négligence des Voulasne était, entre nous, matière ordinaire à plaisanterie. Il ne dit rien, mais souleva tous les muscles de son visage, ce qui semblait signifier que le cas était de nature à modifier les us et coutumes des Voulasne eux-mêmes.

Et son attitude à lui, en effet, était telle que, penchée sur mon pauvre petit dont le front avait la chaleur d'un linge ébouillanté, je commençais à doubler mon inquiétude de celle qui bouleversait mon mari.

A ce moment, on sonna. Je bondis, je fus à la porte d'entrée sans attendre l'intervention de la bonne, et j'ouvris au docteur comme à un sauveur. Le bon docteur Clair, qui connaissait mes enfans, qui les avait un peu mis au monde, accourait, avant l'heure de la première visite, et dans la voiture même que j'avais envoyée le chercher. M. Bailloche était monté avec le docteur et me réclama à la porte le prix du fiacre.

— C'est bon! c'est bon! voulez-vous avoir la complaisance de payer le cocher, nous réglerons ça...

M. Bailloche tournait entre ses doigts sa calotte, il avait une mine singulière et me manifesta qu'il préférait être réglé sur

l'heure. Je ne comprenais absolument rien à une exigence aussi insolite; je dus regagner ma chambre où j'avais laissé mon porte-monnaie; mais, une fois-là, j'oubliai le concierge pour n'être plus qu'à la consultation. Il fallait une bougie, une cuiller à potage pour servir de réflecteur, une autre pour peser sur la langue du pauvre petit. Et pendant que le docteur, armé de cet appareil, examinait la gorge, moi, haletante, je regardais la figure du docteur, comme si le destin allait s'y inscrire en caractères déchiffrables.

Je n'y lus rien du tout; et, comme le docteur Clair ne se pressait jamais ou voulait avoir l'air de ne jamais porter un diagnostic hâtif, il prit le temps de souffler la bougie et de reposer sur la table de nuit ses deux cuillers, avant de me dire :

— C'est une affaire de quarante-huit heures... une angine herpétique... trois boutons en pleine floraison... Il a dû faire cette nuit une fièvre de cheval?... Et vous êtes partie, comme ça, avec un enfant dans cet état?...

Je lui énumérai mes raisons: huit kilomètres de la ville, médecin inconnu, hésitant; ma crainte d'une maladie grave dans ce désert qu'est la campagne... Il ne m'approuvait ni ne me blâmait. Je crois que, si la maladie eût été grave, il eût été content de tenir l'enfant sous sa main; mais il se trouvait que la maladie n'était pas grave, et il me dit :

— Que vous êtes nerveuse!

Il eût pu m'attraper, à présent! cela m'eût été bien égal; j'étais soulagée, tranquillisée. Et je pensais que le médecin de campagne, là-bas, tel que je l'avais vu, n'eût pas été homme à se prononcer si catégoriquement, et nous eût fait languir d'inquiétude. Nous voulons tout de suite savoir. Au fond, nous pensons beaucoup à nous-mêmes jusque dans les tourmens que nous causent les malades les plus chers.

En reconduisant le docteur, je trouvai la porte ouverte et le concierge qui était resté là.

— Comment! vous voilà encore! Vous n'avez pas payé le fiacre?...

— J'attends l'argent..., dit-il, d'un ton finaud qui me parut impertinent et même désobligeant devant le docteur.

Je lui remis dix francs pour payer le fiacre. Il me demanda :

— Faudra-t-il prendre là-dessus les deux petites courses que ma femme a déjà avancées à Monsieur?...

— Prenez donc! lui dis-je en refermant la porte et retournant à mon malade.

Le papa devait se charger de porter lui-même l'ordonnance chez le pharmacien. Je poussais des soupirs : « Ça ne sera rien! ça ne sera rien!... une angine... » Mais lui, qui n'avait pas traversé mes inquiétudes, ne participait pas à ma détente heureuse. Et il me fallut revoir son teint bilieux pour me rappeler où nous en étions lorsque le docteur avait sonné. L'affaire du voyage Voulasne!... Mon mari poursuivant ses calculs, — que je ne me charge pas de reconstituer, — aboutissait à conclure que les Voulasne avaient très bien pu ne quitter Dinard que deux jours après réception de sa lettre; et il voulait me faire juge du cas. Moi, à qui l'on eût fait adopter tous les calculs du monde, je lui disais : « Mais, qu'importe? quelle importance cela peut-il avoir? » Je voyais bien qu'il avait un très gros souci et qu'il hésitait à me le confier.

— Ce sont bien eux, s'écriait-il; ah! je les reconnais bien là... Ils sont capables de s'être dérobés!...

— Pourquoi?...

Il ne me le disait pas encore. Je lui rapportai les suppositions, les soupçons, si l'on voulait, que ce voyage inopiné nous avait inspirés, à Fontaine-l'Abbé : un coup de M. Chauffin pour se venger de Pipette et obliger en même temps le couple Albéric à se morfondre à la campagne tout l'automne...

— C'est plausible, me dit mon mari; mais voilà ce qui s'appelle une coïncidence!...

— Une coïncidence?...

— La réception de ma lettre qui, j'en suis certain, leur est arrivée tel jour; leur départ, très probablement le surlendemain pour un voyage dont il ne fut auparavant jamais question...

— Eh! mon Dieu! que pouvait donc bien contenir cette lettre?

Il parut fauché tout à coup comme une gerbe d'épis, s'affala sur un fauteuil bas où j'avais jeté toutes les couvertures prêtées par M^me^ Du Toit :

— L'aveu, dit-il, d'une grande, d'une très grande détresse.

Et je me souviens qu'avant d'être touchée par l'annonce de

la catastrophe, je ne pus m'empêcher de manifester mon étonnement que l'aveu en eût dû être fait aux Voulasne. Pourquoi aux Voulasne?

Mon mari n'avait jamais cessé de croire que son salut reposât dans la maison de ses cousins ; il les tenait pour sa Providence ; on eût dit qu'il se les fût de tout temps réservés pour le jour du malheur... Si je ne partageais point son sentiment, ce n'était pas que je les tinsse pour incapables de rendre quelque service ; mais je savais, par mainte épreuve, que c'étaient des gens qui ne voulaient pas, qui ne voulaient absolument pas être ennuyés, et que les joindre pour leur demander quoi que ce fût qui n'eût point de rapport avec un divertissement, était l'entreprise la plus insensée.

Et donc, voilà qu'ils étaient encore une fois en voyage! Je me remémorais leur départ opportun au moment de la cérémonie du mariage à Chinon...

Enfin, mon mari me raconta, lui qui ne disait jamais mot de ses affaires, la triste affaire qui l'accablait. Une affaire que lui avait passée Grajat, il y avait plus de quinze ans : l'adjonction d'une aile à un corps de logis ancien, en Dordogne, sur un terrain sableux. Il y avait eu difficulté à construire, risques à courir ; Grajat d'ailleurs avait averti, en se déchargeant d'un travail qui l'ennuyait sur un jeune architecte encore inconnu et dont il piquait l'amour-propre. Le jeune architecte s'en était tiré; sa réussite même avait fait un certain bruit, l'avait servi dans sa carrière, et il ne pouvait de ce chef adresser aucun reproche à Grajat.

Mais, au bout de dix-sept ans, l'aile tout entière se lézardait, nécessitait de coûteux travaux d'étayage, de reprise des sous-sols, causait d'importans dommages, les locaux étant devenus inutilisables. C'était pour cette construction que mon mari avait été si fréquemment obligé d'aller en Dordogne; il ne s'en était pas vanté... — Enfin, et malgré tous les travaux supplémentaires, un dernier glissement du sol emportait tout ce que l'ingéniosité, la hardiesse ou la ténacité des architectes modernes avaient ajouté à un vieux bâtiment demeuré depuis trois siècles manchot, et laissé tel, probablement, par la prudence des bonnes gens du temps, moins préoccupés de prouesses ou de bénéfices pécuniaires que d'œuvres durablement établies. Enfin, la responsabilité incombait à l'architecte

constructeur. On plaiderait, oui, sans doute, me disait mon mari, mais pour faire fixer l'indemnité par le tribunal, non pour en esquiver le paiement. Le propriétaire du château était un vigneron du Bordelais, assez âpre, et à court d'argent dans le moment; il proposait une transaction. Le chiffre de la transaction, débattu, finalement accepté en principe, était de cent mille francs. Mon mari affirmait qu'éviter, à ce compte, le bruit du procès et l'indemnité prévue était avantageux. Ces cent mille francs, il me confessa qu'il ne les avait pas, qu'il n'avait rien. C'étaient ces cent mille francs qu'il demandait à ses cousins Voulasne.

— Pourquoi pas à d'autres?

— Ce n'est pas si facile que cela!...

— Comment!... un architecte... Vous... cent mille francs!...

Il leva sur moi des yeux misérables, des yeux que je ne lui connaissais pas, des yeux de ces bons animaux de chiens qu'on a tapés et qui vous regardent en levant vers vous une patte si tendre... Je sentis ma gorge se contracter. Je m'approchai de lui; je lui touchai la main. Alors je vis de chacun de ses yeux sourdre une grosse larme qui lui coula sur la joue et dans la moustache avec une rapidité étonnante, comme si c'eût été une petite bille de cristal.

Il n'avait pas de crédit! Il n'avait jamais dû exécuter de travaux considérables, ou bien il était, comme me l'avait dit Grajat, maladroit en affaires... Peut-être aussi, pensais-je, était-il simplement très honnête?... Il n'avait non plus jamais cessé d'être rongé par sa sœur à qui je le soupçonnais de fournir de l'argent, soit directement, soit par l'intermédiaire de la vieille mère, afin d'éviter qu'elle ne fût tentée de s'en procurer d'une manière indécente... De ses affaires, dont il ne m'informait point, par principe, je ne connaissais qu'une conséquence: la maigreur de notre budget; mais en me remettant, d'ailleurs très ponctuellement, l'argent du ménage, ne me disait-il pas souvent : « Je ne suis plus jeune, il faut faire des économies pour vous et vos enfans... » Eh bien! il n'avait pas fait d'économies.

J'étais surprise qu'il n'eût pas recouru, dans sa détresse, à Grajat qui en était la cause initiale, et avec qui il demeurait en relations; mais, à l'interroger là-dessus, j'aurais préféré la misère. Et d'ailleurs, s'il ne recourait pas à Grajat, n'était-ce

pas qu'il l'avait déjà fait en vain? Il recourait à ses cousins Voulasne.

Il reçut de ses cousins Voulasne, huit jours plus tard, une carte postale expédiée de Séville, toute remplie par les exclamations ordinaires aux voyageurs : joie, admiration, ciel idéal, affolement produit par le légitime désir de s'instruire, oubli de tout dans une enivrante activité, courses de taureaux par-dessus le marché! Un coin de la carte, un petit triangle, séparé même du reste par un trait de plume, au-dessous des initiales de Gustave et d'Henriette, contenait cette simple allusion à la lettre qui rendait mon mari si anxieux : « Bien attristés par votre mot, mais, hélas! que nous sommes loin de tout! »

Rien de plus ne nous parvint d'eux. Quand la carte postale nous arriva, d'ailleurs, l'infortuné cousin des Voulasne ne comptait plus sur leur secours. Il ne fut presque pas plus abîmé par l'énumération des attractions sévillanes et par le tour d'escamotage exécuté dans le petit triangle. Une incertitude planait au-dessus de l'acte de nos cousins. Agissaient-ils par eux-mêmes? Agissaient-ils par leur ami Chauffin? Avaient-ils reçu la lettre avant leur départ, ou, réellement, cette lettre aurait-elle été décachetée par eux dans le courant d'air d'un hall d'hôtel ou d'une gare de chemin de fer, ou bien en prenant des billets pour la course de taureaux? « A quoi bon approfondir? disait mon mari, le résultat n'en est pas moins négatif. » Là se trahissait encore la différence de nos caractères : pour moi, le résultat importait moins que le procédé, mon mari pensait à son besoin d'argent et moi à mon indignation.

Il avait, aussitôt son malheur constaté, donné congé de l'appartement que nous occupions rue de Courcelles et aussi de ses ateliers situés dans le voisinage. Qu'il eût pu se procurer les cent mille francs nécessaires à la transaction, les intérêts à payer, fût-ce à ses cousins, ne lui eussent pas permis d'habiter un quartier où les loyers augmentaient chaque année. Ç'avait déjà été très peu prudent de nous installer là au moment du mariage, mais que de sacrifices n'eût pas faits mon mari pour donner à un cocher une adresse qui sonne bien! Je vis que le désastre pour lui était dans la nécessité de s'amoindrir aux yeux des gens, de s'amoindrir quant à la façade. Ayant commis l'imprudence de lui rapporter l'insistance du concierge à se faire

payer le prix du fiacre, j'appris à respecter en lui ce qui pouvait lui causer une telle douleur :

— Moi, me dit-il, qui avais fait exprès de lui demander par deux fois de payer ma voiture, afin de voir sur sa figure s'il était informé ou non !...

C'était une torture pour lui de penser que son concierge était informé ou se doutait de son désastre. Le concierge était informé du congé des ateliers par les employés qui venaient quelquefois à l'appartement; les employés devaient être informés de l'affaire de Dordogne. Je croyais, moi, que ces concierges, qui avaient toujours été pour moi pleins de prévenances et à qui, en outre, mon mari avait rendu quelques services, seraient compatissans, qu'ils nous plaindraient en leur âme. On n'aime pas à être plaint, assurément; mais avoir perdu de l'argent n'était pas du tout pour moi une honte... Jamais personne ne me fera admettre qu'un homme soit diminué parce qu'il a moins d'argent aujourd'hui qu'hier. Oui, je savais bien qu'au temps de ma jeunesse, à Chinon, mes parens avaient beaucoup souffert de pareil accident; mais je pensais qu'à Paris on était plus avancé, et je m'efforçais, quant à moi, de prendre ce malheur-là à la légère.

— Mon cher ami, disais-je à mon mari, je vous jure bien que cela ne me fait ni chaud ni froid; si c'est à cause de moi que vous vous mettez martel en tête, mon Dieu! que vous avez donc tort!...

— Ma pauvre enfant! ma pauvre petite Madeleine !... oui, je sais que vous êtes pleine de courage...

Il croyait que je faisais un effort surhumain pour ne point paraître lui reprocher notre disgrâce. Je n'en faisais aucun. Tout cela me semblait si peu de chose au prix des transes que j'avais souffertes dernièrement : l'alarme à propos de la santé du petit, et, hélas! aussi, des douleurs d'autre sorte!... Pensant à ces dernières, l'idée d'une punition de Dieu me traversa l'esprit, et alors, je me dis : « Dieu lui-même se trompe!... » Ce n'étaient pas là des châtimens pour moi. Déchoir aux yeux des concierges, rompre avec nos connaissances opulentes, renvoyer les domestiques, habiter un quartier sans lustre et faire mes courses en omnibus, quelle plaisanterie pour une femme élevée dans nos maisons économes de province!... Je conseillais à mon mari d'aller nous installer au fond d'Au-

teuil. Il s'indigna. Il ne voulait entendre parler d'Auteuil sous aucun prétexte. Passy, alors? Point davantage. C'était pour lui l'exil.

Il s'agissait avant tout de sous-louer notre présent appartement, car, par malchance, nous commencions un nouveau bail. Et c'était cette particularité encore qui sentait la catastrophe aux narines des Bailloche : si ce n'est pour cause d' « inconvéniens locatifs » ou bien d' « agrandissement, » on ne demande au propriétaire cette faveur que sous le coup d'une infortune.

Pendant les quatre ou cinq premières semaines, il ne se passa presque pas de jour que Mme Bailloche ne sonnât à la porte, à partir d'une heure de l'après-midi, pour faire visiter. Et aussitôt la porte ouverte, elle entrait comme l'envahisseur au pays conquis. Alors commençait pour nous la retraite précipitée, de pièce en pièce, qui amusait beaucoup les enfans, ne me plaisait guère, je l'avoue, et faisait verdir de rage mon pauvre mari, quand il était encore là. Dans notre inexpérience, au début, nous étions pris souvent par Mme Bailloche, tassés au fond d'une chambre obscure, que la concierge se hâtait d'inonder de clarté en ouvrant les persiennes ; et sa suite pénétrait derrière elle : des messieurs, des dames, gênés comme nous-mêmes, saluant, s'excusant, faisant mine de n'apercevoir que murs, cloisons et ouvertures, et non les traces de notre vie privée, tant que Mme Bailloche, d'autorité, ne leur avait fait entendre qu'ils étaient « dans leur droit » et que, selon son expression, « c'était bien la moindre des choses. » Petit à petit, nous apprîmes la tactique de la fuite efficace, et Mme Bailloche, à moins de capricieux retours des visiteurs, ne nous atteignait plus.

Quelquefois, en rentrant à la maison, l'après-midi, si, par exemple, la pluie nous avait chassés du dehors, nous trouvions une famille chez nous ou bien s'étant attardée à regarder, du balcon, la vue sur la grille dorée du Parc Monceau. J'étais tellement interloquée qu'il m'est arrivé de demander pardon à Mme Bailloche, comme si c'était moi qui pénétrais chez elle.

Jamais je n'avais entendu parler du « terme. » Mon mari, d'une ponctualité impeccable, réglait la chose, à la loge même, et y recevait sa quittance, s'étant toujours fait une coquetterie d'être le premier des locataires à avoir payé son loyer. La veille du terme d'octobre, Mme Bailloche, en faisant visiter l'apparte-

ment, me chercha, et me trouva bien facilement, puisqu'elle ouvrait toutes les portes. Elle était suivie d'un jeune couple des nouveaux mariés sans doute, et elle tenait à la main une feuille de papier qu'elle m'indiqua du doigt :

— Oh ! rien du tout, dit-elle, madame Serpe, c'était seulement rapport à la quittance...

Je frissonnai à la pensée que ce jeune homme et cette jeune femme, qui me regardaient avec un air consterné, étaient peut-être des créanciers de mon mari, qui sait? les propriétaires de l'aile écroulée en Dordogne et qui venaient me réclamer cen mille francs! La concierge parut persuadée que je faisais celle qui ne veut pas comprendre. Elle me dit :

— En ce cas je vois bien que j'ai eu raison de venir vous rafraîchir la mémoire, parce que le gérant, lui, il ne plaisante pas... C'est demain le terme.

— Comment !... madame Bailloche, « me rafraîchir la mémoire ! » Est-ce que c'est moi qui d'ordinaire vous règle le terme? est-ce que M. Serpe n'a pas l'habitude ?...

— Oh ! oh ! l'habitude, l'habitude !... Il y a des habitudes qu'on perd des fois à son corps défendant. C'est tout ce que j'avais à vous dire, madame Serpe ; la petite somme n'est exigible que demain à midi...

Les jeunes mariés s'étaient retournés, mal à l'aise, confondus et rougissans, me semblait-il, presque autant que moi. Je compris que Mme Bailloche non seulement voulait m'humilier devant des étrangers, mais qu'elle voulait empêcher ces étrangers de sous-louer mon appartement, en les effrayant par son audace et par l'humeur qu'elle prêtait au gérant de l'immeuble. Pour ne point aggraver la situation, pour ne point contribuer à éloigner le jeune couple par une scène, je dus sourire poliment à Mme Bailloche et la remercier de m'avoir fait souvenir que c'était demain le terme. Je ne répétai pas l'expression « rafraîchir la mémoire. » Je sus aussitôt après, par ma bonne, que les visiteurs avaient manifesté l'intention d'entrer en pourparlers avec moi ou mon mari et que c'était pour cela que la concierge m'avait cherchée. Ils se ravisèrent et n'osèrent plus s'entretenir avec moi après qu'elle m'eut parlé sur ce ton.

Mais je me promettais de frotter un peu les oreilles à Mme Bailloche. Par bonheur, je n'en pus rien faire avant que mon mari ne fût rentré. Il me démontra, froidement, que nous

étions « pieds et poings liés » entre les mains des concierges, que la nécessité étant pour nous de sous-louer, ces gens-là, pour peu que la fantaisie leur en prît, pouvaient impunément nous retarder longtemps et nous empêcher même d'aboutir; que notre seul recours contre eux était de dénoncer leurs agissemens au gérant, un ancien clerc d'huissier, sournois, persécuteur des faibles par entraînement professionnel comme eux l'étaient de nature, et, par surcroît, attaché à eux par une liaison un peu louche avec une femme de chambre du premier...

— Oh! dis-je, assez!... assez!... Mais quel intérêt ont ces concierges, qui étaient charmans avec nous, à s'opposer à une sous-location?

— Ils comptent tirer de nous davantage par la persécution que du sous-locataire par des sourires...

— Comment peut-on changer ainsi du jour au lendemain?...

— C'est nous qui avons changé, ma pauvre amie : nous passions pour des gens à l'aise et nous sommes... un peu embarrassés...

Il y eut quelques jours meilleurs dans nos relations avec les concierges, parce que mon mari étant, comme il disait « un peu embarrassé, » acheta, le lendemain, sa quittance de loyer un peu plus cher qu'un locataire aisé.

Il s'exténuait, le malheureux; il quittait la maison, le matin, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, parce qu'il exécutait à lui seul la besogne de plusieurs employés congédiés; et il travaillait encore dans la soirée, sur la table de la salle à manger. Il passait l'après-midi en courses. Il était d'une complaisance chaque jour grandissante pour moi parce qu'il s'émerveillait de me voir supporter si patiemment les revers. Moi, j'éclatais de rire toutes les fois que j'étais témoin de son étonnement; je lui affirmais que je n'avais aucun mérite :

— Mais, mon pauvre ami, moi; je ne suis bonne qu'à cela!

— Qu'à être malheureuse?...

— Qu'à m'accommoder au mieux des malheurs de ce genre-là. Je vous jure que ce n'est pas cela qui m'atteint.

Il ne pouvait pas comprendre. Cependant, pourquoi donc avait-il été me choisir dans une famille trempée par les épreuves? Oui, je sais bien, c'était surtout pour que je fusse « correcte »

en toutes les circonstances; mais aussi pour que, ignorante que j'étais du bonheur matériel, j'y fusse initiée par lui et le lui dusse tout entier. Il ne croyait qu'à celui-là; et c'était sa bonté, à lui, de vouloir me le procurer.

J'étais tentée de lui faire remarquer que l'infortune présente était ce qui nous rapprochait le plus depuis notre entrée en ménage. C'était la première fois que nous avions, sincèrement, quelque chose à nous dire. Lorsque, autrefois, pour me séduire, il me parlait de la « voiture » ou « du valet de chambre en livrée, » je le trouvais un peu puéril, et lorsqu'il me contait aujourd'hui ses déboires il m'inspirait une grande sympathie, je me sentais de cœur avec lui et j'éprouvais une réelle et toute nouvelle satisfaction de sentir cela. Mais non, je n'avais aucun mérite à faire bonne figure : j'étais véritablement plus heureuse.

Mes plaisirs à moi, je commençais à m'en rendre compte, sont d'ordre tout intime et secret, sans communication avec les amusemens du monde; et je ne déteste pas qu'ils aient un certain goût amer.

Un soir, en rentrant, mon mari poussa un profond soupir et me dit :

— Enfin, ça y est! La transaction se fera.

Il était parvenu, à force de démarches, à se procurer la somme nécessaire, « par lambeaux, » me dit-il, et dont le moindre lui coûterait fort cher. Mais le procès n'aurait pas lieu. D'ailleurs, il ne désespérait pas de pouvoir contracter, un jour ou l'autre, un « emprunt sérieux » et se débarrasser de ses petits prêteurs. Aussitôt libéré du plus gros danger, il eut même une crise d'optimisme; il entrevoyait déjà la possibilité, si quelque belle affaire survenait, de pouvoir conserver son appartement!... Je lui dis, en riant :

— Je suis sûre que vous êtes de connivence avec M^me^ Bailloche pour ne pas sous-louer!...

N'empêche qu'il allait avoir à payer désormais en intérêts plus que le prix de son loyer. Mais il comptait toujours sur les Voulasne.

Nous étions tenus au courant des déplacemens des Voulasne par Pipette, réfugiée chez sa sœur Isabelle, comme avant les vacances à Fontaine-l'Abbé, puisque les vacances à Fontaine-l'Abbé n'avaient point abouti à la marier. Les cartes

postales des heureux voyageurs pleuvaient chez les Albéric : gentillesse paternelle? peut-être; ou taquinerie un peu cruelle, destinée à faire subir le supplice de Tantale aux trois « lâcheurs » qui, en effet, rongeaient leur frein non sans pester avec turbulence? Isabelle rejetait la responsabilité du voyage manqué sur Pipette. Si Pipette n'avait pas quitté le domicile de ses parens, ceux-ci n'auraient pas fait une pareille fugue sans les prévenir et sans les inviter!

— Non! répliquait Pipette, ils ne me reprochent point d'avoir quitté la maison, car depuis mon départ ils s'amusent davantage; c'est à vous qu'ils en veulent d'avoir été assez lâches pour aller à Fontaine-l'Abbé!...

— Nous, lâches d'avoir été à Fontaine-l'Abbé, s'écriait Isabelle, en fureur; quand on a consenti à s'y enterrer deux mois et demi pour essayer de marier Mademoiselle!...

— Oh! pour ça, faisait Pipette, il aurait fallu d'abord m'avertir et me consulter. Je n'avais et je n'ai aucune envie de me marier.

— Eh bien! c'est gai.

— Ça ne serait pas gai pour moi d'épouser des cornichons!

— « Cornichons » depuis que tu sais qu'ils ne t'ont pas demandée! Auparavant, ils n'étaient pas si bêtes!... « Cornichons, » même M. Juillet?...

— Oh! celui-là, dit Pipette, ce n'est pas un jeune homme, c'est un célibataire!

Heureusement qu'avec Pipette, on finissait toujours par rire, car la vie fût devenue intolérable chez les Albéric. La vérité sur la tentative de mariage était d'une particulière tristesse : sur les trois jeunes gens mariables invités à Fontaine-l'Abbé, deux avaient demandé la main d'une des jeunes filles si comme il faut qui étaient les sœurs du troisième; aucun celle de Pipette avec qui pourtant ils avaient tant paru se plaire. M^me^ Du Toit, de l'événement, était abasourdie : « Oui, certes! disait-elle, M^lle^ Voulasne a été élevée d'une façon déplorable, mais qu'il n'y ait pas un de ces messieurs pour deviner l'excellente nature qui se cache sous cette exubérance, c'est à désespérer du jugement des hommes!... »

C'était une personnelle défaite qu'elle venait de subir là et que rendait plus cuisante le succès non escompté de l'autre jeune fille « si quelconque, » disait-elle; et, en outre, c'était un

désastre pour la pauvre petite de qui le sort allait être inquiétant, la période des vacances écoulée. Qu'allait-elle en effet devenir, la gracieuse et endiablée Pipette? Demeurer chez sa sœur était une solution qui semblait de plus en plus impossible. Retourner chez ses parens? Hélas! il était bien peu probable que les parens, tels qu'on les connaissait, eussent modifié la situation qui avait mis leur fille en fuite. Ils voyageaient avec M. Chauffin, comme ils l'avaient toujours fait, et ils ne s'étaient pas du tout cachés pour nommer à leurs filles, dans leur correspondance, les personnes qui, durant la saison dernière, égayaient la villa de Dinard, pour la plupart des connaissances particulières de M. Chauffin, et qu'ils n'osaient auparavant pas inviter lorsqu'une jeune fille se trouvait sous leur toit, ce qui était beaucoup dire! Le règne de M. Chauffin, loin qu'il eût été entamé par les événemens, s'annonçait bien plutôt comme engagé dans une ère audacieuse et redoutable. Ah! oui, pauvre Pipette!...

« La pauvre Pipette » était le thème ordinaire, désormais, des nouvelles lamentations de M^me^ Du Toit, qui croyait avoir reconquis son fils, pour l'avoir eu, — fût-ce grincheux et dépité, — toute la saison à la campagne.

M^me^ Du Toit venait chez moi plus souvent que je n'allais chez elle, car elle ne recevait pas encore. Ensemble, nous causions du sort des jeunes filles. Elle m'effarait parfois avec des idées que je jugeais, moi, délibérément « d'un autre âge. » « D'un autre âge, » pourquoi? Parce que, comme je le voyais, elles n'étaient plus conformes aux idées qui gouvernaient le monde le plus actif ou le plus remuant, parce qu'elles se trouvaient même en opposition tout à fait nette avec le courant qui emportait une société nouvelle, ou, si l'on veut, avec ce qui, pour le moment, « était dans l'air. » Il faut accorder une grande attention à ce qui « est dans l'air, » non pour le happer et s'en nourrir stupidement, bien entendu, mais parce que, quoi que l'on fasse ou qu'on veuille, ce qui « est dans l'air » tend à nous pénétrer. N'était-ce pas pour avoir absorbé, moi, par exemple, ce qui était dans l'air à l'époque de ma jeunesse, c'est-à-dire la rébellion contre toute contrainte, que j'avais été si encline à critiquer mon éducation? Un peu moins de soumission héréditaire, quelques exemples concrets d'indépendance sous les yeux, et je pouvais déjà, moi, de mon temps, à Chinon, faire

figure d'une jeune « affranchie! » Combien subtils ou combien rares encore étaient cependant les miasmes en ce temps-là à ma portée! Et aujourd'hui, ce n'était pas que j'eusse adopté les idées nouvelles, puisqu'on a vu combien le monde qu'elles formaient m'était instinctivement antipathique : la femme tendant à n'être plus qu'une courtisane sans pudeur, la société à ne plus obéir qu'aux caprices des sens, rien ne me paraissait plus répugnant et plus bête; cependant, lorsque Mme Du Toit me disait : « Mon enfant, la meilleure recette pour obtenir un bon mariage, c'est de le fonder sur ce qui peut durer le plus longtemps, et par conséquent sur des intérêts,... » je bondissais. Elle ne se troublait pas : «... sur des intérêts matériels, reprenait-elle, qui sont quelque chose de bien fort dans la vie, et qui obligent plus de couples aux mutuelles concessions, à la patience et finalement à contracter cette *habitude* sans laquelle aucune union n'est possible, que ne le ferait même aucun commandement moral... Et, en second lieu, sur des considérations de convenances, de situation publique, etc., qui agissent plus sûrement et plus longuement sur l'esprit de la femme, en particulier, que la considération même de l'amour!... » Je bondissais de nouveau; le sang me montait à la figure. Comment pouvait-elle me dire cela, elle qui m'avait confié avoir tant souffert en manquant un mariage d'amour!... Elle m'apaisait en me faisant « tout beau! tout beau! » de la main : « Ma chère enfant, affirmait-elle, il y a beaucoup moins de femmes amoureuses, ou du moins destinées irrévocablement à l'amour, qu'on le croit ou que l'on se plaît à le dire... Les femmes ont l'instinct de la maternité, avant tout, et après cela ou à défaut de cela, le goût de la vanité et de la coquetterie qui souvent se confondent... Mais, celles qui ont l'instinct de l'amour? car il y en a, certes, je vous concède qu'il y en a! Eh bien! il n'y en a pas probablement beaucoup plus qu'il n'y en a qui ont l'instinct de l'art, du commandement ou de la véritable charité; ce sont des exceptionnelles, et comme leur disposition, pour mériter qu'on en tienne compte, a besoin d'être ardente, elle trouve, en toutes les situations, le moyen de se réaliser. Quand nous parlons du mariage, il ne peut s'agir que de la bonne moyenne des jeunes filles; eh bien! la bonne moyenne, croyez-en mon expérience, ma chère enfant, la bonne moyenne est peut-être capable d'un amour, que l'on ne manque pas de prendre pour la grande pas-

sion, naturellement, mais qui n'existe que dans l'imagination, entendez-moi bien, qui n'a d'intensité que parce qu'il est un rêve, un rêve conduit à notre guise, et j'ajoute : parce qu'il est généralement malheureux, car il vit surtout de compassion pour soi-même ; mais qui ne résisterait pas au prétendu bonheur réclamé par lui à grands cris, qui s'écorcherait et s'évanouirait comme une bulle de savon au contact de la première réalité... Pour aimer l'amour, et j'entends par amour ce qui s'appelle l'amour, oh ! oh ! il faut être d'une autre trempe que la plupart de nos femmelettes ! Ce sont des gaillardes, ma petite, celles de nous qui sont réellement et par vocation spéciale appelées à l'amour ; on les reconnaîtrait entre mille, parce qu'il n'y en a pas une sur mille qui ait les reins taillés pour cela !...

— Mais, osais-je objecter, c'est peut-être faute de plus nombreux mariages d'amour !..,

— Le mariage d'amour ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que ça dure ? Et s'il vous révèle une nature d'amoureuse qui eût pu demeurer ignorée de soi-même, elle ira tôt ou tard se vautrer dans un autre lit. Le mariage d'amour, les trois quarts du temps, est une préparation savante à l'adultère, au divorce. Cultivez l'amour, « ce qui s'appelle l'amour, » et avec cette désinvolture qu'ils décorent aujourd'hui du nom de franchise, vous n'aboutissez qu'à faire de la femme un chiffon passant de genoux en genoux, comme le furet sous la table : « Il court, il court... » vous connaissez le jeu ?... Cela convient à des peuples nomades, couchant habituellement sous la tente ; cela ne convient pas à nous qui vivons autour d'un foyer dont la flamme ne doit pas être à la merci du vent changeant des caprices.

— Oui, oui, soupirais-je ; mais, pourtant, l'amour ?...

— La fleur bleue ? la suavité ? l'idéal attendrissement ? notre poésie à nous qui ne sommes que l'innombrable « bonne moyenne » des femmes ? Oui !... Eh bien ! je vous le répète, c'est plus beau, c'est meilleur quand ça demeure une aspiration, un désir, un songe... Et de ce songe-là, mon enfant, l'histoire de la vie des jeunes filles et des femmes est abondamment illustrée !

Je vois encore M^me^ Du Toit se levant là-dessus, secouant les épaules et me lançant avec une certaine audace de vieille femme :

— C'est un moindre mal, après tout... et cela n'emporte pas le morceau !

Elle me choquait, comme on se choque presque toujours d'une génération à une autre. Elle exprimait, je le crois, des vérités comme l'historien qui se prononce sur une période passée, toutes pièces en mains, sauf la principale, et qui est le vif de la vie; je sens bien que je m'approche de son opinion aujourd'hui; mais alors que je n'en étais qu'à la moitié de son âge, ce qu'elle disait me faisait de la peine.

J'avais toujours gardé vis-à-vis d'elle, comme de tout le monde, une extrême discrétion touchant mon propre mariage; j'ai en horreur les confidences dites personnelles, où une autre personne est intéressée autant que nous et plus que nous parce qu'elle y est généralement maltraitée. — Oh! les niais de maris d'aujourd'hui qui s'imaginent que leur ennemi était le confesseur, et dont la femme s'en va conter chaque jour les plus intimes secrets de la chambre à dix femmes qui les narrent aussitôt, chacune à un aussi grand nombre! — Mme Du Toit croyait-elle ou ne croyait-elle pas que j'eusse fait un mariage heureux? Un jour, à propos toujours de la petite Voulasne, j'improvisai, tout à fait malgré moi et poussée par la force des choses, un rapprochement entre le cas de Pipette et celui des jeunes provinciales de mon temps :

— Que c'est curieux! dis-je à Mme Du Toit, nous reprochions, nous autres, à nos familles, cet usage abusif de l'autorité, qui présidait chez nous à toutes choses, et nous contraignait les trois quarts du temps à des mariages contraires à nos goûts; et voilà les Voulasne, aussi différens qu'il soit possible de nos familles, les Voulasne où nulle volonté n'existe, nulle autorité ne règne, où le régime du bon plaisir de chacun est le seul principe qui semble établi, eh bien! de leur défaut complet de volonté, leur fille va souffrir plus que nous n'avons jamais souffert peut-être de la volonté abusive de nos parens...

— Vous voyez bien! disait Mme Du Toit, vous voyez bien!... Mais, ajoutait-elle, où vous faites erreur, ma chère enfant, c'est en croyant qu'il existe une famille, fût-ce celle des Voulasne, où une autorité ne soit pas établie, légitimement ou non. Il y a toujours une autorité! Si la légitime vient à s'oublier elle-même, une autre, venue du dehors, de n'importe où, se substitue à elle et s'impose plus tyranniquement. Voilà le danger du relâchement des mœurs.

Malgré ce danger du relâchement des mœurs, dont l'exemple

que nous ne citions pas, mais que nous avions sans cesse l'une et l'autre présent à l'esprit, était trop évidemment fourni par la maison Voulasne, Mme Du Toit voulait que Pipette rentrât sous le toit paternel aussitôt que ses parens seraient de retour.

— Comment ! lui disais-je, mais voyez-vous cette jeune fille livrée sans défense aux entreprises d'un monsieur à qui les parens donnent carte blanche !

— La place d'une jeune fille est sous le toit de ses parens.

— Mais il y a parens et parens...

— Non ! il y a les parens ! Aux yeux du monde, la jeune Voulasne se fera plus de tort en n'habitant pas entre son père et sa mère qu'en y demeurant malgré une situation anormale.

— Aux yeux du monde !... mais quant à elle, personnellement ?...

— Ma petite amie, « aux yeux du monde, » c'est tout, principalement quand il s'agit d'une jeune fille à marier.

Voilà où se manifestaient nos divergences : Mme Du Toit appartenait à une école où la figure que l'on fait est plus importante que la conscience que l'on a, avec ce correctif, bien entendu, que la conscience que l'on a contribue pour beaucoup à la figure que l'on fait. Je crois, aujourd'hui, que tout compte établi, et étant donné l'incurable imperfection des hommes et les antinomies de la vie sociale, c'est Mme Du Toit qui, en définitive, avait raison ; mais, parmi les miasmes qui « étaient dans l'air » de mon temps, j'avais absorbé, c'est certain, moi, le mépris de l'opinion, qui peut mener à ce qu'il y a de plus beau, mais qui laisse le champ libre aux plus néfastes extravagances, qui a fait les saints, mais qui fait le premier excentrique venu, car le mépris de l'opinion ne vaut que ce que vaut celui qui le professe. C'est une outrecuidante présomption que de s'imaginer que l'on peut mieux que ce que l'opinion commune exige ; c'est peut-être mon « romantisme » à moi, que ce désir ardent du bien extrême en toutes choses ; mais on n'arrache pas aisément ce panache lorsqu'on en est né coiffé. On m'a versé dans ma jeunesse un trop grand enivrement moral pour que je puisse me contenter jamais, quant à moi, de faire la fade figure de la femme comme il faut. « Orgueil ! orgueil !... » m'eût dit, et m'avait dit dans d'inoubliables entretiens celui dont le souvenir me faisait tant souffrir en secret. « L'orgueil est mon péché ! » j'en convenais avec lui.

J'aurais voulu sauver la jeune Voulasne en la tirant d'un si misérable milieu. Bien que Mme Du Toit jugeât que, les vacances terminées, il était de la dernière inconvenance qu'elle habitât chez des étrangers, je m'écriai, devant Mme Du Toit, que je cacherais Pipette chez moi, si j'avais seulement un placard. La voyant tout à coup scandalisée et peinée, je lui dis :

— Tranquillisez-vous ! Je n'aurai pas de placard à offrir... Je n'en aurai peut-être pas pour moi !...

Il fallait bien qu'un jour ou l'autre je lui fisse l'aveu des changemens survenus dans ma vie. Je lui dis que nous allions quitter notre appartement. Elle n'aimait déjà point que l'on changeât, de quoi que ce fût ; mais elle pensa que c'était pour m'agrandir, et elle admettait cela avec un sourire. Je la détrompai :

— Non ! pour me diminuer...

Alors, elle fit une mine que je n'attendais pas. C'était une femme avertie, pleine d'expérience, et qui savait ce que parler veut dire. Le chagrin domina d'abord toute sa physionomie ; elle tendit sa main en avant, l'appliqua sur la mienne. Puis l'interrogation souleva les deux arcs de ses sourcils, et presque aussitôt, avant que je n'eusse rien dit de plus, un soupçon brouilla tout ; après quoi je lui vis une lèvre hautaine, étrangère.

Avant de lui avoir fourni les motifs pour lesquels « je me diminuais, » j'avais saisi sur son visage la pensée déjà en bien d'autre occasion menaçante, la pensée que mon mari était « dans les affaires, » était d'une gent qu'elle méprisait à cause des fluctuations de situation auxquelles elle est soumise et des abus que toute instabilité engendre, et que le malheureux, étant dans les affaires, en avait « fait de mauvaises, » ce qui s'entend de façon ambiguë. Je reconnus, plutôt que je ne découvris, sur son visage, les préjugés de ma propre famille, et ce dédain, dont je n'étais pas moi-même exempte, pour les professions où l'on court le risque d'exposer sa probité à des épreuves. Avant qu'elle eût, d'un mot, exprimé sa pensée, j'eus l'impression de ce que la situation d'un homme était pour elle, et des ruines que pourrait amonceler autour de nous le plus petit changement dans notre façade.

L'effet premier de la nouvelle était produit ; la pensée dominante avait traversé son cerveau, s'était trahie à mon atten-

tion exaspérée. Ceci fait, la femme, en elle, parfaitement excellente et compatissante, put s'adonner à un réel chagrin, à mille protestations d'amitié sincères et qui surent même me toucher. Je discernais si nettement en elle la femme, et puis la femme occupant un certain rang dans un certain monde !... Son chagrin, hélas ! était peut-être plus grand que n'eût été celui d'une amie toute simple, car il était d'abord le chagrin d'une amie émue de ma déchéance, et il se doublait du chagrin d'une amie obligée de me perdre !...

Elle me dit, en s'en allant :

— C'est donc cela ! Je trouvais depuis quelque temps votre concierge un peu chose...

Elle savait bien que ces malheurs-là se traduisent d'une façon particulière sur la face des concierges. Je lui dis :

— Vous ne pourriez vous imaginer ce que ces gens-là sont capables d'inventer pour nous humilier pour peu que notre prospérité se déclanche !...

Elle soupira, leva les yeux au ciel ; mais ne dit rien. Elle allait à petits pas vers la porte ; elle se retourna et m'embrassa tendrement. Elle ne s'étonnait pas, ne s'indignait pas de ce que mes concierges me persécutaient ; elle constatait mon état et me plaignait d'être en un état où la persécution est de rigueur. Et moi, en la voyant partir, je me disais que, du petit au grand, avec des nuances, et sans aller jusqu'à persécuter, tout le monde se ressemblait un peu en face d'une situation sociale qui chancelle.

René Boylesve.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

# AU
# COUCHANT DE LA MONARCHIE[1]

## VIII[2]
## LA VISITE EN FRANCE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE

### I

Les nécessités du récit m'ont fait précédemment omettre tout ce qui n'avait pas directement rapport à l'accession de Necker au pouvoir. Je dois maintenant revenir un peu sur mes pas et relater un événement qui s'était déroulé quelques semaines auparavant et dont l'influence fut sensible tant sur la politique que sur la disposition des esprits, à la Cour et dans le public. Il s'agit du voyage en France de Joseph II, empereur d'Autriche et beau-frère de Louis XVI. Pour apprécier comme il convient l'occasion, le but et l'effet de cette visite sensationnelle, jetons tout d'abord un coup d'œil sur la situation présente de la famille royale et de son entourage.

Louis XVI est resté tel qu'il s'est montré dès la première heure de son règne, loyal et bon, épris du bien public, désirant le bonheur du peuple et candidement avide de se gagner le cœur de ses sujets. Comme on l'a dit ingénieusement, « sous

(1) *Copyright by* Calmann-Lévy, 1912.
(2) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

ses prédécesseurs, le monarque était l'objet du culte des Français : sous Louis XVI, les Français devinrent l'objet du culte du monarque (1). » Dorénavant, l'humanité est le mot d'ordre, la popularité le but. Des mesures proposées par ses ministres successifs, toujours le Roi choisit et adopte de préférence celles qu'il imagine devoir plaire aux humbles et aux déshérités. Mais, vacillant en ses desseins, il ne sait pas poursuivre fermement ce qu'il a commencé et, en témoignant sa bonté, il néglige de prouver sa force. Ainsi laisse-t-il lentement péricliter et s'affaiblir entre ses mains l'autorité, sans quoi nul bien sérieux ne peut utilement s'accomplir. Ses qualités, ses vertus mêmes, par le gauche emploi qu'il en fait, portent atteinte au prestige de la royauté et contribuent involontairement à sa perte. Chaque expérience nouvelle n'a fait, jusqu'à ce jour, que confirmer la triste prédiction de l'abbé Galiani : « Attendez (2), et vous verrez avec quelle adresse, quel enchaînement admirable, le Destin, — cet être qui en sait bien long, — escamotera au meilleur des Rois, au mieux intentionné, tous ses desseins, détournera toutes ses bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra et que nous ne voudrions pas. »

Dans la période du règne à laquelle nous sommes arrivés, Louis XVI possède encore, dans une assez large mesure, la sympathie et la confiance de la classe populaire. C'est chez ses proches, parmi les familiers du trône, qu'il est le plus injustement traité, le plus cruellement méconnu. Ses frères, ses cousins et ses tantes professent pour lui « un superbe dédain » et l'affublent dans leurs propos d'épithètes outrageantes (3). Il ne rencontre chez les siens qu'hostilité, envie, intrigue ou trahison. Le Comte de Provence le jalouse et travaille sournoisement à déconsidérer son frère. Il se tient à l'écart, affecte un détachement et des manières bourgeoises, qui, chez le peuple parisien, lui valent de temps à autre une ombre de faveur; mais sa main perfide se rencontre dans toutes les cabales politiques, dans tous les complots fomentés pour diminuer l'autorité du Roi et pour contrecarrer les vues de ses ministres. Cette malveillance secrète est plus dangereuse qu'une haine déclarée. Le Comte

(1) Soulavie, *Mémoires sur le règne de Louis XVI.*

(2) Lettre du 8 juillet 1774 à Mme d'Epinay. Édition Asse.

(3) On l'appelait couramment dans la famille royale, rapporte Frénilly, *le serrurier* ou *le gros cochon.*

d'Artois, de jour en jour plus enfoncé dans son existence dissolue, grugé par la bande de fripons, de viveurs faméliques, auxquels il a remis le soin de gérer ses affaires, ne songe qu'à tirer de Louis XVI les millions nécessaires pour éteindre ses dettes, le flagorne quand il consent, le vilipende quand il résiste. Sur quelque refus de ce genre, il s'oublie jusqu'à dire tout haut que l'on devrait rayer un *n* des titres de son frère, ce qui ferait *roi de France et avare;* à quoi le Roi, informé du propos, répond avec simplicité : « Je suis avare, en effet, puisque je n'ai d'autre bien que celui de mes sujets. » Quant aux princes des deux branches cadettes de la maison de Bourbon, Orléans et Conti, ils vivent dans une opposition ouverte et presque violente, et ils sont, pour Louis XVI, moins des parens que des adversaires acharnés. Ils donnent d'ailleurs, dans leur vie journalière, l'exemple de tous les scandales, « un vrai fléau pour le pays, » comme l'écrit Mercy-Argenteau.

Les deux belles-sœurs du Roi pensent et agissent comme leurs époux. La Comtesse de Provence, — *Madame*, selon l'expression usitée, — fausse, hypocrite, cauteleuse, ne perd aucune occasion de dénigrer tout bas les actions publiques ou privées du Roi et de la Reine. Malgré son soin de se cacher, elle réussit par cette conduite à s'attirer, de la part des souverains, une aversion que le sincère Louis XVI n'essaie guère de dissimuler. Laide et nulle, la Comtesse d'Artois répète sottement, dans un jargon semi-français et semi-italien, tous les méchans propos qui circulent dans son entourage et les aggrave sans les comprendre. A observer ces deux princesses, on pardonne aisément à Marie-Antoinette le mépris dont elle les accable dans ses lettres confidentielles : « Si ma chère maman pouvait voir les choses de près, la comparaison ne me serait pas désavantageuse. La Comtesse d'Artois a un grand avantage, celui d'avoir des enfans, mais c'est peut-être la seule chose qui fasse penser à elle, et ce n'est pas ma faute si je n'ai pas ce mérite. Pour Madame, elle a plus d'esprit, mais je ne voudrais pas changer de réputation avec elle (1) ! » Quant aux trois tantes, filles de Louis XV, Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie, terrées au château de Bellevue, elles persistent à fomenter, avec l'aigreur de vieilles filles oubliées, les sottes histoires, les mé-

(1) Lettre du 13 juin 1776. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

disances et, au besoin, les calomnies, qui se répandent dans le public et noircissent la réputation de la Reine et du Roi. Elles n'apparaissent que de loin en loin à la Cour, pour critiquer, blâmer, semer la zizanie dans le ménage royal (1).

Quels sont, après sept années de mariage et trois années de règne, les rapports établis entre Louis XVI et Marie-Antoinette? La question est complexe et oblige à toucher certains points délicats, qui sont importans pour l'histoire. Un fait est avéré, c'est que Louis XVI, à cette époque, n'est pas encore, à proprement parler, le mari de la Reine, et que « l'état matrimonial, » pour employer le terme en usage dans les chancelleries, se borne entre les deux conjoints à des relations fraternelles. Les preuves abondent, et la correspondance de Marie-Antoinette avec Marie-Thérèse est pleine, sur ce sujet, de confidences fort claires, où percent son juste dépit et son regret de la maternité trop longtemps attendue. La cause réelle de cette situation bizarre est, quoi qu'on en ait dit, plus morale que physique. Louis XVI, selon la pittoresque expression de Sainte-Beuve, est, non pas « muet, » mais plutôt « bègue. » Une timidité invincible, la crainte du ridicule, une sorte de frayeur inavouée de sa femme, l'arrêtent au seuil de l'alcôve conjugale et lui font remettre sans cesse l'heure qu'il désire et redoute à la fois. Comme il arrive en pareille occurrence, la difficulté de l'action s'accroît avec la longueur du délai. Parmi ces tergiversations, mariée en 1770, reine en 1774, Marie-Antoinette n'est encore, en 1777, qu'une jeune fille couronnée.

Ceci explique sans doute et excuse bien des choses, que l'on reproche à l'épouse ainsi négligée : sa froideur un peu dédaigneuse envers ce singulier mari, l'indifférence maussade dont elle fait volontiers parade, l'affectation qu'elle met à se faire une vie séparée, à établir hautement qu'elle ne se plaît qu'avec « sa société » et que seuls « ses amis » comptent dans son existence. Et l'on conçoit aussi la gêne secrète, l'embarras mal dissimulé, dont Louis XVI ne peut se défendre en présence de sa femme, sa condescendance excessive, ses capitulations constantes devant ses plus audacieuses fantaisies, comme s'il éprouvait le besoin de désarmer l'irritation humiliée qu'elle

(1) Voyez les lettres de Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse, et notamment celle du 17 novembre 1778. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

éprouve et de se faire, par ses faiblesses, pardonner ses froideurs.

De toutes ces circonstances, inégalement fâcheuses, résulte pour Louis XVI un isolement complet, le plus cruel de tous, qui est l'isolement dans la foule. Sans parens, sans amis, sans maîtresse, sans femme légitime, peut-être aucun souverain ne connut à un tel degré l'amère souffrance de l'abandon. Un seul homme le console de cette détresse morale, par l'attachement passionné qu'il étale, le dévouement dont il proteste, le cas qu'il semble faire des capacités du jeune prince, c'est son vieux conseiller, c'est le comte de Maurepas. Aussi, entre l'habile Mentor et son royal élève, l'intimité croît-elle dans une progression continue. Il n'est guère de jour, à présent, où le prince n'admette le vieillard « dans son particulier, » ne s'entretienne confidentiellement avec lui. Maurepas a-t-il la goutte, Louis XVI gravit le petit escalier tournant qui, de l'appartement du Roi, monte à la chambre du malade, s'assied au pied du lit pendant des heures entières. Il a des attentions touchantes. Une fois, sans rien lui dire, il fait faire « son portrait en buste, » le place lui-même, en grand mystère, dans l'appartement du Mentor, se cache derrière un paravent pour jouir incognito de sa première surprise. L'effet dépasse ses espérances : effusions de Maurepas, exclamations de joie, émotion allant jusqu'aux larmes et grand attendrissement du Roi, qui dit le soir, en racontant la scène : « Je savais bien que M. de Maurepas m'était attaché, mais je n'aurais pas cru qu'il le fût au point dont j'ai été témoin aujourd'hui (1) ! » Les mauvaises langues prétendirent, il est vrai, que M^me^ de Maurepas, ayant surpris les intentions du Roi, avait averti son époux et dicté ses ardens transports.

## II

Telles semblent être, à l'heure présente, les dispositions intérieures des principaux personnages de la Cour. Si, sous certains rapports, elles laissent à désirer, que dire de ce qui paraît au dehors, de ce qui s'en révèle aux regards du public ? Ici, quelque désir qu'on ait de faire preuve d'indulgence, la justice exige cependant qu'on mette la Reine en cause. Les excuses

(1) Journal de Hardy, 17 août 1777.

qu'on peut lui trouver ne sauraient empêcher de reconnaître et de juger ses torts. Son goût naturel du plaisir s'est augmenté dans des proportions inquiétantes; il l'entraîne aujourd'hui à de véritables folies. Les fêtes succèdent aux fêtes, plus coûteuses les unes que les autres; en septembre 1777, une seule soirée de Trianon se solde par une note de 400 000 livres. Ce sont, tantôt avec les Polignac, tantôt et plus souvent avec le Comte d'Artois, des « parties » continuelles, des bals et des courses « en masque, » des promenades aux flambeaux, de trop libres soupers qui se prolongent fort avant dans la nuit. « Point qui me fait le plus de peine, écrit l'Impératrice (1), c'est que tout cela se fait sans le Roi. »

A cette existence affolée, la Reine perd peu à peu cet instinct de décence et ce penchant vers l'honnêteté qui, à son arrivée en France, lui avaient autrefois valu l'estime et le respect d'une Cour foncièrement corrompue. Grâce aux propos, aux exemples surtout, de ceux qui vivent dans sa familiarité journalière, elle devient, chaque jour davantage, indifférente, complaisante même, aux faiblesses et aux vices qui s'étalent sous ses yeux et mérite les reproches que lui adresse, en pure perte d'ailleurs, son ancien confident, le digne abbé de Vermond : « Je passe (2) que vous ne preniez garde ni aux mœurs, ni à la réputation d'une femme, que vous en fassiez votre amie uniquement parce qu'elle est aimable; mais que l'inconduite en tout genre, les réputations tarées ou perdues, soient un titre pour être admis dans votre société (3), voilà qui vous fait un tort infini! »

A cette aggravation dans le laisser aller correspond une recrudescence de prodigalité. En deux ans, les frais d'écurie pour la maison de Marie-Antoinette ont augmenté de 30000 livres. Quant aux charges nouvelles, aux sinécures et aux pensions, créées pour satisfaire l'insatiable appétit des amis et des familiers, le total dépasse annuellement 240 000 livres. Le comte de Mercy-Argenteau, tout en déplorant ces abus, constate, à la décharge de Marie-Antoinette, que, si elle réclame ces faveurs pour ceux qui lui sont chers, « c'est aussi souvent par embarras

(1) Lettre du 31 octobre 1776. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Note jointe par Mercy à sa lettre du 17 septembre 1776. — *Ibid.*
(3) Allusion à la princesse de Guéménée.

de refuser que par goût et par volonté. » Cela est vrai, sans doute, mais on n'en saurait dire autant du gaspillage personnel de la Reine, de la progression continue des dépenses de toilette, des achats de pierreries et surtout des pertes au jeu. La Reine, à sa table de pharaon, est comme prise de vertige ; les tas d'or fondent entre ses doigts, sans qu'elle semble en avoir conscience. Le Comte d'Artois la pousse, l'excite, l'entraîne avec soi sur cette pente. En une nuit, à Marly, la Reine perd 500 louis, son beau-frère 17 000. De tels excès donnent lieu, comme il est presque inévitable, à des altercations, à des « discussions indécentes, » à des « scènes tumultueuses, » où s'altère lamentablement la dignité du trône.

Sur ce terrain, Mercy et l'abbé de Vermond se sentent entièrement débordés et vaincus à l'avance ; ils finissent même par renoncer à faire de la morale. L'abbé, dans son découragement, songe sérieusement à quitter la partie, à prendre sa retraite ; il faut, pour le faire rester à son poste, les instances de Marie-Thérèse : « Ma fille court à grands pas à sa perte, étant entourée de bas flatteurs qui la poussent contre ses propres intérêts. Dans ces circonstances, elle a besoin de vos secours. Mercy et moi espérons que vous tâcherez de traîner votre retraite jusqu'à l'hiver. Si alors les choses ne changent, je ne saurais exiger de vous de nouveaux sacrifices. » Si Mercy est plus résigné, il n'a pas plus d'illusions que l'abbé sur l'efficacité de ses sages homélies : « Les momens (1) de parler de choses sérieuses sont courts. Sa Majesté les fuit souvent par un propos de gaîté, en disant que l'heure de la raison viendrait, mais qu'il fallait s'amuser. »

En attendant cette « heure de la raison, » les dettes, à ce métier, grossissent d'une manière effrayante. Vainement, depuis le jour de l'accession au trône, la pension de la Reine a-t-elle été plus que doublée ; vainement, sous l'aiguillon de la nécessité, Marie-Antoinette en vient-elle à négliger ses plus sacrés devoirs, à étouffer tous ses instincts de souveraine charitable, à rogner les fonds destinés à ses aumônes privées et aux œuvres de bienfaisance ; malgré ces fâcheux sacrifices, le déficit s'accroît et le gouffre se creuse sans cesse. Elle se débat continuellement en de terribles embarras. Vers la fin de l'année 1776, Mercy, à

(1) Lettre du 17 novembre 1776. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

sa demande expresse, se livre à un examen de ses comptes, fait le relevé de ses dettes, constate que le total se monte à 487 872 livres.

En face de ce gros chiffre, la Reine eut, semble-t-il, un mouvement d'épouvante et presque d'affolement. Métra prétend, dans sa *Correspondance secrète* (1), qu'en cet instant critique, elle se serait adressée à Necker. Le directeur, d'après ce même récit, lui aurait répondu « que l'état du Trésor ne lui permettait pas d'accorder cette demande, mais que sa fortune personnelle lui permettait d'offrir cette somme à la Reine. » Les lettres, aujourd'hui connues, de Mercy-Argenteau, infligent un démenti formel à cette version peu vraisemblable. C'est à Louis XVI, nous dit l'ambassadeur, que la Reine eut recours, « non sans peine, » il est vrai, ni sans précautions oratoires, et elle n'eut pas à regretter cette marque de confiance. « Au premier mot que la Reine prononça sur ce chapitre, le Roi, sans hésiter, et de la meilleure grâce du monde, consentit à payer toute la somme. Il ne demanda que quelques mois de délai, voulant que cette dette fût acquittée sur sa cassette particulière et sans l'intervention d'aucun ministre. » Il est établi que Louis XVI tint fort exactement parole, conduite « fort remarquable, observe Mercy-Argenteau, de la part d'un souverain naturellement fort économe, surtout de l'argent qui est sous sa main, » de la part du prince minutieux qui inscrit dans ses comptes une dépense de « deux livres pour l'achat d'une pièce de morue et de deux maquereaux, » de « deux livres huit sols pour le repassage d'un rabat, » et qui réplique au Comte d'Artois, se lamentant d'avoir perdu une forte somme au jeu : « Notre famille est dans le malheur, car j'ai perdu aussi un écu de six francs ! »

Cette étrange longanimité n'est point admise dans les classes populaires. On se refuse à croire qu'un prince aussi vertueux, aussi modeste dans ses goûts, d'une telle simplicité de vie, puisse tolérer sans une indignation profonde les légèretés, le gaspillage dont la vue effarouche le bourgeois parisien. Des bruits circulent dans le public, des légendes s'accréditent, dont on surprend l'écho dans les notes de Hardy : « On donnait pour

(1) 14 janvier 1777.

certain, rapporte le libraire, que le Roi s'était laissé aller à un tel accès de fureur qu'il avait souffleté la Reine, ou qu'il l'avait frappée d'un coup de canne; on allait beaucoup plus loin encore, et l'on débitait ce qu'on devinera mieux que je ne pourrais l'écrire. »

La vérité, bien différente, est que Louis XVI, sauf quelques bouderies passagères, quelques boutades un peu brutales, d'ailleurs aussitôt désavouées, témoigne la plupart du temps une extraordinaire indulgence envers les folies de sa femme. Sans doute pense-t-il, comme le dit l'abbé de Vermond, que « la jeunesse et le goût de tout effleurer sans rien approfondir sont la seule source de ses torts, » que les années corrigeront tout et remettront les choses en ordre. Sans doute aussi la cause intime que j'ai indiquée tout à l'heure contribue-t-elle grandement à lui fermer la bouche. Toujours est-il qu'il étonne toute la Cour par sa complaisance sans limite, qui confine à la soumission. « Son maintien, dit Mercy, est celui du courtisan le plus attentif, au point qu'il est le premier à traiter avec une distinction marquée ceux des entours de la Reine qu'elle favorise, tandis que l'on sait de notoriété qu'il ne les aime pas. » — « Quand, après les représentations les plus énergiques, reprend plus tard l'ambassadeur, la Reine répond que rien n'arrive sans le bon plaisir du Roi et qu'il est parfaitement content, toute réplique perd une bonne partie de sa force (1). »

Louis XVI, à dire le vrai, se contente, la plupart du temps, de constater avec satisfaction que Marie-Antoinette, depuis la disgrâce de Turgot et le *tolle* qui en est résulté, a presque entièrement renoncé à s'occuper des affaires de l'État. Les derniers changemens de ministres l'ont trouvée inactive et comme indifférente. Elle n'y a pris aucune espèce de part; elle semble même « n'avoir été informée qu'après coup de l'élévation de Necker au poste de directeur général des Finances et du renvoi de Taboureau (2). » Tous ses rapports avec Necker se borneront, pendant les premiers temps, à solliciter çà et là quelques faveurs pour ses amis, sous forme de pensions, sinécures ou « parts dans les fermes. » Quant à Maurepas, de tous temps sa bête

(1) Lettres des 15 novembre 1776 et 15 novembre 1777, à l'Impératrice. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

(2) Lettre de Mercy du 15 août 1777. — *Ibid.*

noire, c'est à peine si parfois quelque raillerie piquante, quelque mot aigre-doux, rappelle de loin en loin l'ancienne antipathie, légers accès d'humeur, vite apaisés par l'habile souplesse du ministre, par l'officieuse intervention du Roi. En matière politique, le calme règne présentement dans le ménage royal, et c'est à quoi Louis XVI attache un prix particulier. Il est bien, sur ce point, le docile élève de Maurepas, car le mot d'ordre du vieillard, depuis le commencement du règne, est de se montrer indulgent pour les inconséquences privées, afin de détourner la Reine d'exercer son activité sur les affaires publiques. Cette tactique, pour l'instant, semble avoir plein succès.

## III

Nulle part dans toute l'Europe, — sans même en excepter Versailles, — la situation difficile que je viens d'esquisser n'est plus exactement connue et plus amèrement déplorée qu'à la cour impériale d'Autriche. Par les rapports précis et consciencieux de Mercy-Argenteau, par les lettres confidentielles de l'abbé de Vermond, la vieille Marie-Thérèse et son fils, l'empereur Joseph II, sont tenus au courant des faits et gestes quotidiens des jeunes souverains qui règnent sur la France et des plus menus incidens de leur intimité. Ce qui leur est révélé de la sorte les remplit de chagrin, de confusion et d'inquiétude. La sollicitude maternelle se double, chez l'Impératrice, d'un sentiment d'humiliation profonde. Elle souffre à la pensée que, dans cette cour française, dont la frivolité, la légèreté, la « ridiculité, » comme elle dit volontiers en son patois tudesque, sont, de longue date, pour elle et pour son fils, un sujet habituel de blâme et de scandale, la plus frivole, la plus légère, soit une princesse de la maison d'Autriche. Cette idée la poursuit et blesse cruellement son orgueil.

Elle craint aussi, — et Joseph II le redoute plus encore, — que cette déplorable conduite, le désordre qui en résulte, l'effréné gaspillage d'argent, n'affaiblissent rapidement la puissance d'une nation alliée, dont l'Empire a besoin pour contenir l'ambition de sa dangereuse voisine, la Prusse.

Pour ces raisons diverses, et d'ailleurs toutes intéressées, la cour de Vienne souhaite ardemment voir la cour de Versailles

revenir à des sentimens et des pratiques plus sages. Elle ne négligera rien pour parvenir à un si heureux résultat. Tels sont assurément la première origine et l'objet principal de la visite de Joseph II chez le Roi son beau-frère, effectuée au printemps de 1777. Les lettres publiées du prince et de ses confidens ne laissent là-dessus aucun doute.

Fils aîné de l'empereur François Ier de Lorraine, mort en 1765, et depuis lors associé par Marie-Thérèse au gouvernement de l'Empire, mais encore contenu et bridé par une mère jalouse du pouvoir, Joseph II jusqu'alors possédait une autorité plus honorifique qu'effective. De cette pénible dépendance il prenait une revanche en exerçant sur le reste de sa famille, et principalement sur ses sœurs, un contrôle un peu despotique, s'érigeant en censeur de leurs propos et de leurs actes, ne leur ménageant pas les remontrances bourrues et les reproches sévères. Tel il s'était montré, depuis son avènement au trône, à l'égard de la reine de France, ce dont était, entre elle et lui, résulté une certaine froideur. Las de morigéner en vain, voyant les lettres sans effet, peut-être, pensait-il, des entretiens en tête à tête, des observations faites de bouche, produiraient-ils de meilleurs fruits. C'était du moins son espérance.

Par malheur, l'humeur du souverain et sa nature d'esprit devaient faire douter du succès de sa diplomatie, surtout pour discuter avec une créature quelque peu nerveuse et sensible. Instruit, d'esprit ouvert, simple dans ses façons, il gâtait ces bonnes qualités par une sécheresse de cœur, par une rudesse de ton, une brusquerie d'allures, une mésintelligence des nuances, bien faites pour blesser les âmes délicates. Deux fois veuf, il fuyait les femmes, méprisait leur commerce et s'en vantait très haut : « Je rétrograde furieusement en galanterie, et l'*hibouisme* me gagne, écrivait-il à son frère Léopold (1). La compagnie des femmes est, ma foi, insoutenable à un homme raisonnable à la longue, et je peux dire que souvent les propos des plus huppées et spirituelles me tournent l'estomac. » Cette prétention à être constamment sérieux allait jusqu'à la pédanterie, et son souci de tout approfondir donnait quelque lourdeur à sa conversation.

(1) Lettre du 13 juillet 1772. — *Maria-Theresia und Joseph II*, publié par d'Arneth.

On peut lui reprocher aussi le goût de se faire remarquer, le désir d'étonner, de s'attirer la popularité par des moyens vulgaires, qui frisent ce que la langue moderne nomme le *cabotinage*. Lui-même en convient sans détour, témoin cette phrase d'une de ses lettres à son frère : « Vous valez mieux que moi, mais je suis plus charlatan. Je le suis de raison, de modestie ; j'outre un peu là-dessus, en paraissant simple, naturel, réfléchi (1). » Il plaisait, au reste, à la foule par sa bonne mine et par son visage noble — « la bouche jolie, les dents belles, le sourire agréable (2), » — par le soin qu'il prenait de traiter avec distinction les gens les plus modestes. « Dieu m'a fait naître gentilhomme, disait-il volontiers ; je fais le prince le moins que je peux. » Il eût été pourtant peu prudent de s'y fier ; à la moindre contradiction, il reprenait bien vite « un ton et une contenance de maître (3). »

Le projet du voyage en France remontait chez l'Empereur à l'époque des fiançailles de Marie-Antoinette. A son départ de Vienne, en lui disant adieu, il avait dit et répété qu'il irait la voir à Versailles. Plus d'une fois, depuis lors, il avait rappelé cette promesse, mais plus mollement de jour en jour, et sans recevoir de sa sœur un encouragement bien marqué. Mais, au cours de l'été de l'an 1776, l'idée prend corps soudain, et, sur-le-champ, il s'occupe de fixer une date. « Je compte toujours, mande-t-il à Mercy-Argenteau (4), choisir un moment propice pour venir voir la Reine et la France... Voilà comment je penserais arranger cette course : je voudrais être les derniers jours du carnaval à Paris, en voir le bruit, et ensuite, pendant le carême, m'occuper des détails tant de la vie privée de ma sœur que des objets d'instruction et de curiosité que cette grande ville contient. » A quelque temps de là, il précise son dessein et revient avec insistance sur son désir de corriger sa sœur et de la mettre « dans le droit chemin, » car, ajoute-t-il, « il me paraît qu'elle commence à s'en égarer, et vous pouvez compter que ce ne sera qu'après avoir bien vu et après avoir gagné sa confiance que je réglerai mes propos. »

(1) Lettre du 11 juillet 1777. — *Maria-Theresia und Joseph II.*
(2) *Souvenirs* du marquis de Valfons.
(3) *Ibidem.*
(4) Lettre du 22 août 1776. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

L'annonce de cette visite fut accueillie, ainsi qu'on devait s'y attendre, avec une visible froideur par les hôtes de Versailles. « La Reine, écrit Mercy (1) au vieux prince de Kaunitz, premier ministre de l'Empire, la Reine est combattue entre le désir de voir son auguste frère, qu'elle aime bien véritablement, et la crainte qu'il n'aperçoive de trop près tout ce qu'elle présume qu'il trouvera à redire au système de conduite de la Reine, et un jour elle en est convenue avec moi. » Louis XVI, de son côté, — encore que pour d'autres raisons, — se sent vaguement inquiet du jugement que pourra porter sur les gens et les choses, et notamment sur les rapports conjugaux du ménage, cet incommode beau-frère. Les ministres, enfin, redoutent l'ingérence de Joseph dans les affaires publiques de France, soit intérieures, soit extérieures, la pression qu'il peut exercer sur un prince jeune et faible pour l'entraîner dans la politique de l'Empire. Vergennes rédige même à l'avance, à l'intention du Roi, un mémoire détaillé, où il énumère les questions que, dans leurs entretiens intimes, pourra soulever l'Empereur, et indique les réponses qu'il conviendra de faire (2).

Kaunitz, dans une lettre à Mercy, résume assez exactement cet état des esprits, dont il prend son parti avec une bonhomie narquoise : « Il m'a paru, dit-il (3), tout simple que la Reine, le Roi et son ministère n'aient exprimé que très sobrement le plaisir que devrait leur faire le voyage de l'Empereur. En voici, selon moi, les causes : la Reine a peur d'être sermonnée, le Roi appréhende que l'Empereur ne le mette dans l'embarras en lui parlant affaires, et le ministère craint que l'Empereur n'insinue des choses favorables aux uns et défavorables aux autres. Et moyennant tout cela, il n'y a pas lieu de s'étonner que tous ces gens-là aient reçu un peu froidement une nouvelle, que certainement ils auraient accueillie tout autrement, s'ils avaient su ou pu croire qu'il n'arriverait rien de tout cela. »

Marie-Thérèse elle-même, malgré l'importance qu'elle attache à voir sa fille ramenée vers une existence plus sérieuse, n'est pas très rassurée sur la façon dont s'y prendra Joseph, sur le succès de ses semonces. « Je ne compte guère sur le bon

(1) Lettre du 15 novembre 1776. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) *Mémoire* du 12 avril 1777. — Archives nationales K. 164.
(3) Lettre du 1er janvier 1777 à Mercy. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

effet de ce voyage, confie-t-elle à Mercy. Si je ne me trompe pas, il s'ensuivra une de ces deux choses : ou ma fille gagnera par ses complaisances et agrémentera (*sic*) l'Empereur, ou bien il l'impatientera en la voulant trop endoctriner. » De ces deux hypothèses, elle croit, ou feint de croire, la première plus probable : « Il aime, reprend-elle, à plaire et à briller. Je crois que, jolie et agaçante comme est ma fille, mêlant de l'esprit et de la décence dans la conversation, elle remportera son approbation, et il en sera flatté (1). » Le voyage, dans ce cas, deviendrait inutile, peut-être même plus nuisible que profitable.

Pour remédier à ces inconvéniens divers, le prudent et subtil Kaunitz s'avise de dicter à l'Empereur tout un plan de campagne, qui n'est pas dénué d'habileté : « Qu'en arrivant (2) il dise avec cordialité à sa sœur et à son beau-frère : *Je ne viens ici que pour donner à tous deux, par la visite que je vous fais, une marque de ma bonne et sincère amitié.* Qu'à tous deux, ainsi qu'à leurs ministres, il ne parle d'aucune affaire, ni domestique ni autre, à moins qu'ils ne lui en parlent les premiers. Pour ce qui est de la Reine, quoi qu'il puisse voir pendant son séjour, qu'il ne lui dise rien du tout, jusqu'au moment où il prendra congé d'elle; mais qu'il lui dise alors : *Je ne vous ai pas dit un mot, ma chère sœur, pendant tout le temps que j'ai passé ici avec vous, sur ce qui vous regarde, parce que je n'ai pas voulu vous mettre dans le cas de supposer que je veux me mêler de vos affaires. Mais je crois devoir vous dire amicalement ma pensée à cet égard, à présent que je suis sur le point de vous quitter.* » Suit tout un modèle de harangue, remplie de bons conseils, d'exhortations à la sagesse, du ton le plus attendrissant, de la plus vertueuse éloquence.

Dûment endoctriné, Joseph promet tout ce qu'on veut, et le prince de Kaunitz s'empresse d'en informer son ambassadeur à Paris : « Je vous prie d'aller dire de ma part à la Reine que l'Empereur ne vient à Paris que pour avoir le plaisir de la revoir et d'établir une bonne et sincère amitié personnelle entre lui et le Roi son époux, qu'elle peut être assurée qu'il ne lui parlera d'aucune affaire quelconque, ni domestique, ni autre, à moins qu'elle ne lui en parle, et qu'il serait utile qu'elle prévînt

(1) Lettres des 31 octobre et 30 novembre 1766 et 3 février 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

(2) Lettre du 1er janvier 1777. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

là-dessus en secret le Roi et ses ministres, afin que tout le monde ait l'esprit en repos (1). »

On négocie parallèlement sur tous les détails du séjour. L'Empereur tient avant tout à conserver l'incognito dans la mesure possible. Il ne sera pas Joseph II, mais le comte de Falkenstein, du nom d'un fief de sa maison situé aux frontières de Lorraine, et il sera traité comme tel du jour de l'arrivée jusqu'au jour du départ. « Il est essentiel, écrit-il (2), que je puisse voir les choses dans leur état naturel et qu'on me traite en comte de Falkenstein, tant à la Cour qu'en ville et dans les provinces ; tout le fruit de mon voyage et tout l'agrément en dépendent. »

Ce désir d'être pris pour un simple particulier, il le poussera, au cours de son voyage, jusqu'à la mystification. Dans une auberge où il couchera, la servante « qui lui tient le plat, dans le temps qu'il se rase, » lui demandant s'il n'a point, par hasard, quelque emploi auprès de l'Empereur : « Oui, répondra-t-il gravement, c'est moi qui lui fais la barbe. » Ailleurs, son cuisinier, avec son agrément, se fera passer pour l'Empereur, recevra les harangues du maire et du curé, leur donnera sa main à baiser (3).

Un point qui le préoccupe fort, — et le seul qui soulève quelques difficultés, — est la question du logement à Versailles. « Je suis très décidé, mande-t-il à Mercy-Argenteau, de n'accepter de logement ni au château, ni au Petit-Trianon, ni dans aucun endroit appartenant à la Cour ou aux princes. Il me faut y être logé pour mon argent, et je préférerais retourner plutôt tous les soirs à Paris que de renverser, pour une seule nuit que j'accepterais de loger à la Cour, tout l'édifice de mon incognito (4). » Après d'assez longs pourparlers, des observations inutiles, il en faut bien passer par là, en dépit du petit scandale que cause cette fantaisie et des craintes qu'on éprouve sur les « gloses » du public. « Il me sera dur de ne pouvoir le loger auprès de moi, déclare (5) Marie-Antoinette à sa mère.

(1) Lettre du 3 janvier 1777. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(2) Lettre à Mercy du 30 novembre 1776. — *Ibidem.*
(3) *Journal* du duc de Croÿ. — *Autour de Marie-Antoinette*, par M. de Boutry.
(4) Lettre du 31 décembre 1776. — *Correspondance* publiée par Flammermont.
(5) Lettre du 16 janvier 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

On en sera surpris. Mais je sacrifie tout à ses goûts. Il sera logé et vivra comme il l'ordonnera. » De même, on accepte à Versailles, dans ses détails un peu puérils, la mise en scène de comédie réglée à l'avance par Joseph. « Le jour où l'Empereur arrivera, spécifie Mercy-Argenteau (1), je conduirai Sa Majesté par des passages détournés jusque dans les cabinets de la Reine, de façon qu'il ne soit aperçu de personne. Le Roi surviendra quelques momens après, par la communication intérieure de son appartement avec celui de la Reine... »

## IV

Différentes circonstances, notamment la mauvaise saison, firent ajourner le voyage de quelques semaines. Le vendredi 18 avril, eut lieu enfin l'arrivée à Paris. Vêtu de gris, sans décoration, sans escorte, deux laquais sur le siège, un aide de camp assis à ses côtés, l'auguste voyageur occupait une petite voiture, « laide et légère, » entièrement découverte, et, comme il pleuvait à torrens, il « était trempé d'eau (2). » Il descendit l'ambassade d'Autriche, au « Petit-Luxembourg (3), » d'où, le lendemain matin, on le conduisit à Versailles dans une voiture de poste. Tout se passa comme il était convenu, et sans aucun cérémonial. Dans les premiers instans, entre Joseph II et sa sœur, on crut remarquer quelque gêne; il fallut, pour les mettre à l'aise, l'entrée du Roi, cordial et simple, sincèrement affectueux. On dîna peu après dans la chambre à coucher de Marie-Antoinette, les trois convives « perchés sur des plians égaux, » d'une manière assez incommode; on écartait ainsi des difficultés d'étiquette. L'Empereur, au cours de ce repas, semblait un peu embarrassé; il avait l'air, dit le duc de Croÿ, « d'un étranger respectueux. » Le service était fait par les femmes de la Reine. Le dîner fut rapide; Louis XVI, contre son habitude, fit presque tous les frais de la conversation.

A quatre heures, on se sépara, et Joseph se rendit à pied chez le comte de Maurepas. Il trouva l'antichambre « pleine de solliciteurs, » et comme, au nom du comte de Falkenstein, le

(1) Lettre du 17 janvier 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) *Journal* de Croÿ.
(3) La suite fut logée dans un petit hôtel de la rue de Tournon, aujourd'hui le restaurant Foyot.

valet, ignorant la qualité du visiteur, « ne se pressait pas d'annoncer, » l'Empereur alla se mettre au milieu de la foule, le dos contre la cheminée, affectant de dire à voix haute : « S'il est en affaires, ne le dérangez pas. » Maurepas, prévenu, accourut bientôt, essoufflé (1). L'entretien terminé, Joseph retournait à Paris et se réinstallait au Petit-Luxembourg. Trois jours plus tard, il allait encore à Versailles, y demeurait le soir et couchait à l'hôtel du *Juste*, tenu par le baigneur Touchet. Il y dormait sur une paillasse avec une peau d'ours pour matelas.

Ces détails singuliers, embellis, amplifiés, commentés dans toutes les gazettes, provoquent la curiosité tout d'abord, puis l'admiration du public. Ce détachement, cette bonhomie, cette « familiarité vraiment philosophique, » plaisaient à l'opinion, s'accordaient merveilleusement bien avec l'esprit du temps. « Tout le monde, écrit avec ironie la comtesse de la Marck, courait après ce monarque extraordinaire, » qui méprisait le faste et, comme il le disait lui-même, « couchait au cabaret. » Partout où il allait, une multitude, pleine d'enthousiasme, se pressait sur ses pas, s'émerveillant de la simplicité et des allures bourgeoises de ce souverain d'un vaste empire, qui se promenait à pied par les rues de la capitale, suivi de deux laquais en gris, et qui entrait dans les boutiques pour y faire lui-même ses achats. On se pâmait sur ses moindres paroles : « On répétait les lieux communs qu'il disait avec une emphase à faire mourir de rire. La tête en tournait à tout Paris (2). »

Aussi le peuple fondait-il les plus grandes espérances sur la bienfaisante influence que ne pourrait manquer d'avoir un prince si admirable. Après avoir donné l'exemple, il saurait donner la leçon. Il arrêterait le gaspillage, convertirait la Reine, assagirait la Cour. Et, comme « il voyait tout et s'instruisait sur tout, » il conseillerait le Roi de la manière la plus utile, il lui rapporterait le fruit de ses observations, lui parlerait avec franchise sur les abus et les réformes (3).

Il n'est pas dans mon plan de raconter par le menu les faits et gestes de l'Empereur pendant les six semaines de son séjour

(1) *Journal* de Croÿ.
(2) Lettre de la comtesse de la Marck à Gustave III de Suède, du 7 août 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(3) *Correspondance secrète* publiée par M. de Lescure, 1er mai 1777.

sur les rives de la Seine. D'autres ont fait ce récit avant moi, et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur (1). Je ne veux rapporter ici que ce qui touche aux grandes affaires, ainsi qu'aux principaux personnages de la Cour. Au point de vue de la politique générale, et particulièrement de la politique extérieure, Joseph tient fort scrupuleusement les promesses faites à Mercy-Argenteau. Il ne s'y aventure qu'avec une grande circonspection, par allusions voilées, et, somme toute, il témoigne de plus de réserve et de tact que l'on ne pouvait en attendre. Trois fois il se rend chez Necker, sans le trouver chez lui, ne s'étant pas fait annoncer à l'avance, et, quand il le rencontre enfin, la conversation ne roule guère que sur des choses banales, ce qui ne l'empêche pas, dit-il, de « remporter l'idée la plus avantageuse de l'esprit » du nouveau directeur des Finances, idée « bien conforme, ajoute-t-il, à celle de son caractère, au sujet duquel il n'y a qu'une voix (2). » C'est de la même manière qu'il cause avec Maurepas, auquel il promet néanmoins « sa protection » auprès de Marie-Antoinette (3), mais sans sortir des généralités, sans s'ingérer dans la politique intérieure, sans souffler mot des intrigues et cabales de la Cour.

Les amis de Choiseul s'étaient flattés de l'espérance que l'Empereur parlerait du duc et chercherait à dissiper les préventions et les défiances du Roi. Une des inquiétudes de Louis XVI était même de voir son beau-frère aborder avec lui ce sujet délicat. Joseph, tout au rebours de ce qu'on supposait, se montra très peu favorable au retour de l'ancien ministre et il félicita le Roi d'avoir tenu bon sur ce point, attitude imprévue qui causa le plus vif dépit à Marie-Antoinette. Bien mieux

(1) On peut consulter notamment, dans l'ouvrage de M. de Boutry, *Autour de Marie-Antoinette*, le chapitre sur *le Voyage de Joseph II en France*, p. 289-301. — Un des correspondans du prince Xavier de Saxe, le sieur Pommiès, ajoute les détails suivans sur l'un des incidens qui firent le plus de bruit à Versailles : « L'Empereur a été au pavillon de Louveciennes et a causé un quart d'heure avec Mme du Barry, qui était sortie dans ses jardins pour lui laisser la liberté de voir plus à son aise le pavillon. L'Empereur ayant demandé si la maîtresse de la maison était absente, on lui a dit qu'elle était dans le jardin. Alors il a été la chercher, lui a donné le bras jusqu'au pavillon, et ils ont causé d'une manière fort agréable. L'Empereur en a été charmé. » Lettre du 22 mai 1777. — Archives de Troyes.

(2) Lettre de Joseph II à Mercy, du 4 mars 1780. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

(3) Lettre de Mercy à Marie-Thérèse, du 15 janvier 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

encore, à quelques jours de là, lors d'une visite de Joseph II chez Mme de Brionne, la duchesse de Gramont, sœur du duc de Choiseul, « ayant fait tomber le discours à plusieurs reprises sur son frère, » en disant à l'Empereur qu'il « viendrait dans peu à Paris et qu'il serait très empressé à lui faire sa cour, » le prince ne répond rien et tourne les propos sur la pluie et le beau temps, » ce dont la duchesse de Gramont se montre « extrêmement mortifiée (1). »

## V

Circonspect sur les choses d'État, Joseph prend sa revanche avec les questions de personnes et les détails de vie privée. Après les premiers jours employés à se renseigner, à observer ce qui se passe, il se laisse aller peu à peu à sa manie critique, à son esprit frondeur, à son goût de morigéner. C'est sa sœur, la plupart du temps, qui sert de cible à ses sarcasmes, à ses remarques ironiques, parfois à ses coups de boutoir. Il censure ses manières, ses propos, ses dépenses, son penchant pour le luxe ; il lui reproche durement la société qu'elle s'est choisie et « l'entourage de ses valets (2). » Il court dans le public des mots piquans qu'il a, dit-on, décochés à la Reine, comme le jour où, celle-ci le consultant sur sa coiffure surmontée d'un panache de plumes : « Je la trouve bien légère pour porter une couronne, » aurait-il répondu.

Elle supporte ces flèches, pendant les premiers temps, avec une patience méritoire, mais non toutefois sans témoigner qu'elle en ressent la pointe. « L'Empereur est toujours le même, écrit-elle à sa sœur. Il fait des observations très justes sur tout ce qu'il voit et donne des conseils comme personne n'en sait donner. Des fois, il faut l'avouer, il y met une forme un peu brusque. » Mais à mesure que le séjour s'avance, ces attaques répétées l'énervent, l'irritent davantage; elle lui reproche, non sans raison, de « pousser la franchise jusqu'au défaut de courtoisie ; » plus d'une fois, à présent, il s'élève de « petites querelles, » que suivent « de légères bouderies. » Joseph continuant de plus belle, l'heure vient enfin où la Reine se fâche tout à fait et demande nettement à son

(1) Lettre du prince X. de Saxe du 30 avril 1777. — Archives de Troyes.
(2) *Journal* de l'abbé de Véri. — *Passim*.

frère de renoncer. du moins, « à la critiquer en public (1). »

Louis XVI n'est pas exempt non plus des remontrances de son beau-frère, mais il les prend avec une douceur désarmante. « Le Roi, dit Marie-Antoinette, le regarde avec amitié et, comme il est très timide et peu parlant, il l'écoute volontiers sans mot dire; quand notre frère lui donne de ses coups de critique, il se borne à sourire et se tait. » Si l'on en croit Mercy, Louis XVI, en plusieurs circonstances, aurait provoqué de lui-même les observations de Joseph, lui confiant avec bonhomie les choses les plus intimes, l'entretenant notamment de ses rapports avec la Reine, de sa réserve conjugale, expansif jusqu'au point de gêner son beau-frère, qui ne se retient pourtant pas de lui donner quelques conseils pratiques. On assure que l'Empereur, après ces confidences, eut avec le médecin Lassonne un entretien secret, peu de jours avant son départ, et que ce qu'il lui dit eut une grande influence sur la conduite ultérieure de Louis XVI. Joseph exhorte aussi le Roi à se montrer davantage au public, à sortir du cercle fermé où il se confine d'ordinaire, à observer choses et gens par ses yeux et à tenir parfois « des cercles de conversation, » car rien n'instruit un homme, affirme-t-il, « comme la causerie, le débat des idées. »

Véri, dans son Journal, rapporte un entretien où Joseph s'est vanté à lui d'avoir donné ces excellens conseils : « J'ai dit au Roi, raconte l'Empereur, qu'il ferait bien, les après-dînées, d'aller, en petit cercle, causer chez M. de Maurepas. Il n'y dira rien d'abord, mais, à la fin, il fera comme tout le monde. — Personne en effet, acquiesce l'abbé Véri, ne serait plus propre à remplir cette vue que M. de Maurepas, car c'est précisément dans la conversation qu'il a le plus de lumières. Il discute bien, il voit à merveille, et si l'action y répondait!... »

Il semble bien, d'ailleurs, que, sur la plupart des sujets abordés dans leurs entrevues, les deux souverains soient tombés à peu près d'accord. Telle est leur bonne entente, au moment du départ, qu'ils conviennent, une fois séparés, de ne pas rompre leur commerce et d'entretenir ensemble une correspondance régulière.

Il en est tout différemment avec les princes du sang, surtout

(1) *Mémoires* de Mme Campan. — *Correspondance secrète* publiée par M. de Lescure, etc., etc.

avec les Comtes de Provence et d'Artois. De leurs torts et de leurs défauts, rien n'échappe aux regards du trop clairvoyant visiteur : les intrigues du premier, ses menées souterraines pour s'attirer, au détriment du Roi, la faveur populaire, le soin constant qu'il prend de contrecarrer sournoisement les intentions et les vues de son frère ; la vie débauchée du second, ses étourderies, ses folies, sa fureur de dépenses. Joseph ne peut, dans ses lettres intimes, retenir l'expression de son antipathie, de son aversion même, pour la plus grande partie de la famille royale : « Monsieur, écrit-il à son frère, est un être indéfinissable ; mieux que le Roi, il est d'un froid mortel. Madame, laide et grossière, n'est pas Piémontaise pour rien, remplie d'intrigue. Le Comte d'Artois est un petit-maître dans toutes les formes ; sa femme, qui seule fait des enfans, est imbécile absolument (1). »

Le hasard veut que les deux princes entreprennent, à cette heure, un grand voyage à travers les provinces, dans l'Est et le Sud de la France. Ils y déploient un fastueux appareil, accompagnés d'une suite nombreuse, donnant et recevant partout les fêtes les plus coûteuses, provoquant le scandale de tous les pays qu'ils parcourent. La comtesse de la Marck, dans ses lettres à Gustave III, nous donne la note du sentiment public : « Monsieur et le Comte d'Artois, écrit-elle (2), viennent de voyager, mais comme ces gens-là voyagent, avec une dépense affreuse, la dévastation des postes et des provinces, et n'en rapportant qu'une graisse étonnante. Monsieur est revenu gros comme un tonneau. Pour M. le comte d'Artois, il y met bon ordre par la vie qu'il mène. » On juge quelles sont, à ce spectacle, les impressions du souverain économe qui, pour un voyage de deux mois, s'enorgueillit de n'avoir pas, en tout, dépensé un million, en comptant dans cette somme de riches présens et des charités abondantes. « Je n'ai pu voir tout cela sans indignation, confie-t-il à Mercy (3), et à moins que votre Maurepas ne soit une pomme cuite (*sic*), on ne conçoit pas qu'il souffre chose pareille ! »

La vraie opinion de Joseph sur les personnes et les institu-

(1) Lettre du 11 mai 1777. — *Maria-Theresia und Joseph II.* — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

(2) Lettre du 7 août 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

(3) Lettre de Mercy à Marie-Thérèse, du 15 juillet 1777. — *Ibidem.*

tions, c'est dans les lettres qu'il adresse à son frère Léopold (1) qu'il convient d'en chercher surtout la sincère expression. Au demeurant, et malgré ses vertes critiques, on y voit bien qu'il n'est pas pour sa sœur un juge foncièrement malveillant; il rend même hommage en passant à certaines de ses qualités : « La Reine est une jolie femme ; mais c'est une tête à vent, qui est entraînée toute la journée à courir de dissipation en dissipation, parmi lesquelles il n'y en a que de très licites... Elle ne pense qu'à s'amuser ; elle ne sent rien pour le Roi. Sa vertu est intacte ; elle est même austère par caractère... C'est une aimable et honnête femme, un peu jeune, peu réfléchie, mais qui a un fond d'honnêteté et de vertu. Le désir de s'amuser est bien puissant chez elle, et, comme l'on connaît ce goût, on sait la prendre par son faible... » Quand il parle du Roi, il le trouve « mal élevé, faible pour ceux qui savent l'intimider, et par conséquent mené à la baguette, dans une apathie continuelle, » point sot pourtant, assez instruit, rempli d'intentions droites.

Il met le doigt avec justesse sur le vice capital de la haute administration dans les dernières années de l'ancienne monarchie française : « Chaque ministre, dans son département, est maître absolu, mais avec la crainte continuelle d'être, non dirigé par le souverain, mais déplacé. Par là, chacun ne tend qu'à se conserver, et aucun bien ne se fait, s'il n'est analogue à cette vue. Le Roi n'est absolu que pour passer d'un esclavage à un autre. »

## VI

Six semaines s'étaient écoulées à cette espèce de revue générale, passée par le souverain de la nation alliée. Tant chez les hôtes que chez le visiteur, une certaine lassitude commençait à se faire sentir. Le public parisien revenait peu à peu de l'engouement des premiers jours, de l'excessive admiration qu'avaient d'abord excitée les allures d'un prince aussi original. « On s'est peut-être trop accoutumé à le voir, remarque M^me^ Du Deffand. Les impressions qu'il a faites sont usées. La simplicité plaît, mais à la longue paraît peu piquante. » L'Empereur, de son côté, se fatiguait visiblement de maintenir sans relâche l'attitude affectée à laquelle il devait la plus grande

(1) *Maria-Theresia und Joseph II, passim.*

part de son succès. « J'ai passé pour un oracle sans l'être, confesse-t-il à son frère. Je quitte ce royaume sans regret, car j'en avais assez de mon rôle. » Les derniers jours du mois de mai furent employés par lui aux préparatifs du départ et à la réalisation du but essentiel du voyage.

A la veille de quitter Paris, se ressouvenant sans doute des conseils de Kaunitz, il s'occupe, en effet, de rédiger, pour la laisser à Marie-Antoinette, une instruction écrite, où elle trouvera un guide moral pour se conduire désormais dans la vie. Voici comment la Reine en informe l'Impératrice : « J'avouerai (1) à ma chère maman qu'il m'a donné une chose que je lui ai bien demandée et qui m'a fait le plus grand plaisir : c'est des conseils par écrit qu'il m'a laissés. Cela fait ma lecture principale dans le moment présent. » En dépit des affirmations de Marie-Antoinette, on a droit de concevoir des doutes sur l'efficacité de cette longue homélie, édifiante à coup sûr, mais filandreuse, déclamatoire, d'une sensiblerie larmoyante et d'une vague phraséologie, où manque essentiellement l'accent de la sincérité : « Vous êtes faite pour être heureuse, vertueuse et parfaite; mais il est temps, et plus que temps, de réfléchir et de poser un système qui soit soutenu. L'âge avance; vous n'avez plus l'excuse de l'enfance. Que deviendrez-vous, si vous tardez plus longtemps ? Une malheureuse femme, et encore plus malheureuse princesse ; et celui qui vous aime le plus dans toute la terre, vous lui percerez l'âme ! C'est moi, qui ne m'accoutumerai jamais à ne pas vous savoir heureuse... » Joseph comptait beaucoup sur l'effet de cette éloquence : « Vous me ferez plaisir, écrit-il à Mercy quelques jours après son départ, de me dire si mes sermons ont produit quelque fruit et changement dans la vie de la Reine. »

A en croire Marie-Antoinette, elle eût été d'abord profondément touchée. Rien, disons-le, n'empêche de supposer que, sur cette âme douce et frivole, ces marques d'intérêt, ces adieux solennels, aient fait d'abord quelque impression, une impression vite effacée. On le croirait d'après ses premières lettres : « Madame ma très chère mère, le départ de l'Empereur m'a laissé un vide, dont je ne puis revenir. J'étais si heureuse pendant ce peu de temps, que tout cela me paraît un songe dans

(1) Lettre du 14 juin 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

ce moment-ci. Mais ce qui n'en sera jamais un pour moi, c'est tous les bons conseils et avis qu'il m'a donnés et qui sont gravés à jamais dans mon cœur... » Elle parle encore, un peu plus loin, de son émotion violente et de son « désespoir » à l'heure de la séparation. Elle se loue fort aussi des « attentions et des recherches de tendresse du Roi, » pour atténuer sa peine, attentions et recherches, ajoute-t-elle d'un ton pénétré, « que je n'oublierai de ma vie et qui m'y attacheraient, si je ne l'étais déjà (1). »

Il est juste de constater, dans les semaines qui suivent, comme un léger effort de Marie-Antoinette pour mettre un peu plus de sérieux dans sa vie. Les lettres de Mercy sont sur ce point formelles : « Elle m'a parlé (2) d'un ton fort recueilli sur ses projets de réforme de conduite. Depuis huit jours, elle n'a fait aucune promenade dans Paris, et elle n'a point joué aux jeux de hasard. Il est visible qu'elle réfléchit au point capital, d'être plus attentive avec le Roi et de se montrer plus fréquemment avec lui. » Deux mois après, assure l'ambassadeur, toute trace des leçons de Joseph n'a pas encore entièrement disparu. Il est vrai qu'il le dit à l'Empereur en personne, ce qui infirme un peu l'autorité du témoignage : « Cette auguste princesse (3) reste encore, dans plusieurs articles de sa conduite, dans les termes de réformes que Votre Majesté y a opérées. Les momens de retraite et de lecture subsistent, ainsi que le maintien plus attentif et plus amical avec le Roi. Il faut joindre à cela une diminution considérable dans les objets de dissipation bruyante. »

Mais, aussitôt après ces constatations consolantes, il se voit obligé d'avouer que, des torts de la jeune souveraine, le plus dangereux, « le plus fatal » reparaît de plus belle, à savoir la passion du jeu : « La princesse perd maintenant assez pour se trouver très gênée dans toutes ses autres dépenses. Il n'y a plus de fonds pour les œuvres de bienfaisance, et le pire de tout, c'est le mauvais exemple, le regret qu'il cause au Roi, et l'effet fâcheux qu'il produit dans le public. »

Que l'on attende deux mois de plus, et tout reprendra

(1) Lettre du 14 juin 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.
(2) Lettre du 15 juin 1777. — *Ibidem.*
(3) Lettre du 15 août 1777. — *Correspondance* publiée par Flammermont.

comme devant, peut-être même avec aggravation. « Je ne reviens point de mon étonnement, dira le bon Mercy-Argenteau (1), sur la courte durée des impressions faites par Sa Majesté l'Empereur sur l'esprit de la Reine, et, après avoir vu cette auguste princesse, pendant deux mois, si bien pénétrée des vérités utiles qui lui ont été représentées, il est inconcevable que toutes choses reviennent à un état réellement pire qu'il n'était avant le voyage de l'Empereur. J'ai lieu de croire que le règlement écrit par Sa Majesté a été supprimé et jeté au feu! »

Au bout du compte, le seul résultat appréciable, — et il est important sans doute, — du voyage de Joseph est le rapprochement conjugal qui s'opère à Versailles dans les premières semaines qui suivent le départ du souverain. « Enfin, me voilà reine de France! » s'écriera Marie-Antoinette en s'adressant à sa lectrice, Mme Campan, entrée un matin dans sa chambre. Louis XVI lui-même, à quelque temps de là, envoie à son beau-frère ces lignes où respire une naïve et touchante fierté : « Vous me reprocherez de ne vous avoir pas mandé ce qui s'est passé entre la Reine et moi. J'attendais quelque chose de plus pour vous en faire part. Deux fois, nous avons eu quelques légères espérances; mais, malgré qu'elles n'aient pas réussi, je suis sûr d'avoir fait tout ce qu'il faut, et j'espère que l'année prochaine ne se passera pas sans vous avoir donné un neveu ou une nièce (2). » Après ces confidences intimes, il ajoute d'un ton attendri : « C'est à vous que nous devons ce bonheur, car, depuis votre voyage, cela a toujours été au mieux, jusqu'à parfaite conclusion. » A quoi l'Empereur réplique en ces termes encourageans : « Les nouvelles que vous voulez bien me donner de votre lien conjugal me font le plus grand plaisir, et vous voulez même presque me laisser l'opinion d'y avoir contribué par mes propos... Continuez de même. »

Prochainement, en effet, apparaîtront des symptômes de grossesse, et à Versailles les gens bien informés devinent à qui revient l'honneur de ce grand événement. « On en attribue le

(1) Lettre à Marie-Thérèse, du 17 octobre 1777. — *Correspondance* publiée par d'Arneth.

(2) Lettre du 22 décembre 1777 à l'Empereur, citée par M. le comte de Pimodan, dans son livre récent sur *le Comte de Mercy-Argenteau.*

mérite à l'Empereur, écrit dans ses *Mémoires* le comte de Saint-Priest. En interrogeant sa sœur sur sa stérilité, il en apprit la cause. Il ne s'agissait que d'un peu d'adresse de la part de la Reine (1)... » A ce point de vue tout au moins, le voyage de Joseph n'avait pas été en pure perte.

Quant à l'effet produit sur l'opinion par la visite en France du monarque autrichien, il semble bien que cette visite ait été, tout compte fait, plus nuisible qu'utile. Nul ne doutait que le but de Joseph ne fût essentiellement de raisonner et d'assagir sa sœur, de l'arracher aux influences qui l'entraînaient dans des voies périlleuses, de remettre de l'ordre et de la décence à la Cour. Le désappointement fut profond, lorsqu'on vit les bonnes impressions si rapidement détruites et les anciennes façons de vivre si aisément ramenées à leur train coutumier. On avait beaucoup espéré; on s'en irrita davantage. La physionomie de façade adoptée par l'Empereur, son économie, son sérieux, sa simplicité d'existence faisant contraste avec le luxe et le goût du plaisir étalés à Versailles, suscitèrent dans l'esprit public des comparaisons désastreuses. La frivolité de la Reine en parut plus choquante, la faiblesse du Roi plus fâcheuse. On les jugea dès lors l'un et l'autre incurables, et la tentative avortée rendit les vices plus apparens, les abus plus intolérables.

SÉGUR.

(1) *Mémoires inédits* du comte Guignard de Saint-Priest.

# UNE
# PHILOSOPHIE NOUVELLE

## M. HENRI BERGSON

### I

### LA MÉTHODE

Il y a aujourd'hui un philosophe dont partout sonne le nom, que les gens du métier, — même s'ils le discutent ou le contredisent, — jugent comparable aux plus grands et qui, écrivain autant que penseur, renversant la convention des barrières techniques, trouve le secret de se faire lire à la fois au dehors et au dedans des écoles. Sans nul doute, et de l'aveu commun, l'œuvre de M. Henri Bergson comptera aux yeux de l'avenir parmi les plus caractéristiques, les plus fécondes et les plus glorieuses de notre époque. Elle marque une date que l'histoire n'oubliera plus; elle ouvre une phase de la pensée métaphysique; elle pose un principe de développement dont on ne saurait assigner la limite; et c'est après froide réflexion, avec pleine conscience de la juste valeur des mots, qu'on peut déclarer la révolution qu'elle opère égale en importance à la révolution kantienne ou même à la révolution socratique. Aussi bien, n'est-ce pas ce que tout le monde a plus ou moins clairement senti ? Car, comment expliquer, sinon par un tel sentiment, l'éclatante et soudaine diffusion de cette philosophie nouvelle,

que sa rigueur savante ne paraissait pas prédestiner à un triomphe si rapide? Vingt ans y ont suffi, portant son effet bien au delà des bornes traditionnelles; voici que, d'un pôle de la pensée à l'autre pôle, son influence vit et travaille; et l'action de ferment qu'elle exerce, nous la voyons dès maintenant s'étendre aux domaines les plus divers, les plus lointains: domaine politique et social où, de points opposés, non d'ailleurs sans quelque abus, on s'efforce déjà de la tirer en sens contraires; domaine de la spéculation religieuse où, plus légitimement, on la croit appelée à fournir une illustre et lumineuse et bienfaisante carrière; domaine de la science pure où, en dépit de vieux préjugés séparatistes, les idées qu'elle sème commencent à lever çà et là; domaine de l'art, enfin, où il semble, à plusieurs signes, qu'elle doive aider à prendre conscience d'eux-mêmes certains pressentimens restés jusqu'ici obscurs. L'heure est donc propice à étudier la philosophie de M. Bergson; mais, en face de tant d'utilisations tentées, un peu prématurément parfois, ce qu'il importe avant tout, c'est, — lui appliquant sa propre méthode, — de l'étudier en elle-même, pour elle-même, dans ses tendances profondes et dans ses œuvres authentiques, sans prétention aucune à l'enrôler au service de quelque cause que ce soit.

## I

Un voile interposé entre le réel et nous, enveloppant toute chose et nous-mêmes dans ses plis d'illusion, qui tombe soudain, comme si un enchantement se dissipait, et qui laisse ouvertes devant l'esprit des profondeurs de lumière jusque-là insoupçonnées, où se révèle, semble-t-il, pour la première fois contemplée face à face, la réalité elle-même : voilà le sentiment qu'avec une intensité singulière éprouve presque à chaque page le lecteur de M. Bergson. Révélation saisissante, et que ne saurait ensuite oublier celui qui l'a une fois reçue! Rien ne peut rendre cette impression de vue intime et directe. Tout ce que l'on pensait déjà connaître en est renouvelé, rajeuni, comme par une clarté de matin; et de toutes parts aussi, dans cette lumière d'aurore, germent et s'épanouissent des intuitions neuves, que l'on sent riches d'infinies conséquences, lourdes et comme trempées de vie, et dont chacune, aussitôt éclose, paraît

féconde à jamais. Et cette nouveauté, cependant, n'a rien de paradoxal ni d'inquiétant. Elle répond en nous à une attente, exauce je ne sais quelle confuse espérance. Volontiers même, après coup, tant est vive l'impression de vérité, on croirait reconnaître ce que l'on découvre, comme si toujours on l'avait obscurément pressenti, dans une pénombre mystérieuse, à l'arrière-plan de la conscience.

Après cela, sans doute, chez d'aucuns, les difficultés, les incertitudes reparaissent, et même parfois les objections décidées. D'abord séduit par une sorte de charme étrange, il arrive qu'on se reprenne, au moins qu'on hésite. Tout cela, au fond, demeure si nouveau, si imprévu, si éloigné des conceptions familières! C'est un flot de pensée jaillissante pour lequel n'existent pas en notre esprit de ces canaux tout creusés d'avance qui font que l'on comprend sans peine. Mais que finalement chacun de nous donne ou refuse une adhésion totale ou partielle, tous, du moins, nous avons reçu un choc fécond, subi une secousse intérieure, aux longs retentissemens; le réseau de nos habitudes intellectuelles est rompu; en nous désormais travaille et fermente un levain nouveau ; nous ne penserons plus comme autrefois; et, disciples ou critiques, nous ne pouvons méconnaître qu'il y ait là un principe de rénovation intégrale pour l'antique philosophie et pour ses vieux problèmes agités depuis tant de siècles.

D'une œuvre si originale, on ne saurait évidemment noter en un bref article tous les aspects, toutes les richesses. Encore moins pourrai-je ici répondre aux multiples questions qu'elle soulève. Détail technique des discussions nettes, serrées, pénétrantes; exactitude et ampleur de la documentation empruntée aux sciences positives les plus diverses; finesse merveilleuse de l'analyse psychologique; magie d'un style qui sait évoquer l'inexprimable : il faut bien que je me résolve à n'en dire qu'un mot rapide. La solidité de la construction ne se verra donc point dans ces pages, non plus que son austère et subtile beauté. Mais de cette philosophie nouvelle, ce que je voudrais au moins faire entrevoir, comme en raccourci, c'est l'idée directrice, le mouvement d'ensemble. Dans une telle entreprise, où le but est de comprendre plus que de juger, la critique doit céder la première place. Mieux vaut tenter l'effort de descendre sympathiquement au cœur de la doctrine pour en revivre la genèse,

en percevoir le principe d'unité organique, en saisir le ressort moteur. Faisons de notre lecture un thème de méditation vécue. Le seul juste hommage qu'on puisse rendre aux maîtres de la pensée consiste à penser soi-même, autant qu'on en est capable, à leur suite et sous leur inspiration, dans les voies qu'ils ont inaugurées.

Cette route, en l'espèce, quelques livres la jalonnent, qu'il nous suffira de feuilleter l'un après l'autre, de prendre successivement pour texte de nos réflexions. En 1889, M. Bergson débutait par un *Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui était sa thèse de doctorat : il s'y installait à l'intérieur de la personne humaine, au plus intime de l'esprit, pour s'efforcer d'en ressaisir, dans leur fuyante originalité communément méconnue, la vie profonde et l'action libre. Quelques années plus tard, en 1896, se transportant cette fois à la périphérie de la conscience, à la surface de contact entre le moi et les choses, il publiait *Matière et Mémoire :* étude magistrale de la perception et du souvenir, qu'il présentait lui-même comme une enquête sur la relation du corps à l'esprit. Puis ce fut, en 1907, *l'Évolution créatrice*, où la métaphysique nouvelle se dessinait dans toute son ampleur, se déployait dans toute sa richesse, avec des perspectives ouvertes sur d'infinis lointains : évolution universelle, signification de la vie, nature de l'esprit et de la matière, de l'intelligence et de l'instinct, tels étaient alors les grands problèmes traités, aboutissant à une critique générale de la connaissance et à une définition tout originale de la philosophie.

Voilà quels seront nos guides, qu'il faudra nous attacher à suivre pas à pas. Ce n'est point, je l'avoue, sans un certain effroi que j'entreprends la tâche de résumer tant de recherches, de condenser en quelques pages tant de conclusions, et de si neuves. M. Bergson, dans le moindre objet, excelle à donner le sentiment de profondeurs inconnues, de dessous infinis. Jamais nul n'a mieux su remplir le premier office du philosophe, qui est de faire apparaître en toute chose le mystère latent. De la réalité la plus familière, depuis toujours offerte à nos regards, nous voyons tout d'un coup avec lui l'épaisseur concrète, l'inépuisable prolongement, et que nous n'en connaissions que la pellicule superficielle. Et ne croyez point que ce soit simple prestige de poète. Que le philosophe parle une langue d'une

exquise qualité, écrive d'un style fécond en vives images, il faut lui savoir gré de ce mérite trop rare. Mais ne soyons pas dupes d'une apparence typographique : ces pages sans notes sont nourries de science positive minutieusement contrôlée. Un jour, en 1901, à la *Société française de Philosophie*, M. Bergson racontait la genèse de *Matière et Mémoire :*

« Je m'étais proposé, — il y a quelque douze ans de cela, — le problème suivant : « Qu'est-ce que la physiologie et la « pathologie actuelles enseigneraient sur l'antique question des « rapports du physique et du moral à un esprit sans parti pris, « décidé à oublier toutes les spéculations auxquelles il a pu se « livrer sur ce point, décidé aussi à négliger, dans les affirma- « tions des savans, tout ce qui n'est pas la constatation pure et « simple des faits ? » Et je m'étais mis à l'étude. Je m'aperçus bien vite que la question n'était susceptible de solution provisoire et même de formule précise que si on la restreignait au problème de la mémoire. Dans la mémoire elle-même, je fus amené à tailler une circonscription qu'il fallut resserrer de plus en plus. Après m'être arrêté à la mémoire des mots, je vis que le problème ainsi formulé était encore trop large et que c'est la mémoire du son des mots qui pose la question sous sa forme la plus précise et la plus intéressante. La littérature de l'aphasie est énorme. Je mis cinq ans à la dépouiller. Et j'arrivai à cette conclusion qu'il doit y avoir entre le fait psychologique et son substrat cérébral une relation qui ne répond à aucun des concepts tout faits que la philosophie met à notre service. »

Cet effort d'oubli provisoire pour se refaire un esprit libre et neuf; ce mélange d'enquête positive et d'invention hardie; une lecture prodigieuse; d'immenses travaux d'approche poursuivis avec une patience inlassable; la constante surveillance d'une critique informée des moindres détails et attentive à suivre chacun d'eux en ses moindres replis; la philosophie entière de proche en proche rattachée à un problème que l'on eût tout d'abord estimé secondaire et partiel, se retrouvant en profondeur et se transfigurant par là même; tout cela, d'ailleurs, si bien fondu et vivifié que l'exposé final laisse une impression de souveraine aisance : voilà ce qui caractérise partout la manière de M. Bergson.

Des exemples pourraient seuls permettre, et encore dans une faible mesure, de mieux comprendre cette démarche. Mais,

avant d'en venir là, une question préalable s'impose à notre examen. Dès l'avant-propos de son *Essai* initial, M. Bergson dégageait le principe d'une méthode qui devait ensuite se retrouver toujours la même au cours de ses différens travaux. Cette méthode, il la formulait en des termes qu'il faut rappeler :

« Nous nous exprimons nécessairement par des mots, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissions entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, la même discontinuité qu'entre les objets matériels. Cette assimilation est utile dans la vie pratique, et nécessaire dans la plupart des sciences. Mais on pourrait se demander si les difficultés insurmontables que certains problèmes philosophiques soulèvent ne viendraient pas de ce que l'on s'obstine à juxtaposer dans l'espace les phénomènes qui n'occupent point d'espace, et si, en faisant abstraction des grossières images, autour desquelles le combat se livre, on n'y mettrait pas parfois un terme. »

Ainsi, dès le point de départ, est affirmé le devoir, pour le philosophe, de renoncer aux formes usuelles de la pensée analytique et discursive, d'accomplir un effort d'intuition directe qui le mette sans intermédiaire au contact même du réel. C'est assurément cette question de méthode qui doit être envisagée la première. Question capitale si M. Bergson présente lui-même ses ouvrages comme des « essais » qui ne visent pas « à résoudre d'un coup les plus grands problèmes, » mais qui veulent simplement « définir la méthode et faire entrevoir, sur quelques points essentiels, la possibilité de l'appliquer. » Question délicate aussi, car elle commande toutes les autres, décisive d'ailleurs pour la pleine compréhension du reste, et qui nous retiendra tout d'abord un moment. Nous aurons, pour nous diriger dans cette étude préliminaire, une admirable *Introduction à la Métaphysique* parue en article dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (janvier 1903) : court mémoire merveilleusement suggestif, qui constitue la meilleure préface à la lecture des livres eux-mêmes et dont, pour le dire en passant, il serait bien à désirer que M. Bergson le recueillît en volume, avec quelques autres aujourd'hui presque introuvables.

## II

Toute philosophie, avant de prendre corps en groupes de thèses coordonnées, se présente, à son moment initial, comme une attitude, un esprit, une méthode. Rien de plus important que d'étudier ce point de départ, cet acte primordial d'orientation et de mise en marche, si de la doctrine qui en résulte on veut atteindre ensuite la nuance précise de signification. Là en effet jaillit la source de pensée; là se détermine la forme du système futur; et là s'opère la prise de contact avec le réel.

Ce dernier point, notamment, est capital. Retour à la vue directe des choses par delà tous les symboles figuratifs; descente aux profondeurs intimes de l'être, pour en saisir dans leur qualité pure les pulsations de vie, dans son rythme le plus secret la respiration intérieure; mesure, au moins, du degré où cela est possible : telle a toujours été l'ambition du philosophe; et la nouvelle philosophie demeure attachée au même idéal. Mais comment comprend-elle sa tâche? Voilà ce qu'il importe premièrement d'éclaircir. Car le problème est complexe et le but lointain.

« Nous sommes faits pour agir autant et plus que pour penser, dit M. Bergson; ou plutôt, quand nous suivons le mouvement de notre nature, c'est pour agir que nous pensons. » Aussi « ce qu'on appelle ordinairement un *fait*, ce n'est pas la réalité telle qu'elle apparaîtrait à une intuition immédiate, mais une adaptation du réel aux intérêts de la pratique et aux exigences de la vie sociale. » De là une question préliminaire à toute autre : *dégager, dans notre représentation commune du monde, le donné proprement dit, des arrangemens que nous y avons introduits en vue de l'action et du langage.* Or, pour retrouver la nature dans sa fraîcheur de réalité jaillissante, il ne suffit pas de laisser tomber les images et concepts fabriqués par l'initiative humaine, il suffit moins encore de s'abandonner au torrent des sensations brutes. Nous risquerions ainsi de dissoudre notre pensée dans le rêve ou de l'éteindre dans la nuit. Nous risquerions surtout de nous engager dans une voie impossible à suivre. Le philosophe n'est pas maître de recommencer sur de nouveaux plans l'œuvre de connaissance, avec un esprit que suffirait à refaire vierge et neuf un simple décret

d'oubli. A l'heure où débute la réflexion critique, nous sommes déjà depuis longtemps engagés dans l'action et dans la science; par l'exercice de la vie individuelle comme par l'expérience héréditaire de la race, nos facultés de perception et de conception, nos sens et notre entendement ont contracté des habitudes, qui sont devenues maintenant inconscientes, instinctives; idées et principes de toutes sortes nous hantent, si familiers aujourd'hui que nous ne les remarquons même plus. Que vaut cependant tout cela? Est-ce valable tel quel pour connaître la nature d'une intuition désintéressée? Seul un examen de conscience méthodique pourra nous le dire; et ce n'est pas assez, encore un coup, d'un renoncement au savoir explicite pour nous refaire un esprit libre, capable de voir naïvement le donné tel qu'il est : c'est peut-être une réforme profonde qui s'impose, une manière de conversion.

Notre intelligence, — fonction rationnelle et fonction perceptive, — émerge de la nuit à travers une lente pénombre. Durant cette période crépusculaire, elle a vécu, travaillé, agi, elle s'est façonnée, *informée*. Au seuil de la spéculation philosophique, la voici pleine de croyances plus ou moins occultes qui sont littéralement des préjugés, marquée d'une empreinte secrète qui affecte chacune de ses démarches. C'est là une situation de fait dont il n'appartient à personne de s'affranchir. Qu'il nous plaise ou non, nous sommes, dès le début de notre enquête, immergés dans une doctrine qui nous masque la nature et qui au fond constitue déjà toute une métaphysique : le *sens commun*, dont la science positive n'est elle-même que l'extension et l'affinement. Or que vaut cette œuvre accomplie sans conscience claire et sans attention critique? Nous met-elle en rapport vrai avec les choses, en rapport de connaissance pure? Doute initial, inévitable, que nous avons d'abord à lever. Mais chimérique serait l'entreprise d'évacuer provisoirement notre esprit pour y admettre ensuite, un à un et après contrôle, tel ou tel concept, tel ou tel principe. On ne dénoncera jamais avec trop de vigueur les illusions de table rase et de reconstruction totale. Est-ce qu'on part du vide pour penser? Est-ce qu'on pense à vide et avec rien? Les idées communes forment nécessairement la trame de fond sur laquelle brode notre pensée savante. Au surplus, quand bien même on réussirait l'impossible tâche, aurait-on pour cela corrigé les causes d'erreur inscrites aujour-

d'hui dans la structure même de notre intelligence, telle que la vie antérieure l'a faite ? Elles continueraient d'agir inaperçues jusque sur le travail de revision entrepris pour y porter remède. Non, c'est du dedans, par un effort d'épuration immanente, que doit s'accomplir la réforme nécessaire. Et la philosophie a comme premier rôle d'instituer une réflexion critique sur les commencemens obscurs de la pensée, en vue de porter la lumière au sein des spontanéités initiales, mais sans prétention vaine à sortir du courant où de fait elle est plongée.

Déjà une conclusion se dessine : *du sens commun, le fond est sûr; la forme suspecte*. En lui est possédé, au moins virtuellement et à l'état de germe, tout ce qu'on pourra jamais atteindre du réel, car le réel se constate et ne se construit pas. Tout revient à faire le départ du construit et du constaté. Aussi la recherche philosophique ne peut-elle être qu'un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition première. Mais à ces données, le sens commun, issu d'une préoccupation pratique, a sans doute fait subir une déformation intéressée, artificielle dans la mesure où elle est industrieuse. C'est l'hypothèse fondamentale de M. Bergson, et elle porte loin : « Beaucoup de difficultés métaphysiques naissent peut-être de ce que nous brouillons la spéculation et la pratique, ou de ce que nous poussons une idée dans la direction de l'utile quand nous croyons l'approfondir théoriquement, ou enfin de ce que nous employons les formes de l'action à penser. » Le travail de réforme consisterait donc à libérer notre intelligence de ses habitudes utilitaires, en nous efforçant pour cela tout d'abord d'en prendre nettement conscience.

Remarquez à quel point les présomptions sont en faveur de notre hypothèse. La vie organique, envisagée soit dans la genèse et la conservation de l'individu, soit dans l'évolution de l'espèce, est orientée naturellement vers l'utile; mais l'effort de pensée fait suite à l'effort de vie; il ne s'y ajoute pas du dehors, il le prolonge, il en est la fleur ; ne doit-on pas s'attendre dès lors à ce qu'il en conserve les habitudes ? Et en effet qu'observons-nous ? La première lueur d'intelligence humaine, aux temps préhistoriques, nous est révélée par une industrie : le silex taillé des cavernes primitives marque l'étape initiale sur la route qui devait aboutir un jour aux plus hautes philosophies. Toutes les sciences, d'ailleurs, ont débuté par des arts

pratiques. Bien plus, notre science actuelle, si désintéressée qu'elle se soit faite, n'en reste pas moins en relation étroite avec les exigences de notre action : elle nous permet de *parler* et de *manier* les choses plutôt que de les *voir* dans leur nature intime et profonde. L'analyse appliquée à nos opérations de connaissance nous montre que notre entendement morcelle, qu'il immobilise, qu'il quantifie, bien que le réel, — tel qu'il apparaît à l'intuition immédiate, — soit continuité fuyante, flux de qualités fondues. C'est dire que notre entendement *solidifie* tout ce qu'il touche. Ne sont-ce point là justement les postulats essentiels de l'action et du discours? Pour parler comme pour agir, il faut des élémens séparables, des *termes* et des *choses* qui demeurent inertes pendant qu'on opère et qui soutiennent entre eux de ces rapports fixes dont les rapports mathématiques nous offrent le type idéal et parfait.

Tout concourt donc à nous incliner vers l'hypothèse en cause. Prenons-la désormais comme exprimant un fait. Les formes de connaissance élaborées par le sens commun ne visaient pas originellement à nous permettre de voir le réel tel qu'il est. Leur rôle était plutôt, et il reste, de nous en faire saisir l'aspect utilisable. C'est pour cela qu'elles sont faites, non pour la spéculation philosophique. Or ces formes, néanmoins, ont subsisté en nous, à l'état d'habitudes invétérées devenues bientôt inconscientes, même quand nous en sommes venus à vouloir connaître pour connaître. Mais, à ce stade nouveau, elles conservent le pli de leur fonction utilitaire primitive et transportent partout cette marque en l'imprimant aux œuvres nouvelles qu'on cherche à leur faire accomplir. Aussi tout un travail de réforme intérieure est-il nécessaire aujourd'hui pour que nous parvenions à découvrir et à dégager dans notre perception de la nature, sous la gangue de symboles pratiques, ce qu'elle enveloppe d'intuition vraie. Cet effort de retour au point de vue de la contemplation pure et de l'expérience désintéressée constitue d'ailleurs un travail très différent du travail scientifique. Autre chose est de regarder de plus en plus près et de plus en plus loin avec les yeux qu'une évolution utilitaire nous a faits; autre chose de travailler à nous refaire des yeux capables de voir pour voir et non plus pour vivre.

La philosophie ainsi comprise, — et nous verrons de mieux en mieux, en avançant, qu'il n'y a point d'autre manière légi-

time de la comprendre, — exige de notre part un acte presque violent de réforme et de conversion. Il faut que l'esprit se retourne sur lui-même, qu'il invertisse la direction habituelle de sa pensée, qu'il remonte la pente où l'entraîne son instinct d'action, qu'il aille chercher l'expérience à sa source « au-dessus de ce tournant décisif où, s'infléchissant dans le sens de notre utilité, elle devient proprement l'expérience humaine, » bref que, par un double effort de critique et d'élargissement, il dépasse le sens commun et l'entendement discursif pour revenir à l'intuition pure. Philosopher, c'est revivre l'immédiat, puis à sa lumière interpréter notre science rationnelle et notre perception commune. Au moins est-ce là le premier stade, car nous verrons plus tard qu'il y a encore autre chose.

Cette conception de la philosophie peut être dite vraiment nouvelle, en ce que, pour la première fois, la philosophie se trouve distinguée spécifiquement de la science, tout en restant aussi positive qu'elle. La science, en effet, garde au fond l'attitude générale du sens commun, avec son outillage de principes et de formes. Sans doute elle le développe et le parfait, l'affine et l'étend, le corrige même sur plus d'un point. Mais elle n'en change ni la ligne de visée ni les démarches essentielles. Ici, au contraire, ce qui est mis en doute et finalement modifié, c'est la direction de l'aiguillage initial. Non point que, par là, on entende condamner la science. Il ne s'agit que d'en reconnaître les justes bornes. Les méthodes proprement scientifiques sont à leur place et conviennent, elles conduisent à une connaissance vraie (encore que mêlée de symboles) tant que l'objet d'étude est le monde même de l'action pratique, c'est-à-dire en somme le monde de la matière inerte. Mais l'âme, la vie, l'activité lui échappent, et c'est là pourtant le ressort et fond dernier de tout ; et c'est d'avoir vu cela, avec ce qu'il entraîne, qui est nouveau.

Toutefois, si neuve qu'elle paraisse à juste titre, la conception bergsonienne de la philosophie ne mérite pas moins, à un autre point de vue, d'être appelée traditionnelle et classique. Ce qu'elle définit, en effet, ce n'est pas tant *une* philosophie particulière que *la* philosophie elle-même, dans sa fonction originale. Partout dans l'histoire on la retrouve sous-jacente, qui circule sourdement. Tous les grands philosophes l'ont pressentie et pratiquée à l'heure de l'invention. Il est arrivé seule-

ment qu'en général on ne s'en est pas bien rendu compte, et aussi qu'on a bientôt dévié. Mais sur ce point, je ne saurais insister sans de trop longs détails et force m'est de renvoyer au IVe chapitre de *l'Évolution créatrice*, où le lecteur trouvera toute la question traitée.

Une remarque, cependant, doit être faite encore. La philosophie, telle que la conçoit M. Bergson, implique et réclame durée; elle ne vise point à s'achever d'un coup, car la réforme d'esprit qu'elle suppose est de celles qui ne s'accomplissent que peu à peu; la vérité qu'elle apporte ne se donne pas pour une essence intemporelle qu'un génie assez puissant pourrait à la rigueur apercevoir entière d'une seule vue; et cela même semble très nouveau. Certes, je ne veux pas médire des systèmes. Chacun d'eux est une expérience de la pensée, un moment de sa vie, une méthode pour explorer le réel, un réactif qui en décèle un aspect. La vérité s'analyse en systèmes comme la lumière en couleurs. Mais le nom seul de système évoque l'idée statique d'un édifice terminé. Ici rien de pareil. La philosophie nouvelle veut être une démarche autant et plus qu'un système. Elle réclame d'être vécue non moins que pensée. Elle exige que la pensée travaille à vivre sa vie propre, une vie intérieure et rapportée à elle-même, effective et agissante et créatrice, mais non plus tournée vers l'action au dehors. Et, dit M. Bergson, « elle ne pourra se constituer que par l'effort collectif et progressif de bien des penseurs, de bien des observateurs aussi, se complétant, se corrigeant, se redressant les uns les autres. »

Voyons au moins comment elle commence et quel en est l'acte générateur.

## III

Comment atteindre l'immédiat? Comment réaliser cette perception du donné pur, où doit tendre, disions-nous, la première démarche du philosophe? Si ce doute n'est pas éclairci, le but proposé restera devant nos regards comme un idéal abstrait et mort. Voilà donc le point qui réclame présentement explication. Car il y a une difficulté sérieuse sur laquelle pourrait tromper l'emploi même du mot « immédiat. » L'*immédiat*, en effet, au sens qui nous occupe, n'est pas du tout ou du moins n'est plus pour nous le *passivement subi*, le je ne sais quoi

qu'on recevrait infailliblement, pourvu qu'on ouvre les yeux et qu'on s'abstienne de réflexion. En fait, nous ne pouvons pas nous abstenir de réflexion ; la réflexion est aujourd'hui incorporée à nos yeux mêmes ; elle entre en exercice dès qu'ils s'ouvrent. De sorte que, pour retrouver l'immédiat, il nous faut un effort et un travail. Comment conduire cet effort? En quoi va consister ce travail? A quel signe pourra-t-on reconnaître que le résultat est obtenu? Autant de questions à résoudre. M. Bergson en parle surtout à propos des réalités de la conscience ou, plus généralement, de la vie. Et c'est là en effet que les conséquences importent le plus, ont la plus grave portée. Aussi aurons-nous à y revenir avec détail. Mais, pour la commodité de l'exposition, je choisirai ici un autre exemple : celui de la matière inerte, de la perception qui est à la base de la physique. Ce cas est celui où l'écart demeure le moindre, si réel soit-il, entre la perception commune et la perception pure. Il paraît donc le mieux approprié à l'esquisse que je voudrais tracer d'un travail fort complexe dont je ne puis songer évidemment qu'à indiquer les grandes lignes et la direction d'ensemble.

Nous croyons volontiers qu'en promenant nos regards sur les objets qui nous entourent, nous entrons sans résistance en eux et les appréhendons tout d'un coup selon leur nature intrinsèque. Perception ne serait ainsi que simple enregistrement passif. Or rien n'est plus faux, si du moins on entend parler de la perception qui s'exerce sans critique profonde au cours de la vie journalière. Ce que l'on prend alors pour donnée pure est au contraire le terme ultime d'une série très compliquée d'opérations mentales. Et dans ce terme il entre autant de nous que des choses.

Toute perception concrète, en effet, se présente à l'analyse comme un indissoluble mélange de *construit* et de *donné*, où le donné ne se révèle qu'à travers le construit et coloré de sa teinte. Nous savons tous, par expérience, combien l'ignorant est incapable de traduire la simple apparence du moindre fait sans y incorporer une foule d'interprétations adventices. Nous savons moins, — mais il est aussi vrai, — que le plus averti et le plus habile ne procède pas d'une autre manière : il interprète mieux, mais il interprète. C'est pourquoi il est si difficile de bien observer : on voit ou on ne voit point, on remarque tel ou

tel aspect, on lit ceci ou cela, suivant l'état de conscience dans lequel on est, suivant la direction de recherche que l'on suit. Qui donc définissait l'art : *la nature vue à travers un esprit?* La perception aussi est un art.

Cet art a ses procédés, ses conventions, ses instrumens. Entrez dans un laboratoire et considérez un de ces appareils complexes qui nous font des sens plus puissans ou plus fins : chacun d'eux est littéralement un faisceau de théories matérialisées et, par son intermédiaire, toute la science acquise vient peser sur chaque nouvelle observation du savant. Eh bien ! nos organes sensoriels sont de véritables appareils montés par le travail inconscient de l'esprit au cours de l'évolution biologique : eux aussi résument, concrétisent et véhiculent un système de théories informantes. Mais ce n'est pas tout. La psychologie la plus élémentaire montre combien il entre de pensée proprement dite, — souvenir ou inférence, — dans ce que nous serions tentés de croire perception pure. Constater n'est pas recevoir naïvement l'empreinte fidèle de ce qui est : c'est toujours l'interpréter, en faire un système, le mettre en des formes préexistantes qui constituent de véritables cadres théoriques. Et c'est pourquoi l'enfant doit apprendre à percevoir. Il y a une éducation des sens, qu'il acquiert par de longs exercices. Un jour même, l'accoutumance aidant, il cessera presque de voir les choses ; quelques traits, quelques lueurs, simples signes cueillis au vol d'un regard bref, lui suffiront pour les reconnaître ; et de la réalité il ne retiendra plus guère que des schèmes et des symboles.

« Percevoir, dit à ce sujet M. Bergson, finit par n'être plus qu'une occasion de se souvenir. » Toute perception concrète, en effet, porte moins sur le présent que sur le passé. La part de perception pure y est petite : recouverte aussitôt, presque submergée par l'apport de la mémoire. Cette part infinitésimale joue un rôle d'amorce. Appel lancé au souvenir, elle nous provoque à extraire de notre expérience antérieure, à construire avec nos richesses acquises un système d'images permettant de lire l'expérience actuelle. Avec le projet d'interprétation ainsi constitué, nous allons au-devant des quelques traits fugitifs effectivement perçus. Que la théorie élaborée par nous s'y adapte, réussisse à en rendre compte, à les relier, à leur donner un sens : nous aurons en fin de compte une perception propre-

ment dite. Percevoir, au sens usuel du mot, c'est donc résoudre un problème, vérifier une théorie. Par là s'expliquent les « erreurs des sens, » qui sont en réalité des erreurs d'interprétation. Par là aussi, et de la même façon, s'expliquent les rêves.

Prenons un exemple simple. Quand vous lisez un livre, est-ce que vous en épelez chaque syllabe une à une, pour grouper ensuite les syllabes en mots, les mots en phrases, et aller ainsi de l'écriture à la signification? Non point; mais vous saisissez tout juste quelques lettres, quelques jambages, des silhouettes graphiques; puis vous devinez le reste, en allant au contraire d'une signification probable à l'écriture qu'il s'agit d'interpréter. De là les erreurs de lecture; de là aussi la difficulté bien connue de voir les fautes d'impression. Des expériences curieuses confirment cette observation banale. On écrit sur un tableau noir une formule quelconque d'usage courant, mais avec, çà et là, des incorrections voulues, des lettres changées ou omises. Cette formule est placée dans une salle obscure devant une personne qui naturellement ignore la formule écrite. Puis on illumine l'inscription pendant un temps trop court pour que l'observateur puisse l'épeler. Malgré cela, le plus souvent, il lit la formule entière sans hésitation ni difficulté. Il a donc restitué ce qui manquait ou corrigé ce qui était défectueux. Maintenant, si on lui demande quelles lettres il est sûr d'avoir vues, on constate qu'il indique aussi bien une lettre omise ou changée qu'une lettre réellement écrite. Ainsi l'observateur peut voir se détacher en pleine lumière une lettre absente, si cette lettre, en vertu du sens général, doit entrer dans la formule. Mais il y a plus, et l'expérience peut être variée. Je suppose qu'on ait écrit correctement le mot « tumulte. » Cela fait, pour orienter la mémoire de l'observateur dans une certaine direction de souvenir, on lui crie à l'oreille, pendant la brève durée de l'illumination, un autre mot de signification différente, par exemple le mot « chemin de fer. » L'observateur lit « tunnel, » c'est-à-dire un mot dont la silhouette graphique ressemble à celle du mot écrit, mais dont le sens appartient à l'ordre de souvenir évoqué. Dans cette erreur de lecture comme dans les corrections spontanées de l'expérience précédente, ne voit-on pas bien nettement que percevoir est toujours accomplir un travail de divination? C'est le sens de ce travail qu'il s'agit de caractériser.

Selon l'idée vulgaire, la perception a un intérêt tout spéculatif : elle est connaissance pure. Voilà l'erreur fondamentale. Remarquez d'abord combien, *a priori*, il est plus probable que le travail de perception, de même que tout travail naturel et spontané, ait une signification utilitaire. « Vivre, dit justement M. Bergson, c'est n'accepter des objets que l'impression *utile* pour y répondre par des réactions appropriées. » Et cette vue reçoit une éclatante confirmation objective si, avec l'auteur de *Matière et Mémoire*, on suit le progrès des fonctions perceptives le long de la série animale depuis la monère jusqu'aux vertébrés supérieurs, ou si, analysant avec lui le rôle du corps, on découvre que le système nerveux se révèle, par sa structure même, instrument d'action avant tout. N'est-ce point d'ailleurs indiqué déjà par le fait que chacun de nous paraît toujours à ses propres yeux occuper le centre du monde qu'il perçoit? Le *Riquet* d'Anatole France est bergsonien : « Je suis toujours au milieu de tout, et les hommes, les animaux et les choses sont rangés, hostiles ou favorables, autour de moi. »

Mais une analyse directe conduit plus nettement encore à la même conclusion. Tenons-nous-en à la perception des corps. Il est facile de montrer, — et je regrette de ne pouvoir sur ce point retracer la démonstration magistrale de M. Bergson, — que le morcellement de la matière en objets distincts aux contours précis s'opère par une sélection des images toute relative à nos besoins pratiques. « Les contours distincts que nous attribuons à un objet, et qui lui confèrent son individualité, ne sont que le dessin d'un certain genre d'*influence* que nous pourrions exercer en un certain point de l'espace : c'est le plan de nos actions éventuelles qui est renvoyé à nos yeux, comme par un miroir, quand nous apercevons les surfaces et les arêtes des choses. Supprimez cette action et par conséquent les grandes routes qu'elle se fraye d'avance, par la perception, dans l'enchevêtrement du réel, l'individualité du corps se résorbe dans l'universelle interaction qui est sans doute la réalité même. » Ce qui revient à dire que « les corps bruts sont taillés dans l'étoffe de la nature par une *perception* dont les ciseaux suivent, en quelque sorte, le pointillé des lignes sur lesquelles l'*action* passerait. »

Les corps indépendans de l'expérience commune ne se présentent donc point, devant une critique attentive, comme des

réalités véritables qui existeraient en soi. Ce ne sont que des centres de coordination pour nos gestes. Ou, si vous préférez, « nos besoins sont autant de faisceaux lumineux qui, braqués sur la continuité des qualités sensibles, y dessinent des corps distincts. » Aussi bien la science, à sa manière, ne résout-elle pas l'atome en un centre de relations entre-croisées qui, de proche en proche, finissent par s'étendre à l'univers entier dans une compénétration indissoluble? Une continuité qualitative aux nuances insensiblement dégradées, traversée de frissons convergeant çà et là : telle est l'image à laquelle nous devons reconnaître un degré supérieur de réalité.

Mais, au moins, cette étoffe sensible, cette continuité qualitative, est-ce le donné pur dans l'ordre de la matière? Pas encore. La perception, disions-nous, est toujours en fait compliquée de mémoire. Cela est plus vrai que nous ne l'avions vu. Ce qui est réel, ce n'est point un spectre immobile étalant devant nous l'infinité de ses nuances : ce serait plutôt un jaillissement spectral. Tout est devenir et fuite. Sur ce flux, la conscience vient de loin en loin se poser, condensant chaque fois en une « qualité » une immense période de l'histoire intérieure des choses. « C'est ainsi que les mille positions successives d'un coureur se contractent en une seule attitude symbolique, que notre œil perçoit, que l'art reproduit, et qui devient, pour tout le monde, l'image d'un homme qui court. » C'est encore ainsi qu'une lueur rouge, persistant une seconde, enveloppe un si grand nombre de pulsations élémentaires qu'il nous faudrait 25 000 ans de notre durée pour en percevoir le défilé distinct. De là provient la subjectivité de notre perception. Les qualités diverses correspondent, en somme, aux rythmes divers de contraction ou de dilution, aux divers degrés de tension intérieure de la conscience qui perçoit. A la limite, si l'on imagine une détente complète, la matière se résoudrait en ébranlemens incolores, et ce serait la « matière pure » du physicien.

Réunissons maintenant en une seule continuité les diverses époques de la dialectique précédente. Vibrations, qualités ou corps, rien de tout cela n'est isolément *le réel;* mais c'est tout de même *du réel*. Et le réel absolu, ce serait l'ensemble de ces degrés et momens, et de bien d'autres encore sans doute. Ou plutôt, avoir l'intuition absolue de la matière, ce serait, — défaisant d'une part ce que nos besoins pratiques ont fait, res-

taurant d'autre part toutes les virtualités qu'ils ont éteintes, — suivre la gamme complète des concentrations et dilutions qualitatives, s'insérer par une sorte de sympathie dans le jeu incessamment mobile des innombrables contractions ou résolutions possibles, si bien qu'en fin de compte, on arrive à saisir de cette matière, comme par une vue simultanée, selon leurs modes infiniment multiples, les aptitudes latentes à être « perçue. »

Ainsi, en l'espèce, la connaissance *absolue* résulterait d'une expérience *intégrale;* et si nous ne pouvons atteindre le terme, nous voyons du moins quelle direction de travail nous y mènerait. Maintenant, de notre connaissance réalisable, il faut dire qu'elle est à chaque instant partielle et limitée plutôt qu'extérieure et relative, car notre perception effective est à la matière en soi dans le rapport de la partie au tout. Nos moindres perceptions sont en effet à base de perception pure et « nous tenons les ébranlemens élémentaires, constitutifs de la matière, dans la qualité sensible où ils se contractent, comme nous tenons les palpitations de notre cœur dans le sentiment général que nous avons de vivre. » Mais la préoccupation d'agir pratiquement, interposée entre le réel et nous, produit le monde fragmenté du sens commun, à peu près comme un milieu absorbant résout en raies séparées le spectre continu d'une source lumineuse ; tandis que le rythme de durée, le degré de tension propre à notre conscience nous limite à la saisie de certaines qualités seulement.

Qu'avons-nous donc à faire pour nous acheminer vers une connaissance absolue ? Non pas sortir de l'expérience : tout au contraire ; mais l'étendre et la diversifier par la science, en même temps que, par la critique, y corriger les effets perturbateurs de l'action, et enfin vivifier tous les résultats ainsi obtenus, par un effort de sympathie qui nous fasse entrer dans la familiarité de l'objet jusqu'à *sentir* sa palpitation profonde et sa richesse intérieure.

Sur ce dernier point, si nécessaire, et qui est décisif, rappelez-vous une page célèbre de Sainte-Beuve définissant sa méthode : « Entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers, le faire vivre, se mouvoir et parler, comme il a dû faire ; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant qu'on le peut... On l'étudie, on le

retourne, on l'interroge à loisir ; on le fait poser devant soi... Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie... Au type vague, abstrait, général, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle... On a trouvé l'homme... » Oui, c'est bien cela : on ne saurait mieux dire. Transposez cette page de l'ordre littéraire à l'ordre métaphysique. Voilà l'intuition, telle que la préconise M. Bergson, et voilà le retour à l'immédiat.

Mais un nouveau problème surgit alors : l'intuition de l'immédiat ne risque-t-elle pas de demeurer inexprimable ? Car notre langage a été fait en vue de la vie pratique, non de la connaissance pure.

## IV

Ce n'est pas tout que de percevoir immédiatement le réel ; encore faut-il traduire cette perception en discours intelligible, en suite enchaînée de concepts ; faute de quoi, semble-t-il, on n'aurait pas une connaissance proprement dite, on n'aurait pas une vérité. Sans le discours, l'intuition, à supposer qu'elle naisse, resterait du moins intransmissible, incommunicable ; elle s'épuiserait dans un cri solitaire. Par le seul discours devient possible une épreuve de vérification positive : la lettre est le lest de l'esprit, le corps qui lui permet d'agir et, en agissant, de dissiper les mirages illusoires du rêve. Enfin l'acte d'intuition pure exige de la pensée une tension intérieure si grande qu'il ne peut être que très rare et très fugitif : quelques rapides éclairs çà et là ; ces lueurs naissantes, il faut les soutenir, puis les raccorder ; et cela encore est l'œuvre du discours. Mais si le discours est ainsi nécessaire, non moins nécessaire est une critique du discours commun, des méthodes familières à l'entendement. Ces formes de connaissance réfléchie, ces procédés d'analyse véhiculent en effet sourdement tous les postulats de l'action pratique. Or il importe que le discours traduise et ne trahisse pas, que le corps de formules n'étouffe pas l'âme d'intuition. Nous allons voir en quoi précisément consiste le travail de réforme et de conversion qui s'impose au philosophe.

Poser devant soi l'objet d'étude comme une « chose » extérieure, puis se placer soi-même au dehors, à distance de perspective, en des observatoires périphériques d'où l'on n'aperçoit

l'objet visé que de loin, avec le recul qui conviendrait pour la contemplation d'un tableau; bref, tourner autour de l'objet au lieu d'entrer hardiment à l'intérieur : voilà, en deux mots, l'attitude et la démarche ordinaires de la pensée commune, qui la conduisent à ce que j'appellerai *l'analyse par concepts*, c'est-à-dire à la tentative de résoudre toute réalité en notions générales. Que sont en effet les concepts, les idées abstraites, sinon des vues lointaines et simplifiées, des manières de croquis schématiques, ne donnant de leur objet que quelques traits sommaires, variables suivant la direction et l'angle? Par eux, on prétend déterminer l'objet du dehors, comme si, pour le connaître, il suffisait de l'enserrer dans un réseau de triangulation logique. Et ainsi peut-être en effet le tient-on, peut-être en établit-on précisément la fiche signalétique, mais on ne le pénètre pas. Les concepts traduisent des *rapports*, qui résultent de comparaisons par lesquelles chaque objet se trouve exprimé finalement en fonction de ce qui n'est pas lui. Ils le disloquent, le répartissent morceau par morceau, le dispersent dans son entourage; ils ne le saisissent que par ses points d'attache, par ses ressemblances et par ses différences. N'est-ce pas ce que font visiblement ces théories réductrices où l'âme est expliquée par le corps, la vie par la matière, la qualité par le mouvement, l'étendue elle-même par le nombre pur? N'est-ce pas ce que font en général toutes les critiques, toutes les doctrines qui ramènent une idée à une autre idée ou à un groupe d'autres idées? Or ainsi on n'atteint des choses que la surface, les contacts réciproques, les parties communes, les intersections mutuelles, mais non point l'unité organique ni l'essence intérieure. En vain multiplie-t-on les points de vue, les perspectives, les projections planes : aucune accumulation de ce genre ne refera de la solidité concrète. Passer d'un objet directement perçu aux tableaux qui le représentent, aux gravures qui représentent les tableaux, aux schèmes qui représentent les gravures, cela est possible parce que chaque degré contient *moins* que les précédens et s'en tire par simple diminution. Mais inversement donnez-vous tous les schèmes, toutes les gravures, tous les tableaux, — à supposer qu'il ne soit pas absurde de concevoir donné ce qui est, par nature, interminable et inexhaustible, ce qui prête à énumération indéfinie, à développement et multiplicité sans fin : jamais vous ne recomposerez l'unité profonde

et originale de la source. En vous astreignant à chercher l'objet hors de lui-même, là où certainement il n'est point, sinon par son reflet ou son écho, comment trouveriez-vous jamais sa réalité intime et spécifique? Vous vous condamnez donc au symbolisme, car une « chose » ne peut être dans une autre que symboliquement.

Et, de plus, votre connaissance des choses restera incurablement relative, relative aux symboles choisis, aux points de vue adoptés. Tout se passera comme pour un mouvement dont image et formule varient avec le lieu d'où on le regarde, avec les repères auxquels on le rapporte, et qui ne se révèle absolument qu'à celui qui s'y insère, qui s'y abandonne et qui en vit du dedans le rythme. La thèse qui soutient l'inévitable relativité de toute connaissance humaine dérive en somme des métaphores qu'on emploie pour décrire l'acte de connaître : le sujet occupe ce point, l'objet cet autre; comment franchir la distance? les organes sensoriels remplissent l'intervalle; comment saisir autre chose que ce qui arrive au bout du fil dans l'appareil récepteur? l'esprit lui-même est une lanterne de projection qui promène sur la nature un faisceau de lumière; comment ne la teindrait-il pas de sa couleur propre? Mais ces difficultés tiennent toutes aux métaphores d'espace employées; et ces métaphores à leur tour ne font guère qu'illustrer et traduire la méthode commune d'analyse par concepts : méthode réglée avant tout sur les besoins pratiques de l'action et du discours.

Le philosophe doit prendre une attitude exactement inverse : non pas se tenir à distance des choses, mais pratiquer sur elles une sorte d'auscultation intime, et surtout donner cet effort de sympathie par lequel on s'installe dans l'objet, on se mêle amicalement à lui, on s'accorde à son rythme original et, — d'un mot, — on le *vit*. Ce n'est d'ailleurs là rien de mystérieux ni d'étrange. Considérez vos jugemens quotidiens en matière d'art, de métier ou de sport. Entre savoir par théorie et savoir par expérience, entre comprendre par analogie externe et percevoir par intuition profonde, quelle différence et quel écart! Qui connaît absolument une machine, du savant qui l'analyse en théorèmes de mécanique, ou du praticien qui a vécu en camaraderie avec elle jusqu'à éprouver la sensation physique de son jeu pénible ou facile, qui a le sentiment de ses articulations

intérieures, de ses aptitudes opératoires, qui en perçoit la marche et le travail ainsi qu'elle-même le ferait si elle était consciente, pour qui elle est devenue comme un prolongement de son propre corps, comme un nouvel organe sensori-moteur, comme un groupe de gestes montés d'avance en habitudes automatiques? La première connaissance est plus utile au constructeur, et je ne veux pas prétendre qu'on doive jamais la négliger; mais la seconde seule est absolument vraie. Et ce que je viens de dire ne concerne pas les seules choses de la matière : qui connaît absolument la religion, de celui qui du dehors l'analyse en psychologie, en sociologie, en histoire, en métaphysique, ou de celui qui du dedans, par une expérience vécue, participe à son essence et communie à sa durée?

Mais l'extériorité de la connaissance que procure l'analyse par concepts n'est que son moindre défaut. Elle en a de plus fâcheux encore. Si en effet les concepts n'expriment que ce qui est commun, général, non spécifique, d'où éprouverait-on le besoin de les refondre lorsqu'on les applique à un objet nouveau? Leur raison d'être, leur utilité, leur intérêt, n'est-ce pas justement de nous épargner ce travail? On les considère donc comme élaborés une fois pour toutes. Ce sont des matériaux de construction, des pierres taillées d'avance, et qu'il n'y a plus qu'à assembler. Ce sont des atomes, des élémens simples, un mathématicien dirait des facteurs premiers, capables de former des associations à l'infini, mais sans se modifier intérieurement par le fait de leur rencontre. Ils entrent en conjugaison comme s'ils s'accrochaient par le dehors; ils sortent des agrégats tels qu'ils y étaient entrés. Juxtaposition, arrangement : ces opérations géométriques figurent alors l'œuvre de connaissance; ou bien l'on a recours aux métaphores de je ne sais quelle chimie mentale : combinaison, dosage. Dans tous les cas, la méthode reste la même : alignement et mélange de concepts préexistans. Or le seul fait de procéder ainsi équivaut à ériger le concept en symbole d'une classe abstraite. Après quoi, expliquer une chose n'est plus que la montrer à l'intersection de plusieurs classes, participant de chacune d'elles en proportions définies : ce qui revient à la tenir pour suffisamment exprimée par une liste de cadres généraux où elle entre. Par principe, donc, l'inconnu est ramené d'office au déjà connu : et, dès lors, il devient impossible de jamais saisir aucune vraie

nouveauté, aucune originalité irréductible. Par principe, encore, c'est avec de purs symboles qu'on prétend reconstruire la nature : et, dès lors, il devient impossible d'en jamais atteindre la réalité concrète, « l'âme invisible et présente. »

Ce monnayage de l'intuition en concepts à titre fixe, cette création d'un numéraire intellectuel facilement maniable ont d'ailleurs une évidente utilité pratique. Connaître, en effet, au sens usuel du mot, n'est pas une opération désintéressée : cela consiste surtout à savoir quel profit nous pouvons tirer d'une chose, quelle conduite nous devons tenir à son égard, quelle étiquette il convient de coller sur elle, dans quel genre déjà connu elle rentre, à quel point elle mérite tel ou tel nom caractéristique pour nous d'une attitude à prendre ou d'une démarche à exécuter. Classer approximativement en vue de l'usage utile ou du discours commun, voilà le but. Alors, mais alors seulement, des compartimens sont donnés tout faits d'avance ; et une même boîte de réactifs suffit pour tous les cas. Un questionnaire universel préexiste ici à toute recherche ; ses divers articles définissent autant de points de vue toujours les mêmes d'où l'on regarde chaque objet ; et l'étude se borne ensuite à l'application d'une sorte de nomenclature aux cadres préétablis.

Encore une fois, le philosophe doit procéder juste à l'inverse. Ne pas s'en tenir aux concepts communs, qu'on trouve tout faits dans le commerce, vêtemens de confection taillés d'après un modèle moyen, qui ne vont bien à personne parce qu'ils vont à peu près à tout le monde : mais travailler sur mesure, incessamment renouveler son outillage, se refaire toujours un esprit neuf et pour chaque nouveau problème fournir un effort d'adaptation nouveau. Ne pas aller des concepts aux choses, comme si chacune d'elles n'était que le point d'intersection de plusieurs généralités concourantes, un centre idéal d'abstractions entre-croisées : mais aller au contraire des choses aux concepts, par une création incessante de concepts nouveaux et une incessante refonte des vieux concepts. L'explication ne saurait consister ici en un agencement plus ou moins ingénieux de concepts indéformables qui préexisteraient à leur emploi, en un travail de mosaïque ou de marqueterie. Non, il faut des concepts plastiques, fluides, souples, vivans, capables de se modeler sans cesse sur le réel,

d'en suivre délicatement les sinuosités infinies. La tâche du philosophe est donc de créer des concepts bien plutôt que d'en combiner. Et chacun des concepts qu'il crée doit rester ouvert et mobile, prêt aux renouvellemens et adaptations nécessaires, comme une méthode et comme un programme : flèche indicatrice d'un chemin qui descend de l'intuition au discours, non pas borne marquant une station finale. Par là seulement la philosophie demeure ce qu'elle doit être : l'examen de conscience de l'esprit humain, l'effort de dilatation et d'approfondissement qu'il tente sans relâche pour dépasser sa condition intellectuelle présente.

Voulez-vous un exemple? Je prendrai celui de la personne humaine. Le *moi* est un, le *moi* est multiple : nul ne conteste cette double formule. Mais toute chose la comporte : alors, que nous apprend-elle ici? Remarquez ce que deviennent fatalement les deux concepts d'*unité* et de *multiplicité* par cela seul qu'on les tient pour des cadres généraux indépendans de la réalité qu'on y met, pour des pièces de discours susceptibles d'être définies à vide, à blanc, et toujours représentables par le même mot, quelles que soient les circonstances : ce ne sont plus des idées vivantes et colorées, mais des formes abstraites, immobiles et neutres, sans nuances ni degrés, que rien ne saurait différencier d'un cas à l'autre et qui caractérisent deux points de vue d'où l'on peut regarder n'importe quoi. Dès lors, comment une application de ces formes nous ferait-elle saisir ce qu'ont d'original et de propre l'unité et la multiplicité du moi? Bien plus, entre deux telles entités définies statiquement par leur opposition même, comment concevrions-nous jamais une synthèse? A vrai dire, l'intéressant n'est pas de se demander *s'il y a* unité, multiplicité, combinaison de l'une et de l'autre : c'est de voir *quelle sorte* d'unité, de multiplicité, de combinaison, réalise le cas actuel ; c'est surtout de comprendre *comment* la personne vivante est à la fois unité multiple et multiplicité une, *comment* se relient ces deux pôles extrêmes de la dissociation conceptuelle, *comment* se rejoignent par leurs racines ces deux branches d'abstraction divergentes. L'intéressant, en un mot, ce ne sont pas les deux repères symboliques incolores qui marquent les deux bouts du spectre : c'est la continuité intercalaire avec sa richesse mobile de coloration et le double progrès de nuances qui la résout en rouge et en violet. Mais

atteindre ce passage concret, on ne le peut que si l'on part d'une intuition directe pour descendre de là aux concepts qui l'analysent.

Enfin le même devoir de retourner notre attitude familière, de renverser notre démarche habituelle, s'impose encore à nous pour une autre raison. L'atomisme conceptuel de la pensée commune l'entraîne à poser une sorte de primat du repos sur le mouvement, du fait sur le devenir. Pour elle, le mouvement s'ajoute à l'atome, comme un accident supplémentaire à une immobilité antérieure; et le devenir relie des termes préexistans, comme le fil qui passe à travers les perles d'un collier. Elle se complaît dans l'immobile et s'efforce d'y ramener le mouvant. L'existence lui paraît à base d'immobilité. Tout changement, tout phénomène, elle le décompose et le pulvérise, jusqu'à ce qu'elle y trouve l'élément invariable. C'est l'immobilité qu'elle estime première, fondamentale, intelligible de soi, la mobilité au contraire qu'elle veut expliquer en fonction de l'immobilité. Aussi des progrès eux-mêmes et des transitions tend-elle à faire des *choses*. Pour bien voir, il faut toujours, semble-t-il, qu'elle arrête et qu'elle fixe. Que sont en effet les concepts, sinon des stations logiques disposées en observatoires le long du devenir, sinon des vues immobiles prises du dehors et de loin en loin sur un écoulement continu? Chacun d'eux isole et fixe un aspect, « comme l'éclair instantané qui illumine pendant la nuit une scène d'orage. » Leur ensemble constitue un filet tout monté d'avance, un réseau solide, où l'intelligence humaine s'installe et s'accroche pour guetter le flux réel, pour le capter au passage. Transport à la spéculation d'un procédé fait pour la pratique. Partout nous cherchons des *constantes :* identités, invariances, conservations; et nous imaginons la science idéale comme un regard éternel ouvert sur des immobilités. C'est que la constante est le support et l'objet que réclame notre action: il faut que la matière opérée ne se dérobe pas à nos prises, ne fuie pas sous nos mains, pour que nous la puissions travailler. C'est aussi que la constante est l'élément du discours, où le mot en représente la permanence inerte, où elle constitue le point d'appui solide, la base et le jalon du cheminement dialectique, étant ce qui peut être laissé de côté par l'esprit dont l'attention est ainsi libérée pour d'autres œuvres. A cet égard, l'analyse par concepts est la méthode naturelle du sens commun. Elle con-

siste à se demander de temps en temps où en est la chose qu'on étudie, ce qu'elle est devenue, afin de voir ce qu'on en pourrait tirer ou ce qu'il convient d'en dire. Mais cette méthode n'a qu'une portée pratique. La réalité, qui en son fond est devenir, passe à travers nos concepts sans jamais s'y laisser prendre, comme passe un mouvement par des points immobiles. En la filtrant, nous n'en retenons que le dépôt, le devenu qu'elle charrie. Est-ce que les digues, les canaux et les bouées font le courant du fleuve? Est-ce que les festons d'algues mortes alignées sur le sable font la marée qui monte? Gardons-nous de confondre le flot du devenir avec le contour du devenu. L'analyse par concepts est une méthode cinématographique, et il est clair que l'organisation intérieure du mouvement échappe au cinématographe. D'instant en instant, nous prenons sur une mobilité des vues immobiles. Comment, avec de telles coupes conceptuelles pratiquées dans une continuité fluente, quelle qu'en soit l'accumulation, reconstruirions-nous jamais le mouvement lui-même, le lien dynamique, le défilé des images, le passage d'une vue à l'autre? Il faut que cette mobilité soit contenue dans l'appareil cinématographique, il faut qu'elle soit ainsi donnée à son tour en plus des vues elles-mêmes ; et rien ne montre mieux qu'en définitive la mobilité ne s'explique jamais que par soi, n'est jamais saisie qu'en soi. Mais du mouvement pris comme principe il est possible au contraire et même facile de descendre par voie de dégradation insensible au ralentissement et à l'immobilité. Avec des immobilités on ne refera jamais du mouvement ; mais le repos se conçoit très bien comme limite du mouvement, comme extinction ou comme arrêt; car ceci est *moins* que cela. Aussi la vraie méthode philosophique, inverse de la méthode commune, consiste-t-elle à s'installer de prime abord au sein du devenir, à en adopter la courbure changeante et la tension mobile, à sympathiser avec son rythme de genèse, à percevoir du dedans toute existence comme une croissance, à la suivre dans sa génération intérieure, bref, à ériger le mouvement en réalité fondamentale, à réduire au contraire l'immobilité au rang de réalité seconde et dérivée. Et c'est ainsi, pour reprendre l'exemple de la personne humaine, que le philosophe doit chercher dans le moi non pas tant unité ou multiplicité faites que (je risque le mot) deux mouvemens antagonistes et corrélatifs d'*unification* et de *plurification*.

Radicale est donc la différence entre l'intuition philosophique et l'analyse conceptuelle. Celle-ci se plaît aux jeux dialectiques, aux cascades savantes où elle ne s'intéresse qu'à l'immobilité des vasques; celle-là remonte à la source des concepts et cherche à la saisir dans son jaillissement même. La seconde canalise et la première fournit l'eau. L'une acquiert et l'autre dépense. Ce n'est pas qu'il soit question de proscrire l'analyse : la science ne saurait s'en passer, et la philosophie ne saurait se passer de la science. Mais il s'agit de lui réserver sa place normale et son juste rôle. Les concepts sont les dépôts sédimentaires de l'intuition : celle-ci engendre ceux-là, non l'inverse. Du sein de l'intuition, vous verrez sans peine comment elle se dissocie et s'analyse en concepts, en concepts de tel ou tel genre et de telle ou telle nuance. Mais à coups d'analyses vous ne referez jamais la moindre intuition, comme, avec tous les déversemens imaginables, vous ne referez jamais la plénitude du réservoir. Partez de l'intuition : c'est un sommet d'où l'on peut descendre par une infinité de pentes, c'est un tableau que l'on peut placer dans une infinité de cadres. Mais tous les cadres ensemble ne recomposeront pas le tableau, et les points d'arrivée de toutes les pentes ne laisseront pas voir comment elles se rejoignent au sommet. L'intuition est un commencement nécessaire, c'est l'impulsion qui met l'analyse en branle et qui l'oriente, c'est le coup de sonde qui lui apporte une matière, c'est l'âme qui en assure l'unité. « Je n'imaginerai jamais comment du blanc et du noir s'entre-pénètrent si je n'ai pas vu de gris, mais je comprends sans peine, une fois que j'ai vu le gris, comment on peut l'envisager du double point de vue du blanc et du noir. » Voici des lettres que vous pouvez de mille façons disposer en chaînes : le sens indivisible qui court le long de l'enchaînement et qui en fait une phrase est la cause originelle de l'écriture, non pas sa conséquence. Ainsi de l'intuition par rapport à l'analyse. Or les commencemens, les élans générateurs sont l'objet propre du philosophe. Aussi la conversion et la réforme qui s'imposent à lui consistent-elles essentiellement en un passage du point de vue de l'analyse à celui de l'intuition.

De là résulte que l'instrument de choix pour la pensée philosophique, c'est la métaphore; et aussi bien l'on sait quel incomparable maître en métaphores est M. Bergson. C'est, dit-il

lui-même, qu'il s'agit « de provoquer un certain travail que tendent à entraver, chez la plupart des hommes, les habitudes d'esprit plus utiles à la vie, » de réveiller en eux le sentiment de l'immédiat, de l'original, du concret. Or « beaucoup d'images diverses, empruntées à des ordres de choses très différens, peuvent, par la convergence de leur action, diriger la conscience sur le point précis où il y a une certaine intuition à saisir. En choisissant les images aussi disparates que possible, on empêche l'une quelconque d'entre elles d'usurper la place de l'intuition qu'elle est chargée d'appeler, puisqu'elle serait alors chassée tout de suite par ses rivales. En faisant qu'elles exigent toutes de notre esprit, malgré leurs différences d'aspect, la même espèce d'attention et, en quelque sorte, le même degré de tension, on accoutume peu à peu la conscience à une disposition toute particulière et bien déterminée, celle précisément qu'elle doit adopter pour s'apparaître à elle-même sans voile. » A parler rigoureusement, l'intuition de l'immédiat est inexprimable. Mais on peut la suggérer, l'évoquer. Et comment? En la cernant avec des métaphores concourantes. Modifier les habitudes d'imagination qui font obstacle en nous à une vue directe et naïve, rompre les mécanismes d'images dans lesquels nous nous sommes laissé prendre, voilà le but : et c'est en suscitant d'autres images et d'autres habitudes qu'on y peut parvenir.

Mais alors, direz-vous, où est la différence entre la philosophie et l'art, entre l'intuition métaphysique et l'intuition esthétique? L'art aussi tend à nous révéler la nature, à nous en suggérer la vision directe, à lever le voile d'illusion qui nous cache à nous-mêmes; et l'intuition esthétique est, à sa manière, perception de l'immédiat. Raviver le sentiment du réel oblitéré par l'habitude, évoquer l'âme profonde et subtile des choses : le but est le même ici et là; et mêmes aussi les moyens : images et métaphores. M. Bergson ne serait-il donc qu'un poète, et son œuvre se réduirait-elle à ériger l'impressionnisme en métaphysique?

L'objection a été faite maintes fois. A vrai dire, l'immense érudition scientifique de M. Bergson suffirait à la réfuter. Il faut n'avoir pas lu tant de discussions si documentées et si positives pour céder ainsi aux impressions d'art qu'éveille un style magique en effet. Mais on peut dire plus et mieux.

Qu'il y ait des analogies entre la philosophie et l'art, entre l'intuition métaphysique et l'intuition esthétique, cela n'est pas douteux ni contestable. Toutefois, les analogies ne doivent point faire oublier les différences. L'art, c'est en quelque sorte la philosophie avant l'analyse, avant la critique, avant la science; l'intuition esthétique, c'est l'intuition métaphysique naissante, bornée au rêve, n'allant pas jusqu'à l'épreuve de vérification positive. Réciproquement, la philosophie, c'est l'art qui succède à la science et qui en tient compte, l'art qui prend pour matière les résultats de l'analyse et qui se soumet aux exigences d'une critique rigoureuse; l'intuition métaphysique, c'est l'intuition esthétique vérifiée, systématisée, lestée de discours rationnel. La philosophie diffère donc de l'art en deux points essentiels : d'abord, elle s'appuie sur la science, l'enveloppe et la suppose ; puis elle implique épreuve de vérification proprement dite. Au lieu de s'en tenir aux données du sens commun, elle les complète par toutes celles qu'apportent l'analyse et l'investigation scientifiques. Nous disions du sens commun que, dans son fond le plus intime, il est saisie du réel : cela n'est tout à fait exact que du sens commun développé en science positive : et c'est pourquoi la philosophie prend pour matière les résultats de la science, dont chacun, — au même titre que les faits et données de la perception commune, — ouvre un chemin de pénétration critique vers l'immédiat. Je comparais tout à l'heure les deux connaissances qu'un théoricien et un praticien peuvent avoir d'une machine, et j'accordais à la seconde l'avantage de vérité absolue, tandis que la première me semblait surtout relative à l'industrie de fabrication. Cela est très vrai, et je ne m'en dédis pas. Cependant le praticien le plus expérimenté, qui ne saurait pas la mécanique de sa machine et qui n'en aurait que le sentiment non analysé, n'en posséderait encore qu'une connaissance d'artiste, non de philosophe. Pour l'intuition absolue, au plein sens du mot, il faut l'expérience intégrale, c'est-à-dire une vivification de la théorie rationnelle autant que de la technique opératoire. Marche à l'intuition vive, à partir de la science totale et de la totale sensation : voilà le travail du philosophe; et ce travail est réglé par des critères que l'art ne connaît point. Que l'intuition métaphysique résiste victorieusement à l'épreuve d'une expérience effective et durable, à l'épreuve de calcul comme à l'épreuve

de fonctionnement, à l'expérience complète qui met en jeu tous les réducteurs critiques de tous les genres, qu'elle se montre capable de supporter l'analyse sans se dissoudre ou s'évanouir, féconde en concepts dont l'entendement réussit à s'accommoder et qui l'agrandissent, bref, génératrice de lumière et de vérité dans tous les plans de l'esprit : ces caractères suffisent à la distinguer profondément de l'intuition esthétique. Celle-ci n'est que la figure prophétique de celle-là, rêve ou pressentiment, aube encore incertaine et voilée, mythe crépusculaire qui précède et annonce dans la pénombre le grand jour de la révélation positive...

Toute philosophie est à double face et doit être étudiée en deux temps. La méthode, les doctrines : tels sont ses deux momens, ses deux aspects, coordonnés sans doute et solidaires, mais cependant distincts. De la philosophie nouvelle inaugurée par M. Bergson, nous venons d'examiner la méthode. A quelles doctrines cette méthode a-t-elle conduit et peut-on prévoir qu'elle conduise encore ? C'est ce qu'il nous reste maintenant à chercher.

ÉDOUARD LE ROY.

# EUGÈNE FROMENTIN

## LETTRES ET FRAGMENS INÉDITS[1]

1848-1876

Une publication où les lettres de jeunesse sont reliées entre elles par un commentaire biographique a fait connaître au public, il y a trois ans, la formation d'Eugène Fromentin, d'abord poète, écrivain, en proie au romantisme sentimental dont vécut sa génération, puis s'en évadant peu à peu pour s'absorber dans l'art de peindre. Deux courts séjours en Algérie, en 1846 et en 1847-1848, lui ont révélé l'Orient; il a trouvé sa voie. L'année 1848 s'écoule, de mai à octobre, dans les environs de La Rochelle, à Saint-Maurice et à Lafond. Là, les troubles politiques, les entraves mises par la famille au développement de la vocation artistique ont déterminé chez le jeune homme une crise de sensibilité qui a failli faire sombrer au port son talent méconnu. Mais la famille a cédé. Fromentin rentre à Paris, porteur d'une admirable floraison de dessins algériens, riche de souvenirs lumineux que le temps va lentement polir et qui fourniront la matière du *Sahara* et du *Sahel*.

C'est à ce tournant de sa vie que nous le retrouvons. Il a vingt-huit ans. Le Salon de 1848, où il expose cinq toiles d'Algérie, est pour lui une victoire. Il obtient une deuxième médaille.

(1) Ces documens sont dus à l'obligeante communication de Mme Alexandre Billotte, fille d'Eugène Fromentin, qui a bien voulu nous autoriser à les publier. Les *Lettres de Jeunesse* d'Eugène Fromentin, biographie et notes par M. Pierre Blanchon, ont paru à la librairie Plon en 1909. — Le même éditeur va publier un volume de *Correspondance et Fragmens inédits* du maître, également commentés par M. Blanchon. Cette publication continuera la première et mènera le lecteur jusqu'à la mort de Fromentin.

*A Mademoiselle Lilia Beltrémieux* (1).

Chailly, 17 septembre 1849, lundi.

Mademoiselle Lilia,

Vous savez maintenant tout ce qui m'est arrivé d'heureux depuis quelque temps ; c'est beaucoup plus que je n'attendais ; je dirai même en toute sincérité de modestie que je n'espérais pas le moindre des petits succès qu'on m'a faits. J'en suis plus heureux pour mes amis et pour ma famille que pour moi-même, car j'ai le sentiment net et effrayant de ce qui me reste à faire pour atteindre, non pas seulement au succès, mais à la véritable estime de ce qu'on a trop tôt peut-être appelé *mon talent*. Songez qu'avec vous je parle à cœur ouvert, et que, si je ne m'exalte pas, je ne m'amoindris pas non plus. Il m'est prouvé que je puis faire quelque chose. Il m'est prouvé, de plus, que je puis, sans même y sacrifier le moindre de mes scrupules d'esprit, faire de la peinture plaisante et me créer par là une source de revenus suffisans. De ce côté-là, je suis donc à l'abri de certaines inquiétudes, et je serai dégagé bientôt vis-à-vis de mon père d'une part très lourde de responsabilité. Mais la place honorable qu'on m'a donnée à côté d'hommes très éminens, d'une longue expérience, d'un grand savoir, m'impose aujourd'hui des obligations fort sérieuses. J'en apprécie l'étendue sans exagération, sans illusion, mais je constate que la tâche est rude, car il faut me maintenir solidement, et par des travaux consistans, au rang où j'ai été porté par je ne sais quelle surprise heureuse.

Bref, — et ceci entre nous, car je m'étendrais avec tout autre moins complaisamment sur mes propres affaires, — voici le bilan de ma petite fortune : j'ai vendu mes tableaux, les journaux ont donné tous, avec plus ou moins d'éloges, quelque publicité à mon nom. J'ai une médaille, une commande du gouvernement pour l'année prochaine et des relations ouvertes de pair à pair avec la plupart des peintres qui, il y a trois mois, ne me connaissaient pas. J'aurai, de novembre dernier à novembre prochain, gagné de quoi boucher quelques dettes; et j'ai la

(1) De la forêt de Fontainebleau, où Fromentin est allé passer, une partie du mois de septembre. — Mlle Lilia Beltrémieux, sœur de l'ami que l'artiste avait perdu en 1847, était professeur de peinture à La Rochelle.

presque assurance de vendre à l'avenir une bonne partie de mes tableaux. Enfin, ma médaille me donne le droit d'exposer à l'avenir sans passer devant le jury d'examen. Ces résultats acquis, je vais reprendre ma besogne à deux mains, à peu près comme si, pour la première fois de ma vie, j'entrais dans cette laborieuse lutte avec la palette. Jusqu'à présent, j'ai un peu escamoté la peinture, et sauvé mon ignorance par une certaine verve de brosse : il est temps de *peindre en peintre*. C'est ce que je veux apprendre d'ici le Salon prochain.

Et vous, mademoiselle Lilia, que faites-vous? Je n'oublie pas que nous avons commencé presque ensemble la peinture, et que plus d'une toile que vous gardez chez vous aura été témoin de nos communes douleurs.

Il serait dommage, grand dommage de ne pas travailler quand même et de ne pas faire de la peinture dans la mesure où cela vous est permis. C'est bien douloureux, mais c'est si bon aussi !...

A vous, votre ami dévoué, EUGÈNE.

*A la même.*

Paris, 5 décembre 1849, mercredi soir.

Mademoiselle Lilia,

Vous ne doutez point du plaisir que me font vos lettres et de celui que j'ai à me rapprocher de vous et à causer comme au vieux temps où vous avez consolé tous mes exils...

Je suis heureux du choix que j'ai fait (1), puisqu'il vous a plu et qu'il est du goût de vos amis et de Mme Babut (2) ; je crois comme vous (c'est dans cette idée que je l'ai prise) que cette étude vous servira. Ce n'est point de la peinture très naïve, elle a sa manière aussi, mais elle a du charme, elle est franche d'exécution et d'une couleur étrangère, je crois, à vos *traditions d'atelier*.

Vous savez mon opinion là-dessus. Je ne me rappelle pas précisément le ton bleu dont vous parlez, mais ce que vous

(1) Cette lettre suivait l'envoi d'une étude du peintre Müller que Mlle Beltrémieux devait copier (*Jeune fille au tambourin*). — Louis Müller, né en 1815, élève de Gros et de Cogniet, entra à l'Institut en 1864.

(2) Élève d'Eugène Delacroix, Mme Babut, fixée à La Rochelle, avait formé à la peinture Mlle Beltrémieux.

m'en dites et ce que je sais de l'habitude du peintre me font croire qu'il ne faut point chercher ce bleu-là dans la pâte et que vous pouvez l'obtenir par des glacis. Décomposez-le, et voyez si ce n'est pas du vert glacé de bleu avec un élément quelconque comme des laques ou du brun pour en rompre la crudité, ou au contraire du bleu glacé d'un ton verdâtre. En tout cas, je crois qu'avec les bleus que vous avez, *Prusse* et *cobalt*, en les *superposant* à l'état dur sur une pâte solide quelconque, grise ou rose ou blanche, et en vous réservant au besoin de la glacer de laque jaune ou de la salir de légers tons opaques dans les parties grises, vous pouvez vous procurer tous les tons désirables. Il est possible que, n'ayant point le modèle très présent à la mémoire, les indications que je vous donne ne soient que du radotage. Pourtant voyez-y, et, en principe, pour certains tons indéfinissables, que la pâte se refuse décidément à copier, essayez de ce système qui est solide, et dont les ressources sont incalculables : une pâte solide en dessous, de manière à recevoir un glacis coloré; agissez sur cette pâte par des glacis ou frottis légers, ou par des demi-pâtes transparentes. Vous remarquerez dans la peinture moderne, surtout celle de l'école *Couture* et *Müller*, l'usage très piquant du procédé que je vous indique. Je ne crois pas me tromper en affirmant que, soit dans la draperie en question, soit dans la partie sacrifiée du tableau, dans l'ombre du tambour de basque ou ailleurs, vous en trouverez au moins une explication.

Je suis heureux de vous voir en veine de courage. Mon opinion sur vous vous est connue; j'estime que, même dans les conditions qui vous sont faites, conditions mauvaises, il faut le dire, mais qu'il faut subir, vous pouvez faire de très bonne peinture. Il vous manque deux choses : d'en voir et d'en faire d'après nature; on s'habitue, vous le savez trop, à peindre avec sa palette, — je me trompe, avec la palette du maître, — et le jour où l'on se met en face de la nature, de deux choses l'une : ou l'on a le triste courage de la faire aveuglément passer par sa palette factice et empruntée et de l'assaisonner de tons extraordinaires, ou bien, on a la sincérité de la regarder d'un œil naïf et, comme elle contredit toutes vos habitudes, qu'elle déroute toute votre expérience, qu'elle ne s'accommode en rien des tons que vous lui prêtez de confiance, il arrive qu'on ne

sait que choisir des traditions ou de la vérité, et qu'on hésite entre les deux partis, dans un embarras bien funeste au travail. Je crois que c'est là ce qui vous arrive : d'autres auraient fait bon marché du témoignage de leurs propres yeux et se seraient obstinés dans leur manière de voir. Vous avez un sentiment vrai, simple et précis des choses, qui vous sauve de l'égarement des routines, à la condition que vous pourrez devenir vous-même.

Un excellent moyen de passer d'une manière extra-nature à la nature, c'est d'étudier comme intermédiaire certaines peintures qui s'en rapprochent davantage. Dans ce sens, — car je reviens par là à l'étude en question, — je crois que cette peinture de Müller peut vous révéler, à l'endroit du vrai, des choses que vous ignorez.

Si l'occasion s'en présente et que vous ayez besoin un jour de quelque autre chose à copier, je tâcherai de vous envoyer, à défaut d'un Meissonier, chose introuvable dans le commerce et d'ailleurs d'un loyer trop élevé, un Fauvelet ou un Guillemin. C'est de la peinture d'intérieur, fine, exécutée de près, propre à délier la main, à donner du soin et de la propreté d'exécution, et qui, en général, procède assez droit de la nature.

Je vous plains d'être seule, j'apprécierais pour vous le voisinage et la société assidue de vos amies de Notre-Dame; je me reporte avec bonheur au temps où j'étais des vôtres. Je n'étais pas toujours gai, et il me semble que, dans les dispositions meilleures où je suis depuis quelques mois, vous auriez un hôte un peu moins soucieux.

Vous vous hâtez beaucoup trop, mon amie, de m'appeler d'un nom pour lequel il n'est pas trop de toute ma vie d'homme et que peut-être, en toute justice, je ne m'accorderai jamais. Je suis peintre de fait, et voilà tout. J'aime passionnément la peinture ; je crois, — le travail, la santé et le temps aidant, — pouvoir, dans une très petite mesure, faire quelque chose qui pourra s'appeler peinture, et qui ne ressemblera pas à celle de tout le monde.

Mais il faut attendre, attendre, se torturer beaucoup, s'expatrier encore, revoir encore le soleil, et vivre dans les lieux où mes souvenirs incomplets ont déjà de la peine à me transporter.

Je vous en prie, ne vous flattez pas, dans vôtre amitié pour

moi, d'un succès qui n'est rien, sur mon honneur, et que je refuserais s'il avait toute la signification qu'on lui prête, car alors il serait démesurément injuste.

Quoi qu'il en soit, permettez-moi de ne point oublier ce que vous avez été pour moi dans mes mauvaises journées. Vous me prenez ce soir dans une heure de recueillement et de retour sur moi-même, dispositions trop rares au milieu du gaspillage que je fais et qu'on fait de ma vie. L'absorption du travail est telle que, le jour, je perds la notion du temps et le sentiment de mon existence. Je suis une machine à peindre, triste machine quand elle ne produit rien qui l'ennoblisse. Le soir, depuis deux mois bientôt, nous avons une surcharge de dérangemens de toute espèce, et nos veillées ont été dépensées de la façon la plus insipide et la plus odieuse pour des êtres intelligens.

Dieu merci, nous voici réduits à nous seuls, rentrés dans nos habitudes anciennes, et j'éprouve, depuis hier, un bonheur indicible à me retrouver sensible aux rêveries du coin du feu.

Je ne vous parlerai de mon travail que lorsqu'il en sera temps, c'est-à-dire quand tout sera fait et quand je pourrai vous dire : « Voici. » — C'est difficile, peut-être au-dessus de mes forces ; on m'en tiendra compte...

Qu'il vous suffise de savoir qu'on me soutient, qu'on m'estime et que, dans mes accès d'ennui et mes jours de noir, je consulte l'opinion de mes amis pour me consoler.

Je vais employer toutes mes soirées d'hiver à dessiner. Il est bien temps que je fasse mon éducation. Pour un peu, je me remettrais aux ovales, aux yeux et aux bouches. Il faut, une fois pourtant, avoir le courage de se dire qu'on ne sait rien et se mettre à l'apprendre avant qu'il soit trop tard.

Le monde est si loin de nous ! Nous ne voyons personne : je deviendrai tout à fait *ours* à ce métier-là. Mais j'y gagnerai peut-être de quoi me faire pardonner mon ignorance de ce qu'on appelle le *savoir-vivre* fort improprement...

Donc, on a peur, à ce qu'il paraît, mademoiselle Lilia, que la saison d'hiver ne soit pas très gaie à La Rochelle. Heureuses gens, que ceux dont un bal de plus ou de moins fait le bonheur ou la peine ! Heureuses jeunes filles que celles dont un violon met le cœur en joie !...

A vous, qui n'êtes pas de celles-là, — et je ne saurais vous

plaindre de ce privilège de nature, quoiqu'il ait ses duretés, — je vous souhaite un bon travail et des joies intérieures et les vives jouissances de l'esprit.

Puisque nous sommes autres que les autres (disons-le sans orgueil comme sans regret), profitons d'un bien qu'on ignore, qu'on ne saurait nous envier : la solitude.

Adieu et courage, je déraisonne. Il y a si longtemps qu'il ne m'est arrivé de causer avec moi-même et avec vous, que je m'y oublierais.

Je vous quitte pour achever un livre superbe, mais d'une exaltation dangereuse : les *Lettres de Gœthe et de Mme Bettina d'Arnim*...

Il faut que je vous dise qu'hier soir, pour la première fois peut-être depuis la saison des veillées, je me suis donné cette fête de m'installer seul (Armand absent) (1) au coin de mon feu, dans mon fauteuil et de lire, jusqu'assez avant dans la nuit, un volume de cette corrrespondance ardente. C'était, à la fois, le début de mes veillées sérieuses et un essai que je voulais faire. L'essai a réussi ; j'ai été fier et heureux de me sentir les fibres sensibles comme aux meilleurs jours de ma jeunesse, et de constater que le travail pratique et exclusif n'a pas encore endurci chez moi les fines enveloppes du cœur.

Il est bon de temps en temps, dès qu'on en doute, d'éprouver les qualités que l'âge et les occupations diverses pourraient bien altérer...

A bientôt... parlez-moi de votre travail à vous.

Votre bien dévoué. EUGÈNE.

En 1850, Fromentin envoie à l'Exposition de La Rochelle, sa ville natale, deux tableaux qui ont eu du succès auprès de ses amis parisiens. Ils sont peu goûtés par les Rochelais et, notamment, par le père du peintre, le docteur Fromentin, qui en regrette l'excessive originalité.

(1) M. Armand du Mesnil, dont Fromentin épousera la nièce en 1852, et qui, après avoir été directeur de l'enseignement au Ministère de l'Instruction publique, puis conseiller d'État, survivra près de trente ans à son ami. Mme du Mesnil mère habitait avec son fils. — Voyez sur Armand du Mesnil les *Lettres de Jeunesse* d'Eugène Fromentin, p. 62.

*A Monsieur Fromentin père.*

Paris, lundi matin [août 1850].

Cher père,

Il y a dans tes observations une partie de critique très fondée et que j'accepte. Je sais parfaitement qu'il y a dans mon Camp *excès de pâte* un peu partout; ce tableau a été fait sur un tableau manqué, enlevé d'abord en pochade, c'est-à-dire en pleine pâte, puis retravaillé et fini sans aucune précaution de faire disparaître les rugosités du travail. J'avoue que, ne travaillant pas pour la postérité dans ce moment, je m'occupe assez peu des soins matériels de la peinture, pourvu que mon impression soit rendue, et que je cherche mon but sans trop me préoccuper des moyens.

Du reste, le petit tableau, qui est fait dans un système tout contraire, doit te prouver que ce n'est point une recherche chez moi que cette exécution massive, mais un accident de mon travail. Je sais très bien aussi que tout n'est point arrêté, précisé comme le pourrait exiger l'œil curieux de détails de l'observateur; cependant je crois que, devant un tel sujet, on ne se préoccupe pas assez de l'ensemble et qu'on ne se rend pas compte de ceci : qu'il y a dans une confusion pareille une mesure de laisser aller et d'imprévu qu'il faut garder sous peine de tuer la vie, de pétrifier le mouvement et d'isoler chaque objet dans une exécution trop rendue ; ceci n'est point une étude de nature morte.

Quant à la *localité grise*, j'y tiens pour la raison que je l'ai cherchée et que j'ai senti deux tableaux dans ce ton et sous ce soleil blanc.

On se fait une très fausse idée de la lumière, et je crois que communément *on la voit jaune*, ce qui est une erreur. La lumière pure du milieu du jour, quand elle n'est colorée ni par aucun nuage, ni par le brouillard, est blanche ; loin de colorer, elle a le propre de décolorer les objets. C'est dans le Midi surtout qu'on se rend compte de cette propriété de la lumière intense; je m'attache depuis un an à poursuivre cet effet-là. On m'a su gré l'année dernière des intentions et des essais que j'ai faits en dehors des habitudes trop ordinaires ; j'y persiste.

Du reste, ceci n'aura de sens et de valeur qu'à la condition

d'être fortifié par un ou deux exemples où, changeant d'heure, j'aurai donné à mes tableaux toutes les colorations possibles du soir. Bref, il faudra voir mon exposition dans son ensemble; chaque chose sera fort discutable. Je ne suis pas arrivé, et je ne donne en rien dans ces petits essais la mesure d'un talent qui s'engendre petit à petit. Mais l'ensemble prouvera du moins une certaine dose de fécondité, de souplesse et d'audace. Elle prouvera surtout, et toutes les critiques autant que les éloges, que je ne ressemble pas à tout le monde, ce qui est déjà, au point où j'en suis, une qualité acquise.

Je cours à l'atelier, où m'attend un modèle. Adieu !...

EUGÈNE.

Fromentin va passer à La Rochelle les mois de janvier et de février 1851. C'est le premier voyage, dit-il, qu'il ait fait dans sa famille, depuis plusieurs années, sans troubles, sans discussions sur son avenir. Sa situation de peintre est acceptée. Mais il est attristé de se sentir, au foyer paternel où son cœur demeure tendrement fixé, un étranger par les préoccupations et les besoins de l'esprit. Il ne se consolera jamais de cette lutte fatale des puissances affectives contre les aspirations intellectuelles.

*A Armand du Mesnil.*

Lafond [près La Rochelle, février 1851], mardi soir.

Cher ami,

Chaque jour qui passe, — et, malgré tout, ils passent vite, — me ramène à toi.

Encore une semaine ou deux, au plus, et j'aurai repris ma place au foyer commun, ma place dans ta chambre, ma place dans toutes vos habitudes, où, depuis des années (nous comptons déjà par années) vous me l'avez marquée au milieu de vous. Ah! on m'aime bien ici, on m'entoure, on me soigne, on m'enveloppe de tendresses. Je les sens, je les apprécie, je les savoure avec des larmes en dedans, des larmes amères que je ne trahis pas. Quand je me dépouille, et quand je reçois avec le cœur ce qui vient du cœur de ces êtres aimans et bien-aimés, je n'ai point à souffrir ni d'eux ni de moi, et je me sens bien véritablement au niveau de leur tendresse.

Mais..., mais l'esprit a des besoins, mais il a pris des habi-

tudes, mais les idées à répandre et qui ne trouvent que résistance, et les idées à recevoir, d'où viennent-elles et quelles sont-elles ? — Oh ! l'incomparable bonheur que tu as eu, cher ami, d'entraîner ta mère avec toi dans ton milieu, de la mêler à ta vie, de la confondre dans tes amitiés, de la rendre témoin, complice en quelque sorte, de ta vie bonne ou mauvaise ! Vous n'avez pas chacun vos joies et chacun vos souffrances. Vous ne faites pas deux et trois et quatre, comme nous faisons, nous. Et, n'est-ce point assez qu'il y ait entre nos pères et nous les différences qui viennent de l'âge, du caractère et des tempéramens, sans que des hasards de position, des conjonctures extérieures, des convenances seulement quelquefois, créent encore entre nous des séparations si profondes,... Il y a longtemps que j'en souffre et je puis dire avec certitude, aujourd'hui, que les divisions qui se sont produites entre nous à l'époque de mon émancipation et à propos de mes idées, quand j'ai voulu les affranchir, n'ont pas eu d'autre cause. Elles sont l'effet du milieu différent, du point de vue opposé.

Je ne me sais aucun gré de la générosité de certains sentimens que je me connais; de la simplicité que je veux mettre en pratique dans ma vie ; d'une certaine indépendance de caractère ou d'opinions qui, traitée d'étourderie par ici, est une réelle qualité quand elle s'applique avec réflexion dans les actes. J'en suis redevable moins à ma nature qui est commune à bien d'autres, qu'aux conditions propices dans lesquelles il m'a été donné par le hasard de me développer et de vivre! Aussi, en vérité, je n'accuse personne, et je ne me glorifie point de me sentir, en quelque manière et par les côtés vraiment estimables de l'esprit, supérieur à d'autres que je vois; mais, ne pouvant mettre ce prix à notre réconciliation, à notre union complète, de m'ensevelir avec eux dans leur existence, je regrette avec désespoir de ne pouvoir les faire entrer dans la nôtre.

Rien de nouveau, d'ailleurs, et ceci est le résumé de mes impressions, plutôt que le résultat de faits produits. Ma pauvre mère est bien malheureuse, elle sent tout cela, elle se l'explique, elle en souffre ; ceci fait précisément, encore plus que l'absence, le réel et secret tourment de sa vie. Qu'y faire?

Je l'aurais avec moi, qu'il me faudrait bien peu de temps pour l'initier tout à fait et l'amener à moi, — mais?...

Je t'écrirai demain, je suis resté seul ce soir après le départ du salon de ma mère, de mon père et de Charles qui dîne et couche ici le mardi. Et, tout en fumant une cigarette au coin du feu, j'ai voulu causer, ne fût-ce qu'une demi-heure. Il fait depuis deux jours un vrai temps d'hiver, sec, magnifique et froid. Je ne suis pas fâché, étant venu dans cette saison, d'en avoir au moins les véritables sensations. J'ai passé ce soir, ayant sur le bras mon très inutile fusil, une heure au coucher du soleil dans les grands espaces, coupés de potagers, de prés, de vignes et d'allées d'ormeaux qui entourent les clôtures, cherchant les abris contre l'air du nord et m'épanouissant aux derniers rayons tièdes du couchant. Je me suis retrouvé sensible, ému, gonflé comme autrefois ; je n'ai rien perdu de mon expérience de campagnard. J'ai été particulièrement heureux de me trouver l'oreille aussi délicate, aussi prompte à reconnaître les bruits ; c'est incalculable ce qui se perçoit d'émotions par l'oreille dans ce grand silence de la campagne, surtout en hiver. — Autrefois je me disais : Ah ! si j'étais poète ! C'est une bêtise et je ne me le dis plus. J'ai appris depuis que ces menues impressions ne sont point faites pour être converties en hémistiches ou en tableaux.

Mais je n'ai plus de papier sous la main, bonne nuit, *chers*, et à demain. EUGÈNE.

En 1852, Eugène Fromentin épouse Mlle Marie Cavellet de Beaumont, nièce de son ami du Mesnil. Les jeunes gens vont s'installer quelques mois sur le littoral de la Méditerranée, à Saint-Raphaël. Puis Fromentin part de nouveau pour l'Algérie, où il va faire un troisième séjour, qui sera le dernier. Il y passe quelque temps, avec sa femme, à Mustapha d'Alger. De là, il pousse seul une pointe jusqu'à Laghouat et Aïn-Mahdy, origine de son livre *Un Été dans le Sahara*. Il part, en plein mois de mai, avec un officier, chef du bureau arabe de Laghouat, une escorte et un convoi de Mzabs (Arabes du fond du désert).

*A Madame Eugène Fromentin.*

Laghouat, 8 juin 1853.

..... Tu recevras un croquis de notre maison, cela vaudra mieux que des descriptions qui ne pourraient te la faire com-

prendre (1). Ce qu'il faut que tu saches seulement, c'est qu'il n'y a ni porte extérieure, ni porte aux chambres. Nous avons simplement une couverture en manière de portière à la nôtre. Nous sommes à l'étage, car toutes les maisons de Laghouat en ont un, même assez élevé. On y monte par un escalier de pierre ou de boue, vrai casse-cou qu'il faut beaucoup de précautions pour escalader ou descendre sans danger. Notre chambre, par extraordinaire, est blanchie, mais le plancher est de boue, tantôt en poussière comme une route, tantôt en boue liquide; aux heures où l'on peut abattre la poussière, nous y vidons un bidon d'eau. Il y a un châssis à la fenêtre, tendu d'une toile d'emballage qui n'amortit pas assez le jour, mais qui, du moins, laisse jour et nuit circuler un peu d'air. Je dis toujours *notre*, car M. Casins, le peintre, partage ma chambre... M. Bellemare en occupe une pareille sur la terrasse et porte à porte. M. Casins couche sur deux tréteaux, moi sur mon lit de cantine, sans matelas, bien entendu, mais sur la toile du fond on m'a prêté deux petits draps; j'ai ma couverture de cheval pliée en deux, moitié dessous moitié dessus, je suis sérieusement très bien...

Je t'ai dit nos habitudes; elles sont réglées sur les habitudes du climat. A quatre heures et demie, je m'éveille à la diane, Martin fait le café maure; le café pris, nous partons. Nous déjeunons à l'heure où sonne la retraite; à deux heures, sonne de nouveau la diane du milieu du jour; mais je suis déjà au travail à ce moment-là. Seulement, il faut suivre l'ombre étroite des petites rues; au surplus, la chaleur est jusqu'à présent tolérable et ne dépasse guère nos étés de France. Les soirées sont fraîches, les matinées le sont aussi.

*Au soir.* — Je ne te reviens que pour un moment, car nous avons dîné plus tard, je tombe de besoin de dormir. La soirée est fraîche, excepté dans nos chambres. Du vent, mais une nuit sans nuage, jamais je n'ai vu tant d'étoiles. Les palmiers font autour de la maison le bruit de la mer, bruit qu'accompagnent toute la nuit les innombrables murmures des grillons et des grenouilles. Le désert est ce que je l'ai vu, peut-être un peu plus fauve, un peu plus morne; passant du gris au brun clair, et terminé à l'extrême limite par une ligne à peine discernable de couleur violette. Les montagnes, de forme bizarre, sont d'un

(1) *Un Été dans le Sahara*, p. 115 et suivantes.

ton superbe. La terre est nue ; les arbres y poussent, on le sent, dans un sol ingrat ou négligé ; ce qu'il y a d'orge est trop maigre et trop pauvre pour s'appeler des moissons. La ville est belle et admirablement située. Elle s'enveloppe de l'Est à l'Ouest entre deux rochers qu'elle couronne à ses deux extrémités de tours et de remparts. Les fortifications du couchant, battues en brèche par notre artillerie, ont été depuis abattues et remplacées déjà par des travaux de défense française. La *Casbah Dar Ofâh*, maison du rocher, est bâtie sur un rocher blanc, blanche elle-même ; c'est le seul monument qui soit crépi et blanchi à la chaux. Le reste est en terre grise uniformément, rose le matin, dorée le soir, noirâtre à midi, suivant qu'elle est frappée par le soleil levant, par le soleil couchant, ou éclairée par-dessus par le soleil perpendiculaire.

A cette dernière heure, le terrain, gris, comme les murs, mais semé partout, à fleur de terre, de saillies blanches du rocher sur lequel est bâtie la ville, le terrain étincelle de soleil dans les étroits corridors des rues.

Du sommet de la ville, l'horizon du Sud est immense, sans ondulations, très distinct jusqu'à ses limites, et je l'ai toujours vu tranché crûment, comme une raie violette, sur le fond couleur d'argent du ciel. A l'Est, à l'Ouest et au Nord, la vue s'arrête à des montagnes rocheuses, tantôt roses, tantôt fauves, rayées dans leur hauteur de larges bandes de sable jaunâtre apporté sur les pentes par le vent du Sud. Tout cela est très grave, plein de grandeur, et d'une forme et d'un aspect qui ne permet pas d'oublier qu'on touche au pays de la soif et qu'on est sur la limite du grand désert. On parle ici des *Chambas* et des *Touareg* comme on parle à Alger des Sahariens, nos voisins. Nous avions avec nous dans notre suite le *Chambi* qui a fourni à M. Daumas les renseignemens pour son livre, celui-là même dans la bouche duquel il a mis le récit du voyage (1).

Il n'y a que très peu de haïks de couleur, encore sur le dos des petites juives et en loques. Les Ouled-Nayls elles-mêmes, qui forment en partie la population féminine de Laghouat, portent le haïk et le voile blancs, c'est-à-dire exactement couleur de boue, avec des parties graisseuses et couleur de suie qui les rendent à peine aussi clairs que les terrains. Il y a des

(1) Le général Daumas a publié *le Sahara algérien* et *le Grand Désert*.

petites filles charmantes de tournure, même au milieu de leur indigence. Jusqu'à présent, je n'ai fait que des dessins du pays même; je l'aurai sous toutes ses faces, et avec une exactitude qui peut avoir son double intérêt. Demain, nous aurons enfin, je crois, après de nombreuses recherches, l'occasion de dessiner des figures.

*Jeudi soir, 9 juin.* — Il est neuf heures... Il fait un temps admirable, la journée a été une des plus belles peut-être que j'aie vues en Afrique. Je voudrais avoir quarante bras et des journées sans nuit et un cerveau à l'épreuve de toute fatigue. C'est décidément bien beau!...

De Laghouat, Fromentin pousse une pointe extrême jusqu'à Tadjemoût et Aïn-Mahdy. De retour à Blidah, il envoie à du Mesnil les notes relatives à la première partie de son voyage. Si elles lui paraissent dignes de voir le jour, qu'il s'efforce de les faire publier par un journal.

*A Armand du Mesnil.*

Blidah, mercredi soir (3 août 1853).

Ma mère vient de nous écrire deux petits billets, d'une tendresse et d'une joie de me savoir ici à nous arracher le cœur. Quelles créatures nous avons là dans ces deux femmes de mères, mon vieux chéri! Laisse un peu encore et nous allons les serrer là dans nos bras!

Je ne voulais pas te le dire, mais, en somme, il faut que tu le saches : si je ne m'abuse, mes dessins et mes études de Laghouat, tout cela sent la sueur et l'épuisement et est du dernier faible. C'est fichu! il faut avoir la tête en état quand on veut s'en servir, et travailler sous 70 degrés de soleil, au moins (le chiffre est exact), c'est d'un entêté. J'ai bien fait ce que j'ai pu, c'est certain, mais je ne pouvais plus assez.

Tu verras que mes souvenirs valent mieux et, en somme, c'est toujours avec mes souvenirs, beaucoup plus qu'avec mes notes, que j'ai produit. Et d'ailleurs, si faible que ce soit, il y a du positif. Mais c'est laid, je t'en réponds. Le travail de plume que je fais résume tout cela et me prépare à en tirer un autre parti.

J'ai commencé aujourd'hui à coller quelques dessins. J'ai mon esquisse en tête, et mes notes, et le reste, — et le temps fuit, et l'argent, et tout.

Si tu savais dans quel désarroi d'emménagement de logement, nous avons été, et si tu nous voyais campés sur quatre planches assemblées au beau milieu d'une chambre où il n'y avait rien que des punaises, avec quatre chaises et deux tables prêtées par les Fournier! Il n'y a que nous pour vivre ainsi sur un pied. On dirait que Marie a passé toute sa vie au bivouac.

Bonne nuit, cher. L'important, c'est que nous nous portions bien, et que nous vous chérissions. Bonne nuit, ma mère bien-aimée, mille tendres baisers pour vous deux. A demain.

EUGÈNE.

*Au même.*

Blidah, 29 août 1853.

Cher bien-aimé frère, voici non pas la suite, mais le commencement logique des *Notes*...

Il y aurait trois parties : 1° *de Médéah à Laghouat;* — 2° *Laghouat;* — 3°, et comme accessoire, *Aïn-Mahdy*. *Aïn-Mahdy* tout seul ne signifie rien, il nécessite pour l'intelligence des choses une foule de détails qui ne sont bien placés qu'au début; venant après, il peut se simplifier beaucoup et gagner par là. D'ailleurs, c'est à faire, il faut attaquer cela avec plus d'entrain. Appuyé sur autre chose, il y a le contraste à faire mieux saillir, c'est glacé.

Je crois que tu seras plus content de ceci; je sens tout ce qu'il y manque, mais pour le moment, je n'ai pu faire mieux. C'est un peu trop coupé par tableaux. Venant de moi, je n'ai pas craint de trahir cette intention réelle de procéder en peintre. Il y a, je crois, pourtant, un peu plus d'enveloppe, et surtout une ardeur de plus. Je désire que certaines parties te remuent un tout petit peu le cœur, comme elles me l'ont fait à moi en l'écrivant.

Tu verras s'il n'y a pas trop *je*, — j'ai pourtant veillé à ce que le *moi* ne fût pas embêtant, — si quelquefois, il n'y a pas un peu de flon-flon : j'ai une peur affreuse *de la fanfare* à propos de trop peu, comme des gens qui parlent trop haut; — si enfin le début de Médéah ne fait pas hors-d'œuvre; je ne crois pourtant pas, à cause de l'à-propos.

Je t'abandonne enfin les fautes de français, les *répétitions* de mots, etc. Nettoie cela du mieux possible. Je voudrais que

tu n'eusses montré *Aïn-Mahdy* à personne avant que je l'aie recommencé.

Tu verras, en tout cas, que la partie que je t'envoie, devant inévitablement et dans tous les cas paraître la première, s'il y a chance que cela paraisse, il y a beaucoup de choses qui deviennent double emploi dans *Aïn-Mahdy* et qu'il faudrait supprimer.

Je ne réponds point à ta lettre, tendre ami, elle m'a prouvé que tu étais triste; laisse-moi voir les causes... je sais ce que j'en tirerai. Tu vois que je travaille, et ceci nulle part ailleurs je ne le pourrais faire dans des conditions pareilles de repos.

J'ai suspendu mes dessins pour faire cette partie de mes Notes; j'ai la tête un peu fatiguée. Demain je me mets à mon esquisse. Aussitôt après, et en même temps le soir, j'achève l'*Itinéraire* et je te l'envoie. Nous verrons après *Laghouat*, qui est important.

Je suis plus sévère que toi, à moins que tu n'appelles un *beau sobre* une chose qui, à la *relecture*, m'est démontrée froide et indigente.

Adieu, cher, adieu, tendre, adieu, mon frère bien-aimé; patience encore, je ne dors pas, mais je te le répète : à Paris, à La Rochelle d'abord, je tombe dans un tourbillon; laisse-moi achever ici dans le repos ces notes, mon esquisse, *mes dessins de voyage*, que je ne ferais jamais ailleurs, je le sais, je le sens, de la même manière et avec la complète possession de moi. Laisse-moi voir les courses, la seule occasion que j'aie de voir un spectacle brillant après tant de choses mornes, et nous irons aussitôt après prendre enfin nos vacances avec vous.

Je suis crevé de fatigue. Adieu, adieu, chère et tendre mère, il fait chaud, il fait beau. Si je n'étais pas si bête, je mettrais un peu dans ce que je produis de la flamme qui me brûle le ventre. Adieu, vous deux que nous chérissons, je vous embrasse mille, mille, trois mille fois. EUGÈNE.

Fromentin rentre en France au commencement d'octobre 1853. Chargé de notes et de croquis, riche en souvenirs, il produit désormais fiévreusement. Le Salon de 1859 lui apporte une première médaille et la croix de la Légion d'honneur. Il publie, en 1857, *Un été dans le Sahara*, et, en 1859, *Une année dans le Sahel*, qui révèlent chez l'artiste un écrivain descriptif de premier ordre. Ces deux livres

ont un grand retentissement dans le monde des Lettres. Du 15 avril au 15 mai 1862, Eugène Fromentin donne enfin, à la *Revue des Deux Mondes*, son roman de *Dominique*, peu goûté du grand public, mais vivement admiré des meilleurs juges, de George Sand, de Flaubert, d'Edmond Scherer, de Sainte-Beuve. L'œuvre, commencée en 1859, a été remaniée plusieurs fois avant sa publication.

*A Monsieur Gaston Romieux* (1).

Vendredi soir 30 mai 1862.

Vous m'avez fait un bien grand plaisir, cher ami. Même en faisant la part de l'amitié dans ce que vous me dites, il est évident que vous êtes content; et vous ne sauriez imaginer combien j'en suis heureux. Quand mon livre a été fini, livré, en voie de publication, il y a deux ou trois amis à qui j'ai beaucoup pensé; vous êtes de ce tout petit nombre d'esprits sensibles, aimans, aimés, dont je me disais : qu'en penseront-ils? Quelques sympathies comme les vôtres, chaudement exprimées, la certitude que mon livre s'adressera tout juste aux lecteurs de mon choix pour qui je l'ai vraiment écrit, qu'il est émouvant puisqu'il émeut, et qu'il n'est pas dénué d'intérêt, malgré ses lenteurs: voilà le seul et vrai succès dont je jouis pleinement. Le reste, je ne m'en préoccupe guère, et le succès général, on ne le sait jamais. Et vos *visées plus lointaines* m'ont touché, mais m'ont fait rire (2).

Du Mesnil avait raison, cher ami: à l'époque où je vous en parlais et où vous me voyiez bien découragé, mon livre était détestable, et bien plus encore qu'il n'avait eu le courage de me le faire entendre. Après en avoir désespéré, je me suis dit que tout travail manqué peut se refaire, j'ai pris mon cœur à deux mains, et j'ai récrit d'entrain, en deux mois, sans m'arrêter, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, un volume qui ne ressemble pas plus au premier que la nuit ne ressemble au jour. Vous aviez donc raison tous deux, lui de m'avertir, vous de m'encourager. J'aurais fait une égale bêtise, ou de céder à la tentation de le publier tel quel, ou d'y renoncer. Il y avait un

(1) M. Gaston Romieux (1802-1872), négociant rochelais, collectionneur d'art, écrivain et poète, produisit des œuvres élégantes. Sa famille a bien voulu autoriser la publication des lettres qu'il avait reçues d'Eugène Fromentin.

(2) Probablement l'Académie française. Fromentin s'y présentera en 1876.

livre à faire avec la donnée choisie, mais il fallait le refaire, et je m'applaudis maintenant d'avoir attendu et d'avoir persévéré.

Quant à vos observations, sachez que j'y attache un prix véritable. *Excès d'analyse et çà et là de l'afféterie:* c'est bon, j'y aurai l'œil quand il s'agira de publier le livre, mais cette légère indication ne suffit pas pour m'éclairer. Je suis encore trop près du travail pour en avoir la conscience nette et le juger d'un œil assez clairvoyant. Savez-vous, cher ami, le service que vous devriez bien me rendre, si j'osais vous imposer cette corvée? Souvenez-vous des points incriminés, que vous avez certainement notés au passage; tâchez de les retrouver, pointez les chapitres, les pages, les lignes, et indiquez-les-moi. J'examinerai, et soyez sûr que vos sévérités me profiteront. J'ai si grande envie de faire bien! J'enregistre ainsi certaines observations soit de fond, soit de forme, et, le moment venu, je les utiliserai pour améliorer. Le volume ne paraîtra qu'à l'automne, et d'ici là, j'espère, nous nous verrons.

Il m'importait beaucoup de ne *pas* faire un *four*. Un roman après deux livres de voyage, un livre d'homme, après des essais littéraires qu'on pouvait tolérer d'un peintre, c'était une grosse entreprise et pleine de danger. Le danger est paré. La réussite est-elle assurée? Vous le dites. Et je suis obligé de m'en rapporter aux bruits recueillis par mes amis.

Merci encore, votre lettre m'a fait battre le cœur d'un petit mouvement de vanité permis et de joie très légitime. Imaginez-vous que depuis cinq ou six jours, je n'ai pas eu une minute de liberté le soir, pour vous en remercier. Ce soir encore, il est tard, je suis las, je pense et j'écris tout de travers; mais je n'ai pas voulu me coucher avant de vous avoir écrit; et, stupide ou non, ce petit mot vous arrivera sans délai. Piochons, il n'y a que cela de positif, et soyons sévères l'un et l'autre, l'un pour l'autre. Plus je lis, plus je m'efforce, plus je suis convaincu que le très bien est le fruit d'un excessif travail.

Adieu, cher ami. Je vous embrasse et suis à vous de tout cœur. EUGÈNE.

*P.-S.* — Écrivez-moi, n'est-ce pas? Et rendez-moi le service de me faire la note des passages à châtier.

Pendant deux ans, Fromentin, tout à sa peinture, n'écrit plus rien.

Il prend seulement quelques notes sur l'île de Ré, en vue d'une publication qui n'aura pas lieu.

De 1864 date le *Programme de critique*, probablement ébauché en 1861, qu'a publié M. Louis Gonse dans son livre sur Eugène Fromentin. Y faut-il voir le fragment d'un rapport destiné au jury de peinture? Une conférence publique en projet? Les premiers développemens d'une étude critique?...

Après un aperçu général et rapide de la situation des peintres à cette époque, l'auteur fait l'historique du romantisme dans la peinture. Il recherche les origines d'Eugène Delacroix et l'influence exercée sur lui par les œuvres de Gainsborough et de Constable. L'étude s'arrête, par malheur, au moment où des considérations générales elle va descendre aux faits concrets et aux jugemens particuliers. Elle ne fut jamais achevée.

Voici la note qui suivait, dans l'original, le *Programme de critique :*

C'est bel et bien de renier ses maîtres; mais il faut en trouver d'autres. Le génie n'a pas de chemin de Damas.

Que fait la littérature? elle renie Lemercier, Ducis, etc., elle renie *Mérope* et Jean-Baptiste et elle va chercher Ronsard. Elle choisit Bernardin, Rousseau, elle découvre Chénier, *Manon Lescaut*. Elle accueille le révolutionnaire Beaumarchais.

Le roman: les Anglais. — Pour le théâtre: Calderon, Shakspeare, Gœthe, Schiller, — ailleurs, — dans un autre temps.

La peinture est éclairée par Gainsborough, comme les poètes par Wordsworth, Burns, Shelley, Byron, Walter Scott.

Tout cela est bien, voilà l'école en marche. Ils sont jeunes, ils ont du talent, ils sont nombreux. Pas d'école, mais un bataillon. Pas de doctrine, mais un accord de nouveautés. Chacun pour soi, chacun chez soi (pas d'atelier, sinon l'atelier de M. Ingres et des ateliers de juste milieu).

Mais après? les fils, les héritiers, la descendance de cette école?

Quand ces jeunes gens deviennent des hommes, puis des vieillards, que deviennent, que sont les jeunes gens?

Ici, plus d'atelier... De belles œuvres diverses, frappantes, marquées d'un tempérament très personnel.

Tout cela est-il communicable?

Ignorance... de Decamps. Déguisement de ses impuissances.

On invente un métier, on se complique, ne pouvant plus peindre simplement. On invente les procédés, les points de vue, etc.

Il convient de rattacher au *Programme de critique* deux notes manuscrites de Fromentin non datées. Elles paraissent s'y rapporter étroitement, soit qu'elles en annoncent le plan primitif, soit qu'elles se bornent à exprimer des vues, — en ce qui touche les écoles de peinture italiennes et françaises, — analogues aux jugemens portés sur les Flamands et les Hollandais dans *les Maîtres d'autrefois* :

Il n'est pas difficile de prouver que, même dans ses grands tableaux, dits d'histoire, Delacroix n'est qu'un peintre de genre.

Que dire de Delaroche dont le triomphe est le *Duc de Guise?* Que dire de la *Jeanne Grey?* des *Enfans d'Édouard?* Souffriraient-ils à être faits petits? En quoi diffèrent-ils du genre, sinon par la dimension? La différence est donc dans la mesure, non dans l'idée.

Qu'est-ce que le *genre*, sinon l'anecdote introduite dans l'art, de quelque genre qu'elle soit ; le fait au lieu de l'idée plastique, le récit, quand il y a récit, la scène, l'exactitude du costume, la vraisemblance de l'effet, en un mot, la vérité, soit pittoresque, soit historique, — toutes choses étrangères au grand art.

L'histoire religieuse, l'Ancien ou le Nouveau Testament, par l'élévation de l'idée qui touche à la foi, par leur contact avec le fond des croyances, par leur éloignement légendaire, par le mystérieux des faits, s'élèvent au-dessus de l'anecdote et rentrent dans l'épopée.

Mais à quelle condition? A la condition d'être imprégnés de foi, comme dans *Fra de Fiesole*, ou coulés dans le moule d'une forme sublime, comme dans Léonard, Raphaël, André del Sarto, ces païens.

L'art est païen, — c'est triste à dire, mais c'est vrai. La pensée qui préside aux plus hautes conceptions de la Renaissance est-elle chrétienne ou païenne? Qu'était-ce que Léon X, sinon un Médicis sur le trône de Saint-Pierre?

Et cela est si vrai que, prenez *la Sainte Famille*, prenez *la Charité*, prenez *la Vierge au Voile*, et considérez. Il y a deux choses là dedans intimement liées par les combinaisons propres au génie : un sentiment purement humain dans une forme

d'une élévation sans pareille. Le sentiment, c'est *la mère*, chaste plutôt que vierge, tendre, recueillie en elle-même. L'Enfant est un enfant; saint Joseph est un père grave, caressant et protecteur. La scène est familière. Mais la forme est telle que cela devient tout simplement l'idéal de la grâce, de la majesté, et de la grandeur humaine.

Si je ne me trompe, c'est, ici comme dans toutes les œuvres de ceux qui ont été épris de la beauté plastique, l'apothéose de l'homme...

Jamais le sujet n'a été serré de plus près par les maîtres. Du moment que l'art arrive à une mise en scène plus importante, de deux choses l'une : ou il se transfigure entre les mains des coloristes décorateurs vénitiens, et par l'absence de toute couleur vraie et le mépris de la chronologie, il devient une fantaisie épique comme *les Noces de Cana*, ou bien il a l'intention de rester vrai, et subitement il se rapetisse dans des hommes encore robustes pourtant comme Carrache (Annibal) et dans des œuvres telles que *la Résurrection*.

Entre les mains des coloristes, des metteurs en scène, il devient un prétexte, un thème à développer dans le sens du tempérament de chacun. Quand Titien fait *l'Ensevelissement*, qu'y voit-il? un contraste, un corps blanc, livide et mort, porté par des hommes sanguins et pleuré par de grandes Lombardes aux cheveux roux. L'idée, petite comparativement au fait, devient plastique. Il en a fait un chef-d'œuvre de peintre.

Les exemples abondent. Je me fais fort de réduire ainsi, tableau par tableau, l'art à la juste mesure de son objet, de son but, de ses moyens d'expression et de ses procédés...

Pourquoi pas de fond aux tableaux de l'École espagnole? Pourquoi fond noir à ceux italiens? — C'est *le fond d'or* de la peinture antérieure approprié au modelé, à la couleur, à l'enveloppe, abstraction de tout ce qui n'est pas la figure humaine.

Du sujet dans l'art moderne. — (Scènes?) de David. Le contemporain ne fait que continuer, en la transformant en romantique, la routine de David. Chercher dans l'art ancien quelque chose de comparable à *Jeanne Grey*.

La logique apportée dans le sujet entraîne la couleur locale; tout se tient.

Protester.

A ce moment-là le sujet avait un intérêt d'*apologue*, de moralité, toutes sortes de finesses en-dessous.

Et vous qui soutenez le tableau de Glaize et les premiers-Paris socialistes, de quel droit niez-vous les pamphlets, les harangues révolutionnaires des Horaces, des Léonidas, des Brutus? Le jour où le sujet est entré dans les préoccupations d'art, l'art a descendu à examiner historiquement, à prouver en théorie.

Qu'est-ce que Caravage? N'est-ce pas le *clair-obscur* et le drame introduits dans l'art épique et le rapetissant? C'est un empiétement du genre, voilà tout.

Le tableau historique, invention moderne, aboutit aux tableaux de bataille. C'est le théâtre ou le récit dans l'art.

L'art n'est pas un récit, c'est une exposition par la forme et par le fond d'une seule idée grande et belle.

Poussin? — Examiner à fond. En quoi il est moderne, en quoi Cornélien. Il y a chez lui des *intentions*, des finesses, qui touchent aux *concetti* et sont tout près d'êtres petites : *Serpent du déluge*, *Enfant qui mord son pouce*, *Groupe de la Manne*, *Arcadie*. C'est le côté spirituel, le trait ou le *pathétique* ou la leçon, chose inconnue des anciens. Ce n'est pas naïf dans le sens *grand*, *simple*, fort, bestialement plastique des anciens. C'est un raisonnement. Le grand art raisonne-t-il par *syllogismes?*

Il conçoit, il rêve, il voit, il sent, il exprime. Mécanisme plus simple et plus naturel.

Lesueur, moins grand, moins penseur, est plus près peut-être d'être naïf. Il est moins philosophe, moins docteur, moins raisonneur et moins raisonnable. C'est plus une âme émue par les visions du beau.

A examiner et à discuter.

Autre degré du trait mesquin : *la Didon* de Guérin, *la Clytemnestre*.

L'art moderne n'est que la monnaie de celui-là. Progrès incontestable dans le faire, décadence croissante dans la conception.

A la fin de juin 1870, toujours tourmenté de chercher du nouveau dans son art, Fromentin part pour Venise avec sa femme, ses amis,

le paysagiste Charles Busson, et Paul Bataillard (1). Tous passent par la Suisse. Du Mesnil doit les rejoindre quelques jours plus tard.

### *A Armand du Mesnil.*

Venise, ce 13 juillet 1870, mercredi, 3 heures.

Cher ami, pardonne-moi de ne pas t'avoir encore écrit. Il y a six jours que nous sommes à Venise. Je voulais, dès le lendemain, te donner des nouvelles du voyage, mais je comptais sans la complication de l'installation, l'entraînement de cette vie toute de surprise et de curiosité, d'extrême chaleur, les mauvaises nuits, les siestes de l'après-midi et les mille incommodités propres aux saisons caniculaires. Nous sommes venus deux mois trop tard, ou trop tôt ; il fait trop chaud, c'est incontestable. Ici, comme en France, on attend un orage, qui menace et n'éclate pas; un peu de pluie rendrait la vie bien facile et ferait gagner bien du temps.

Je donnerais beaucoup pour que le temps changeât avant ton arrivée. Note que c'est *bien l'été* qui convient à Venise. De sorte que, pour bien faire, il faudrait la visiter en juillet, mais n'agir et n'y travailler qu'en automne, cercle vicieux dont nous ne sortirons qu'en la voyant bien, en souffrant pas mal, et en n'y faisant rien du tout.

C'est un lieu *admirable*, — tu en jugeras, — moins encore au premier coup d'œil qu'au second; ce serait extraordinaire si on n'y était préparé par tout ce qu'on a vu, lu, su. J'ai commencé par trouver cela conforme à ce que j'attendais. L'Orient m'avait déjà bien renseigné sur ce que le ciel et les choses ont de légèrement asiatique. A la réflexion, à l'usage, en l'examinant en soi, sans comparaison, c'est, par son architecture, par son art, par les souvenirs, par le luxe dans le détail, le goût dans le grandiose, un ensemble unique et exquis et qu'on n'admirera, qu'on ne goûtera surtout jamais trop.

(1) M. Charles Busson, né à Montoire (Loir-et-Cher), en 1822, élève de Rémond et de François, est mort en 1908. Il avait bien voulu, ainsi que Mme Busson et Mme Sautai, née Busson, nous communiquer la correspondance échangée entre Fromentin et lui. — Paul Bataillard, ancien élève de l'École des Chartes, disciple et ami de Michelet et d'Edgar Quinet, fut emprisonné au Deux-Décembre. Champion enthousiaste de l'indépendance de la Roumanie et spécialiste de l'étude des Bohémiens, il mourut en 1894, archiviste de la Faculté de Médecine de Paris. — Voyez sur lui les *Lettres de Jeunesse* d'Eugène Fromentin, p. 45.

Tâche, je t'en prie, que nous voyions cela ensemble. Je te mènerai aux bons endroits, t'épargnerai beaucoup de temps, et j'ai déjà fait un petit travail d'élimination, de choix, je dirai de découverte, dont j'aimerais bien à te faire profiter.

Tu verras surtout combien il est bon de vérifier les jugemens de l'opinion des foules. Il y a telle grande renommée qui ne grandit pas beaucoup à l'examen minutieux de ses œuvres. Telle autre, au contraire, prend des proportions tout à fait imprévues. Tu verras ici des hommes énormes, dont nous ne connaissons en France que le nom; ceci est extrêmement instructif et passionnant. Somme toute, je crois que, si tout va bien, nous serons ravis.

Les dernières nouvelles de France nous ont beaucoup préoccupés; celles de ce matin (journaux italiens) sont un peu plus rassurantes.

Je te parlerai du trajet de Bâle à Milan : la Suisse de Lucerne nous a véritablement enchantés, et il y a dans le haut Saint-Gothard, d'Andermatt à Aïrolo, deux ou trois spectacles de nature incomparables. J'ai vu des choses autrement belles, rien ne m'a jamais plus frappé. Si, par hasard, vous prenez cette route, je te recommande, une heure avant le col, la haute vallée et le village de l'Hôpital. (Note que personne n'en parle, aussi quelle surprise !)

Adieu, je succombe et je ruisselle. Marie dort, Busson m'a dit de t'embrasser, il est à dormir.

Nous attendons quatre heures pour remonter dans *notre* gondole, je me sens idiot. Nous nous unissons, cher vieux frère, pour t'embrasser du fond du cœur, et *nous vous attendons*. EUGÈNE.

Au moment où cette lettre parvenait à son destinataire, la guerre avec la Prusse éclatait. Nos désastres, les horreurs de la Commune, bouleversèrent Eugène Fromentin. Il se remit enfin au travail...

En 1875, il parcourt, au mois de juillet, la Belgique et la Hollande. Il y étudie les musées et les églises, il en rapporte des notes (1) d'où sortiront, dès janvier 1876, *les Maîtres d'autrefois*.

(1) Les lettres écrites de Belgique et de Hollande ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1908.

*A Armand du Mesnil.*

Saint-Maurice, près La Rochelle, ce vendredi (septembre 1875).

Cher ami,

Depuis le jour ou je t'écrivais, j'ai travaillé et beaucoup écrit. Je ne sais pas trop ce que cela vaut. Il y a des jours où je suis content, il y en a d'autres, comme aujourd'hui, où je trouve tout cela bien médiocre. J'ai été, comme tu me conseillais de le faire, devant moi et un peu de droite à gauche. J'ai environ cent soixante-quinze ou cent quatre-vingts pages écrites. Il faudra que le volume soit très gros pour que je puisse y tailler un volume moyen. Note qu'à part Rembrandt, qui est fait (sauf grande revision), et Rubens, où je suis, je n'ai pas encore dit un mot des choses que je sais le mieux et de celles qui probablement seront les meilleures parties du livre, si je les réussis ; de sorte que je ne peux prévoir jusqu'où tout cela va m'entraîner.

A ne considérer ce premier jet que comme une ébauche, il y aura du moins dans cette ébauche des parties très avancées. Si tu étais là, en une demi-heure de lecture je saurais à quoi m'en tenir sur la qualité du ton, sur la manière de dire les choses, et sur la valeur des idées principales. Jusqu'à ce que tu y aies mis le nez, je travaillerai un peu en aveugle.

Je me suis interrompu la semaine dernière et je viens de consacrer ces huit jours à la peinture. Demain je vais reprendre la plume, mais le fil est rompu, et je sens que j'aurai encore de la peine à m'y remettre.

Parmi les amis de jeunesse d'Eugène Fromentin, il en est un qu'il avait perdu de vue dès avant sa maturité, Léon Mouliade. Ce jeune Vendéen, l'Olivier d'Orsel de *Dominique*, avait exercé une influence passagère, mais appréciable, sur la formation de Fromentin dans les dernières années de collège et un peu après. Il avait, depuis cette époque, tenté de faire sa carrière dans une grande administration, et Fromentin l'avait perdu de vue.

Or le hasard remet un jour en présence ces deux vieux camarades.

*A Monsieur XXX.*

(Saint-Maurice), octobre 1875.

... Imaginez-vous qu'hier j'ai revu ici, chez moi, entrant comme un revenant, mon vieil ami de jeunesse, l'Olivier de *Dominique*. Il y avait vingt-sept ans que nous ne nous étions vus. Nous ne nous sommes reconnus ni l'un ni l'autre, bien qu'il me cherchât et qu'il se nommât. J'ai été heureux, lui aussi, et très émus tous les deux. Il a quitté la Vendée, vendu toutes ses terres, et s'est retiré pour mourir en paix, m'a-t-il dit, au fond de la Bretagne, en Finistère, en pleine forêt, dans un château qu'il a reconstruit, mais auquel il laisse son nom celtique et son titre de manoir.

Il n'y est pas *tout à fait seul*. — Il n'a jamais été tout à fait seul, mon Olivier. Toujours le même; mais c'est la même solitude morale. Au fond, le même ennui, la même douceur élégante et désabusée, finalement la même idée fausse de la vie. Il est devenu gourmet, il a la goutte, ne monte plus guère à cheval, et tire des bécasses dans son parc, une béquille d'une main, un fusil de l'autre. Il m'a raconté bien des drames récens, et paraît, selon son habitude de grande réserve, avoir oublié nos drames *anciens*...

*A Monsieur Charles Busson.*

Saint-Maurice, ce 5 novembre (1875).

Cher ami,

Ici, rien de brillant. Nous partons dans huit ou dix jours, et c'est déjà bien tard. Deux mois sur trois, j'ai écrit; j'ai un gros cahier, dont je n'apprécie pas très nettement ni la nouveauté, ni la valeur, ni le vrai mérite : j'ai peur que ce soit bien médiocre. J'attends, pour me fixer, mon arrivée à Paris et des yeux frais. Dans tous les cas, il y a certainement le rudiment d'un livre, si le livre n'y est pas; et cela se retouche, se reprend et se rature avec moins d'inconvéniens qu'un tableau.

Je ne me suis guère distrait, j'espère cependant n'être pas trop fatigué...

Je vais rentrer à Paris, comme on sort d'un puits de mine, ayant pendant trois mois oublié les bruits de la vie et perdu l'habitude de mes semblables. Si j'étais plus content de moi, je

sortirais de mon trou avec un vrai plaisir, mais... Que de *mais* désolans dans notre malheureuse carrière de travail et d'efforts !...

Est-il vrai, comme l'a dit un journal, un *seul*, il y a une quinzaine, que Lehmann soit nommé aux Beaux-Arts en remplacement de Pils ? Comme choix, il vaut bien les autres candidats (Baudry excepté). Comme signification, c'est, je pense, une fière revanche du vieil Institut; et la revanche ne s'arrêtera pas là, n'est-ce pas?

*Au même.*

Saint-Maurice, ce mardi 16 novembre (1875).

Enfin ! Nous serons à Paris demain soir mercredi, à moins d'incident, par l'arrivée de dix heures moins un quart. Je laisse ma chère mère navrée, et c'est le seul chagrin qui gâte mon départ.

Je suis loin d'être content de moi, mais j'ai fait ce que j'ai pu.

*Quant au livre*, il n'a pas avancé d'une ligne depuis vingt-cinq jours; j'ai donné ces trois dernières semaines à la peinture : il le fallait. On me dit que tu es *impatient*. Je ne le suis pas moins. Tu me fixeras sur bien des points qui me tourmentent : il y a du pas mal, mais c'est *faible* d'idées; le livre est tout à *composer*, et bien des morceaux sont à refaire, notamment *Rembrandt*. De plus, que d'*erreurs* et combien d'inexactitudes à corriger ! Enfin, il est loin d'être complet, bien entendu. Non seulement, il y manque des parties de fond, comme la suite des Flamands et des Primitifs; mais la plupart des idées un peu neuves qu'il faut y introduire, les leçons qu'il convient d'en tirer, les applications au présent, rien de tout cela n'y est. Et c'est là l'indispensable moralité sans laquelle mon travail n'aura ni valeur, ni à-propos, ni nouveauté. Enfin tu verras.

Cela me donne envie de poursuivre, et ce serait à mon avis dommage de ne pas tenter davantage. Voilà, je crois, l'opinion que tu en auras également, d'après certains morceaux, qui, sans être tout à fait venus, *promettent*.

Il me tarde donc autant et plus qu'à toi, cher, que nous soyons tous les deux dans le huis-clos, appliqués à cet examen, que je redoute et que j'attends.

Après trois mois et plus d'éloignement, je te dis maintenant : à tout à l'heure.

A toi, cher vieux frère.

*A Monsieur Charles Busson.*

Paris, ce mercredi (décembre 1875).

Si je ne vous ai pas écrit depuis notre retour, quoique j'en aie eu le désir souvent, c'est que j'ai vraiment employé mes jours minute par minute. De peinture point. Sauf trois petits tableaux livrés sur six, les autres sont tels que je les avais rapportés de Saint-Maurice. J'avais hâte d'en finir avec mon livre, et, Dieu merci ! le voilà terminé. Il commencera à paraître dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier prochain ; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps.

Malheureusement, vu la grosseur du travail, cela va durer de numéro en numéro jusqu'en mars, ce qui est bien long.

Je suis *content*, autant qu'on peut l'être d'un livre qui manque d'ordre et n'est point complet. Le titre que j'ai choisi : *les Maîtres d'autrefois*, et le plan de l'ouvrage, se prêteraient à beaucoup d'extension ; et ce sera peut-être le cadre de travaux futurs, si Dieu me prête vie, courage, loisirs et esprit. Je crois qu'il y aura des gens *ennuyés*, et c'est ma seule ambition. Je ne suis ni rancunier, ni méchant, mais si je pouvais inspirer à quelques-uns des doutes sur eux-mêmes, convaincre d'autres qu'ils sont des imbéciles, et enfin faire entrevoir qu'un homme du métier n'est pas de trop pour parler de certaines choses, je serais payé de ma peine.

J'attends ce soir même les premières épreuves ; c'est vous dire que le gros travail de composition est fini, mais que le fastidieux travail des corrections ne le sera pas de longtemps...

*Les Maîtres d'autrefois*, enfin mis au point, paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier au 15 mars 1876, en volume au mois de mai. L'ouvrage est très lu, très commenté dans la presse, dans les salons et surtout dans les ateliers. Il obtient un vif succès. Aussi l'auteur caresse-t-il de nouveau à ce moment l'idée qui lui était chère d'étudier la plume à la main les Maîtres du Louvre. Il s'agirait de raconter une promenade autour du grand Salon carré. Fromentin s'en ouvre à quelques amis.

Les fidèles de l'écrivain et du peintre accueillent avec enthousiasme *les Maîtres d'autrefois* (1).

Au printemps de la même année, Eugène Fromentin expose des

(1) Édouard Pailleron (17 janvier 1876) : « Bravo!... c'est extrêmement bien, vous savez. Et, comme il faut toujours qu'il y ait un mieux, dans le bien, Rubens est, jusqu'à présent, le véritable *capo di latte*. Encore! Encore! » — M. Hébert admire aussi l'étude sur Rubens : « C'est excellent, et nous fait aimer notre art en le montrant ce qu'il est : tissu d'âme. » — Edmond Scherer qui, depuis *Dominique*, demeurait fidèlement attaché à Fromentin, avoue : « J'ai éprouvé une véritable jouissance à tenir réunis entre mes mains ces articles que j'ai tant goûtés, que j'ai lus avec une sorte d'excitation cérébrale si particulière et si agréable. Savez-vous ce que j'aimerais? J'aimerais avoir quinze jours devant moi pour vous relire et pour décrire, dans un article, les procédés de style au moyen desquels vous avez transformé la critique de la peinture. La première fois que je vous ai lu, je me disais à chaque page : Oh! le beau travail qu'il y aurait à faire sur cette manière d'écrire! »

*Gustave Flaubert à Eugène Fromentin.*

6 juillet 1876.

« Mon cher ami,

« Vous avez bien fait de m'envoyer votre livre, car je l'ai lu avec un plaisir infini. Si vous pouviez voir mon exemplaire, les nombreux coups de crayon mis sur les marges vous prouveraient qu'il est pour moi une œuvre sérieuse. Comme c'est intéressant! et que cela est rare un critique parlant de ce qu'il sait! Je n'ai pas l'outrecuidance d'apprécier vos idées en fait de peinture, ni les discuter, bien entendu, parce que : 1° je ne suis pas du bâtiment, et que 2° je n'ai pas vu les tableaux dont vous parlez. Je me borne donc à ce qui est de ma compétence : le côté littéraire, lequel me paraît considérable. Je ne vous reproche qu'une chose, un peu de longueur, peut-être. Votre livre eût gagné en intensité si vous eussiez enlevé quelques répétitions, la littérature étant l'art des sacrifices. Deux figures dominent l'ensemble : celle de Rubens et celle de Rembrandt. *Vous faites chérir* la première, et devant la seconde on reste rêveur. Voici la première fois que je rencontre des phases telles que celles-ci (*a*) : « Dans le grand blanc, le cadavre du Christ est dessiné par un linéament mince et souple, et modelé par ses propres reliefs, sans nul effort de nuances, grâce à des écarts de valeurs imperceptibles. » Une merveille de précision et de profondeur! Le passage (pages 186-191) mériterait d'être inscrit sur les murs pour l'édification de tous ceux qui se sentent artistes. Il faut être d'une certaine force pour comprendre ce que vous dites sur l'insignifiance du sujet (p. 201 et suiv.). Rien n'est plus juste! mais c'est une vérité qui aura bien du mal à s'établir dans les caboches épicières et utilitaires de nos contemporains. Quel esthéticien vous faites! Page 225 : « On se convaincrait... et qu'il y a de très grandes lois dans un petit objet, etc. » Et page 225 : « L'individualisme des méthodes n'est, à vrai dire, que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris. La soi-disant originalité des procédés modernes cache au fond d'incurables malaises. » Sentences classiques! Un peintre doublé d'un écrivain pouvait seul écrire la page 351 sur le clair-obscur : « C'est la forme mystérieuse par excellence, etc. » Quant à vos descriptions de tableaux, *on les voit!* Enfin, mon cher ami, vous avez fait un livre qui m'a charmé, et, comme j'ai la prétention de m'y connaître, je suis sûr qu'il est bon. Merci du cadeau. Je vous serre les mains fortement. Tout à vous.

« Gustave Flaubert. »

Croisset, près Rouen, 19 juillet 1876.

tableaux d'Égypte qui semblent d'une exécution un peu triste. On y sent la fatigue.

Au mois de juin, une vacance s'étant produite à l'Académie Française, Fromentin se décide, au dernier moment, à se présenter en concurrence avec quatre candidats. Malgré le patronage du comte d'Haussonville, de M. Caro et l'appui du comte de Falloux, il n'obtient que douze voix. C'est Charles Blanc, critique d'art, inspecteur des Beaux-Arts, qui est élu.

L'affaire de l'Académie terminée, l'auteur des *Maîtres d'autrefois* respire. Comme il arrive après une série d'efforts, il sent tout d'un coup la fatigue accumulée. Il éprouve un besoin impérieux de se détendre. Le 27 juin, il accompagne sa femme à Vichy où elle va prendre les eaux. De là, il cause avec du Mesnil, et c'est un dialogue intéressant.

*A Armand du Mesnil.*

(Vichy, juillet 1876).

Tu connais la vie de Vichy et tu sais comment elle se distribue entre l'établissement thermal et le casino, l'allée bitumée, les kiosques et le grand parc. C'est régulier, paisible, absolument monotone et tout à fait machinal... Je lis, je fais les cent pas sur le bitume... L'occasion serait excellente pour ruminer quelque chose si je savais penser, nourrir un projet, composer dans ma tête, inventer sans le secours de la plume. Mais tu sais que j'en suis incapable. Toute méditation qui n'est pas une improvisation me fatigue, m'écœure et amène le sommeil ou quelque chose d'approchant. Je me résigne donc à ce repos total, qui m'humilie et ne me plaît guère, et de temps en temps j'avale un verre d'eau de l'Hôpital. Sauf une course à la Montagne Verte le premier jour, nous ne sommes pas sortis de Vichy.

Du Mesnil répond : « Si, de-ci de-là, tu te sens la tête inoccupée, rêvasse à quelque sujet de livre, mais dispense-toi, en effet, de préparer quoi que ce soit qui ressemble à un plan, à une composition. Pour *le Sahel, le Sahara* et *les Maîtres d'autrefois*, tu as eu pour point de départ et assiette de ton travail des lettres et notes de voyage. Si tu devais nous donner quelque chose sur l'Égypte, tu trouverais le même secours dans tes albums ; mais, si tu veux faire de l'esthétique générale, quelque analyse philosophique ou psychologique, je te connais, cela se cristallisera tout à coup et la plume posée sur le

papier. A cet égard, je l'avoue, je ne suis pas très pressé de te voir aborder l'idée dont tu m'as dit un mot; je placerais volontiers l'Égypte entre deux... »

*A Armand du Mesnil.*

(Vichy, juillet 1876).

Marie ne s'ennuie pas, et, chose extraordinaire, moi non plus. Je suis seulement dans une stupidité sans exemple, et je m'y résigne. J'ai trouvé ici deux ou trois volumes de Heine qui font mes délices et un peu mon tourment, car il m'est bien difficile d'admirer quelque chose dans cet ordre-là sans avoir le désir d'en faire autant et le chagrin de ne le pouvoir. Je parle de son livre de *Lutèce* et du volume de la *France*, qui sont des œuvres de toute force quand on les lit avec un peu d'ardeur.

Même vie : promenade après la douche au bord de l'Allier, théâtre et casino le soir.

Je corrige en ce moment les épreuves de *Dominique* (1)...

Armand du Mesnil réplique : « Heine, dont tu me parles, est, en effet, très séduisant : il a de la pénétration, il gouaille et il est ému, il a une manière de dire, de voir et de faire voir qui est à lui. C'est du Voltaire et du Diderot fondus, avec un accent emprunté à cette Allemagne d'autrefois que nous avons aimée, l'Allemagne d'avant la Prusse. Quant *à en faire autant*, c'est autre chose. Tu n'as imité personne ni dans ta peinture, ni dans tes livres, et tu n'as rien à prendre à personne; c'est ce dont tu dois te bien persuader. Ne cherche *nulle part* ni un style ni des inspirations; *tu es toi*, et tu aurais tout à perdre en voulant te transformer ici ou là. Tiens cela pour certain et permets-moi d'insister là-dessus. Tu sais ce que tu vaux, mais, par instans, il semblerait que tu l'oublies et que tu te préoccupes de chercher de *nouveaux titres;* c'est un souci que tu peux t'épargner. Ton dernier livre est excellent, je ne m'y suis pas trompé dès la première heure ; c'est le livre d'un homme qui sait voir profond, qui sait penser, qui dit juste avec abondance, avec variété, sans rien de lâche ni de superflu, qui sait colorer sans brusquerie de ton; c'est le livre d'un homme comme il faut, d'un peintre et d'un *écrivain*. Quand, en peinture, dans un certain domaine, on a des imitateurs et qu'on n'a pas encore trouvé de rivaux ; quand on a écrit *Dominique*, *le Sahel*, *le Sahara* et *les Maîtres d'autrefois*, on peut avoir légitimement l'ambi-

(1) Nouvelle édition du roman, à la librairie Plon.

tion de ne pas s'en tenir là; mais, comme dans ces divers ouvrages on a marqué son incontestable *originalité* et sa *valeur*, encore une fois il est inutile et il pourrait être dangereux de se déplacer. Je conclus plus fermement que jamais : garde ton talent et tes outils. »

*A Armand du Mesnil.*

Vichy, ce (vendredi 21 juillet 1876).

Merci de ta lettre, cher tendre ami.

Dans mon privé, j'ai pris mon parti de ma totale stupidité; et, non seulement je n'aurai pas écrit une ligne, mais je n'aurai pas trouvé la matière d'une ligne à écrire. Ne crains pas que je m'égare dans les recherches étrangères à ma nature et à mes habitudes. Sur ce point, ma stérilité fait ma force; je ne dirai jamais que ce qui me sera inspiré par un besoin, subit ou latent, de vider mon fond. Et ce qui fait mon supplice aujourd'hui, c'est que pour le moment le sac est vide. Il est possible qu'il se remplisse à mon insu. Je m'en apercevrai peut-être un peu plus tard.

Le 19 août, Eugène Fromentin rentrait à Saint-Maurice, prêt à reprendre de plus belle la lourde palette du peintre. Il se sentait épuisé. Il avait éprouvé, les deux ou trois années précédentes, des troubles qui annonçaient la fermentation d'un sang appauvri. Un petit bouton à la lèvre, qui prit bientôt la forme d'un anthrax charbonneux, l'emporta le 27 à l'âge de cinquante-six ans, après quatre jours de fièvre. Aucun de ses amis, ni du Mesnil, ni Bataillard, ni M. Busson, n'avait eu le temps d'accourir.

Durant les heures d'agonie, l'intelligence se battait encore, par momens, contre les idées et les images qui l'assaillaient. Sa peinture et ses livres ne cessaient de poursuivre le malade, on s'en apercevait à ses gestes et à quelques mots espacés.

Pourtant la fin fut douce. Fromentin mourait dans la petite maison du village qui lui était cher, entouré de ses proches, dont il prononça jusqu'à la fin les noms. Il apercevait, en fermant les yeux à la terre, la lueur d'un autre monde pour lequel la piété maternelle l'avait tendrement préparé.

N'était-ce pas la mort qu'il souhaitait, lorsqu'il s'écriait dans une page du *Sahel :* « Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude ni pressentimens ? »

PIERRE BLANCHON.

# BISMARCK ET LA PAPAUTÉ

## LA PAIX

(1878-1889)

### I

### LES PREMIERS POURPARLERS. — LA RETRAITE DE FALK

(1878-1879)

Pie IX vivant n'avait jamais cédé devant Bismarck ; et devant Pie IX mort, Bismarck recula. Le chancelier de l'Empire, entre 1872 et 1876, s'était fiévreusement préoccupé du futur conclave; vaincu par la résistance passive du Pape d'aujourd'hui, il s'était demandé si les États de l'Europe ne pourraient pas aider l'Allemagne à faire le Pape de demain, ou convenir entre eux, tout au moins, de ne reconnaître le nouveau Pontife qu'après s'être assurés de ses intentions pacifiques et dociles. Mais il semble que, dès 1877, cet audacieux dessein d'intimider le Sacré-Collège, au nom de l'Europe et de concert avec l'Europe, pour le faire voter à son gré, avait cessé de tenter l'imagination bismarckienne. Bismarck, cette année-là, disait à Crispi : « Tous les Papes me sont égaux, réactionnaires ou libéraux. La papauté est une solide institution. C'est en elle que le mal réside; aucun Pape, quoi qu'il veuille, ne peut agir à sa guise. » Quelques mois se passaient; la mort de Pie IX mettait en émoi les gazettes berlinoises ; pour la première fois, dans la métropole du protestantisme, on se passionnait pour les prochains scrutins du Vatican; le *Culturkampf* avait eu cet

effet imprévu de familiariser avec les choses de Rome les gens de Berlin. Mais Bismarck lui-même, le signataire de cette fameuse dépêche de 1872 qui avait menacé la liberté du conclave, apparaissait indifférent, insouciant; ses diplomates affectaient des mines détachées.

Lorsque le chargé d'affaires d'Italie vint notifier au secrétaire d'État Bülow que le Quirinal garantissait la sécurité du Sacré-Collège, Bülow prit acte, remercia, exprima l'espoir que le nouveau pape saurait rendre justice aux sentimens de l'Allemagne et se contenta d'observer « de quel péril eût été, en pareille occurrence, le gouvernement dont le 16 mai avait menacé la France et ses voisins. » Le Cabinet de Berlin, s'il fût demeuré fidèle à son programme de 1872, aurait prié le nouveau gouvernement français de collaborer avec lui pour prévenir ou pour réparer l'élection d'un pape intransigeant; mais rien de pareil ne fut essayé. Bismarck naguère s'était figuré que l'Europe pourrait mettre des conditions à la reconnaissance de l'évêque de Rome, tout comme la Prusse en voulait mettre pour la reconnaissance des simples curés; mais, au jour venu, Bismarck laissait tranquilles, et l'Europe, et le conclave. Il ne poussait pas le *Culturkampf* jusqu'où il avait rêvé de le pousser; il ne s'avançait pas jusqu'à vouloir régner sur Rome pour régner ensuite, par Rome, sur l'Église d'Allemagne; il renonçait à ce suprême moyen de victoire au delà duquel cependant il n'en pouvait entrevoir aucun autre; et cet effacement de Bismarck devant le cercueil de Pie IX fut le premier mouvement de retraite esquissé par le chancelier de fer.

## I

Vingt-quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis qu'avait flotté sur la place Saint-Pierre le traditionnel panache de fumée qui prévient les Romains qu'ils ont un pape; et déjà ce pape, — c'était le 20 février 1878, — écrivait à l'empereur Guillaume pour lui annoncer son avènement.

Affligé, lui disait-il, de ne plus trouver, entre le Saint-Siège et Votre Majesté, les relations qui existaient naguère si heureusement, Nous faisons un appel à la magnanimité de votre cœur pour obtenir que la paix et la tranquillité des consciences soient rendues aux catholiques qui sont une notable partie de vos sujets. Quant à eux, ils ne manqueront

pas, comme la foi même qu'ils professent le leur prescrit, de se montrer, avec le plus consciencieux dévouement, déférens et fidèles à Votre Majesté.

La théologie catholique impose aux sujets certains devoirs. Au nom des catholiques allemands, devenus ses fils spirituels, Léon XIII donnait l'assurance que ces devoirs seraient remplis; il parlait en chef religieux, ayant le droit de leur commander. Mais sans invoquer à l'égard de Guillaume Ier lui-même, comme l'avait un jour fait Pie IX, la juridiction naturelle du Pape sur toutes les âmes baptisées, il adressait, du haut de sa souveraineté nouvelle, un appel à la souveraineté de l'Empereur : puissance politique, il ouvrait un dialogue, d'égal à égal, avec une autre puissance politique.

L'autre puissance, — l'Allemagne, — répondit à la date du 24 mars. Guillaume félicitait Léon XIII. Il évoquait le passé, rendait justice au présent, espérait dans l'avenir. Il 'expliquait que dans le passé les sentimens chrétiens qui animaient le peuple allemand avaient fait régner la paix intérieure et fait durer l'obéissance, il avait confiance que dans l'avenir ces sentimens auraient la même vertu; et quant au présent, il disait : « Votre Sainteté relève avec raison le fait que mes sujets catholiques, de même que les autres, prêtent à l'autorité et aux lois l'obéissance qui répond aux enseignemens de la commune foi chrétienne. » Ainsi le Pape et l'Empereur s'accordaient pour témoigner que les bons catholiques d'Allemagne étaient de bons sujets. Mais, serrant le Pape de plus près, l'Empereur ajoutait :

J'emprunte volontiers aux paroles amicales que vous m'avez adressées l'espoir que vous serez disposé, avec l'influence puissante que la constitution de votre Église accorde à Votre Sainteté sur tous les serviteurs de cette Église, à agir en sorte que ceux de ces serviteurs qui l'ont négligé jusqu'ici, suivant dorénavant l'exemple de la population dont l'éducation spirituelle leur est confiée, obéissent aux lois du pays qu'ils habitent.

Tout dans ces dernières lignes était savamment concerté; elles portaient la marque de la rédaction bismarckienne, inquiétante jusque dans ses avances, et toujours habile à glisser la menace derrière le sourire, à asséner, d'un même geste méphistophélétique, le coup d'encensoir et le coup de boutoir. Elles étaient terribles pour le clergé allemand : elles insinuaient que ce clergé, destiné à élever le peuple, devrait bien, en fait, suivre l'exemple du peuple, et, comme le peuple, savoir obéir :

on eût dit que Guillaume n'avait tant mis en vedette la docilité des fidèles que pour accuser plus sévèrement, ensuite, l'indocilité des curés. Mais en même temps, et dans la même phrase, quel délicat hommage à la souveraineté pontificale! L'Allemagne, par la plume de son César, parlait avec respect de « l'influence puissante que la constitution de l'Église accordait au Pape: » et faisant appel à cette influence, elle la conviait à s'exercer, en terre allemande, sur les prêtres allemands.

Cela déplairait peut-être aux « vieux-catholiques, » qui n'avaient d'autre mission que de tenir Rome en échec; et cela sans doute eût choqué les protestans d'autrefois, si jaloux de fermer la Prusse aux immixtions de l' « Antéchrist; » cela démentait enfin d'innombrables commentaires qui, durant les six dernières années, avaient présenté le *Culturkampf* comme une riposte nécessaire au concile du Vatican, comme une entrave indispensable au progrès de la « théocratie ultramontaine, » comme la lutte inévitable du « germanisme » contre le « romanisme. » Bismarck en personne, à certaines heures, s'était, dans certains de ses discours, inspiré de ces commentaires-là. Mais il ne leur attachait pas plus de prix qu'à des ficelles oratoires, qui font mouvoir les majorités parlementaires. Et voici qu'au contraire, en ce lendemain de conclave, il se retrouvait, sans effort, dans le même état d'esprit qu'au lendemain du Concile : alors déjà il avait invoqué le « papisme » pour que le « papisme » exerçât une pesée sur le clergé français, sur le clergé bavarois, sur le Centre allemand... « L'idée d'un pape infaillible, absolutiste, notait finement le comte d'Arnim, n'est nullement antipathique à Bismarck; un pape autocrate qui se tienne à son service, voilà l'idéal de Bismarck. »

Le message impérial méritait l'attention de Léon XIII ; il coïncidait, du reste, avec certaines démarches, qui semblaient en accentuer le sens. On voyait revenir à Rome, une fois de plus, l'homme de confiance de Guillaume et du grand-duc de Bade, Henri Gelzer. Moitié théologien, moitié diplomate, autrefois directeur d'une importante revue protestante, il aimait beaucoup, de temps à autre, aller flairer l'air de Rome; il rêvait, dès 1873, de rencontrer au Vatican « un homme éclairé avec qui il pût causer intelligemment. » Au printemps de 1878, il estima qu'il avait trouvé cet homme : c'était le cardinal Franchi, secrétaire d'État du nouveau Pape. Franchi savait son Europe;

l'Allemagne, pour lui, n'était pas une terre inconnue. Il avait plus et mieux que l'esprit de conciliation ; il savait découvrir les formules, subtilement correctes, qui traduisaient en style curial, acceptable pour les canonistes, certaines exigences des pouvoirs civils; avant de se hâter de signifier un *non possumus*, il essayait de rédiger, à sa guise, avec les termes de son Église et toutes les nuances que cette Église impose, un *possumus* souriant, généreux, mais souriant avec dignité, et généreux avec fierté. Sur la recommandation du cardinal de Hohenlohe, Gelzer reçut bon accueil à la secrétairerie d'État. Franchi, prenant les devans, lui exprima le vœu d'une pleine entente, d'une entente rapide, sur la base de la bulle *De salute*, qui avait, en 1821, marqué l'accord entre la Prusse et le Saint-Siège. « Faites vite, faites vite, » conjurait le cardinal. Gelzer, non sans quelques suspicions, étudiait cette atmosphère imprévue; il croyait sentir que « les Jésuites, les ultramontains français, les évêques autrichiens, le cardinal Bilio » empêcheraient de faire vite; il soupçonnait Franchi de n'être si pressé que pour se ménager un succès personnel. Il y avait, près de Franchi, un prélat polonais, Czacki: que ferait ce prélat? C'était une énigme encore pour Gelzer; apparemment la présence de ce Slave ne rassurait qu'à moitié cet Allemand. Léon XIII lui faisait l'effet d'un homme intelligent, mais manquant de l'énergie nécessaire pour s'affranchir toujours des influences contraires. Telles furent les impressions un peu mêlées, un peu vagues encore, dont Guillaume, assurément, ne tarda pas à être averti.

Bismarck, lui aussi, avait son émissaire. Celui-ci opérait à Munich; il n'était autre que le comte Holnstein, grand écuyer du roi Louis II. Un soir de mars, dans le salon de l'archiduchesse Gisèle, Holnstein, qui généralement boudait aux robes violettes, vint causer avec le nonce Aloisi Masella. « Monseigneur, lui dit-il, nous devrions nous réconcilier contre l'ennemi commun, le socialisme. » Masella retint le propos ; et bientôt, de son côté, s'entretenant avec le baron de Soden, ministre de Wurtemberg à Munich, il lui faisait ressortir quels avantages aurait pour la Prusse la paix religieuse. Soden discutait, ne voulait pas que le nonce s'illusionnât, lui faisait comprendre qu'on obtiendrait malaisément l'abrogation des lois de Mai. Ne pourrait-on les laisser tomber en désuétude? insinuait Masella. Des propos en l'air n'engagent personne : ce sont ballons d'es-

sai. Le nonce de Munich excellait à les lancer. De Munich à Berlin, les racontars vont bon train ; et Bismarck fut vite mis au courant. Holnstein, le 31 mars, revit le nonce ; et ce fut de la situation religieuse qu'ils parlèrent. Il était vraiment souhaitable qu'elle se réglât ; Holnstein insistait, suggérait que le Vatican devrait s'adresser directement à Bismarck. Il y a une question délicate, continuait-il, celle des évêques déposés par l'État ; comment s'en tirera-t-on ? La question est douloureuse, reprenait Masella, mais non pas insoluble ; et le nonce alléguait qu'à toutes les preuves de courage qu'ils avaient déjà données, ces évêques pourraient ajouter un acte suprême : se sacrifier, pour faciliter une entente. Holnstein ne prit pas congé du nonce sans lui dire qu'il allait passer quelque temps à Berlin ; Bismarck allait avoir un second écho des conversations de Masella.

Léon XIII, que le nonce informait régulièrement, répondit en personne, le 17 avril, à la lettre impériale. Le Pape remerciait Guillaume et constatait que l'intervention de l'autorité papale était demandée par Sa Majesté l'Empereur. Il redisait que, « d'après une maxime incontestée de la sainte religion catholique, l'accomplissement le plus exact des devoirs religieux s'unit, quand aucun obstacle ne s'y oppose, à l'obéissance et au respect dû aux autorités et aux lois de l'État. » Mais en Prusse un obstacle existait, c'était la nouvelle législation. Léon XIII se plaignait, très sobrement, qu'elle eût altéré la divine constitution de l'Église, qu'elle eût créé des conflits entre le droit civil et le droit canon : de là, l'inévitable agitation, dans laquelle avaient été jetés les catholiques, acculés à l'alternative de désobéir aux lois de la Prusse, ou de désobéir à la loi de Dieu. Bismarck avait affecté, sous la signature de Guillaume, d'opposer la docilité des sujets catholiques à l'indocilité du clergé. Implicitement, par le choix même des termes, Léon XIII laissait comprendre qu'il n'admettait pas ce fallacieux contraste. A ses yeux, c'étaient « les catholiques, » c'étaient « les ministres de Dieu et le peuple catholique, » qui, lésés par les lois, étaient contraints de les enfreindre ; et tandis qu'on eût pu croire, à lire la lettre de l'Empereur, que la Prusse souffrait, tout simplement, d'une fronde ecclésiastique, Léon XIII laissait comprendre qu'il connaissait l'exacte réalité, le mouvement populaire sur lequel s'appuyait la résistance aux lois. Il demandait à l'Empereur de jeter un regard propice sur cette doulou-

reuse situation, et d'enlever l'obstacle qui empêchait les catholiques de concilier l'obéissance due à l'Église avec la soumission due au pouvoir civil. On y arriverait, disait-il, en rétablissant les articles de la constitution prussienne qui, de 1850 à 1873, avaient pleinement garanti la liberté de l'Église. Léon XIII en conjurait la justice de Guillaume ; il s'offrait à contribuer, pour sa part, à hâter l'apaisement, et promettait de veiller, ultérieurement, à ce que « l'accord entre les deux autorités suprêmes fût conservé et augmenté. » Ainsi Léon XIII réclamait, pour l'Église de Prusse, le même statut constitutionnel dont elle avait joui vingt-deux ans durant, et que la Chambre prussienne avait dû déchirer pour élaborer, à son aise, les aventureuses lois de Mai.

Ne voulant pas dire oui, Guillaume et Bismarck différèrent un peu de répondre non; et le comte Holnstein, repartant de Berlin pour Munich à la fin d'avril, eut mission de continuer à causer. « En un quart d'heure, monseigneur, disait-il à Masella, tout pourrait s'arranger; que n'allez-vous à Berlin? » Il laissait espérer qu'à l'égard même des évêques déposés, la Prusse, peut-être, se montrerait finalement plus complaisante qu'on ne le pensait à Rome. Masella fit remarquer qu'il était sans mission pour traiter les points très importans sur lesquels portait le litige, par exemple la question des lois de Mai. Holnstein, toujours caressant et toujours pressé, répliquait que de part et d'autre il suffirait de désirer s'entendre, que c'était là l'essentiel ; et puis, glissant à l'oreille du nonce un bon conseil, il lui insinuait que Windthorst et un certain nombre de membres du Centre exploitaient la question religieuse au profit de leurs passions politiques, que c'étaient des particularistes, hostiles à l'Empire, et qu'il importait beaucoup, aux yeux de Bismarck, que le négociateur du Saint-Siège s'abstînt de recourir aux bons offices de gens aussi suspects. Masella comprit, ce jour-là, de quoi rêvait Bismarck, d'une paix faite avec Rome par-dessus la tête de Windthorst.

Le Saint-Siège, prévenu, fut d'avis qu'il ne fallait pas laisser tomber la conversation : le nonce, alors, résolut de la poursuivre par écrit. Il observa, dans une note, que Bismarck, en ce moment même, désireux de régler les affaires des Balkans, avait résolu de prendre pour point de départ des négociations, non pas le traité de San-Stéphano, qui précisément faisait l'objet des discordes, mais le lointain traité de 1856 ; de même, concluait

Masella, on pourrait adopter, comme point de départ des conversations entre la Prusse et Rome, la bulle *De Salute*, par laquelle le Pape, en 1821, d'accord avec le roi de Prusse, avait organisé l'Église prussienne. De part et d'autre, on étudierait ce texte; le Saint-Siège examinerait quels changemens il y pourrait apporter pour agréer à Berlin; et la Prusse, en retour, par le fait même qu'elle entrerait dans une telle combinaison, serait amenée à abroger, implicitement, certaines dispositions des lois de Mai, sans qu'il fût nécessaire, pour cela, de procéder à leur revision. Masella, qui avait bien écouté Holnstein et qui l'avait compris, donnait en même temps l'assurance formelle « qu'en aucun cas les personnages politiques engagés dans le conflit ne seraient autorisés à participer aux négociations; » il protestait enfin du respect du Vatican pour les légitimes prérogatives de la suprême autorité civile. Ainsi faisait-il le geste d'arborer en face de Bismarck, sans appeler à la rescousse les membres du Centre, une bulle qui existait toujours, que la souveraineté prussienne avait jadis acceptée, et que la souveraineté papale était disposée à modifier, pour rendre la paix à l'Allemagne. La note, soigneusement étudiée, fut remise au comte Holnstein le 4 mai.

Mais à ce moment même, les rares prêtres prussiens qui, après les lois de 1875, avaient consenti à accepter encore un traitement du gouvernement, recevaient de Rome un avis fort troublant : la Congrégation du Concile, qui avait examiné leur cas, leur signifiait que, par une telle attitude, ils donnaient aux fidèles un sujet public de chagrin, et les invitait à déclarer publiquement, dans un délai de quarante jours, qu'ils ne se soumettaient pas aux lois de Mai et qu'ils ne comptaient plus émarger au budget. S'ils s'y refusaient, ils seraient *ipso facto* suspendus. A l'écart des diplomates, à l'écart de la secrétairerie d'État, le cardinal Caterini, préfet du Concile, avait lancé cette sommation. Il ne s'inquiétait pas de ce qui se mûrissait dans les chancelleries; il voyait des prêtres rebelles; il levait son bras pour les frapper. Il pouvait dire que, gardien de la discipline religieuse, cette discipline, seule, l'intéressait, et qu'il ne s'occupait point de politique. Mais nos actes font ricochet, et ces ricochets se prolongent, avec une logique qui nous déroute; et par l'effet de ce fatal mécanisme, le zélé cardinal faisait de la politique sans le savoir, comme, sans le savoir, M. Jourdain faisait de la

prose. Sans qu'assurément il en eût conscience, sa politique, tout involontaire, mettait en posture ennuyeuse le nonce Masella et le secrétaire d'État Franchi. Au nom du Saint-Siège, un fait de guerre se produisait, qui semblait démentir leurs premiers gestes de paix. Bismarck le fit remarquer, s'en plaignit à Masella par l'entremise d'Holnstein, se déclara très découragé; mais l'heure n'était plus où Bismarck aspirait à saisir l'Église en flagrant délit d'illégalité, et à la stigmatiser comme une rebelle. D'ailleurs, pour réduire cet incident à sa vraie portée, il suffisait d'interroger l'horizon des Sept Collines. Léon XIII, le 23 mai, recevant des pèlerins allemands, leur disait : « Que Dieu, touché de votre constance et des œuvres de votre foi, fasse que l'Église connaisse finalement des temps tranquilles, et qu'il advienne aussi, chose très désirée, que ceux qui à présent sont hostiles à l'Église, ou bien sentent sa vertu, ou bien, malgré eux, en connaissent la divinité et en éprouvent les bienfaits. » On n'entendait plus retentir, comme au temps de Pie IX, de foudroyans coups de tonnerre; l'atmosphère romaine était plus rassérénée, et l'éloquence de Léon XIII apparaissait nuancée, — nuancée comme certains arcs-en-ciel (1).

## II

Les hommes d'État présument beaucoup lorsqu'ils croient mener l'histoire, tout au plus préparent-ils les matériaux; puis, sur ces matériaux une force travaille, dont Dieu seul est le maître, et qui s'appelle l'imprévu. Le 12 mai 1878, l'imprévu fit son œuvre, à Berlin : un ferblantier, nommé Hoedel, visa l'Empereur sans l'atteindre. Ce coup de pistolet apparut à l'Allemagne politique comme la sanction des progrès socialistes; elle en fut affolée. Pour Guillaume, pour Bismarck, l'idée socialiste avait armé ce ferblantier; l'idée socialiste était la coupable. Bismarck télégraphia de Friedrichsruhe : « Il faut, contre les socialistes, une loi d'exception; » et Guillaume, quelques heures après, sortant du service divin, déclara devant ses ministres : « Ce qui importe,

(1) L'excellent résumé d'histoire que vient de publier sous le titre : *Histoire contemporaine*, M. Charles Moeller, professeur à l'Université de Louvain, nous révèle, d'après les papiers inédits du baron de Borchgrave que, durant ce printemps de 1878, les légations belges accréditées auprès du Vatican et de la Prusse servirent d'intermédiaires entre les deux puissances pour certains échanges d'idées.

surtout, c'est que la religion ne soit pas perdue pour le peuple. Prévenir un tel mal, voilà la principale tâche. » Le chancelier comptait, pour vaincre, sur la brutalité d'une loi spéciale; et l'Empereur comptait, lui, sur l'efficacité de la pensée religieuse: aux heures de trouble, où les consciences se livrent, les premiers mots qu'improvisaient leurs deux consciences révélaient la diversité de leurs natures. Ils allaient faire, l'un et l'autre, ce qu'ils avaient résolu; leurs deux programmes, d'ailleurs, ne s'excluaient nullement. Et l'application de ces deux programmes allait avoir une répercussion, indirecte mais réelle, sur les rapports entre la Prusse et l'Église romaine.

Car sauvegarder la religion, comme dernièrement encore une lettre du maréchal Roon, toute tremblante d'émotion, en avait supplié Guillaume, cela voulait dire, tout à la fois, faire régner Dieu dans l'école, et l'orthodoxie dans l'Église évangélique. Or, au début de l'année, comme les protestans orthodoxes de Minden se plaignaient, après tant d'autres, que Falk inclinât à multiplier les écoles où les confessions étaient mêlées, Falk avait éconduit leurs doléances, et Guillaume pensait que pourtant ils avaient raison, et que le caractère exclusivement confessionnel de l'école primaire était une garantie du règne de Dieu. Il trouvait, de plus en plus, qu'avec Falk pour gérant, l'établissement évangélique fonctionnait mal. Guillaume allait faire tout seul, et par lui-même, sa besogne d'évêque souverain; il affectait d'expédier au synode brandebourgeois des personnalités qui fussent d'une orthodoxie bien tranchante et presque agressive. Falk alors se sentait visé et malaisément supporté; il se défendait dans un mémoire; le bruit de sa retraite s'accréditait dans Berlin. Finalement, il restait, tolérait la nouvelle orientation de l'Église évangélique, griffonnait un rescrit où il recommandait aux instituteurs d'épargner aux bambins tout contact et toute lecture qui mettraient en péril leur vie religieuse. Mais on avait généralement l'impression que, par la volonté de Guillaume, la fortune politique de Falk approchait de son terme.

Guillaume était las, aussi, des nationaux-libéraux; il les avait tolérés, mais il ne les avait jamais aimés; et Bismarck, tout doucement, allait peut-être le débarrasser d'eux. Car, en déposant contre les socialistes un projet que les nationaux-libéraux ne pouvaient accepter, Bismarck acculait ses anciens alliés à un

péché contre la raison d'État : mécontent d'eux, déjà, pour d'autres raisons que l'Empereur, il tenait désormais une arme contre eux, et, le jour venu, il la manierait.

Un second coup de pistolet, le 2 juin, précipita leur châtiment : cette fois, l'Empereur était blessé; un homme d'une certaine culture, un *Herr Doktor* nommé Nobiling, l'avait mis, pour quelques mois, hors d'état de gouverner. Le prince Frédéric, son fils, prit momentanément le pouvoir. Naturellement, les attaques reprirent contre Falk, coupable, disait-on, d'avoir laissé monter le socialisme, et contre les nationaux-libéraux, coupables de n'avoir pas voulu le réprimer. Frédéric, qui honorait de son amitié quelques nationaux-libéraux, ne céda pas aux courans qui menaçaient de balayer Falk; mais il dut, sur le terrain proprement politique, céder aux impulsions de Bismarck, « Je les tiens, les coquins! s'écria le chancelier lorsqu'il apprit l'attentat de Nobiling, dissolvons le *Reichstag*. » Les coquins, c'étaient non les socialistes, mais les nationaux-libéraux.

Il expliqua très expressément, dans un *Mémoire* destiné aux divers gouvernemens de l'Allemagne, que leur prétention d'être toujours consultés était insupportable; que leur subordination aux élémens « progressistes, » aux élémens de gauche, était intolérable, et que s'ils continuaient, ils finiraient par le forcer de lutter contre eux. Il les accusait de vouloir le contraindre à les faire ministres, et à les laisser gouverner sans qu'il s'en mêlât : on le mettrait sur la table, lui Bismarck, comme une pomme véreuse servie pour la montre. Cela, il ne le voulait pas, et puisqu'ils manœuvraient pour se passer de lui, ce serait lui qui se passerait d'eux. Sa presse, au cours de la campagne électorale, fut, à leur endroit, malveillante et violente : des mots d'ordre s'essayaient, signifiaient au corps électoral qu'il fallait choisir entre Lasker et Bismarck. Il était naturel dès lors que leurs candidats fussent médiocrement bismarckiens. Bismarck épiait leur attitude, et de plus belle Bismarck se fâchait, et « plein de venin, plein de bile, » jetait feu et flamme contre eux.

Mais ce ministre des Cultes dont Guillaume avait paru préparer la disgrâce, et qui sous l'égide du prince Frédéric ne paraissait jouir que d'une trêve provisoire; et ces parlementaires nationaux-libéraux dont évidemment Bismarck avait assez et contre lesquels il déchaînait sa presse, n'avaient-ils pas été, quelques années auparavant, les plus actifs ouvriers du

*Culturkampf*, les plus assidus persécuteurs de l'Église romaine? Pour des raisons auxquelles cette Église n'était nullement mêlée, l'ascendant de ce ministre et l'ascendant de ces parlementaires chancelait, au moment même où, s'interposant toujours entre elle et l'État comme des obstacles, ils risquaient de supprimer les possibilités d'entente.

L'Église pouvait noter, aussi, que, dans l'exposé des motifs du projet de loi contre les socialistes, le haut fonctionnaire Hoffmann avait osé écrire : « Sans nul doute le *Culturkampf* et la façon dont il a été mené ont contribué autant et peut-être plus encore que l'agitation socialiste à léser l'autorité de l'État. » Y avait-il une grande différence entre le langage de Hoffmann et celui de Léon XIII? Et si, fugitivement, Rome et Berlin parlaient de même, pourquoi ne commencerait-on pas à s'écouter?

## III

Rome continuait, comme elle pouvait et là où elle le pouvait, de causer avec la Prusse. L'un des deux rois allemands dont la conscience relevait de Rome, le roi de Saxe, devait, le 20 juin, fêter ses noces d'argent. Quelques semaines avant, Masella avait su qu'il y serait le bienvenu ; et le Saint-Siège, consulté, avait tout de suite décidé qu'il devait prendre le chemin de Dresde. Masella prévint le comte Holnstein, lui dit qu'il serait heureux, là-bas, de présenter ses devoirs à l'Empereur ; le comte Herbert de Bismarck répondit bientôt à Holnstein qu'on était, à Berlin, satisfait de ce projet. La nonciature de Munich, le 9 juin, fut honorée d'une visite mystérieuse ; un colporteur s'y présenta, demandant à voir le nonce. Sous ce déguisement se cachait l'authentique successeur de ces princes électeurs qui, durant des siècles, avaient fait régner leur crosse sur Cologne et leur prestige sur tout le Saint-Empire. Melchers, en personne, déposé par l'État de son archevêché de Cologne, mais archevêque toujours aux yeux de l'Église, accourait de Hollande, bravant la prison, pour entretenir Masella, pour lui remontrer que Bismarck ne ferait jamais les concessions nécessaires, que la situation de l'Église ne changerait que sous le prochain règne, et qu'alors seulement, grâce à l'influence de la princesse Frédéric, l'Église serait laissée libre, en Prusse, comme elle l'était en Angleterre. Le nonce laissa dire, mais continua, quand même,

de préparer ses bagages à destination de Dresde, où l'expédiait le Pape.

Lorsqu'il y arriva, un fait nouveau s'était produit : cinq paragraphes fermes et denses, rédigés par Bismarck, recopiés et signés par le prince Frédéric, avaient été le 10 juin expédiés au Pape. La Prusse, par ce document, signifiait à Léon XIII qu'en rapprochant la lettre impériale du 24 mars et la lettre papale du 17 avril, on devait constater, entre les deux pouvoirs, une opposition de principes : d'une part, en effet, contrairement aux espérances de Guillaume Ier, Sa Sainteté ne recommandait pas aux serviteurs de l'Église l'obéissance aux lois de Mai; et d'autre part, aucun monarque prussien ne saurait accepter que la constitution et les lois de la Prusse fussent modifiées conformément aux dogmes de l'Église romaine, et qu'ainsi périclitassent l'indépendance de la monarchie et le libre jeu de la législation prussienne. Une lutte de principes était donc engagée; elle était même, depuis mille ans, plus sensible en Allemagne qu'ailleurs. Je ne puis la clore, déclarait le prince Frédéric; et Votre Sainteté, peut-être, ne peut pas la clore davantage. Il aurait préféré que des explications confidentielles rendissent inutiles ces remarques écrites; il ne pouvait, cependant, les différer plus longtemps. Mais une fois ces remarques faites, le prince Frédéric se déclarait tout prêt à traiter les difficultés, avec un esprit de conciliation, avec des sentimens favorables à la paix, fruit de ses convictions chrétiennes; et il exprimait l'espoir que là où une entente n'était pas possible sur le terrain des principes, « les dispositions conciliatrices des deux parties ouvriraient, pour la Prusse aussi, les voies pacifiques qui n'avaient jamais été fermées à d'autres États. »

Cette lettre marquait un grand pas : et l'invite qu'elle renfermait était plus importante, aux yeux de Rome, que le *non possumus* qu'elle affirmait. Le *non possumus*, que soulignait une allusion médiocrement opportune à la querelle des Investitures, marquait l'impossibilité pour la Prusse de subordonner ses lois à la volonté de Rome; sur ce point, le prince Frédéric n'était pas moins résolu que Bismarck. Mais l'invite qui succédait faisait entrevoir à Rome la possibilité proche ou lointaine d'obtenir certains remaniemens, certaines atténuations. C'était une nouveauté que cette invite; on avait fait les lois de Mai, cinq ans plus tôt, sans admettre Rome à parler; au-

jourd'hui l'on se tournait vers Rome, et on lui disait : Parlez.

On souhaitait, même, que Masella parlât tout de suite, et qu'il parlât à Bismarck lui-même. Il venait à peine de poser pied à Dresde, lorsqu'il reçut du comte de Solms, ministre de Prusse, communication d'une dépêche de Bismarck : le chancelier, désireux de converser avec un prêtre aussi « modéré, » avec un esprit aussi « objectif, » priait le nonce de pousser jusqu'à Berlin. Mais Masella fut prudent; il sentit que Bismarck, redoutant, pour son amour-propre d'homme d'État, l'ennui d'un voyage à Canossa, aimerait voir l'Église romaine faire tout d'abord le voyage inverse, le voyage de Berlin. La campagne électorale pour le renouvellement du *Reichstag* était dès lors ouverte : en paraissant à Berlin, le nonce du Pape eût singulièrement gêné les candidats du Centre; on aurait prétendu, dans la presse officieuse, qu'en renouvelant dans les *meetings* les revendications catholiques, ils troublaient l'atmosphère sereine, propice aux causeries d'un ministre et d'un nonce. Masella se déroba, objecta que les affaires balkaniques devaient être prépondérantes, pour le moment, dans les sollicitudes du chancelier; et tournant le dos à Berlin, il prit en gare de Dresde son billet pour Munich, avec une habile modestie.

Bismarck avait voulu transporter les négociations à Berlin; il avait échoué. Le Pape, répondant le 2 juillet à la lettre du prince Frédéric, exprimait le désir qu'elles eussent lieu à Rome. Mais envoyer à Rome un négociateur, c'était, pour Bismarck, aller à Canossa : à son tour, le vœu de Léon XIII échouait. Les deux puissances aspiraient à se tâter entre elles: mais chacune disait : C'est chez moi que l'on causera.

Une combinaison s'offrit : Bismarck, cet été-là, devait, pour sa santé, se rendre une fois de plus à Kissingen; Holnstein, le 16 juillet, vint dire à la nonciature de Munich que le chancelier se féliciterait beaucoup d'avoir, durant sa cure, une entrevue avec Masella. Quatre ans plus tôt, dans cette même station thermale, Bismarck, visé par le pistolet du tonnelier Kullmann, avait publiquement inculpé de cette tentative d'assassinat l' « ultramontanisme » lui-même; il y conviait à un rendez-vous, aujourd'hui, le représentant qualifié de cet ultramontanisme. Léon XIII autorisa le voyage de Masella. A la fin de juillet, le nonce et Bismarck se rencontraient. Ils connaissaient l'un et l'autre, déjà, le résultat des élections qui venaient de re-

nouveler le *Reichstag :* on conjecturait qu'après le second tour, Windthorst, qui, dans le précédent Parlement, disposait de 96 voix, pourrait compter sur 108; on constatait que les conservateurs, à demi hostiles aux lois de Mai, gagnaient une trentaine de sièges, aux dépens des nationaux-libéraux, champions de ces lois. Il semblait donc que les votes du peuple allemand dussent induire l'Église à beaucoup de confiance et Bismarck à un peu de condescendance; la réaction populaire contre la politique du *Culturkampf* s'accentuait. Mais la satisfaction de Masella fut soudainement troublée par un douloureux message; une mort subite, le 1er août, avait terrassé le secrétaire d'État Franchi. Privé de son chef, ignorant quel serait le successeur, Masella se sentait moins à l'aise, pour négocier.

Il avait un programme : Franchi l'avait rédigé sans pressentir, assurément, que ce programme était son testament. Masella s'y conforma. Ce que veut le Vatican, déclara-t-il tout de suite à Bismarck, c'est que le Cabinet de Berlin s'engage à ne plus poursuivre l'exécution des lois de Mai, et c'est qu'on retourne à l'état de choses fixé par la bulle *De salute* de 1821. Ce sont là questions de principe, interrompit Bismarck ; il persistait à penser que sur les principes on ne pouvait pas s'entendre, et ce qu'il voulait, c'était que Masella cherchât avec lui le moyen pratique de faire cesser au plus tôt la bagarre du *Culturkampf*. Les lois de Mai, il n'y tenait pas ; elles avaient été, racontait-il, faites contre sa volonté, alors qu'il était loin de ses collègues ; il qualifiait même d'absurde le droit que s'était arrogé le législateur de déposer des évêques. Mais quant à prendre, à brûle-pourpoint, des engagemens au sujet des lois de Mai, il s'y refusait. D'ailleurs, les propositions séduisantes affluaient sur ses lèvres : il offrait la conclusion immédiate d'un armistice avec amnistie complète pour la plupart des évêques déposés, pour les curés, pour les vicaires; il offrait le rétablissement des traitemens ecclésiastiques, le rétablissement des relations diplomatiques; mais il demandait que les évêques consentissent enfin, comme ils le faisaient en d'autres pays, à notifier au pouvoir civil les nominations des curés. Que l'Église eût un bon mouvement, et l'on pourrait plus tard, peut-être, nommer une Commission pour reviser les lois de Mai; on pourrait même, dans cette Commission, faire entrer un évêque. « Vous le voyez, concluait-il en riant, je suis tout prêt à faire un petit Canossa. »

Nationaux-libéraux et vieux-catholiques s'inquiétaient de ces longues et discrètes entrevues, sur lesquelles on ne savait rien. D'anxieux petits vers circulaient : « Est-ce Bismarck, est-ce Rome, qui a gagné le plus d'atouts? Seule, la nymphe des eaux thermales le sait : elle est fille discrète et silencieuse. » On n'était pas bien sûr, même, que la nymphe des eaux thermales partageât ce secret avec Falk, qui pourtant avait quelque titre à être informé. C'en est donc fait, s'écriait mélancoliquement à Vienne la *Nouvelle Presse libre*, de cet « épisode qui suscita les espérances nationales et qui renouvela le souvenir de la Réforme. Cet épisode finit sans gloire : ce fut la première campagne entreprise par le nouvel Empire; il était plein d'espoir en la commençant, et voici qu'il la perd, amèrement dégrisé. »

Mais le cardinal Nina, successeur de Franchi à la secrétairerie d'État, avait le jugement froid et détestait les conclusions rapides : il observait, lui, qu'en définitive la Prusse ne promettait qu'une trêve, et qu'elle ne s'engageait pas d'une façon ferme, même pour un avenir éloigné, à la revision des lois de Mai. Un télégramme parvint à Masella, lui donnant l'ordre de quitter Kissingen. Docile et peut-être un peu déçu, Masella prit congé; il implora, à la dernière minute, quelques faveurs insignifiantes pour les Ursulines silésiennes; Bismarck se cabra et refusa. « Je vous aurais accordé bien autre chose, si Rome avait voulu s'entendre, » déclara le chancelier. Il demeurait content de Masella, mais il se dépitait contre la Curie romaine. « Ce pauvre Masella, disait-il au ministre wurtembergeois Mittnacht, je pourrais lui dire : Malheureux, tu viens avec les mains vides. Qu'a donc la Curie à m'offrir? Est-ce que le Centre lui obéit? Il n'y a pas grand'chose à gagner : autrement j'irais un peu à Canossa. On se figure à Rome, tout à fait à tort, que je veux la paix à tout prix, et que j'en ai besoin. »

## IV

Ainsi consolait-il sa déconvenue, mais il sut bientôt directement, d'une façon sûre, ce qu'à Rome on pensait. Nina, dès le 11 août, lui faisait parvenir une lettre personnelle d'explications. Le cardinal développait cette idée qu'une trêve, n'excluant pas la législation actuelle contraire aux lois de Dieu et de l'Église, ne pourrait qu'être éphémère; que des conflits nouveaux, et

plus graves encore, en résulteraient; il espérait arriver, par une action commune avec Bismarck, à conclure une paix réelle et durable. Pas de trêve, mais une paix vraie, solide et durable, redisait Léon XIII lui-même dans le bref que, le 27 août, il adressait à Nina; et il ajoutait :

L'importance de ce but, justement appréciée par le sens élevé de ceux qui ont en main les destinées de l'Empire d'Allemagne, les conduira, nous en avons confiance, à nous tendre amicalement la main pour l'atteindre. Sans nul doute, ce serait une joie pour l'Église de voir la paix rétablie dans cette noble nation, mais ce ne serait pas une moindre joie pour l'Empire, qui, les consciences une fois pacifiées, trouverait, comme d'autres fois, dans les fils de l'Église catholique, ses sujets les plus fidèles et les plus généreux.

Ainsi Léon XIII, après Nina, répudiait l'idée d'une simple trêve, que Bismarck, à Kissingen, s'était leurré de faire accepter. C'était une déception pour le chancelier.

L'ancien ambassadeur Arnim, qui ne perdait pas une occasion de se venger de Bismarck, commentait avec cruauté les lents et lourds apprêts des négociations. « Le Nonce vient! » ainsi s'intitulait sa malveillante brochure, par une amusante allusion à certaine gravure populaire allemande : « Le lion vient, » qui représente toute une population s'affolant parce qu'un lion s'est sauvé d'une ménagerie. Arnim relevait, dans les écrits du théologien Perrone, certaines phrases véhémentes contre le protestantisme : le Pape les avait-il condamnées? Non. Eh bien! que le Pape les condamnât formellement, *ex cathedra :* alors un État protestant pourrait traiter avec lui. Mais jusque-là Arnim blâmerait tous pourparlers avec Rome : de part et d'autre, les points de vue lui paraissaient trop inconciliables; il demandait ce qu'on penserait d'un général russe, qui, nommé ambassadeur auprès de l'empereur Guillaume, voudrait commander deux corps d'armée prussiens; tous les prélats qu'on installerait dans une nonciature berlinoise, à une ou deux exceptions près, viseraient à gouverner le clergé de l'Allemagne. Le roi de Prusse, s'abouchant avec Masella par l'intermédiaire de Bismarck, faisait l'effet à Arnim d'un homme criblé de dettes, qui chercherait aide chez des usuriers, alors qu'il pourrait, gratuitement, trouver dans sa propre famille de braves gens avec qui parler. Ces braves gens, c'étaient en Prusse les sujets; le roi Guillaume, sur lequel pesait, de par la faute de

Bismarck, la responsabilité du *Culturkampf*, n'avait, d'après Arnim, qu'à causer avec eux directement ; et des concessions aux sujets auraient quelque chose de plus fier, de plus franc, de plus digne d'un Hohenzollern, que des marchandages avec Rome.

Bismarck laissait dire ; il laissait la caricature le représenter casque en tête, avec l'air d'un pompier anglais, patinant sur la glace avec le Saint-Père ; et persistant dans sa politique, il écrivait une longue épître au cardinal Nina, pour redire qu'il ne fallait pas exiger de mutuelles concessions de principes, mais nouer une bonne fois des rapports, et que les obstacles, ensuite, diminueraient d'eux-mêmes

## V

Bismarck, en cette fin d'été, fiévreusement courbé sur les statistiques du nouveau *Reichstag*, cherchait une majorité. Il avait en vue plusieurs besognes ; pour toutes, l'appui des conservateurs lui paraissait certain. Mais les conservateurs, à eux seuls, ne formaient pas une majorité : il lui fallait un appoint. Son premier soin, le plus urgent de tous, était de présenter un nouveau projet de loi contre les socialistes ; il demeurait inquiet du succès. Car, à cet égard, l'opposition du Centre était inflexible. Windthorst, très sincèrement, ne voulait aucunes lois d'exception, ni contre les rouges, ni contre les noirs ; et si tous les membres du nouveau *Reichstag* gardaient, à l'égard du socialisme, l'attitude qu'ils avaient eue en mai, Bismarck, une fois encore, courait vers un échec. La seule résipiscence qu'il pût espérer était celle des nationaux-libéraux : s'il parvenait à gagner leur appui, le projet de loi passait. Falk, au début de septembre, voyant à Gastein le chancelier, le trouvait incroyablement excité contre les nationaux-libéraux. Une histoire de complot s'était échafaudée dans son imagination. Il les accusait d'avoir voulu le renverser ; il accumulait les faits, multipliait les preuves ; la brouille, cette fois, semblait consommée. Il est des rayons de soleil qui semblent présager le beau temps et, derrière eux, amènent la pluie ; les éclats de colère de Bismarck étaient, en sens inverse, aussi fallacieux. On attendait une tempête, et c'était une bonace qui se préparait. Bismarck, en quittant Falk, le priait d'aller causer de sa part avec Bennigsen. La subtile et curieuse étude que l'on

pourrait faire sur les colères bismarckiennes ! A bon escient et bien délibérément, Bismarck projetait de se mettre en rage : l'accès de fureur, à certaines heures, était un moyen pour sa politique. Mais d'avoir à se mettre en rage, de se heurter à des obstacles qui valaient la peine qu'il s'y mît, était-ce acceptable, était-ce tolérable pour un Bismarck? Assurément non; on lui faisait ainsi perdre son temps, et ses forces, et sa dignité. Et s'échauffant, peu à peu, contre l'obligation même où il était de jouer la colère, Bismarck, pour tout de bon, se fâchait, déblatérait, tempêtait : il avait concerté une manifestation factice ; et voilà qu'au galop, la colère venait, non pas celle qu'il avait calculée, mais une autre, plus naturelle, plus vraie, plus capricieuse aussi, une colère qui ne calculait pas. Il reprenait enfin son personnage en même temps que son sang-froid, et savait admirablement, — c'était la troisième phase de cette demi-comédie, — faire savoir, là où il était bon qu'on les sût, les récentes turbulences de sa vilaine humeur.

L'heure était propice, alors, pour ceux qu'il avait visés, d'aller le voir, et de causer avec lui, docilement, comme au lendemain d'une grande peur. Ainsi fit Bennigsen, en ce même mois de septembre. « Ce n'est pas nous qui commencerons le combat, » disait-il à Hohenlohe, et Hohenlohe, le 16 septembre, écrivait à Bismarck ce propos. Le lendemain, Bennigsen voyait le chancelier, qui lui donnait les assurances les plus amicales, et qui lui glissait même : « Je ne puis m'appuyer que sur les nationaux-libéraux. » Caresses et brutalités étaient si savamment dosées, que Bennigsen finissait par capituler : ce fut Bennigsen et ce furent les nationaux-libéraux qui, revenant sur leur vote du mois de mai, assurèrent le succès de la loi d'exception contre la propagande socialiste. En les inculpant de toutes sortes d'horreurs, Bismarck avait obtenu d'eux, finalement, un acte d'obéissance.

Ils ne gardaient, pourtant, leur importance et leur prestige, que tant que leur obéissance était nécessaire : Bismarck se servait d'eux, mais ne s'engageait plus avec eux. Guillaume, en décembre, reprenait l'exercice actif du pouvoir. Il avait, durant sa longue convalescence, réfléchi mûrement ; il avait pris le temps de laisser parler en lui sa conscience et de se laisser tourmenter par cette voix grondeuse. Sa conscience lui avait redit que dans l'école, Dieu devait être à l'honneur ; et Guillaume,

tout de suite, haranguant la municipalité de Berlin, puis les instituteurs de Berlin, déclarait qu'il fallait beaucoup plus de profondeur, beaucoup plus de sérieux, dans l'éducation religieuse, et que ce qu'il y avait de plus important, c'était la religion. Sa conscience lui avait redit, non moins vigoureusement, qu'il fallait que dans l'Église dont il était le chef on recommençât à croire au Christ; que les prédicateurs de la cour, Koegel, Baur, Stoecker, les pasteurs préposés à la vie de son âme, croyaient au Christ, eux; et qu'il ne devait pas permettre, lui chef de l'Église évangélique, que les conseils-directeurs de cette Église, préposés à la vie religieuse de son peuple, fussent, tout au contraire, composés exclusivement, ou presque exclusivement, de gens qui ne croyaient plus ou qui croyaient mal; aussi Guillaume exigeait-il, tout de suite, que Baur et Koegel devinssent membres du Conseil suprême évangélique. Falk, une seconde fois, faisait mine de partir; son œuvre scolaire était contestée; son action sur l'Église évangélique était combattue par le chef même de cette Église; son influence politique recevait publiquement une seconde blessure, dont elle ne devait pas se relever, et lorsque, au *Landtag*, un député vint demander à Falk s'il n'y avait pas un changement d'orientation dans le Conseil suprême, Falk demeura dans un silence gêné, ulcéré.

## VI

Mais il y avait un terrain sur lequel l'infortuné ministre et ses alliés nationaux-libéraux demeuraient encore les maîtres: c'était celui du *Culturkampf*. Du moment qu'avec Rome les pourparlers étaient stagnans, Falk mettait sa gloire à appliquer les lois, et à le dire; les nationaux-libéraux applaudissaient, la majorité de la Chambre prussienne approuvait. Falk redevenait fort, quand le Centre attaquait Falk. Le Centre, au lendemain du conclave, avait décidé de ne diriger contre Bismarck aucune opposition systématique, et d'éviter autant que possible tout ce qui risquait de l'offenser : Schorlemer-Alst et quelques autres avaient eu, contre cette décision, des accès de mauvaise humeur; mais durant tout l'été elle avait été fidèlement observée. Lorsqu'il fut évident, à l'automne, qu'entre Bismarck et Léon XIII tous propos étaient décidément interrompus, les populations catholiques redemandèrent que dans l'enceinte du *Landtag*

leurs avocats naturels reprissent une voix. Ce désir était d'autant plus légitime, que dans l'état-major du *Culturkampf* certaines propositions étaient lancées, contre lesquelles les catholiques avaient besoin d'être armés. Telle, par exemple, l'étrange idée qu'expliquait longuement, dans un livre intitulé *Lutherus Redivivus*, le théologien « libéral » Baumgarten. Il voulait que l'Empire allemand, parlant un bon allemand, bien net et bien brutal, interpellât les sectateurs du papisme, et qu'il leur dît : « De votre propre aveu, vous êtes, pour le temps et l'éternité, enchaînés, en conscience, à un maître étranger, qui n'a jamais été l'ami de l'Allemagne ; tout ce que par ailleurs vous pouvez garantir et promettre est subordonné à cette profession de foi ; donc vous pouvez, si vous le voulez, aller et venir parmi nous, agir, organiser des messes et des pèlerinages ; mais devenir citoyens de l'État allemand, cela, non ! » Il y avait, au regard de Baumgarten, une incompatibilité entre les devoirs du catholique et les devoirs de l'Allemand : la privation des droits civiques devait sanctionner cette incompatibilité

En dehors même de ces menaces, les détresses présentes offraient un spectacle dont s'indignaient les catholiques et qui leur paraissait crier vengeance : ils voyaient les bourgmestres, les instituteurs, les fonctionnaires, menacés dans leur liberté de conscience et frappés par l'État pour obéissance aux lois de l'Église ; la mort de l'évêque d'Osnabrück réduire à trois le nombre des évêques prussiens ; l'huissier pénétrer chez l'évêque de Culm pour lui réclamer une amende de 17 500 marks, et faire une ridicule saisie dont le produit net, tous frais payés, descendait à l'incroyable chiffre de 10 pfennigs ; les gendarmes transporter un vicaire récidiviste dans une île à demi sauvage de la Baltique où l'accueillaient les sarcasmes et les menaces d'une populace ignorante ; les tribunaux perdre leur temps à multiplier les amendes contre l'insaisissable cardinal Ledochowski. Huissiers, gendarmes, tribunaux étaient comme engrenés dans le mécanisme que les années 1873 et 1874 avaient mis en branle ; ces inévitables cruautés leur étaient imposées par les lois ; les lois donc étaient mauvaises, et sans cesse il le fallait dire, les catholiques l'exigeaient. La presse bismarckienne, alors, criait qu'ils voulaient entraver l'entente avec Rome ; une caricature perfide montrait les chefs du Centre, debout, abrités tous ensemble sous un vaste chapeau de Jésuite, faisant barrière entre

Bismarck, qui achevait un geste de surprise, et Léon XIII, qui ébauchait contre ses fidèles un geste de mécontentement. Après avoir, sous Pie IX, reproché sans cesse aux membres du Centre d'être un parti purement religieux, une coterie sujette de Rome, et de se comporter en marionnettes du Pape, on leur reprochait, à présent, de n'être point assez bons papistes, de faire acte de politiciens médiocrement soucieux de la volonté papale, de rester des militans, alors que Léon XIII se montrait pacifique, et d'avoir, ou peu s'en fallait, des allures de révoltés.

Le Centre laissait dire : il se considérait comme chargé d'un rôle dans la lutte religieuse, et il allait le montrer. Le 3 décembre 1878, Windthorst, au *Landtag*, proposa le rétablissement des articles 15, 16 et 18 de la constitution prussienne, dans la teneur qu'ils avaient antérieurement à 1873; le 11 décembre il réclama l'abolition de la loi de 1875 qui frappait les ordres religieux. Cette seconde motion fut immédiatement discutée. L'État grossissait de 1 384 000 marks le budget de l'instruction, pour combler les vides qu'avait laissés l'émigration des sœurs enseignantes : un jeune *debater* du Centre, expert à manier les raisons et les chiffres, M. Julius Bachem, chicanait Falk sur ce gaspillage. Falk devait reconnaître que la motion présentée par Windthorst était une motion populaire; et non sans dépit, Falk disait au Centre : Vous avez bien choisi votre terrain. Mais passant à l'autre proposition, qui tendait au rétablissement des trois articles constitutionnels, il notifiait, de son verbe impérieux : Ce n'est pas possible; rétablir ces articles, ce serait supprimer toute la législation récente. « Ce que vous suggérez au gouvernement, ricanait-il, c'est l'idée d'une paix qui impliquerait sa subordination absolue. Ces propositions-là se font à un adversaire qui gît à terre, renversé, pieds et poings liés, non à un adversaire qui se tient debout et qui reste debout. » Il induisait qu'en demandant une telle paix, le Centre témoignait ne pas vouloir la paix. Le gouvernement, lui, avait mené la lutte, non pour la lutte elle-même, mais en vue de la paix, d'une paix qui pourrait s'étudier, — depuis longtemps le chancelier l'avait prévu, — lorsqu'on aurait un Pape pacifique. Ce Pape, nous l'avons, constatait Falk; « la lettre du prince impérial à Sa Sainteté marque la base de la paix : il s'agit d'écarter de la discussion les questions de principe, qui entraînent des oppositions de principe. » On devait, d'après lui, envisager, tout

de suite, les points où l'accord était possible sans porter préjudice, soit aux lois de l'État, soit aux principes de l'Église, et c'était déjà un assez vaste terrain. D'un concordat, il ne pouvait être question; mais cependant, continuait-il, « si de part et d'autre la volonté loyale existe, d'arriver à une paix, on pense, — et c'est une opinion très répandue, — que la paix peut venir vite, qu'elle sera là, peut-être, dans quelques semaines. » Que d'ailleurs cet optimisme fût justifié, Falk, personnellement, n'en était pas très sûr; il expliquait que le messager de la Curie, si pacifique fût-il, serait toujours porteur d'exigences de la Curie; qu'une paix qui reposerait sur l'abdication de l'État serait précaire et mériterait d'être stigmatisée; que le gouvernement ne s'occuperait pas de changer les lois, avant que l'avènement de la paix ne fût garanti, et qu'agir autrement passerait, devant l'opinion, pour un acte de faiblesse. Assurément, Falk ne cachait pas que la situation du gouvernement demeurait difficile; que même parmi ses amis, certaines voix s'élevaient pour aspirer à la pacification; que lui-même la désirait très instamment, oui, très instamment. « On voit dans le pays, confessait-il, beaucoup d'effets fâcheux du *Culturkampf;* on voit des mesures qui peut-être ne devraient pas toujours être si rigoureuses, mais qui, dans les circonstances données, ne peuvent être que rigoureuses. » Mais il proclamait, sur un ton d'arrogante impénitence, que « précisément la possession des lois de Mai était pour le gouvernement une nécessité inévitable, s'il voulait, surtout, arriver sérieusement à une paix féconde. » Et son dernier mot avait l'allégresse et l'audace d'une devise : « Tenir bon, s'écriait-il, même contre le courant. » Serrant Falk de près, Windthorst lui répondait : La garantie que vous demandez pour rendre possible la conclusion de la paix, ce serait que le Centre se rendît à votre merci; et Windthorst profitait du discours de Falk pour faire certaines déclarations et certaines distinctions qui visaient à trouver un écho, non point seulement dans la Chambre, non point seulement dans le peuple, mais à Rome.

Ma première déclaration, disait-il, celle pour laquelle je possède l'adhésion, non seulement de mes collègues du Centre, mais de tous les catholiques de Prusse, la voici; si le gouvernement et la Curie parviennent à un accord, nous saluerons cet accord d'un véritable *Te Deum*. Absolument et complètement, nous nous soumettons aux conditions de l'accord, même si nous pouvions croire que, par amour pour la paix, trop de concessions auraient été faites à l'État. Il ne doit, là-dessus, subsister aucun doute.

Ainsi Windthorst et l'Allemagne catholique disaient *amen*, d'avance, à ce que Léon XIII déciderait avec Bismarck au sujet de l'Église d'Allemagne, comme naguère ils avaient dit : *Non possumus*, à ce que Bismarck avait décidé contre Pie IX.

Windthorst, ensuite, expliquait ce que serait, dans les questions proprement politiques, l'attitude du Centre. Non pas qu'il pût à l'avance, dans le détail, indiquer comment il voterait; il pouvait du moins donner ces deux assurances, que les membres du parti voteraient toujours d'après leurs convictions, et que, dans les discussions où les questions de principe seraient en jeu, ils feraient toujours flotter en l'air, dussent-ils être seuls à le porter, « le drapeau de la liberté civique. » Mais entre ces deux promesses, l'habile machiniste politique intercalait une phrase qui, si furtive fût-elle, était dite pour être entendue :

Il est une chose, insinuait-il, dont tout homme intelligent devrait se rendre compte : si c'en était fini des malencontreuses luttes religieuses, si nous avions pu ramener les esprits à un certain calme, si nous apercevions que l'État entretient des sentimens bienveillans même pour ses sujets catholiques, alors, là où nous pourrions être indécis sur l'attitude à observer, nous serions volontiers enclins à nous ranger du côté du gouvernement.

Bismarck était prévenu : il y aurait des cas où le Centre, si Bismarck le voulait et le méritait, se prêterait à lui, pour faire triompher ses volontés.

Le Pape et le chancelier savaient désormais à quoi s'en tenir : le Pape pouvait être sûr, dans les questions religieuses, de l'obéissance du Centre ; et le chancelier, s'il donnait satisfaction au Pape et au Centre sur le terrain religieux, pouvait espérer de ce parti certaines complaisances politiques. Windthorst s'amusait ensuite à persifler ceux qui naguère accusaient les hommes du Centre d'obéir à Pie IX comme des cadavres et qui maintenant souhaitaient qu'une immixtion de Léon XIII dans les affaires prussiennes mît un terme à la prétendue rébellion de ce parti. « En agissant à votre gré, leur signifiait-il, la Curie justifierait le reproche de vouloir prendre sa part du gouvernement de l'État. Mais c'est là un rôle auquel la Curie n'aspire en aucune façon. » On avait affirmé, à tort, que Pie IX dirigeait le Centre, et l'on s'en était plaint ; on allait se plaindre, bientôt, que le Centre demeurât soustrait à la direction de Léon XIII. Windthorst conjurait les adversaires du Centre d'avoir quelque

logique ; et sa parole, étonnamment souple, venait doublement au secours de la Papauté, puisqu'il la déchargeait du reproche d'ingérence politique, articulé sous Pie IX par les journaux bismarckiens, et puisqu'il la mettait en garde contre les fallacieux appels que ces mêmes journaux, incohérens à force d'audace, commençaient d'adresser à l'ingérence de Léon XIII. La motion même qui avait été l'occasion de ces discours, et qui visait au rappel des ordres religieux, fut repoussée ; mais, au soir du 11 décembre 1878, grâce à Windthorst, on savait, à Rome et à Berlin, ce que serait le Centre et ce qu'il ferait, dans cette ère nouvelle qui paraissait avoir tant de peine à poindre.

Il semble que Léon XIII voulut intervenir en personne, de la façon dont un Pape peut intervenir, dans les passionnans dialogues qui se croisaient entre Falk et Windthorst : il intervint à la veille de Noël, par une lettre qu'il adressait à l'archevêque Melchers. Cette lettre rejoignait Melchers, non point dans la ville de Cologne, que Dieu lui avait assignée comme séjour, mais dans l'exil, que les lois de Bismarck lui imposaient. Léon XIII y définissait le programme de son pontificat : ramener les princes et les peuples à la paix et à l'amitié avec l'Église. Il rappelait que son regard et ses efforts s'étaient déjà tournés vers l'Allemagne : quel en serait le résultat, Dieu seul le savait. Mais quel que fût ce résultat, Léon XIII continuerait d'offrir son secours à la société humaine, menacée au point de vue religieux, au point de vue social, par des doctrines perverses et par les plans extravagans d'hommes impies. Il redisait les infortunes des catholiques allemands : les pasteurs de l'Église condamnés ou bannis, le sacerdoce entravé, les congrégations dispersées, et toute éducation, même celle des clercs, soustraite au contrôle épiscopal. Il priait Melchers et ses collègues de l'aider dans son œuvre et de veiller à ce que leurs fidèles fussent soumis à l'Église et à la loi de Dieu, ajoutant qu'en vertu même de cette docilité, ils obéiraient aux lois compatibles avec leur foi et se montreraient dignes, ainsi, d'obtenir les bienfaits de la paix. Et le Pape réclamait des prières, pour que le Dieu qui tient en sa main les cœurs des rois déterminât le glorieux et puissant Empereur, et les hommes influens qui l'entouraient, à apporter une plus grande douceur dans leurs actes de gouvernement. C'était une lettre pacifique : les allusions à Guillaume, à Bismarck, aux ravages de la marée socia-

liste, au devoir d'obéissance des sujets, devaient être agréables à Berlin. Mais elle était adressée à un prélat que Berlin ne voulait plus connaître, sinon comme récidiviste, et que Rome, elle, connaissait toujours : ainsi, tandis que la lettre invoquait l'entente, et la demandait, d'ailleurs, à Dieu plutôt qu'aux hommes, la suscription même de l'enveloppe évoquait l'un des épisodes les plus graves du conflit. Léon XIII aurait pu écrire à l'un des prélats que la Prusse reconnaissait encore; mais il avait tenu à écrire au chef de la hiérarchie prussienne, quoi que la Prusse eût fait de ce prélat, et quoi qu'elle pensât de lui. La presse nationale-libérale ne s'arrêta pas à ce détail; elle préféra conclure, de certains commentaires artificieux, que Léon XIII, dans cette lettre, avait voulu censurer le Centre.

Le Centre ne se sentit ni censuré ni gêné, et prolongea contre Falk sa campagne d'escarmouches. En janvier et février 1879, ce fut surtout à l'œuvre scolaire de Falk qu'il s'en prit. En Silésie, une circulaire officielle venait de dénoncer l'immoralité des jeunes instituteurs, leurs visées, leurs habitudes d'ivresse, leurs jurons : Schorlemer exploitait ce document, et demandait des comptes à Falk. Tels maîtres, tels écoliers : Windthorst faisait remonter le mal jusqu'à la loi de 1872 sur l'inspection scolaire; il montrait la jeunesse devenue sauvage... « Je suis convaincu, disait-il tranquillement, que Falk n'a pas voulu cela, mais autre chose est une intention, autre chose, un résultat. » Falk, sûr de lui, sûr de son œuvre, opposa nettement son système scolaire au système de son prédécesseur Mühler, du ministre conservateur que Guillaume avait regretté.

Falk avait encore avec lui la majorité du *Landtag;* et les débats sur la politique scolaire, comme les débats sur la politique ecclésiastique, étaient, en somme, assez platoniques. Mais l'apologie de son œuvre, à laquelle le Centre l'avait acculé, témoignait à Guillaume Ier que dans la personne de Falk il avait affaire à un ministre incapable de résipiscence, incapable même d'évolution. Les discussions religieuses de décembre avaient, grâce à la souplesse de Windthorst, laissé flotter dans l'esprit de Bismarck cette pensée, qu'un jour le Centre pourrait lui prêter concours; les discussions scolaires de janvier et de février affermissaient dans l'esprit de Guillaume cette conviction, que Falk était un péril.

## VII

A l'écart de ces joutes oratoires, Bismarck faisait travailler, dans le secret, quelques commissaires industrieux. Ils alignaient et discutaient de longues suites de chiffres : c'était la série des nouveaux droits douaniers, que Bismarck voulait proposer, sans retard, à l'approbation du *Reichstag*. Il comptait insister, en même temps, comme il l'avait déjà fait inutilement en 1878, pour le vote d'un impôt sur le tabac. Il risquait là une grosse partie politique; il en sentait toute l'importance, il devinait quels obstacles il aurait à déjouer, quelles alliances à chercher. Il s'y était décidé dès le 22 février 1878, à l'heure, observe l'historien Max Lenz, où sans doute il avait en main, déjà, la première lettre de Léon XIII à l'Empereur; lentement, mûrement, à longue échéance, et devinant toutes les possibilités qui pouvaient succéder à une telle lettre, il avait préparé l'échiquier nouveau sur lequel il avait la ferme volonté de vaincre. Un groupe protectionniste s'était, en avril 1878, constitué au *Reichstag* : très grossi par les élections de juillet, il comprenait 204 membres, les uns conservateurs, les autres appartenant au Centre. Tel devait être, dans ce débat, le noyau de la majorité bismarckienne.

Ainsi s'annonçait, entre Bismarck et le Centre, la proximité d'une collaboration : si l'on veut un revirement économique, criaient joyeusement les *Feuilles historico-politiques* de Munich, on aura besoin de l'appui des catholiques. Bismarck songeait, sans doute, à s'assurer plus formellement cet appui, lorsque au printemps de 1879 son ministre Werthern, jetant à la nonciature de Munich un adroit coup de sonde, disait au nonce Masella qu'on serait heureux de l'accueillir à Berlin, dans l'été, comme envoyé extraordinaire de Léon XIII, pour les noces d'or de l'Empereur. L'attitude très nette prise par Masella contre les catholiques intransigeans, ardemment particularistes, qui formaient à Munich le parti du docteur Sigl, n'avait pu demeurer inaperçue du gouvernement prussien : un bon accueil, assurément, l'attendait à Berlin. Mais le nonce répondit que les pourparlers entre Rome et la Prusse étant jusqu'ici restés infructueux, cette démarche prélatice à la cour prussienne risquerait d'être incomprise. Bismarck, pour achever de gagner

les hommes du Centre, devait se passer de l'appui du Pape; aussi n'avait-il qu'une demi-sécurité. « Leur adhésion, disait-il le 12 mars, est moins sûre que celle des conservateurs, car d'autres considérations interviennent. »

Lorsqu'on apprit, au soir du 31 mars, que Windthorst, pour la première fois depuis dix ans, s'était rendu à la chancellerie pour converser avec Bismarck, on augura qu'ils avaient dû causer de cette « adhésion » et de ces autres « considérations. » Windthorst avait sollicité l'audience pour traiter avec le chancelier des intérêts de l'ancienne reine de Hanovre; mais tout faisait supposer que les deux interlocuteurs avaient dû se hâter vers un autre terrain. Ils ne racontèrent ni l'un ni l'autre ce qu'entre eux ils s'étaient dit. Quelques jours avant, une feuille drolatique, accoutrant Bismarck en preneur de rats, l'avait représenté jouant, sur une trompette, la mélodie des droits protecteurs; et, derrière lui, attirés par cet appât : « Paix avec Rome, » les membres du Centre se pressaient. Était-ce là, par hasard, un croquis prophétique de la soudaine entrevue du 31 mars? On se le demandait, on ne le savait.

Les bons plaisans observaient que le 31 mars était tout proche du 1er avril, cette annuelle journée des dupes. Mais on devint plus grave, plus attentif lorsque, le 4 avril, on vit la *Germania* déclarer : « Dans les questions les plus importantes, les plus brûlantes de l'heure actuelle, le Centre est le parti qui fait pencher la balance. Ces catholiques allemands, que l'on considérait comme des ilotes, ces députés que l'on appelait la fraction Kullmann, voilà qu'ils forment, à présent, le centre de la constellation politique. » Les nationaux-libéraux s'alarmaient : tout ce qu'il y avait de vraisemblable dans cet imprévu leur faisait peur. Windthorst avait-il réclamé quelque chose? Windthorst avait-il obtenu? Ce géant et ce gnome, qui soudainement échangeaient des politesses, occupaient beaucoup les dessinateurs. L'un d'eux montrait Windthorst, avec un minois de vieille coquette, lutinant Bismarck, et le chancelier, à demi protecteur, à demi excité, lui murmurait à l'oreille les vers de Heine : « Ne me compromets pas, ma belle enfant; ne me salue pas sous les Tilleuls: quand nous serons chez nous, tout se trouvera bien. »

Mais le 3 mai, ce fut bien autre chose : la « belle enfant, » décidément, devint compromettante. Le chancelier donnait

une soirée parlementaire; Windthorst y parut. Son entrée provoqua l'émotion. Tous les regards s'attachaient à lui : myope, il ne les voyait pas, mais il les sentait. Le chancelier se hâta vers lui, soutint sa marche à travers le salon, le présenta aux dames; et puis ils causèrent longuement, avec le comte Flemming, un député national-libéral, en tiers. On parla de bière et, faisant un jeu de mots au sujet de la bière dite des Franciscains, le chancelier dit en riant : Le vent de Rome a tourné, les Franciscains m'envoient maintenant ce qu'ils ont de meilleur. On parla du Bowle de mai, un autre excellent rafraîchissement. Précisément Bismarck avait en main un verre de Bowle ; il en renversa quelques gouttes sur son interlocuteur. Alors, en présence de toute l'Allemagne politique, le chancelier, saisissant une serviette, courba sa haute taille pour essuyer lui-même le petit guelfe; la princesse de Bismarck survint, aida l'opération. A la vue de ce singulier groupe, un député murmurait : Dans quelle singulière constellation nous trouvons-nous ! On plaisantait : députés de toutes nuances saluaient Windthorst comme le chef d'une fraction nouvelle, où ils entreraient. On voulait savoir ce que Bismarck lui avait dit, et Windthorst répondait avec la dignité d'un augure : *Extra Centrum nulla salus.*

Au *Reichstag*, le 8 mai, le national-libéral Bamberger osait constater que ce n'était pas le Centre qui passait dans le camp du chancelier, mais le chancelier qui passait du côté du Centre. Alors Windthorst relevait la remarque; il la confirmait avec une insistance maligne ; il faisait observer qu'en effet le manifeste protectionniste des 204 était antérieur à l'évolution gouvernementale. Cependant, que le Centre fût devenu, comme le soutenait Bamberger, le noyau de l'armée bismarckienne, cela, Windthorst le niait. « Assurément, rien ne nous serait plus agréable, disait-il, que de combattre toujours aux côtés de M. le chancelier. » Il parlait avec un sourire, et puis survenaient les paroles amères : « Tant que se prolonge la détresse du peuple, tant que nos évêques sont en exil, tant que dure le veuvage de plus de mille paroisses, tant que le culte et les sacremens sont des délits, nous garderons, vous le comprendrez, la position que nous avons prise. » Mais sans retard, au refus de désarmement succédait une esquisse de caresse :

Cela ne nous interdit pas de voir avec satisfaction qu'il y a un domaine où nous puissions, de toute notre énergie, soutenir au moins partielle-

ment M. le chancelier. J'espère que par là M. le chancelier verra combien il était peu équitable de nous considérer comme des ennemis de l'Empire. Allant plus loin, j'espère qu'il voudra s'émanciper de ses bureaux, en ce qui regarde les questions religieuses, comme il s'en est émancipé pour les questions économiques, et qu'il mettra le Centre en mesure de soutenir absolument et en toute circonstance le gouvernement; mais à présent le Centre ne peut pas soutenir ce qui détruit nos intérêts les plus saints, les plus chers.

Ce discours pris en bloc, avec tous ses replis, avec toutes ses réticences, laissait comprendre que pour le débat douanier, la « constellation politique nouvelle » était formée. Mais elle serait éphémère; la rendre plus stable, plus permanente, cela dépendrait de la volonté de Windthorst, et de la politique ecclésiastique du chancelier.

Cette permanence, cette stabilité, n'étaient intéressantes que pour après-demain; Bismarck en tout cas, pour demain, était sûr du Centre. La Commission douanière, nommée le 14 mai, et qui comprenait 18 protectionnistes contre 6 libres-échangistes, élut un conservateur comme président, et puis, comme vice-président, Franckenstein : le Centre, pour la première fois, prenait place au bureau d'une importante commission du *Reichstag*. Quelques jours se passaient, et c'était dans le bureau même de cette Assemblée que, d'un bond soudain, Franckenstein pénétrait; il obtenait une vice-présidence, à côté du nouveau président Seydewitz, conservateur, connu par ses votes contre le *Culturkampf*. Les nationaux-libéraux disparaissaient du bureau du *Reichstag :* Herbert de Bismarck avait pris une part active à ce petit coup d'État. La *Nouvelle Presse libre*, de Vienne, renonçait à comprendre : elle voyait les hobereaux et les Romains rentrés en faveur, les libéraux débordés, et exclus de toute coopération au développement de l'Empire; il y a cinq ans, gémissait-elle, quiconque eût prévu un tel changement aurait passé pour fou: aujourd'hui, le fou, c'est celui qui parle encore sérieusement du parlementarisme allemand.

Le Centre acceptait, coquettement, les grandeurs vers lesquelles on le hissait; il était, en principe, partisan du revirement économique, c'était chose entendue. Mais non moins coquettement, il faisait des réserves de détail, il arguait de certaines impossibilités; il ne voulait pas de lois fiscales qui fortifiassent, dans l'Empire, les courans unitaires, et par lesquelles

l'autonomie des divers États pût être lésée. Une amusante illustration, au début de juin, montrait Windthorst marchandant un peu ses bonnes grâces ; on le voyait sur un rocher, serrant contre ses courtes jambes les pans de sa redingote ; et Bismarck éperdu tendait les mains pour s'y accrocher ; mais les pans ne flottaient pas, ne se livraient pas ; et Windthorst lui jetait ce mot : « D'autres s'y sont déjà accrochés ! » allusion maligne au terrible outrage que cinq ans plus tôt Bismarck avait fait à cette redingote en criant, en plein *Reichstag*, que l'assassin Kullmann y était suspendu. Les semaines s'écoulaient en manèges, durant lesquels Windthorst était ironiquement expectant, et Bismarck, au contraire, très remuant, et tout à la fois défiant du Centre et très empressé pour le séduire. Bennigsen, au nom de quelques nationaux-libéraux, s'essayait à trouver un compromis pour rentrer dans la majorité bismarckienne, moyennant quelques sacrifices aux nouvelles idées économiques du chancelier. Si la tentative eût réussi, l'Église, sans doute, eût encore payé les frais de l'entente. Mais la tentative échouait ; Bismarck, définitivement, traitait avec le Centre. Ce traité s'appela la « clausule Franckenstein : » il stipula que le produit de l'impôt du tabac et des droits de douane serait reversé chaque année par l'Empire aux divers États pour tout ce qui dépasserait 130 millions de marks ; l'Empire, pour la première fois depuis neuf ans, faisait à l'esprit fédéraliste une concession notable ; et pour la première fois aussi, ainsi que Bismarck l'écrivait à Louis II de Bavière, le Centre prenait une part notable à la législation de l'Empire. Un jour, pendant une séance du *Reichstag*, le député Lucius, qui dessinait fort bien, eut la fantaisie d'illustrer sur un morceau de papier les nouveautés politiques dont il était le témoin : il crayonnait un rocher, et, sous le rocher, creusait un gouffre. Pierre Reichensperger, lançant dans le vide une brochure libre-échangiste qu'autrefois il avait commise, se disposait à tenter le saut ; Windthorst, lui, ayant pris son élan, planait déjà par-dessus l'abîme des droits protecteurs, tenant comme parachute « la clausule Franckenstein. »

Mais ce gouffre où se jetait le Centre, était-ce vraiment le vide ? Parmi les débats économiques où s'attardait ainsi le *Reichstag*, la pensée du *Culturkampf* demeurait-elle complètement absente de l'esprit du chancelier, et s'effaçait-elle, même, dans les préoccupations du Centre ? La séance du 9 juillet prouva

qu'il n'en était rien. Bismarck, en face des nationaux-libéraux qui discutaient ses amitiés actuelles, et qui s'en étonnaient, jugea bon de s'expliquer. Il rappela, sans faux-fuyans, le grave conflit qui se prolongeait, « causé, disait-il, par une sorte d'incandescence monentanée de la rivalité, dix fois séculaire, entre l'État et l'Église. » Et Bismarck continuait :

J'ai combattu, dans cette lutte, avec la vivacité qui m'est et qui, tant que je vivrai, je l'espère, me sera propre en toutes choses où, d'après ma conscience, il s'agit du bien de ma patrie et des droits de mon Roi. Mais je ne considère jamais les conflits comme une institution qu'il faille perpétuer, et si des voies et moyens se présentent pour adoucir l'âcreté des antagonismes sans toucher aux principes de la question même de rivalité, si l'on apprend à se connaître mutuellement et, par un travail commun en vue d'un but commun et élevé, à s'estimer mutuellement, alors je ne suis réellement pas en droit, comme ministre, de fermer cette voie qui s'ouvre, et de refuser d'abord d'y entrer.

Les nationaux-libéraux demeuraient inquiets; alors Windthorst se leva, pour feindre de les rassurer. Ils demandaient si l'on avait fait ou promis au Centre certaines concessions religieuses. Mais non, protestait-il : « les idées que nous soutenons dans le *Culturkampf* sont si élevées au-dessus de tout ce qui est terrestre que nous ne les confondons pas avec ce qui est terrestre. » Et puis, descendant de ces hauteurs métaphysiques, il riait avec eux et à leurs dépens : « Si nous avions des promesses, il serait objectivement possible que nous fussions dupés. Comme nous ne les avons pas, nous ne pouvons même pas être dupes. D'ailleurs, qui veut me duper, doit se lever d'un peu bonne heure. » C'était un avertissement à Bismarck ; sur tous les bancs du *Reichstag* les rires fusaient. Redevenant plus grave, le merveilleux manœuvrier maintenait que dans le débat douanier le Centre n'avait envisagé que la question douanière ; il ajoutait cette phrase troublante : « Il ne s'ensuit pas que, même en d'autres domaines, la logique des faits ne se fasse pas sentir. » Et de nouveau, les sourcils nationaux-libéraux se fronçaient. Le vote avait lieu : les conservateurs et le Centre donnaient à Bismarck, dans le Parlement de l'Empire, une belle majorité; le parti qui avait le plus contribué à l'édification de l'Empire et au progrès de l'idée unitaire apparaissait à l'Allemagne entière comme le parti vaincu.

## VIII

Sous leurs sourcils froncés, les nationaux-libéraux voyaient clair; dans cette même quinzaine, un fait capital se produisait dans le ministère prussien : Falk démissionnait. Certains choix que venait de faire Guillaume pour le synode général de l'Église évangélique avaient achevé de prouver qu'entre le ministre et le Roi, l'accord était désormais impossible : leurs opinions respectives sur l'orientation théologique de l'Église protestante étaient franchement irréconciliables. Falk, le 29 juin 1879, dans une lettre à son Roi, demandait la permission de s'en aller. Il en avait envie depuis un an, mais, à plusieurs reprises, Bismarck et Stolberg avaient arrêté son geste.

« C'est une surprise que votre demande de congé, lui dit Bismarck; avez-vous donc l'intention de soutenir la manifestation qu'organisent contre moi les nationaux-libéraux? » — Falk se défendit d'un si ingrat projet. « On va m'accuser, insista Bismarck, d'avoir, en face de Rome, abandonné mes positions, de vous avoir livré au Centre pour trente deniers. » Et le chancelier pria Falk de lui expliquer, dans une lettre, les motifs de son départ. « Vous aurez la lettre demain, » promit Falk. Alors, sur les lèvres bismarckiennes, une seconde exigence survint : « Je voudrais aussi que vous ne partiez que lorsque le *Reichstag* partira. » Soit, répondit Falk. Mais le chancelier demeurait perplexe; la docilité même qu'il sentait chez ce bon subordonné ressuscitait en lui je ne sais quel désir de le garder encore. Il reprit : « Leonhardt bientôt va quitter la Justice, prenez donc ce portefeuille. » Falk cette fois fut indocile, il le fut sans souplesse, sans grâce; il dit fermement à Bismarck :

Après avoir, durant tant d'années, occupé un ministère politique, je ne puis pas me laisser reléguer dans les murailles du ressort judiciaire; je ne pourrais pas non plus, en me laissant mettre en minorité, accepter que les principes pour lesquels j'ai lutté de toutes mes forces soient mis sens dessus dessous. Surtout, je serais souvent si isolé, qu'après peu de mois je me retrouverais au même point où je me trouve aujourd'hui.

Le lendemain 1er juillet, Bismarck recevait une longue lettre de Falk. Falk s'y plaisait à rappeler l'entente qui, dans le *Culturkampf*, avait régné entre Bismarck et lui, et à redire que même depuis un an ils demeuraient d'accord sur l'esprit dans

lequel on devrait négocier avec le Vatican. Mais Falk ne se faisait plus d'illusion : son nom et son rôle suscitaient, dans l'Allemagne catholique, des antipathies indestructibles qui rendaient inopportun son maintien au ministère, durant une période de pacification. Les rapports nouveaux entre le Centre et le chancelier, et l'influence croissante des conservateurs protestans, étaient pour lui deux autres raisons de s'éloigner : car ces deux partis, catholique et conservateur, s'unissaient pour combattre son œuvre scolaire, jusque dans le synode général de l'Église protestante. Ainsi se déroulait la lettre de Falk : et devant cette coalition, Falk s'effaçait.

Pour reprendre le mot de Windthorst, la logique des faits se faisait sentir : les hommes du *Culturkampf* cessaient d'être majorité, le metteur en scène du *Culturkampf* abandonnait son portefeuille. Windthorst les regardait s'en aller, il comparait le Centre à une armée qui, drapeau en main, avait enfin fait irruption dans le camp ennemi. On n'avait rien concédé à Windthorst, c'était entendu; on ne lui avait même rien promis. On demeurait très sévère, très raide; aucune des victimes de la persécution religieuse n'était comprise dans l'amnistie, pourtant très large, par laquelle on fêtait les noces d'or impériales. Les prêtres exilés ne rentraient pas; Windthorst pouvait dire : Je n'obtiens rien. Mais il pouvait en même temps signifier à l'Allemagne, dans le programme électoral qu'au mois d'août publiait le Centre, que l'effondrement du libéralisme marquait une transition vers des temps meilleurs. Car les auteurs des lois de Mai s'exilaient eux-mêmes des hautes cimes politiques; ils prenaient congé du souverain, faussaient compagnie au chancelier; ils déblayaient avec une prévenance imprévue certains points de la route, longue encore, et pleine d'ornières, par laquelle Léon XIII descendait vers Bismarck, très doucement, mais juste assez pour induire Bismarck à monter jusqu'à lui.

GEORGES GOYAU.

# LE MIRACLE HELLÉNIQUE

## II [1]

### DÉMÉTER ET PERSÉPHONE
### LE DIONYSOS DES MYSTÈRES ET LA TRAGÉDIE

#### IV. — LA GRÈCE QU'ON NE VOIT PAS. DÉMÉTER ET PERSÉPHONE

Le génie grec a eu de tous temps et jusqu'à l'apogée de sa civilisation le sens spontané du rapport intime et direct qui existe entre la vie extérieure du monde et la vie intérieure de l'âme. Il ne sépare pas l'âme humaine du Kosmos et les conçoit comme un tout organique. Si le spectacle de l'univers réveille son monde intérieur, celui-ci lui sert à comprendre et à expliquer l'univers. De là le charme incomparable et la profondeur de sa mythologie, dont les fables grandioses enveloppent en se jouant les plus transcendantes vérités.

Malgré ce sentiment d'identité entre la nature et l'âme, il y a eu, dans les temps les plus reculés, deux religions distinctes en Grèce : celle des *Olympiens* ou des dieux célestes (Zeus, Junon, Apollon, Diane, Pallas, etc.) et celle des divinités infernales dites *chtoniennes* (Déméter, Perséphone, Pluton, Hécate, Dionysos). La première est la religion officielle et correspond au monde extérieur et visible ; la seconde est la religion des Mystères et correspond au monde intérieur de l'âme. C'est en quelque sorte la religion du dessous des choses, des réalités

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

souterraines, c'est-à-dire intérieures, par laquelle s'ouvre la porte du monde invisible et de l'Au-delà. La première enseignait à révérer les Dieux selon les rites et les lois consacrées, la seconde introduisait dans leurs secrets redoutables et retrempait l'âme du myste aux sources primordiales. De là le nom de « Grandes Déesses » qu'on accordait seulement à Déméter et à Perséphone. Les savans d'aujourd'hui refusent d'admettre que cette religion des Mystères était en Grèce non seulement la plus sacrée, mais encore la plus ancienne. Ils la considèrent comme une fabrication tardive et artificielle, entée sur une mythologie purement naturaliste. Cette doctrine a contre elle les plus solennels témoignages de l'antiquité elle-même, non seulement ceux des poètes, d'Homère à Sophocle, mais encore ceux des plus graves historiens, d'Hérodote à Strabon et des deux plus grands philosophes grecs, Platon et Aristote. Tous ils parlent des Mystères comme de la religion la plus haute et la plus sainte, tous ils les font remonter aux temps préhistoriques et parlent d'une antique religion sacerdotale qui régnait en Thrace, bien avant Homère, et dont témoignent les noms légendaires mais éloquens et significatifs de Thamyris, d'Amphion et d'Orphée. Les théories arbitraires des historiens et des mythologues modernes, qui raisonnent sous le joug d'idées matérialistes préconçues, ne sauraient prévaloir contre de telles autorités. Elles résistent moins encore à la poésie merveilleuse et suggestive qui se dégage de ces vieux mythes, quand on ose les regarder en face et s'inspirer de leur indestructible magie.

Déméter, dont le nom veut dire la mère divine, la mère universelle, était la plus ancienne des divinités grecques, puisque les Pélasges d'Arcadie l'honoraient déjà sous la figure d'une déesse à tête de cheval, tenant une colombe dans une main et un dauphin dans l'autre, signifiant par là qu'elle avait enfanté à la fois la faune terrestre, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer. Elle correspondait donc à ce que nous nommons la Nature. Quand un homme d'aujourd'hui prononce le mot de Nature, si c'est un lettré, il se figure un paysage de mer, d'arbres ou de montagnes ; si c'est un savant, il voit des instrumens de physique et de chimie, des télescopes et des alambics, il se représente des mouvemens d'astres et des groupemens d'atomes, il dissèque le cadavre du Kosmos dont il n'a qu'une conception mécanique, une idée morte, et remue sa

poussière. Tout autre était le sentiment du Grec, en face du monde vivant. Ni la grossière idole pélasgique, ni le mot abstrait de nature ne peuvent nous donner une idée des sensations submergeantes qui envahissaient l'âme de l'Hellène au seul nom de Déméter. Ce n'est pas seulement la nature avec ses figures visibles, c'est tout le mystère de sa puissance créatrice et de ses perpétuels enfantemens que le nom sacré éveillait en lui. Il retentissait dans son cœur comme l'écho d'une voix sonore dans une caverne profonde et l'enveloppait comme l'onde d'un fleuve. Déméter, c'était cette puissance qui revêt l'écorce terrestre de son luxe de verdure; Déméter animait de sa vie les légions nageuses de la mer; Déméter céleste, fécondée par Ouranos, luisait même dans le ciel étoilé aux millions d'yeux. N'était-elle pas la mère universelle et bienfaisante? Et l'homme avait le sentiment d'être le fils légitime de cette mère. Ne lui avait-elle pas donné les fruits de la terre et le grain de blé? Ne lui avait-elle pas enseigné avec la chaîne des saisons les rites de l'agriculture et les saintes lois du foyer? Le culte de Déméter remonte aux temps primitifs de la race aryenne, où les trois courans aujourd'hui séparés, la Religion, la Science et l'Art n'en formaient qu'un seul et agissaient sur l'homme comme une même puissance. Cette puissance unique traversait alors l'âme humaine comme le torrent de la vie universelle et lui donnait le sentiment de sa propre vie totale. Civilisation unitaire, où tous les pouvoirs se joignaient dans la religion. Cette religion répandait ses rayons sur toutes les manifestations de la vie. Cette religion était forte, car elle donnait des forces et créait des formes. La Religion et l'Art ne constituaient qu'un seul tout, car l'Art était le culte et vivait avec sa mère, la Religion. Et cette Religion agissait puissamment sur les hommes; elle était faite de telle sorte qu'à la vue de ses rites, à la voix de ses prêtres, la science des Dieux s'éveillait dans le cœur des hommes. Voilà pourquoi, lorsque le Grec primitif déposait une gerbe de blé ou une couronne de fleurs sauvages sur l'autel de Déméter, sous un ciel lumineux, il éprouvait la joie d'un enfant que sa mère prend sur ses genoux, qui s'abreuve d'amour dans ses yeux et boit la vie dans sa caresse frémissante et douce.

Mais le Grec primitif savait aussi que de cette grande Déméter était née une fille mystérieuse, une vierge immortelle. Et cette fille n'était autre que l'Ame humaine, descendue de la

lumière céleste par d'innombrables générations et d'étranges métamorphoses. Il savait que, séparée de sa mère par l'inéluctable fatalité et la volonté des Dieux, elle était destinée à la rejoindre périodiquement à travers le labyrinthe de ses morts et de ses renaissances, de ses voyages multiples, du ciel à la terre et de la terre au ciel. Il le savait par un sentiment profond et irréfragable, il le percevait quelquefois par la vision de sa propre âme objectivée, reflétée comme dans un miroir. De là le mythe émouvant de Perséphone, qu'on a pu nommer le drame primordial, la tragédie de l'Ame qui se partage entre la terre, l'enfer et le ciel, et qui résume toutes les tragédies humaines en trois actes saisissans : la naissance, la mort et la résurrection. Les flammes dévorantes du désir, les ténèbres et les terreurs de l'oubli, la splendeur poignante du divin ressouvenir y épuisaient toutes les souffrances, toutes les joies de la vie terrestre et supramondaine.

Rappelons-nous l'hymne homérique à Déméter. Cérès a laissé sa fille Perséphone sur une prairie, au bord de l'Océan, en compagnie des nymphes, âmes élémentaires, primitives et pures comme elle-même. Elle lui a recommandé de ne pas cueillir le narcisse, la fleur tentatrice, création dangereuse d'Éros, qui cache un désir subtil sous sa blancheur étoilée et dont le parfum violent efface le souvenir céleste. Malgré les supplications des nymphes, Perséphone se laisse tenter par la fleur magique, jaillie du sol, qui tend vers elle ses pétales de neige et lui ouvre son cœur d'or. Elle la cueille et respire longuement le baume enivrant qui alourdit les sens et obscurcit la vue. A ce moment, la terre se fend ; Pluton en sort, saisit la vierge et l'emporte sur son char attelé de dragons. Le char rapide vole sur la surface de l'Océan. Perséphone éperdue voit fuir la terre, la mer et le ciel, puis s'engloutit avec son ravisseur dans une crevasse du Tartare. Image incisive de l'âme qui perd le souvenir divin par l'incarnation. Cette scène, que l'hymne homérique dépeint à grands traits, était représentée dès les temps anciens, dans la saison d'automne par une figuration sommaire. Les femmes se rendaient ensuite sur un promontoire, au bord de la mer, et se livraient à des lamentations funèbres sur la perte de Perséphone et sa descente aux enfers. La famille des Eumolpides, dont le fondateur Eumolpos fut probablement initié en Égypte, qui fonda les mystères d'Éleusis

et en garda héréditairement le privilège pendant plus de mille ans, s'empara de ce mystère rural et en développa l'organisation dans une série de cérémonies et de représentations dramatiques. Le rôle de Déméter était régulièrement tenu par la grande prêtresse, femme de l'hiérophante, et celui de Perséphone par une jeune prophantide élue pour la fête tragique. Déméter était le personnage principal et prononçait seule avec l'hiérophante, qui représentait Zeus, les paroles sacramentelles. Le rôle de Perséphone n'était joué que par une pantomime muette, mais expressive. Comme dans la tragédie postérieure, les chœurs prenaient une place importante dans le drame sacré, chœurs de nymphes, de démons, d'ombres et d'âmes bienheureuses. Dans les actes suivans, on assistait au désespoir de Déméter, à ses vaines recherches, jusqu'au moment où Hécate, la déesse des métamorphoses, lui révèle le destin de sa fille, consenti par Zeus. On voyait ensuite Perséphone, captive au Tartare, trônant auprès de Pluton, au milieu des démons et des ombres, et finalement son retour auprès de sa mère, aux demeures olympiennes, accompagné de l'hymne des héros glorifiés. Devant ces scènes diverses, le spectateur d'Éleusis éprouvait un mélange de sensations humaines et divines qui le bouleversaient et le ravissaient tour à tour. Par la magie de la parole et de la musique, évoquant l'Invisible en formes plastiques, par la beauté des décors et des gestes impressifs, il passait du tapis fleuri de la terre aux rouges ténèbres de l'Achéron et au limpide éther des régions ouraniennes. En contemplant la pâle reine des morts, couronnée de narcisses, blanche sous son voile violet, ouvrant ses grands yeux pleins de larmes et, de ses bras étendus, cherchant inconsciemment sa mère absente, puis retombant sur son trône, sous le sceptre de son terrible époux, et fascinée, vaincue, buvant dans une coupe noire le suc de la grenade qui lie invinciblement ses sens au monde inférieur, — le Grec croyait voir sa propre âme et sentait la nostalgie de la voyance perdue, de la communion directe avec les Dieux.

Par un sentiment d'une admirable profondeur et d'une délicatesse infinie, la Grèce avait conçu Perséphone, l'Ame immortelle, comme restant éternellement vierge dans ses migrations intermondiales, malgré les étreintes de Pluton et les flammes des passions infernales, qui l'enveloppent sans la

corrompre. Pluton a beau lui faire goûter la pulpe rouge de la grenade, qui symbolise le désir charnel et qui, une fois savouré, engendre les renaissances multiples de ses graines innombrables; il a beau la presser dans ses bras noirs et la brûler de son manteau de feu, elle demeure l'Impénétrable et l'Intangible, tant qu'elle conserve en son tréfonds l'empreinte divine, germe de sa libération finale, l'image sacrée, le souvenir de sa mère. Voilà pourquoi *Perséphonè*, celle qui traverse les abîmes, est aussi appelée *Sotéira*, celle qui sauve.

On reçoit un vague reflet de ces émotions sublimes devant le bas-relief d'Éleusis conservé au musée d'Athènes et dont une reproduction se trouve à l'École des Beaux-Arts de Paris. La grave Déméter remet à Triptolème adolescent, le fondateur éponyme du temple d'Éleusis, le grain de blé symbolique de l'immortalité, pendant que la chaste Perséphone, placée derrière lui et armée du flambeau des Mystères, le couronne en posant l'index sur le sommet de sa tête pour lui instiller la vérité divine. Tout est religieux dans ces figures si nobles sous leurs plis archaïques, la majesté calme de la mère des Dieux, le profil attendri de sa fille, le redressement ému et digne du jeune myste. Le simple bon sens indique que nous sommes là en présence d'une scène d'initiation de la plus haute signification. Dire pourtant qu'il s'est trouvé des mythologues qui ne voient en Déméter que la déesse de l'agriculture et en sa fille qu'un rébus du printemps (1)! Dieu merci, on se doute aujourd'hui que les mystères d'Éleusis sont autre chose qu'un concours agricole, agrémenté d'un discours de préfet et d'une manifestation électorale, — ce qui représente sans doute la civilisation idéale pour ceux qui voudraient en extirper le sens du divin.

### V. — LE DIONYSOS DES MYSTÈRES

Avec Déméter et Perséphone, nous avons touché le fond psychique primitif des mystères d'Éleusis. Pour atteindre leur fond intellectuel et cosmogonique, il nous faut regarder jus-

(1) La signification transcendante de Perséphone ressort lumineusement de sa légende pour ceux dont le fanatisme matérialiste n'a pas bouché les yeux et les oreilles. Le culte qu'on lui rendait le prouve avec non moins d'éloquence. C'est ainsi qu'à sa fête, au printemps, on couronnait de fleurs les tombeaux des morts. Quoi de plus clair? Avec la floraison terrestre, les mystères célébraient le revoir de Perséphone et de sa mère et le retour des âmes au ciel.

qu'au cœur le Dieu voilé qu'on y introduisit à une certaine époque et dont les Eumolpides firent à la fois l'arcane de leur doctrine et le couronnement du drame sacré. En fixant Dionysos d'une contemplation intense, nous trouverons en lui non seulement la cheville ouvrière de toute la mythologie, mais encore la force impulsive de toute l'évolution grecque.

Le génie hellénique a résumé sa conception de l'univers en quatre grands Dieux, qui sont des forces cosmiques éternelles. Ils se nomment Zeus, Poséidôn, Pluton et Dionysos. Ces quatre grands Dieux se retrouvent dans la constitution de l'homme, qui les recrée en les reflétant et qui ne pourrait pas les comprendre s'il ne les portait pas en lui-même tous les quatre.

Quand l'Hellène, pour qui tous les mouvemens de la Nature étaient des gestes de l'Esprit, contemplait les phénomènes de l'atmosphère, les nuances du jour à travers le prisme de l'azur et des nuages, l'aurore et le couchant, l'éclair suivi de la foudre et le miracle étincelant de l'arc-en-ciel, il se sentait transporté dans l'aura supérieure de son être, et il prenait tous ces signes pour les messages et les pensées d'un Dieu. Car, comme la pensée jaillit du fond de l'âme, ces signes jaillissaient du fond de l'univers pour lui parler. — Or, ce Dieu du ciel et de l'atmosphère, il l'appelait Zeus. Pareils à l'espérance, à la colère et à la joie, qui sillonnaient son être, l'aurore, la foudre et l'arc-en-ciel manifestaient les pensées de Zeus.

Tout autre était l'impression que produisait sur lui l'Océan. Surface changeante, mobile, caméléonesque, aux mille couleurs, profondeur lourde et trompeuse, cet élément incertain, capricieux et fantasque, enveloppant la terre et s'insinuant dans tous les golfes, semblait un réservoir de rêve et d'apathie. Mais, au moindre souffle du ciel, ce dormeur devenait terrible. Aussitôt le vent déchaîné et c'était la tempête furieuse. Et pourtant, de l'Océan, père des fleuves, venait toute la vie de la terre. — Ce Dieu, le Grec l'appelait Poséidôn. Il le sentait pareil au sang qui coulait dans ses propres veines, à cette vie cachée où sommeillait sa mémoire profonde, mais que fouettaient et que soulevaient jusqu'au ciel toutes les passions d'en haut et d'en bas.

Non moins forte était l'impression que donnait au Grec l'aspect du sol terrestre, hérissé de roches et de montagnes, ou celle qu'il éprouvait en descendant dans les cavernes, ou en voyant la bouche des volcans vomir un feu liquide. Il recevait

alors une sensation de solidité, de concentration et de puissance. Il se figurait l'intérieur de la terre, la couche du Styx, plus froide que la mort, la couche brûlante du feu et le centre magique d'attraction qui retient le globe en une masse compacte. Or ce pouvoir, le Grec l'appelait Pluton. Il faisait de Pluton le centre de gravité du Kosmos, comme il sentait dans son propre corps le centre de gravité de son être, qui absorbe et condense les forces centrifuges.

Zeus, l'aura astrale du monde; Poséidôn, son corps vital; Pluton, son corps physique, voilà constituées, par la seule vertu de l'intuition contemplative, la Trinité cosmique et la trinité humaine. Mais il y manquait encore l'essentiel : le principe organique, l'esprit créateur, qui joint les parties en un tout homogène, qui les pénètre de son souffle et y fait circuler la vie. — Il y manquait la conscience, *le Moi*. Or, pour les Grecs, *le moi cosmique* d'où sort *le moi humain*, le Dieu en action dans l'univers, — c'était Dionysos.

Selon la tradition des sanctuaires, ce fut Orphée, un Dorien de Thrace, initié en Égypte, mais inspiré par le génie de son peuple et par son Daïmôn, qui fonda les Mystères de Dionysos et répandit son culte en Grèce. Orphée était le fils d'une prêtresse d'Apollon. Né dans l'enceinte d'un temple cyclopéen, dominant un océan sauvage de forêts et de montagnes, ayant traversé victorieusement les épreuves redoutables de l'initiation thébaine, il avait bu aux sources les plus hautes le mâle sentiment de l'unité divine, de la spiritualité transcendante du Dieu souverain. Mais, si parfois son cerveau se glaçait sous les effluves de l'Éther divin, son cœur brûlait, comme un volcan, d'un immense amour pour l'Éternel-Féminin qui se manifeste dans les formes multiples de Déméter-Adama, de la Grande-Mère, de l'éternelle Nature. Fleurs, arbres, animaux, autant de fils et de filles de cette Déméter, conçus, formés par Elle, sous l'influx et la pensée des Dieux. Et dans la Femme, — qu'il regardait du fond de son sanctuaire intérieur, — Orphée contemplait la divine Perséphone, la grande souffrante, aux regards tendres ou farouches. La double intuition simultanée qu'il avait de l'Éternel-Masculin et de l'Éternel-Féminin, dont l'œuvre est l'univers, s'exprime dans ce vers que lui attribue Onomacrite:

Jupiter est l'Époux et l'Épouse éternels.

Pénétré de cette double révélation, Orphée se jura à lui-même qu'il ferait descendre les splendeurs d'Ouranos, avec tous ses Dieux, dans les chaudes profondeurs et dans les abîmes de cette nature, dont il contemplait, à ses pieds, les vallées sinueuses et le dédale verdoyant. Il lui sembla qu'ainsi les Dieux deviendraient plus humains et la terre plus belle. Orphée tenta cette œuvre. Il fut la lyre vivante et la bouche d'or, par laquelle le torrent des Dieux se déversa sur la Grèce en vagues dionysiaques, pour en faire le temple de la Beauté. Mais, pour accomplir son dessein, il eut à vaincre la férocité des rois Thraces et la horde dangereuse des Bacchantes-prêtresses.

Les Bacchantes furent les druidesses de la Thrace préhistorique. Elles adoraient un Dieu à tête de taureau, qu'elles appelaient Bacchus. La grossière idole de bois symbolisait les forces génératrices de la nature et l'instinct brutal. Elles lui offraient des sacrifices sanglans et le célébraient en rites luxurieux. Par la magie du sang et de la volupté, elles séduisirent les rois barbares et les soumirent à leur culte lubrique et cruel. Orphée les dompta à force de charme, de mélodie et de grâce. Aux Bacchantes fascinées, aux chefs barbares adoucis, il imposa le culte des Olympiens. Il leur enseigna les Dieux du ciel : Zeus, Apollon, Artémis et Pallas. Il leur parla de Poséidôn, le roi de la mer et des tempêtes, et de Pluton, le juge sévère des morts, qui règne dans le Tartare. Instruit des hiérarchies divines, il mit dans le chaos des divinités helléniques l'ordre, la clarté, l'harmonie. Ce fut la religion populaire.

Mais à ses disciples, à ses initiés, Orphée enseigna des choses plus profondes et plus émouvantes, — les merveilles cachées de Dionysos! Dionysos, leur disait-il, est le Bacchus céleste, le générateur puissant qui traverse tous les règnes de la nature pour s'incarner et s'accomplir dans l'homme. Et, pour mieux leur faire comprendre sa pensée, il leur racontait une histoire, un songe qu'il avait eu : « Zeus, sous la forme du serpent astral, s'était uni à l'Ame du monde, conçue comme la Vierge incréée et appelée du même nom que Perséphone (Korè). Leur enfant divin, destiné à la domination universelle, portait le nom de *Dionysos-Zagreus*, ou Dionysos déchiré et morcelé. Un jour, l'enfant divin se regardait dans un miroir et restait perdu dans la contemplation de son image charmante. Alors les Titans (les élémens déchaînés ou forces inférieures de

la nature) se jetèrent sur lui et le lacérèrent en sept morceaux, qu'ils firent bouillir dans un immense chaudron. Minerve-Pallas (la sagesse divine, née de la pure pensée de Zeus) sauva le cœur de Dionysos et le rapporta à son père. Zeus le reçut dans son sein, pour générer un nouveau fils, et foudroya les Titans. De leurs corps brûlans, mêlés aux vapeurs sorties du corps lacéré de Dionysos, est née l'humanité. Mais de la partie la plus pure de Dionysos, de son cœur, replongé et refondu dans le sein éthéré de Jupiter, naissent les génies et les héros. De lui naîtra aussi le nouveau Dionysos, dans lequel les âmes éparses dans l'univers reconnaîtront leur divin modèle. Ainsi le Dieu, morcelé dans l'humanité souffrante, retrouvera son unité radieuse en Dionysos ressuscité.

Par ces images parlantes, par ce rêve plastique, Orphée essayait de faire comprendre à ses disciples la double origine à la fois terrestre et céleste de l'homme, sous l'action des puissances cosmiques, la multiplicité de ses incarnations successives et la possibilité de son retour à Dieu dans une splendeur et une beauté sans tache. Telle la conception centrale de la doctrine des Mystères grecs. Comme une torche éclatante, allumée au fond d'une caverne tortueuse, en éclaire les parois obscures et les anfractuosités profondes, le mystère de Dionysos éclaira tous les autres mystères. Il effrayait les faibles, mais les forts y trouvaient le courage, la joie de la lutte, l'indestructible espérance. Des cultes somptueux, des philosophies lumineuses devaient naître plus tard de cette révélation. Nous verrons tout à l'heure la tragédie en sortir, armée de pied en cap, comme Minerve de la tête de Jupiter.

Ainsi se constitua, d'un côté, la religion publique des Olympiens ; de l'autre, la religion secrète des Mystères ; la première pour la foule, la seconde pour les initiés. Elles ne se contredisaient pas mais s'expliquaient réciproquement. La religion cachée était le dessous, l'organisme interne de la religion extérieure et celle-ci la surface colorée, l'expression plastique de l'autre sur le plan physique.

La légende, peut-être symbolique, peut-être réelle, raconte qu'Orphée eut le sort de son Dieu et mourut déchiré par les Bacchantes, comme son Dionysos morcelé par les Titans. Elles se seraient vengées ainsi de son amour persistant pour l'épouse unique, pour Eurydice, la morte aimée, et du même coup elles

auraient réalisé ironiquement son mystère dans leur culte sanglant. Tradition suggestive. Ivres du sang des mâles, les Bacchantes n'aiment pas les amans de l'Ame et les tuent quand elles peuvent. Peut-être aussi en voulurent-elles au fils d'Apollon d'avoir réveillé, pour un moment, en elles-mêmes, la dormante Perséphone, et d'avoir dédaigné leurs beaux corps tachetés de leurs nébrides, quand elles passaient sous les bois touffus de la Thrace avec leurs bras enroulés de serpens. Quoi qu'il en soit, Orphée mourant eut la certitude que la Grèce sacrée vivrait de son souffle, — et sa tête coupée, emportée par le fleuve avec sa lyre encore frémissante, est vraiment l'image de son œuvre.

Les Eumolpides devaient enrichir leur initiation et leur culte de la doctrine et de la tradition orphique. Elles venaient compléter leurs mystères par une large conception cosmique et une spiritualité plus haute. Cela advint sans doute vers le sixième siècle avant notre ère, au même moment où le culte populaire et orgiastique de Bacchus, refluant de Phrygie comme une onde de folie, bouleversait l'Hellade, semant à Thèbes, jusque sur les hauteurs du Cithéron et du Parnasse, des cortèges délirans d'hommes et de femmes, brandissant des thyrses et couronnés de pampres, suscitant du même coup un lyrisme passionné, inconnu au temps d'Homère, et une musique troublante, au bourdonnement du tambour et aux appels aigus de la double flûte, tandis que retentissait partout ce cri : Evios ! Evohé ! qui semblait vouloir évoquer du fond des bois et des antres de la montagne le Dieu de la vigne et de la joie. Ce fut pour endiguer ce mouvement et lui opposer une initiation plus haute, que les prêtres d'Éleusis adoptèrent le Dionysos orphique et le firent entrer dans le culte des Grandes Déesses. En même temps, la discipline devint plus sévère, et l'enseignement des initiés s'approfondit.

La religion d'Éleusis ne comprenait pas seulement les cérémonies, les représentations et les fêtes périodiques. A l'époque de sa floraison, avant les guerres médiques, l'essentiel des Mystères consistait dans les enseignemens de la sagesse secrète. On la communiquait aux mystes qui venaient pour un temps habiter dans l'enceinte du temple. On poursuivait l'entraînement psychique par des jeûnes, des méditations sur la nature de l'âme et des Dieux, par la claire concentration de la pensée avant le

sommeil et au réveil, afin de garder l'impression nette des rêves dont l'homme ordinaire ne se souvient que rarement. Le but de cette initiation était de faire du *myste* (de celui qui porte un voile) un *épopte* (c'est-à-dire un voyant) et de lui faire voir Dionysos. Mais Dionysos était un Dieu multiple, un Dieu fractionné dans l'humanité entière et qui se manifestait d'une façon diverse à chaque disciple. A Éleusis, on en connaissait trois, qui représentaient trois degrés de l'initiation. Le premier, accessible seulement à l'intelligence abstraite, était celui d'Orphée, le Dionysos-Zagreus, morcelé dans tous les êtres. On disait au myste débutant : « Sache que l'Esprit suprême, le Moi divin s'est sacrifié pour se manifester et s'est fragmenté dans les âmes innombrables. Il vit et il souffre, il respire et il aspire en toi comme dans les autres. Le vulgaire ne le connaît pas, mais il s'agit pour l'initié de reconstituer sa totalité en lui-même. Cela ne se fait pas en un jour. Regarde en toi-même jusqu'au fond, cherche-le et tu le trouveras. » Le myste se recueillait, méditait, regardait en lui-même, et ne trouvait rien. D'habitude il ne pouvait comprendre ce Dieu partout répandu, à la fois un et multiple, sublime et vil, puissant et misérable. C'était la première épreuve, la plus légère, mais déjà torturante, celle du doute de l'âme devant les contradictions insolubles de la raison non illuminée. L'hiérophante disait au myste déconcerté : « Apprends à comprendre la nécessité de la contradiction qui est au fond de toute chose. Sans souffrance il n'y aurait pas de vie, sans lutte pas de progrès, sans contradiction pas de conscience. Dionysos resterait à jamais caché dans le sein de Zeus, et toi-même tu ne serais qu'une goutte d'eau dissoute dans une nébuleuse. Il fut un temps, il est vrai, le temps lointain de l'Atlantide, où l'homme primitif était encore si mêlé à la nature qu'il *voyait* les forces cachées dans les élémens, et conversait avec elles. Les Égyptiens ont appelé ce temps celui des Schésou-Hor, où les Dieux régnaient sur la terre. Alors Dionysos, quoique morcelé dans les hommes, était encore uni dans leur conscience. Car les hommes de cette époque étaient voyans et les Dieux vivaient avec eux en formes éthériques, changeantes et de toute espèce. — Il y eut une autre époque beaucoup plus près de la nôtre, où l'esprit divin s'incarna dans ceux que nous appelons les Héros. Ils se nommaient Hercule, Jason, Cécrops, Cadmus, Thésée et beaucoup d'autres. Parmi ces hommes divins, qui

fondèrent nos cités et nos temples, il y en eut un qui partit de la Grèce pour conquérir l'Inde et revenir par l'Arabie et l'Asie Mineure en Thrace, avec son étrange cortège, en répandant partout le culte de la vigne et de la joie. Nous l'appelons *le second Dionysos*. Celui-là n'est pas né de la Déméter céleste, de la lumière incréée, comme le premier, mais d'une femme mortelle que les Grecs nomment Sémélé. Celle-ci, d'un désir téméraire, demanda à voir son Dieu dans toute sa splendeur et mourut foudroyée de son contact. Mais, de l'étreinte du Dieu inconnu, elle avait conçu un enfant divin. Apprends maintenant ce que nous enseigne cette aventure. Si l'homme d'aujourd'hui demandait à voir brusquement, avec ses yeux physiques, les Dieux, c'est-à-dire le dessous du monde et les puissances cosmiques, parmi lesquelles l'Atlante se mouvait naturellement parce qu'il était autrement organisé, l'homme d'aujourd'hui ne pourrait supporter ce spectacle effrayant, ce tourbillon de lumière et de feu. Il mourrait foudroyé, comme l'amante du Dieu, la trop brûlante Sémélé. Mais le fils de l'audacieuse mortelle, ce Dionysos, qui marcha jadis sur la terre comme un homme en chair et en os, vit toujours dans le monde de l'esprit. C'est lui le guide des initiés, c'est lui qui leur montre le chemin des Dieux! Persévère... et tu le verras! »

Or il arrivait qu'une nuit, dormant dans sa cellule du temple d'Éleusis, le myste faisait un rêve et voyait passer devant lui le Dieu couronné de pampres avec sa suite de Faunes, de Satyres et de Bacchantes. Chose étrange, ce Dionysos n'avait nullement les traits réguliers d'un Olympien, mais plutôt la face d'un Silène. Pourtant de son front sublime et de ses yeux jaillissaient des éclairs de voyance et des rayons d'extase, qui trahissaient sa nature divine. Et le myste se disait : « Si un demi-dieu a eu cette forme, qu'ai-je été moi-même et que suis-je encore avec toutes mes passions? » Alors il voyait se tordre devant lui une sorte de monstre, mélange de taureau, de serpent et de dragon furieux, qui le remplissait d'épouvante. Et cependant une voix intérieure lui criait implacablement : « Regarde bien, ceci c'est toi-même! »

S'il racontait sa vision à l'hiérophante, celui-ci répondait : « Tu as trouvé Dionysos et il t'a fait voir *le gardien du seuil*, c'est-à-dire ton être inférieur, celui que tu as été dans tes nombreuses incarnations précédentes et que tu es encore en partie

Il faut apprendre à supporter la vue du monstre, à le connaître, à le museler et à l'asservir. Si tu n'enchaînes pas ton Cerbère, tu n'entreras pas au pays des ombres, tu ne descendras pas dans le Hadès ! » Beaucoup de mystes se révoltaient contre cette idée et la repoussaient avec indignation, s'en moquaient même. Ils ne consentaient pas à se reconnaître dans le monstre et s'en détournaient avec horreur. Ils prouvaient ainsi leur inaptitude aux méthodes d'Éleusis et devaient renoncer à poursuivre leur initiation. Ceux au contraire qui se familiarisaient avec cette sorte de phénomènes en saisissaient de mieux en mieux le sens et le but. Le second Dionysos devenait leur instructeur et leur découvrait, en soulevant voile après voile, des secrets de plus en plus merveilleux. Au cœur du monde des Dieux, qui s'ouvrait pour eux par le dedans, comme une limpide aurore, quelques rares élus parvenaient à voir *le troisième Dionysos* (1). C'était en réalité le premier Dionysos (celui déchiré par les Titans, c'est-à-dire morcelé dans les êtres et fractionné dans les hommes) maintenant reconstitué et ressuscité dans une harmonie supérieure et une sorte de transfiguration. L'épopte avancé percevait ainsi l'archétype humain sous sa forme grecque, parvenu à la plénitude de la conscience et de la vie, modèle divin d'une humanité future. Ce Dionysos-là était d'une beauté parfaite et translucide, dont le marbre de Praxitèle peut nous donner un pressentiment. Une sueur ambrosienne perlait sur son corps moulé dans l'éther. On eût dit qu'une Déméter céleste avait bouclé ses cheveux d'or, et la flamme triste et douce de ses yeux semblait répondre à la langueur de quelque Perséphone lointaine. Ah ! ce regard de Dionysos mesurant l'immensité du chemin parcouru, l'épopte pouvait-il l'oublier ? Ce regard contenait tout le reste. Absorbé en lui, l'initié voyait en même temps les panthères et les lions dociles léchant les mains du Dieu et des serpens lumineux roulés à ses pieds dans une végétation luxuriante.

Son souffle magique animait la nature, et la nature assouvie respirait en lui... N'était-ce pas celui dont Orphée avait dit : « Les Dieux sont nés de son sourire et les hommes de ses larmes ? »

(1) On le célébrait officiellement sous le nom de *Iakkos* dont on portait la statue en grande pompe d'Athènes à Éleusis, le neuvième jour des fêtes avant *la nuit sainte*. Le Dieu Iakkos était représenté par une statue d'enfant parce qu'on le considérait comme un Dieu renaissant et en voie de croissance.

— Alors, la voix intérieure disait au myste devenu voyant : « Un jour... peut-être... tu lui ressembleras... »

Nous venons de pénétrer au cœur du phénomène dionysiaque. De ce centre incandescent rayonnaient les autres phénomènes mystiques de vision et d'extase qu'on traversait par la discipline éleusinienne. De toutes ces expériences émanait la doctrine religieuse, qui, sous forme d'images parlantes et de puissans raccourcis, reliait la destinée humaine à la vie cosmique. Il s'agissait donc, non de théories abstraites, mais, comme le dit parfaitement Aristote, d'une philosophie expérimentale, émotionnelle, fondée sur une série d'événemens psychiques. Les fêtes périodiques d'Éleusis, qui se terminaient par des phénomènes d'un autre genre, que Porphyre a décrits, n'étaient que la mise en scène somptueuse, une transposition dramatique de ce que les mystes et les époptes avaient traversé individuellement dans leur initiation. Nous savons que le drame, représenté dans le temple, se terminait par le mariage symbolique de Perséphone avec le Dionysos ressuscité, union qui portait le nom de ἱερος γάμος (mariage sacré). Il extériorisait en quelque sorte le phénomène intérieur déjà vécu par les époptes. L'initié avait voyagé dans l'autre monde en plongeant aux abîmes de sa subconscience. Dans ce Hadès, il avait trouvé les monstres du Tartare avec tous les Dieux : Déméter (la mère primordiale), Perséphone (l'Ame immortelle) et Dionysos (le Moi cosmique, l'Esprit transcendant) évoluant vers la vérité à travers toutes ses métamorphoses. Maintenant il revivait ces choses agrandies par l'art, dans une assemblée d'âmes accordées au même diapason que la sienne. Quel éblouissement, quelle renaissance de découvrir en soi-même les puissances que l'univers visible nous dérobe sous son voile et d'en saisir le ressort ! Quel bonheur de prendre conscience de ses rapports intimes avec le Kosmos et de sentir comme un fil invisible monter de son propre cœur, à travers les autres âmes, jusqu'au Dieu insondable !

Comme toutes les institutions religieuses, les mystères d'Éleusis eurent leur floraison, leur maturité et leur déclin. Après les guerres médiques et les excès de la démocratie, ils se banalisèrent en ouvrant leur porte à la foule. On cessa d'exiger les épreuves sérieuses, la discipline s'affaiblit, les pompes extérieures finirent par remplacer l'initiation proprement dite, mais le spectacle réglé par les Eumolpides ne perdit jamais son

charme unique. Aussi n'y a-t-il qu'une voix dans l'antiquité pour célébrer la grandeur, la sainteté et les bienfaits d'Éleusis. Il est bon de rappeler ces témoignages que néglige la critique moderne parce qu'ils la dérangent dans son ornière. Écoutons d'abord le vieux rhapsode dans l'hymne homérique à Déméter. Il parle de ces « orgies sacrées qu'il n'est permis ni de négliger, ni de sonder, ni de révéler, car le grand respect des Dieux réprime la voix, » et il ajoute : « Heureux qui est instruit de ces choses parmi les hommes terrestres! Celui qui n'est point initié aux choses sacrées et qui n'y participe point, ne jouit jamais d'une semblable destinée, même mort, sous les ténèbres épaisses. » Le plus grand des lyriques grecs, Pindare, s'écrie : « Heureux ceux qui ont été initiés aux Mystères, ils connaissent l'origine et la fin de la vie. » Le voyageur Pausanias, qui a parcouru et décrit tous les sanctuaires, s'arrête respectueusement devant celui d'Éleusis. Il avait eu l'intention de le décrire. Malheureusement pour nous, il en fut empêché par un songe, mais sa conclusion est significative et vaut peut-être une description : « Autant, dit-il, les Dieux sont au-dessus des hommes, autant les Mystères d'Éleusis sont au-dessus de tous les autres cultes. »

Est-ce à dire que l'institution des Eumolpides fut sans danger pour les cités grecques et pour la civilisation hellénique? Pareil à l'électricité positive qui développe l'électricité négative à son pôle opposé, tout centre mystique met en mouvement dans une certaine périphérie des forces hostiles qui refluent sur lui comme une marée montante. Les cultes orgiastiques populaires, qui périodiquement envahirent la Grèce, les associations de Corybantes et de Ménades en sont un exemple. Les Eumolpides le savaient bien et prévinrent le danger en redoublant la sévérité de leur discipline et en édictant, d'accord avec l'Aréopage d'Athènes, la peine de mort contre quiconque violerait le secret des Mystères. Le danger n'en existait pas moins, car des bribes mal comprises des doctrines et des représentations éleusiniennes transpiraient, en dépit de toutes les précautions, et circulaient dans le public sous d'étranges travestissemens. On comprend d'autant mieux la crainte des prêtres d'Apollon et des archontes d'Athènes devant ces profanations, qu'elles atteignaient la religion hellénique tout entière. Une grossière et fausse interprétation des doctrines secrètes menaçait la croyance aux Dieux et, avec elle, l'existence même de la

cité antique. — *Eskato Bebeloï!* Arrière les profanes! criait le héraut d'Éleusis venu à Athènes pour l'ouverture des grandes fêtes d'automne. N'empêche que les profanes se redisaient entre eux des choses singulières. On racontait entre autres que, dans l'intérieur du temple d'Éleusis aux colonnes de basalte, dans la chapelle d'Hécate, lieu ténébreux aussi redoutable que le Tartare, l'hiérophante, à la lueur des flambeaux, prononçait des sentences sacrilèges comme celles-ci : 1° L'homme est le collaborateur des Dieux. 2° L'essence des Dieux est immuable, mais leur manifestation dépend des temps et des lieux, et leur forme est en partie l'œuvre des hommes. 3° Enfin les Dieux eux-mêmes évoluent et changent avec tout l'univers.

« Eh quoi? disaient en style aristophanesque les sophistes et les élégans des stades et des gymnases, l'homme, créature des Immortels, serait leur égal? Et les Dieux, pareils aux histrions, ont un vestiaire et changent à tout instant de costume pour nous tromper? Enfin les Dieux évoluent selon le caprice humain? Alors c'est lui qui les fabrique; autant dire qu'ils ne sont pas. » Ces discours subversifs, ces bavardages frivoles dont les esprits superficiels ont criblé de tous temps les mystères de la religion et les concepts de la haute sagesse, étaient faits cependant pour effrayer les gouvernans de toutes les villes grecques. Dans cette incrédulité railleuse il y avait de quoi ébranler le Dieu d'Olympie, le Zeus d'ivoire et d'or, ciselé et fondu par Phidias, aussi bien que la Pallas géante, la Vierge divine, aux yeux de pierres précieuses, debout dans la cella du Parthénon, appuyée sur sa lance et tenant dans sa main la Victoire ailée. Aussi les Eumolpides redoublaient-ils de vigilance et l'Aréopage de sévérité. La peine de mort contre les divulgateurs et les profanateurs fut rigoureusement appliquée.

Malgré tout, les idées d'Éleusis allaient leur chemin de par le monde. Nous allons en voir sortir, comme par contrebande et d'une manière tout à fait imprévue, le plus merveilleux et le plus vivant des arts, le théâtre grec, ancêtre du théâtre moderne. La tragédie, en effet, ne fut pas autre chose, à l'origine, qu'une évadée des Mystères et une intruse dans la cité. Ce phénomène si curieux et tellement significatif, que toute l'énigme de la vie et de l'évolution s'y joue en quelque sorte dans les coulisses, a été trop mal compris jusqu'à ce jour pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister.

## VI. — LES DESSOUS DE LA TRAGÉDIE

Parallèlement aux mystères de Déméter, de Perséphone et de Dionysos, qui remontent dans la nuit des temps, le culte populaire de Bacchus ne cessa d'enchanter et de troubler la Grèce. Corybantes délirans en Phrygie, Ménades échevelées à Thèbes, Satyres joyeux en Attique, autant de manifestations diverses et irrésistibles de l'enthousiasme pour les forces cachées de la nature, à travers lesquelles transparaissaient souvent certains secrets des sanctuaires. Ceux-ci firent leur possible pour les enrayer. Mais les forces dionysiaques une fois déchaînées ne se maîtrisent pas aisément. Des paysans de Mégare entendirent raconter que le Dieu Bacchus avait été jadis mis en pièces par les Titans et qu'il s'était tiré de cette mésaventure en ressuscitant, comme le raisin ressort chaque année du cep de vigne et le vin clair de la cuve mousseuse. Le tragique, le mystérieux et le piquant de l'histoire les charma. Un obscur pressentiment leur disait-il que cette fable renferme le secret des mondes? On leur avait dit aussi que, dans les Mystères, Bacchus avait pour compagnon des Satyres. A la fois dévots et malins, ils imaginèrent de se déguiser en ces êtres hybrides, chèvre-pieds et Faunes cornus et de célébrer dans cet accoutrement le Dieu par des chants enthousiastes, au son des flûtes, des bombyces et des tambours. Ce fut le *dithyrambe*, qui se répandit bientôt dans toute la Grèce. Mais voici qu'un poète rural, impresario hardi, Thespis, imagina de monter sur des planches, de représenter lui-même le Dieu en personne au milieu d'un chœur de Satyres, qui répondait en strophes rythmées à ses récits tristes ou gais. La tentative eut un succès prodigieux. Aussitôt un autre poète, Susarion, railleur égrillard, l'imita, mais au lieu de représenter le côté sérieux de la fable, il en fit ressortir tous les détails risibles qu'on peut lui trouver en la transposant dans la réalité quotidienne. De ce jeu venaient de naître du même coup la tragédie et la comédie.

L'essence psychique de ce phénomène, le plus surprenant de l'histoire de l'art et le plus fécond en conséquences, mérite d'être pénétré. Le Satyre représente dans la mythologie grecque l'homme primitif, à la fois plus voisin de la bête et plus près des Dieux, parce qu'il est encore en communion instinctive et

directe avec les forces divines de la nature. En lui se déchaîne l'énergie sexuelle, pour laquelle les Grecs avaient une sorte de respect religieux comme pour une puissance créatrice ; mais en lui se manifeste aussi une divination spontanée, avec des fusées de sagesse et des lueurs de prophétisme. En un mot, le Satyre est un ressouvenir et une reviviscence de l'Atlante, chez qui la clairvoyance existait à l'état naturel. Telle est la raison profonde qui a fait sortir la tragédie d'un chœur de Satyres. Dans son exaltation dionysiaque, la troupe des bacchans déguisés en Faunes, pleurant et célébrant le Dieu mort et ressuscité, l'appelant de ses chants et de ses cris, finit par en avoir l'hallucination. C'est l'apogée du dithyrambe. Quand l'habile metteur en scène se présente sous la figure de Bacchus, parle en son nom, raconte ses aventures et s'entretient avec le chœur, qui accueille le récit de son martyre par des chants funèbres et de sa résurrection par un délire de joie, il ne fait que réaliser le désir de la foule surexcitée. De ce dédoublement subit du moi, de cette projection de la vision intérieure en action vivante est née la tragédie. Dionysos a jailli vivant de l'enthousiasme du dithyrambe. Il n'a plus qu'à se fractionner dans la multitude des Dieux et des hommes, — et ce sera le drame divin et humain. Le théâtre est debout pour toujours. On aurait pu croire *a priori* que le drame fut primitivement une imitation de la vie réelle ; il n'en est rien. Le plus puissant des arts est sorti de la soif d'un Dieu et du désir de l'homme de remonter à sa source. Ce n'est qu'après avoir vu son Dieu, que l'homme a ri de son déchet, c'est-à-dire de lui-même.

On imagine le succès d'un tel spectacle, avec ses émotions violentes, multiples et contradictoires, sur un auditoire primesautier. Dans les campagnes, les fêtes devinrent des représentations dramatiques accompagnées de danses et arrosées d'innombrables outres de vin. Quand Thespis vint donner ses représentations à Athènes, un véritable délire s'empara de la ville. Hommes et femmes, gens du peuple et lettrés, tout le monde fut entraîné. Les magistrats en prirent du souci, et il y avait de quoi. Plutarque raconte dans la *Vie de Cimon* que Solon fit appeler Thespis et lui demanda « s'il n'avait pas honte de présenter au peuple *de si énormes mensonges.* » Le sage d'alors qui gouvernait la cité devait craindre moins l'illusion innocente de la scène que la profanation des Mystères par les

travestissemens grossiers qu'en donnèrent les premiers auteurs tragiques. Le torrent ayant rompu l'écluse, on ne pouvait l'arrêter; on réussit à l'endiguer. Ici se montra toute la sagesse de l'Aréopage éclairée par la science des Eumolpides. On permit aux auteurs dramatiques de puiser le sujet de leurs pièces dans les traditions mythologiques qui avaient toutes leur source dans les Mystères, mais on leur défendit sous peine de mort d'en divulguer le sens caché ou de les souiller par de basses plaisanteries. Les premiers citoyens d'Athènes, nommés par l'Archonte et par l'Aréopage furent, chargés du choix des pièces. Les représentations devinrent des fêtes annuelles en l'honneur de Dionysos. La tragédie cessait d'être un divertissement champêtre de paysans avinés pour devenir un culte public de la cité d'Athènes. Par ce coup de maître, le jeu périlleux se métamorphosait en révélation bienfaisante. Pallas prenait sous sa protection l'évadée des Mystères pour en faire la plus puissante des Muses, la prêtresse de l'art initiateur et sauveur. Ainsi grandit, sous l'égide de Minerve et sous l'aile des génies d'Éleusis, cette Melpomène qui devait donner à l'humanité un nouveau frisson et tirer du cœur humain des torrens de larmes divines.

Nous avons vu que toutes les créations du génie grec, celles qui constituent jusqu'à ce jour des élémens essentiels de notre culture, sont sorties des Mystères. Reconnaissons en la tragédie le dernier et non le moins étonnant de leurs miracles. Avec Eschyle, son organisateur et son véritable créateur, elle s'avance vers nous encore armée du flambeau de l'initiation. Fils d'un prêtre d'Éleusis, on pourrait l'appeler le grand pontife de la tragédie. Ses successeurs eurent d'autres mérites, mais furent bien loin d'atteindre sa profondeur et sa majesté. Eschyle puise à pleines mains aux sources de l'antique sagesse, et c'est avec leur lumière qu'il descend dans l'abîme obscur de la vie humaine. Poète, musicien, architecte, machiniste, costumier, chef des chœurs, acteur lui-même, chaussé du cothurne et portant le masque tragique, Eschyle reste un Eumolpide. La matière humaine, qu'il remue à grandes pelletées, est la même que celle d'Homère et plus vaste encore. Ses soixante-dix tragédies, dont sept seulement nous ont été conservées, embrassaient tout l'horizon des poètes cycliques, toute la légende grecque. Mais quel abîme entre Eschyle et Homère! Là-

bas, les aventures olympiennes, les catastrophes terrestres se déroulaient comme en un rêve aérien. Ici, spectacle, personnages, gestes et paroles, nous transportent au centre des consciences et des volontés. Nous sommes dans l'antre où se forgent les destinées. Que le chœur d'Eschyle représente des vieillards ou des vierges, les Érynnies ou les Océanides, il est toujours en présence des Dieux, comme imprégné et vibrant de leur souffle. Dans les *Choéphores*, les esclaves du palais des Atrides se pressent comme un essaim de colombes autour du tombeau d'Agamemnon. Électre et Oreste, qui dominent ce groupe, invoquent l'ombre de leur père pour l'œuvre de vengeance, et le choryphée, soulevant ses voiles comme des ailes, pousse cette imprécation que répète le chœur : « Oh ! puissé-je un jour chanter l'hymne fatal sur un homme frappé par le glaive, sur une femme expirante ! Car pourquoi cacher en moi le souffle divin qui remplit mon âme? Malgré moi, il s'échappe et sur mon visage respire la colère de mon cœur, la haine qui fermente en moi. Quand Jupiter étendra-t-il sa main vengeresse ? Grand Dieu ! frappe ces têtes superbes ! » A ce degré d'exaltation et de véhémence, le chœur n'est pas un accessoire, c'est l'âme même de l'action.

Au-dessus de cette humanité semi-voyante et plongée dans une sorte de demi-rêve, se dressent les héros de la trilogie typique : Agamemnon, Clytemnestre, Oreste. Par la grandeur des caractères, par l'énergie des volontés, ils dépassent la moyenne stature humaine, mais ils débordent de passions vraies. En eux on peut étudier la psychologie du crime, passant de génération en génération dans l'âme collective d'une famille. On a l'habitude de dire que le drame antique repose sur la fatalité aveugle qui enveloppe les hommes par le fait des Dieux comme le filet dont Clytemnestre étreint son époux pour l'égorger. La critique moderne a cru trouver le vrai fond de ce concept en substituant à l'arbitraire divin la loi de l'atavisme par laquelle elle croit tout expliquer. Rien de plus étroit et de plus faux que cette idée. La pensée d'Eschyle est tout autre.

La structure et le dénouement de ses drames prouvent qu'il a parfaitement conscience des trois puissances qui dominent la vie et s'équilibrent : le Destin, la Providence et la Liberté humaine. Le Destin ou la Fatalité n'est pas autre chose que la chaîne des passions et des calamités qui s'enfantent de géné-

ration en génération par l'accumulation des crimes. La liberté humaine les a rendus possibles, mais l'homme, aidé de la sagesse divine, réagit. On reconnaît dans Oreste le sentiment de la responsabilité se dégageant de la fatalité qui l'enlace, sous le travail de la douleur et l'effort de la volonté. Les Érynnies qui l'assiègent ne représentent pas seulement le remords objectivé. Ce sont des puissances occultes créées par les fautes de l'humanité à travers les âges. Par ses écarts sanguinaires, l'homme a lancé lui-même dans l'atmosphère ces Furies vengeresses. Elles trouvent une emprise sur toutes les âmes qui, pour une raison quelconque, ont commis un crime. Oreste, que la fatalité de sa famille a poussé au meurtre de sa mère, se purifie à l'aide d'Apollon et de Minerve. Celle-ci institue pour lui le tribunal des Aréopages, qui remplace la loi du talion par une législation plus clémente, où le coupable qui reconnaît sa faute peut se libérer. Les Érynnies continueront à être des puissances redoutables, épouvantails des criminels, avertissemens pour tous, mais elles ne seront plus la vengeance sans pitié. A la fin de sa trilogie, Eschyle fait paraître un cortège de jeunes Athéniennes qui conduisent les Furies transformées en Euménides (en Bienveillantes) dans leur temple souterrain à Colone.

Paroles, situation et mise en scène donnaient à ce dénouement une sévérité grandiose. D'un côté, les terreurs de la nature vaincues, réconciliées, changées en puissances favorables, de l'autre, la cité heureuse sous l'égide des Dieux. La nuit elle-même, l'antique nuit du chaos, devenue sacrée, s'ouvre aux flambeaux d'Éleusis, et les hymnes de joie remplissent l'âme d'une félicité surhumaine. — Véritable scène d'initiation, transposée en drame religieux et en fête civique.

Dans son *Prométhée*, Eschyle alla bien plus loin. Son tempérament titanesque ne respectait pas toujours les limites imposées par la loi. Poussé par son génie, il eut l'audace de dévoiler à demi l'un des plus grands secrets des Mystères, ce qui, paraît-il, faillit lui coûter cher. On enseignait à Éleusis que l'homme, issu des Dieux, devient leur associé, prend en quelque sorte leur tâche en main, à mesure qu'il se développe et que, de leur côté, les Dieux, les puissances cosmiques se développent par l'homme et avec lui. Ce n'était nullement nier leur existence, mais les soumettre eux aussi à la grande loi de l'évolution universelle et reconnaître en l'homme leur héritier, ayant

conquis par son propre effort le pouvoir créateur. Telle l'idée fondamentale du *Prométhée enchaîné*, véritable drame cosmogonique, où le héros parle à tout instant des milliers d'années qui lui restent à vivre. Prométhée a eu pitié des hommes que Jupiter voulait détruire. Il les a sauvés en ravissant le feu du ciel, père de tous les arts. De là sa lutte avec le maître des Dieux. La colossale image du Titan rivé, à grands coups de marteau, au sommet d'une montagne par Vulcain, assisté de la Puissance et de la Force, subissant son supplice dans un silence méprisant, puis, resté seul, invoquant toutes les divinités de l'univers comme témoins de son martyre volontaire, puis consolé par les Océanides avant que Jupiter ne le précipite avec sa foudre jusqu'au fond du Tartare, ce symbole s'est gravé dans la mémoire des hommes comme le type du génie souffrant et de tous les nobles révoltés. Jamais figure poétique fortement individualisée n'a embrassé autant de choses que celle-ci. En Prométhée nous apparaît en quelque sorte la subconscience des Dieux et du Kosmos, parlant à travers l'homme parvenu à l'apogée de sa force. En lui vit la grande idée de la Justice universelle, primordiale et finale, qui domine l'univers et les Dieux, victorieuse du Destin, fille de l'Éternité. Comme interprète de cette subconscience, Prométhée est vraiment la plus haute incarnation théâtrale de Dionysos, ce Dieu morcelé en des centaines de héros. Ici tous ces héros se ramassent en un seul, qui semble vouloir dire le dernier mot des choses et dont la voix fait trembler l'Olympe. On comprend d'ailleurs que le public d'Athènes ait tremblé lui aussi. On comprend que les milliers de spectateurs non initiés aient frémi à des paroles comme celles-ci, prononcées au théâtre de Bacchus par le poète lui-même jouant le personnage de Prométhée, paroles adressées au Dieu national de tous les Grecs : « Et pourtant ce Jupiter, malgré l'orgueil qui remplit son âme, il sera humble un jour. L'hymen qu'il prépare le renversera du haut de sa puissance ; il tombera du trône ; il sera effacé de l'Empire ! » Selon le scoliaste, cette hardiesse provoqua l'indignation de la foule, qui se jeta sur la scène en menaçant de mort l'auteur d'un tel sacrilège. Le poète n'échappa aux poignards des assaillans qu'en se réfugiant dans l'orchestre et en embrassant l'autel de Dionysos. Ainsi, par la logique raffinée du Destin, la tragédie idéale fut sur le point d'en-

gendrer un drame sanglant sur la scène, et le sort du poète faillit être celui de son héros, au moment même où il l'incarnait. Destinée presque enviable, puisque ce fut celle d'Orphée et de Dionysos lui-même! Quant à l'Aréopage, selon cette version, il eût condamné Eschyle à boire la ciguë sans l'intervention des Eumolpides qui déclarèrent qu'Eschyle n'était pas initié et avait péché par ignorance. Quoi qu'il en soit de cette tradition, aucun dramaturge n'a jamais égalé l'audace du Titan-poète, né à Éleusis et mort en exil, au pied de l'Etna.

Qu'il ait été ou non initié formellement, l'œuvre d'Eschyle prouve qu'il porte l'empreinte d'Éleusis dans toutes les fibres de son être. Non moins étroitement que lui, Sophocle se rattache aux Mystères, quoique chez lui les idées éleusiniennes se voilent et se transposent beaucoup plus. Ses chœurs dithyrambiques conservent cependant le caractère religieux. Ses héros, toujours dignes, se rapprochent davantage de l'humanité commune. L'action plus intérieure est plus savamment menée. Les caractères, plus creusés et plus nuancés, suivent la loi de progression. Sophocle est l'inventeur de l'évolution psychologique. Si l'on étudie à ce point de vue sa trilogie d'*Œdipe* et d'*Antigone*, on y trouve un véritable drame d'initiation. La discipline d'Éleusis consistait précisément à opérer une métamorphose dans l'homme, à faire naître en lui une autre âme, épurée et voyante, qui devenait son génie conscient, son Daïmôn, sous l'égide d'un Dieu. Dans l'Œdipe de Sophocle, ce mystère s'enveloppe d'une légende qui le laisse transparaître. Œdipe est devenu roi de Thèbes en délivrant le pays d'un monstre femelle qui l'infestait, la Sphinge. La tradition courante et la littérature classique ne voient dans la Sphinge qu'un monstre fabuleux comme les autres, comme l'hydre de Lerne, la Chimère et les innombrables dragons de tous les pays. Mais, dans les Mystères antiques, le Sphinx était un symbole bien plus vaste et plus puissant. Avec son corps de taureau, ses griffes de lion et sa tête humaine, il représentait toute l'évolution animale d'où l'homme s'est dégagé. Ses ailes d'aigle signifiaient même la nature divine qu'il porte en germe. Sophocle a pris la Sphinge, que lui fournissait la légende populaire de Thèbes, en laissant simplement deviner son sens ésotérique. Œdipe n'est pas un initié, ni même un aspirant aux Mystères; c'est l'homme fort et orgueilleux qui se jette dans la vie avec toute

l'énergie de son désir sans borne, et fonce sur tous les obstacles comme un taureau sur ses adversaires. Volonté de jouissance et de puissance, voilà ce qui domine en lui. D'un sûr instinct, il devine l'énigme que le Sphinx-Nature propose à tout homme au seuil de l'existence. Il devine que le mot de l'énigme, c'est l'Homme en personne. Mais, être de désir et de passion pure, il entend par là un homme semblable à lui-même sans avoir la moindre idée de l'homme divin, transfiguré. Par son coup d'œil d'homme d'action, il a prise sur le monstre, le terrasse, s'impose au peuple, devient roi. Mais les Dieux lui préparent le châtiment encouru par sa présomption et sa violence. Sans le savoir, il a tué son père, épousé sa mère. Cette découverte le précipite du sommet de la prospérité dans le plus effroyable abîme. La beauté spirituelle du drame consiste dans le contraste entre le devin Tirésias, qui, privé de la vue extérieure, mais doué de la voyance de l'esprit, pénètre toute la trame de la destinée, et Œdipe, qui, avec ses yeux ouverts, ne voit que l'apparence des choses et se jette comme un fauve dans les pièges tendus. Si *Œdipe-Roi* nous montre le châtiment de la présomption, *Œdipe à Colone* nous présente dans le vieillard errant, fugitif, accablé de tous les maux et conduit par sa noble fille, la purification de l'homme par la douleur héroïquement supportée. A force de souffrir avec courage et conscience, le roi proscrit et aveugle est devenu lui aussi un voyant de l'âme et porte autour de sa tête chauve une auréole de consolation et d'espérance où rayonne la grâce divine. Œdipe ainsi transfiguré est devenu presque un saint. Après cela nous ne nous étonnons plus de contempler dans la sublime Antigone la fleur exquise du pur amour humain, une chrétienne avant la lettre.

Le chef-d'œuvre de Sophocle justifie donc parfaitement les judicieuses réflexions de Fabre d'Olivet. « Sortie tout entière du fond des Mystères, la tragédie possédait un sens moral que les initiés comprenaient. Voilà ce qui la mettait au-dessus de tout ce que nous pourrions imaginer aujourd'hui, ce qui lui donnait un prix inestimable. Tandis que le vulgaire, ébloui seulement par la pompe du spectacle, entraîné par la beauté des vers et de la musique, se livrait à une jouissance fugitive, le sage goûtait un plaisir plus pur et plus durable en recevant la vérité au sein même des illusions mensongères des sens. Ce plaisir était d'autant plus grand que l'inspiration du poète avait été

plus parfaite et qu'il avait mieux réussi à bien faire sentir l'esprit allégorique, sans trahir le voile qui le couvrait. »

Si toute la puissance des Mystères rayonne à travers l'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, nous n'en trouvons plus trace dans celle de leur illustre rival et successeur Euripide. D'un moment à l'autre, les flambeaux sacrés, qui conduisent à la lumière heureuse, se sont éteints, et nous tâtonnons dans les ténèbres du destin aveugle qu'éclairent seulement les torches des passions et les feux rouges du Tartare. D'où vient ce brusque changement? La raison en est facile à trouver. Contemporain du Titan Eschyle et du divin Sophocle, aussi poète qu'eux à sa manière, leur égal, leur supérieur peut-être par certaines qualités, par sa sensibilité frémissante, par la limpidité merveilleuse de son style et par la richesse ingénieuse de son imagination, Euripide n'en appartient pas moins à un autre monde, au nôtre beaucoup plus qu'à celui de l'antiquité par le tour de son esprit et la nature de son âme. Non seulement il ne se rattache par aucun lien à Éleusis, mais il est disciple fervent de Socrate, qui refusa de se faire initier, parce que, disait-il, il ne voulait pas savoir des choses communiquées sous le serment du silence et qu'il n'aurait pas le droit de discuter en public. Socrate croyait fermement et enseignait que le raisonnement seul peut atteindre la vérité et que la logique rigoureuse, sans l'aide d'aucune autre faculté, mène infailliblement à la vertu comme au bonheur. Il tourne le dos à l'antique voyance, mère de la sagesse primordiale et de toutes les religions antiques; il ignore l'intuition, créatrice des philosophies synthétiques; il sourit finement de l'inspiration, source de la poésie et des arts. Il ne voit de salut que dans l'observation, dans l'analyse et dans la dialectique. Par là il est véritablement et authentiquement, comme l'a dit Nietzsche, le père du rationalisme intransigeant et du positivisme moderne. Or Euripide, quoique poète et poète de génie, est le disciple le plus fanatique de ce maître du doute. On dirait qu'il n'écrit que pour ce spectateur unique. Car Socrate, qui ne va jamais au théâtre, y va pour écouter les tragédies d'Euripide. Quel plaisir raffiné pour lui d'entendre les chœurs et les personnages de son disciple reproduire ses syllogismes, où l'esprit se prend comme dans une souricière, et paraphraser son scepticisme démolisseur ; sa face de Silène s'épanouit et son œil de Cyclope

s'allume devant ce spectacle. Les Dieux ont beau descendre du ciel sur leurs chars dorés et déclamer des vers pompeux sous leurs masques peints. Dans leurs discours contradictoires, l'infatigable raisonneur voit l'Olympe tomber en poussière et s'évanouir toute la fantasmagorie mythologique. Aussi applaudit-il à tout rompre à ce passage d'un chœur d'*Hippolyte :* « Certes, la prévoyance des Dieux, quand elle s'impose à ma pensée, m'ôte mes inquiétudes; mais à peine pensé-je l'avoir comprise que j'y renonce en voyant les misères et les actions des mortels. »

Ce mot fait voir l'abîme qui sépare l'œuvre d'Euripide de celle de ses prédécesseurs. Mêmes sujets, mêmes personnages, mêmes décors; toute la légende homérique; mais le sentiment religieux et la compréhension profonde de la vie ont disparu. Malgré la connaissance des passions, malgré le charme incomparable de la langue et d'innombrables beautés de détail, on n'y sent plus ce vaste coup d'œil qui embrasse l'ensemble de la destinée humaine et en perce le fond en pénétrant dans son au-delà. Le génie des Mystères n'est plus là, et, sans lui, tout se rapetisse, se ride, se flétrit et tombe en loques. — Le chœur a cessé d'être l'œil et la voix des Dieux, il ne représente plus que le peuple, la masse flottante, le vil troupeau, le vieillard trembleur et crédule, le citoyen *Dèmos* d'Aristophane. — Quant à ses héros, on a dit justement qu'Euripide « a mis le spectateur sur la scène. » Tous les grands personnages, dans lesquels le mythe glorifia les fondateurs de la civilisation grecque ont baissé d'un ou de plusieurs degrés dans l'échelle sociale. Hercule, ce type de l'initié dans ses douze travaux, est devenu un bon vivant généreux, mais vulgaire et grossier; Jason, le conquérant de la Toison d'Or, un lâche pleurnicheur. A peine les Achille, les Oreste, les Pylade conservent-ils leur dignité. Euripide a créé des vierges exquises, mais ses caractères d'hommes sont en général faiblement tracés. Là où il est passé maître c'est dans la peinture des passions elles-mêmes quand elles sont devenues maîtresses de l'âme et qu'elles se substituent à l'individualité. De là les amantes féroces, Phèdre et Médée et la rugissante Hécube, tigresse des vengeances maternelles. — Reste le pathétique dont Euripide est l'inventeur. Personne ne sait comme lui exciter la pitié, faire couler les larmes, mais c'est une pitié inféconde et débilitante, qui ne laisse au cœur

ni force, ni consolation. On peut dire que l'esthétique d'Euripide, résultat de sa philosophie, se réduit au pathétique sans lumière, au tragique inexpliqué de la vie. Il ne nous en a pas moins légué deux chefs-d'œuvre, dont le théâtre moderne s'est fréquemment inspiré, *Hippolyte* et *Iphigénie en Aulide*, et où il atteint le comble de l'émotion. Mais si l'on va au fond de ces drames, on voit qu'ils sont la condamnation involontaire de la philosophie dont Euripide s'est fait le porte-voix. Hippolyte, le chaste et fier adolescent, adorateur de Diane, injustement accusé d'inceste par son père et tué à sa prière par Neptune; Iphigénie, la tendre vierge, sacrifiée par un père barbare et une armée superstitieuse; ces deux victimes ne prouvent-elles pas qu'une civilisation purement intellectuelle, et qui ne connaît pas les vrais Dieux, est forcée pour subsister d'immoler ses plus nobles enfans?

Rien de plus tragique et de plus singulier que la destinée d'Euripide lui-même. Après une vie de gloire et de succès continus, il fut appelé à la cour du roi de Macédoine, Archélaüs. Là il composa sa tragédie des *Bacchantes*, qui est la négation absolue de son esthétique et de sa philosophie anti-mystique. Car on y voit le roi Penthée déchiré par les Bacchantes après avoir nié la divinité de Dionysos et la nécessité de ses Mystères incompréhensibles. Le Dieu magicien des métamorphoses fut-il satisfait de cette palinodie tardive? Il semblerait que non, s'il faut en croire le bruit qui courut dans Athènes. On prétendit que, dans une promenade solitaire, l'hôte illustre du roi de Macédoine fut déchiré par une bande de molosses. Là-dessus le symbolisme hardi des partisans attardés d'Eschyle eut beau jeu. Ils affirmèrent que les passions sauvages, déchaînées par Euripide sur le théâtre de Bacchus et avec lesquelles il avait si habilement joué pendant sa longue vie, étaient entrées dans les chiens de la Thrace pour se jeter sur leur maître, comme les bêtes fauves qui finissent presque toujours par dévorer leur dompteur. Profonde et dernière ironie, disaient-ils, des Dieux qu'il avait offensés!

Fabre d'Olivet, ce grand penseur oublié, a porté sur Euripide un jugement remarquable. Je le cite, malgré sa sévérité excessive, parce qu'il donne en quelques traits un tableau magistral de l'effondrement de la tragédie, après qu'elle eut perdu les règles et la tradition d'Éleusis: « Si les lois qu'on avait

d'abord promulguées contre ceux qui, en traitant des sujets tragiques, en avilissaient le sens mystérieux, avaient été exécutées, on n'aurait point souffert qu'Euripide eût peint tant de héros dégradés par l'adversité, tant de princesses égarées par l'amour, tant de scènes de honte, de scandale et de forfaits; mais le peuple, déjà dégradé et voisin de la corruption, se laissait entraîner par ces tableaux dangereux, et lui-même courait au-devant de la coupe empoisonnée qui lui était offerte. C'est au charme même de ces tableaux, au talent avec lequel Euripide savait les colorer qu'on doit attribuer la décadence des mœurs athéniennes, et la première atteinte qui fut portée à la pureté de la religion. Le théâtre devenu l'école des passions et n'offrant plus à l'âme aucune nourriture spirituelle, ouvrit une porte par laquelle se glissèrent, jusque dans les sanctuaires, le mépris et la dérision des Mystères, le doute, l'audace la plus sacrilège et l'entier oubli de la Divinité. »

Merveille de l'art vivant, la tragédie nous est apparue comme la fleur du miracle hellénique et le dernier mot du génie grec. J'ai montré comment le mythe de Dionysos lui donna naissance, que les Mystères d'Éleusis inspirèrent ses chefs-d'œuvre, et qu'elle tomba dans une décadence rapide aussitôt qu'elle cessa de les comprendre. Une conclusion s'impose sur le rapport de ces deux institutions, conclusion qui nous ouvrira une perspective sur la vraie mission du théâtre et sur son possible avenir dans l'humanité.

La tragédie est, selon le mot d'Aristote, *une purification* (κάθαρσις) *par la terreur et la pitié*. Cette formule est parfaite dans sa concision. Seulement, elle demande à être expliquée. Pourquoi la terreur et la pitié, qui dans la vie réelle sont des impressions déprimantes, deviennent-elles dans la grande tragédie grecque des forces réconfortantes et purificatrices? Parce qu'elles présentent au spectateur *les épreuves de l'âme* qui la rendent propre à l'assimilation des vérités consolantes et sublimes, en lui arrachant voile après voile. Sans la claire compréhension de ces épreuves, les affres de la terreur et l'élan de la sympathie demeurent impuissans. Mais la lustration de l'âme qui succède au frisson tragique, y produit une embellie où pénètrent les rayons d'une vérité et d'une félicité inconnues. Le but des Mystères d'Éleusis était de communiquer cette vérité elle-même à l'initié par l'expérience personnelle, par de clairs concepts

et des images parlantes. L'initiation et les fêtes d'Éleusis donnaient à ceux qui savaient les comprendre la clef des contradictions et des terreurs de la vie. Ainsi les deux institutions se complétaient et s'entr'aidaient. Dans Eschyle et dans Sophocle on entrevoyait la paix et la lumière au delà de la terreur et de la pitié. Dans Euripide, le dialecticien et le sophiste, qui appartient déjà à la civilisation purement intellectuelle et rationaliste dont Socrate est la cheville ouvrière, nous trouvons la terreur et la pitié sans leur efficacité transcendante, c'est-à-dire sans l'illumination et sans l'apaisement psychique qu'elles possédaient dans le drame primordial d'Éleusis et qu'avait conservés dans une large mesure le drame d'Eschyle et de Sophocle. L'homme dans Euripide apparaît la victime du hasard ou de l'arbitraire divin. On peut dire que la terreur et la pitié deviennent plus poignantes dans ce concept de la vie, mais elles y perdent leur vertu ennoblissante, leur pouvoir éducateur. On sort élargi et rajeuni d'une tragédie d'Eschyle ou de Sophocle; on sort ému, mais accablé, d'un mélodrame d'Euripide. Malgré la grandeur du poète et de l'artiste, il y manque le souffle divin.

L'idéal de l'art serait de joindre, dans la plénitude de la vie, à la terreur et à la pitié salutaires de la tragédie, les révélations consolantes que la Grèce a trouvées dans ses Mystères et particulièrement dans le drame éleusinien. L'histoire sans doute ne se recommence pas et on ne nage pas deux fois dans le même fleuve, comme disait Héraclite ; mais, au cours des âges, les idées et les choses reviennent en métamorphoses incessantes et en formes imprévues. Malgré le voile opaque dont nous enveloppe notre civilisation matérialiste, il n'est pas impossible que le miracle hellénique ait des avatars et des renaissances surprenantes. Les créations nouvelles sortent quelquefois du profond et douloureux désir d'un passé à jamais perdu. Elle brûle encore en nous tous l'inextinguible nostalgie de la tragédie grecque, sur laquelle flotte, — espérance immortelle, — la lumière sublime d'Éleusis.

ÉDOUARD SCHURÉ.

# LA
# FLOTTE AÉRIENNE FRANÇAISE

Au mois de septembre de l'année dernière, j'ai entretenu les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* de la crise de l'aéronautique française ; j'en rappelle brièvement les phases.

A la suite des exploits des aviateurs en 1909, notamment de la traversée de la Manche par Blériot au mois de juillet et du succès extraordinaire du premier meeting d'aviation à la Grande Semaine de Champagne au mois d'août de la même année, les manœuvres du Bourbonnais, auxquelles avait figuré avec honneur le dirigeable *République*, nous confirmaient dans cette opinion que, décidément, la France était en train de conquérir l'empire de l'air. Coup sur coup, des événemens inattendus vinrent jeter le trouble dans nos esprits. Ce fut, d'abord, la mort en aéroplane du capitaine Ferber, l'un des pionniers de l'aviation ; puis, la catastrophe du dirigeable *République*, perdu corps et biens, à la fin des manœuvres, pendant son voyage de retour à son port d'attache. Enfin, quelques semaines plus tard, nos voisins d'outre-Rhin mobilisaient une escadre aérienne, composée de plusieurs dirigeables, qui exécutait de véritables manœuvres militaires à longue durée. Les initiés savaient qu'il nous eût été impossible, par suite de circonstances diverses, de faire un effort semblable et de le réussir. Il y avait donc une nation capable de réaliser, dans l'atmosphère, des exploits supérieurs aux nôtres ; cette nation était l'Allemagne, et c'était ouvertement avec des intentions militaires qu'elle songeait à utiliser ses aéronefs.

Certes, il y avait de quoi frapper l'opinion publique en France, et elle fut émue à bon droit. Toutefois, pendant des semaines et des mois, son émotion parut stérile ; on écrivit, on parla, on s'agita beaucoup, mais aucun résultat tangible n'apparaissait. Le ministère de la Guerre, chargé des destinées de notre flotte aérienne, semblait hésitant ; l'organisation de notre service d'aéronautique militaire était compliquée et incohérente ; il fallait, avant tout, le modifier, si l'on voulait aboutir à quelque chose. On se souvient de la vigoureuse intervention du docteur Reymond, à la tribune du Sénat, au mois de mars 1910 ; appuyé par son éminent collègue, le général Langlois, soutenu par l'unanimité de l'assemblée, il mit le ministre de la Guerre en demeure de compléter notre flotte aérienne en dirigeables, de favoriser les progrès de l'aviation naissante et l'utilisation militaire des aéroplanes, enfin, d'organiser d'une façon solide notre service aéronautique, en réunissant dans une même main toutes les attributions alors enchevêtrées d'une manière inextricable.

Lorsque, au mois de septembre 1910, j'écrivais l'article auquel je fais allusion au début de celui-ci, ces invitations impératives n'avaient pas encore abouti à un résultat formel, mais on pressentait cet aboutissement. On savait que des commandes de dirigeables avaient été faites de divers côtés ; d'autre part, les exploits de nos officiers aviateurs, pendant le Circuit de l'Est et les manœuvres de Picardie avaient été une véritable révélation ; enfin, tout le monde disait que le service aéronautique militaire allait prochainement être unifié et fortement organisé. Je pouvais donc terminer mon article par des paroles d'espoir, et annoncer que, si nous venions de traverser une crise, nous étions sur le point d'en sortir à notre honneur. Ces heureuses prévisions se sont-elles réalisées ? C'est ce que je voudrais examiner aujourd'hui.

## I

Au point de vue administratif, le desideratum exprimé vigoureusement par le sénateur Reymond, — qui ne faisait d'ailleurs, en mars 1910, que formuler les aspirations unanimes de tous ceux qui avaient à cœur le développement de notre aéronautique militaire, — est devenu une réalité.

Dans les derniers mois de l'année 1910, on créa, au ministère de la Guerre, l'Inspection générale permanente de l'Aéro-

nautique militaire. A sa tête, fut placé le général de division Roques, qui, depuis plusieurs années, en qualité de directeur du Génie au ministère, avait eu à traiter les questions se rattachant à la navigation aérienne.

On lui donna la haute main sur tout le personnel et le matériel aéronautique. Pour les établissemens et les troupes stationnés dans le gouvernement militaire de Paris, il exerce une autorité complète : les établissemens de province dépendent, pour les mesures d'ordre et de police, des généraux commandant des corps d'armée, mais c'est au général Roques qu'appartient le soin de les pourvoir en matériel, c'est lui qui donne les ordres au personnel et est chargé de l'apprécier et de le noter.

L'Inspection générale permanente d'Aéronautique militaire constitua, dès son début, un rouage important. Indépendamment d'un état-major assez nombreux, le général Roques a, sous ses ordres, trois collaborateurs principaux. A Versailles, le colonel Hirschauer, commandant les troupes d'aéronautique militaire, est le chef des compagnies d'aérostiers réparties actuellement en deux bataillons, l'un à Reims, l'autre à Versailles ; il a aussi sous ses ordres les officiers pilotes aviateurs, ainsi que l'équipage des dirigeables. A Meudon, le lieutenant-colonel Bouttieaux, directeur du matériel aéronautique militaire, est chargé de l'achat, de la construction, des réparations et de l'entretien du matériel plus lourd et du matériel plus léger que l'air. Indépendamment des aéroplanes et des dirigeables, qui forment naturellement la plus grosse part de ce matériel, il a encore à s'occuper des ballons sphériques, libres ou captifs, et des cerfs-volans. Enfin, à Vincennes, le lieutenant-colonel Estienne est à la tête d'un établissement d'aviation militaire, où l'on s'occupe surtout des services que les aéroplanes peuvent rendre à l'artillerie.

Sur différens points du territoire existent des établissemens de diverses natures. Pour les dirigeables, on a édifié de grands hangars, pouvant les loger tout gonflés, pourvus d'appareils à produire l'hydrogène ou de récipiens pour l'emmagasiner, munis d'approvisionnemens, de rechanges et d'outillage de toute nature ; le tout servi par un personnel compétent. Pour les aéroplanes, on a installé ce qu'on appelle des centres d'aviation militaire, qui sont à la fois des lieux de remisage et d'entretien des appareils et des écoles pour la formation des pilotes. Je ne

parle que pour mémoire des dépôts de ballons libres et des parcs de ballons captifs.

Voici donc, en gros traits, quelle est l'organisation du nouveau service.

Tous ceux, — et je me fais gloire d'avoir été du nombre, — qui ont poussé à l'unification de notre aéronautique militaire, fondaient un grand espoir sur l'adoption de cette mesure. L'événement a-t-il justifié leurs prévisions? On pourrait en douter, car depuis quelque temps on entend parler à mots couverts de la nécessité de modifier plus ou moins profondément l'état de choses actuel, et de donner l'autonomie à certains des tronçons qu'on a eu tant de peine à rassembler en 1910. Il faut vraiment que nous ayons en France la manie du changement pour songer à bouleverser, après un an d'existence, une organisation que tout le monde appelait naguère de tous ses vœux.

Que reproche-t-on, aujourd'hui, à l'Inspection permanente d'Aéronautique militaire? Il est difficile de le savoir exactement, car les critiques les plus contradictoires ont été formulées contre elle. Tantôt, en effet, on l'accuse de gaspiller, pour la construction de dirigeables inutiles, l'argent qu'on pourrait employer beaucoup mieux à faire des aéroplanes; tantôt, on l'accuse de trop négliger les dirigeables, et de laisser l'Allemagne ou l'Italie prendre le pas sur nous.

En ce qui concerne les aéroplanes, on lui reproche de ne pas avoir de modèle uniforme, de ne pas avoir pris parti pour les *monoplaces* ou les *biplaces;* d'autres, au contraire, déplorent sa préférence systématique pour ce dernier type, préférence bien démontrée, d'après eux, par ce concours militaire de Reims, où l'on ne s'occupa que de ce qu'on pourrait appeler les poids lourds d'aviation. On l'accuse également de ne pas avoir suffisamment développé l'importance de notre aviation, tant au point de vue du nombre des appareils que de celui des pilotes.

Je ne parlerai pas des critiques secondaires, concernant les ballons captifs et les cerfs-volans.

Mais, à côté de ces reproches d'ordre technique, il y a une accusation plus grave que l'on formule, c'est que l'Inspection générale permanente d'Aéronautique militaire est complètement inféodée au Génie. Son chef sort, en effet, de cette arme, et il en est de même de la plupart des officiers et de tous les hommes de troupe qui y sont attachés. Quand on a créé ce nou-

veau service, on a proclamé hautement que l'aviation n'était le monopole d'aucune arme, qu'en matière aussi nouvelle il fallait faire appel à toutes les bonnes volontés; malgré ces belles paroles, l'inspection permanente d'aéronautique n'est qu'une étiquette trompeuse, et c'est toujours le Génie qui a la haute main sur notre flotte aérienne. Or, en se rappelant comment cette arme a, dans ces dernières années, semblé prendre à plaisir d'entraver les progrès de notre aéronautique militaire, on peut tout craindre pour l'avenir, lorsqu'on la voit, encore aujourd'hui, maîtresse des destinées de notre flotte aérienne.

Faut-il donc déclarer, comme dans une opérette bien connue, que ce n'était pas la peine assurément de changer de gouvernement? Faut-il proclamer, après un an d'expérience, la faillite de l'organisation actuelle de notre service d'aéronautique? C'est peut-être ce que quelques-uns pensent; je suis, pour mon compte, d'un avis tout à fait opposé, et vais essayer de faire partager ma conviction au lecteur.

## II

Notre flotte aérienne doit-elle être constituée de dirigeables ou d'aéroplanes? C'est une discussion déjà ancienne, et je l'ai poussée suffisamment à fond l'année dernière pour me dispenser de la reprendre complètement aujourd'hui ; je me bornerai à rappeler les points fondamentaux de la question, et à en faire l'application à l'état actuel de l'aéronautique.

L'aéronef militaire idéal, c'est-à-dire celui auquel on demandera d'exécuter de grandes reconnaissances stratégiques, ayant pour but de renseigner notre état-major sur les positions occupées par les armées ennemies, devra, pour remplir sa mission, posséder un rayon d'action d'au moins 600 kilomètres; il devra, en outre, pouvoir passer la plus grande partie de son voyage aérien à une altitude supérieure à 1 500 mètres, pour avoir des chances sérieuses d'échapper aux projectiles ; il devra, enfin, posséder une vitesse propre, c'est-à-dire, par rapport à l'air ambiant supposé immobile, aussi considérable que possible.

Sous ce dernier rapport, les aéroplanes ont, dès leur naissance, possédé une supériorité incontestable sur les dirigeables ; depuis, leurs vitesses se sont augmentées, celles des dirigeables aussi, mais dans des proportions moins fortes. S'il n'y avait pas

d'autres considérations à envisager, l'hésitation ne serait pas possible, c'est aux aéroplanes qu'il faudrait donner la préférence.

Il convient néanmoins de remarquer que, dans ces derniers temps, les vitesses des dirigeables, qui ne dépassaient guère 45 à 50 kilomètres, se sont accrues notablement, et on cite, en Allemagne et en Italie, des dirigeables ayant pu faire en air calme 70 et 75 kilomètres à l'heure. C'est évidemment un beau résultat; mais les aéroplanes ont atteint depuis longtemps ces vitesses, et les dépassent fréquemment : témoin Weymann, le vainqueur du concours militaire de Reims, grâce à une vitesse effective de près de 117 kilomètres, ce qui suppose une vitesse propre supérieure certainement à 120.

Au point de vue de l'altitude, il y a deux ans, ni les dirigeables, ni les aéroplanes ne possédaient les qualités nécessaires, mais la supériorité appartenait aux dirigeables ; depuis, ils ont fait des progrès les uns et les autres, et tous deux peuvent dépasser l'altitude de 1 500 mètres, et s'y maintenir pendant une durée suffisante. Ce sont même aujourd'hui les aéroplanes qui, sous ce rapport, ont encore la supériorité.

Mais il n'en est pas de même au point de vue du rayon d'action. C'est à titre tout à fait exceptionnel que les aéroplanes ont effectué, jusqu'à présent, des parcours voisins de 00 kilomètres, et encore ce sont des aéroplanes monoplaces, c'est-à-dire à un seul voyageur, qui, ainsi que nous le verrons plus loin, ne sauraient convenir aux reconnaissances stratégiques. En revanche, les dirigeables ont récemment accompli des voyages de longue durée : tout le monde se souvient du magnifique exploit de l'*Adjudant-Réau* qui resta 21 heures 20 minutes en l'air, en parcourant plus de 989 kilomètres, d'après l'itinéraire : Issy, Paris, Épernay, Châlons, Verdun, Toul, Épinal, Remiremont, Épinal, Vesoul, Langres, Troyes, Provins, Issy. A l'heure actuelle, on peut dire que, seuls, les dirigeables sont capables d'effectuer les grandes reconnaissances stratégiques; il leur suffit pour cela d'avoir un volume assez grand, et tout le monde est d'accord aujourd'hui pour fixer ce volume au minimum à 8000 mètres cubes. Ce seront les croiseurs de notre flotte aérienne.

Certes, les dirigeables sont des engins coûteux, encombrans, exigeant pour leur manœuvre un personnel important ; c'est une affaire entendue, mais du moment où ils sont encore actuel-

lement les seuls à pouvoir rendre certains services, il faut bien se résigner à faire, pour s'en procurer, les sacrifices nécessaires.

Ajoutons qu'ils ont des qualités propres. S'ils peuvent moins que les aéroplanes affronter des vents d'une vitesse déterminée, ils sont beaucoup moins sensibles qu'eux aux remous de l'atmosphère. Ces remous, les aéroplanes les redoutent par-dessus tout; ils sont la cause de nombreux accidens, et, dans la pratique, ce n'est guère qu'aux heures du début et de la fin de chaque journée que les aviateurs exécutent leurs évolutions; vers midi, ils jugent plus prudent de rester à terre; la nuit, jusqu'ici, ils ne se sont pas risqués à voler, craignant à juste titre le danger des atterrissages sur un terrain qu'on ne voit pas. Les dirigeables, au contraire, marchent à toutes les heures de la journée, et une grande partie du voyage de l'*Adjudant-Réau* s'est effectué pendant la nuit. On a même fait, à ce propos, une remarque importante au point de vue de la guerre, à savoir que ce voyage nocturne est resté inaperçu, même lorsque, comme à Verdun, la garnison avait été prévenue du passage de l'aéronef.

Faut-il rappeler que le dirigeable offre à ses voyageurs une installation plus confortable, permettant de faire à son aise des observations, de prendre des croquis, de faire des photographies? Ajouterons-nous qu'il permet l'emploi d'appareils de télégraphie sans fil à grande portée, grâce auxquels, pendant son voyage déjà cité, l'*Adjudant-Réau* a pu donner constamment de ses nouvelles à la Tour Eiffel? Toutes ces considérations s'ajoutent pour démontrer la nécessité des gros dirigeables, seuls outils convenables aujourd'hui pour les reconnaissances à longs parcours.

Il n'y a donc rien à changer aux conclusions formulées à ce sujet l'année dernière et il y a deux ans. Mais il faut se rappeler que chaque jour diminue la supériorité du dirigeable sur l'aéroplane, et qu'il viendra certainement une époque où elle n'existera plus. Au concours militaire de Reims, tous les appareils classés ont pu faire un voyage aller et retour de 300 kilomètres, c'est donc la moitié du rayon d'action demandé aux croiseurs aériens; rien ne dit que, l'année prochaine ou dans deux ans, ils n'arriveront pas à faire les 600 kilomètres exigés. Alors, on pourra se demander s'il faut encore construire et entretenir des dirigeables, qui n'auront peut-être plus à leur actif

que les avantages d'ordre secondaire dont nous parlions tout à l'heure. Mais, en attendant, on ne peut que répéter l'aphorisme formulé il y a deux ans par M. Painlevé : « Abandonner les dirigeables serait une imprudence. »

D'ailleurs, si la France peut avoir la prétention légitime de marcher à la tête des nations au point de vue de la navigation aérienne, elle doit néanmoins regarder ce qui se passe à l'étranger. Or, les deux nations qui, après elle, sont incontestablement à la tête du mouvement, l'Italie et l'Allemagne, construisent des dirigeables et s'en servent journellement. Les Italiens viennent d'en envoyer en Tripolitaine, et nous avons incidemment signalé plus haut que c'était chez nos émules de ces deux nations que les dirigeables avaient obtenu les plus grandes vitesses.

D'après ce que j'ai pu savoir, c'est en Italie que l'on trouve les meilleurs spécimens de dirigeables militaires, qui, en particulier, sont étudiés d'une façon remarquable au point de vue de la rapidité de gonflement et d'arrimage : en vingt-quatre heures, un dirigeable peut être gonflé et mis en service, il peut dans le même temps être dégonflé et emballé. Nous ne pourrions peut-être pas en faire autant à l'heure actuelle, et si nous avons quelques perfectionnemens à prendre chez nos voisins, nous ne devons pas hésiter à le faire. Les officiers éminens qui dirigent en Italie le service aéronautique reconnaissent d'ailleurs hautement tout ce qu'ils doivent à nos ingénieurs et au colonel Renard en particulier, dont ils se proclament les élèves ; ne craignons pas de leur emprunter, à notre tour, ce qu'ils peuvent avoir de bon.

Je ne pense donc pas qu'on puisse reprocher à l'Inspection permanente militaire d'Aéronautique d'avoir gaspillé les deniers de l'État en commandant des dirigeables. Je serais plutôt tenté de lui faire le reproche inverse. D'ailleurs, en admettant même qu'on a eu tort de continuer en 1911 de construire des dirigeables, la responsabilité n'en incomberait pas à l'Inspection permanente, qui n'a fait que se conformer en cela aux votes du Parlement.

## III

Une des critiques les plus souvent formulées contre notre marine militaire a été la diversité des types de nos bâtimens de

guerre. On a fait ressortir notamment l'inconvénient des escadres hétérogènes : pour rester groupés, il faut, en effet, que les bâtimens rapides limitent leur vitesse à celle des plus lents de leurs compagnons; d'autre part, l'amiral qui commande une de ces escadres a en main des outils de puissance inégale et est gêné dans son action par la nécessité de ne demander à chacun d'eux que ce qu'il peut faire. Il en est de même, dit-on, en aéronautique militaire, et il est déplorable de voir la diversité des modèles d'aéroplanes actuellement en service dans l'armée.

Ces critiques seraient certainement fondées s'il était possible, à l'heure actuelle, de proclamer la supériorité incontestable d'un type d'aéroplane sur un autre : mais ceux qui les formulent oublient que l'aviation est une chose bien nouvelle, et que les types d'appareils n'ont pas encore eu le temps d'être bien fixés. L'aviation se trouve aujourd'hui dans un état analogue à celui de l'automobilisme il y a une quinzaine d'années : il y avait alors des voitures mues par l'électricité, d'autres par la vapeur, d'autres par l'essence de pétrole ; parmi ces dernières, on voyait des moteurs à cylindre vertical, d'autres à cylindre horizontal, les uns étaient placés en avant, les autres en arrière, sous le siège des voyageurs; la plus grande variété régnait dans les organes de transmission, les freins, les appareils de graissage et de carburation, etc. Peu à peu, les dispositions défectueuses ont été éliminées, celles dont l'expérience a démontré le bon fonctionnement ont été généralement adoptées, et aujourd'hui, à part la carrosserie qui varie à l'infini, tous les automobiles se ressemblent au point de vue mécanique ; tout au plus peut-on les grouper en trois ou quatre types différens, suivant qu'on cherche à obtenir surtout de la vitesse, ou de la capacité de transport, ou du confortable dans l'installation des voyageurs.

Il en sera certainement de même des aéroplanes dans quelque temps, mais aujourd'hui nous n'en sommes pas encore là. Si l'on demandait, à ceux qui reprochent à notre service d'aéronautique militaire de ne pas avoir un type uniforme d'appareils d'aviation, quel est le type qu'à leur avis on aurait dû adopter, ils seraient bien embarrassés pour répondre. Si on avait posé cette question, à la fin de 1908, non pas au suffrage universel, mais à celui des personnes compétentes, la grande majorité aurait répondu que c'était l'aéroplane Wright qui réalisait le type idéal. Six mois après, à la fin de

juillet 1909, on aurait proclamé la supériorité du monoplan Blériot, qui venait de traverser la Manche. Un mois plus tard, au cours de la Grande Semaine de Champagne, on aurait successivement prôné le monoplan Antoinette, puis le biplan Farman. Les meetings d'aviation de 1910 semblaient, d'une manière générale, établir la supériorité des monoplans, et au Circuit de l'Est, au mois d'août de la même année, les triomphateurs furent deux monoplans Blériot; néanmoins, les biplans Farman et Sommer, entre les mains de nos officiers aviateurs, firent très bonne figure à la même époque, aux manœuvres de Picardie. En 1911, pendant les grandes épreuves Paris-Madrid et Paris-Rome, ainsi que pendant le Circuit Européen, les monoplans obtinrent les premières places; mais fallait-il choisir des Blériot, des Morane, des Deperdussin? On eût été embarrassé de le dire. D'ailleurs, un certain nombre de biplans figurèrent avec honneur dans les mêmes épreuves.

Lorsqu'il s'agit, comme dans ces concours, de récompenser une qualité unique, — la vitesse, — il est facile d'établir un classement; mais, au point de vue militaire, il n'en est pas de même, et tel appareil moins rapide qu'un autre pourra être préférable au point de vue de la stabilité, de la facilité d'observation, etc. Que pouvaient faire en pareille occurrence les officiers chargés de constituer notre flotte d'aéroplanes? S'adresser à tous les constructeurs d'appareils ayant suffisamment prouvé leurs qualités, et compter sur l'expérience qu'on acquerrait dans l'armée pour se prononcer sur la supériorité de tel ou tel modèle. C'est ce qu'on fit; on acheta des Henri Farman, des Maurice Farman, des Sommer, des Bréguet, des Blériot, des Deperdussin, des Morane, des Nieuport, etc., et on les mit en service entre les mains des pilotes militaires. Je ne sais pas encore quelles conclusions on a tirées de cette expérience, qui sans doute n'est pas terminée et ne pourra l'être avant un an ou deux; quoi qu'il en soit, les appareils militaires existans peuvent tous, entre les mains des habiles officiers aviateurs que nous possédons, rendre d'excellens services. De l'un à l'autre, c'est une question de nuance, et si l'on interroge les principaux intéressés, c'est-à-dire les pilotes militaires, la plupart d'entre eux prônent l'appareil dont ils ont l'habitude, ce qui prouve qu'aucun d'eux n'est foncièrement mauvais.

On a fait grand reproche à l'Inspection permanente d'Aéro-

nautique d'avoir acheté quelques appareils qui sont actuellement inutilisables; il serait plus exact de dire qu'ils sont inutilisés, parce que leur acquisition remontant déjà à une époque lointaine (en aviation, cette expression veut dire de un à deux ans), on les a laissés de côté pour se servir d'aéroplanes plus modernes, et par conséquent plus perfectionnés. D'ailleurs, ainsi qu'on peut le voir dans le rapport de M. Clémentel sur le budget de la Guerre, il y a eu, en tout, quatre aéroplanes rentrant dans cette catégorie; ils ont été commandés à la fin de 1910, et livrés au commencement de 1911; après les premiers essais, ils ont été reconnus d'un emploi dangereux, et on a décidé de ne s'en servir qu'après les avoir transformés. Je me demande quels reproches on aurait adressés à l'administration de la Guerre si elle avait laissé ces appareils en service, tels quels, au risque de causer la mort de quelques aviateurs de plus? Pour rassurer, d'ailleurs, les censeurs très soucieux des deniers de l'État, nous leur dirons que ces aéroplanes défectueux représentent 2 pour 100 du nombre total des appareils, et 3 pour 100 de la dépense globale nécessitée par leur achat. Ce qui m'étonne, pour mon compte, c'est que notre service d'aéronautique militaire n'ait pas commis de plus nombreuses erreurs de ce genre.

On doit, à l'heure actuelle, considérer la diversité des aéroplanes en service dans l'armée comme un mal inévitable pendant quelque temps encore; mais on a cherché à en atténuer les inconvéniens par deux mesures excellentes, l'une d'ordre technique, l'autre d'ordre administratif.

La première consiste à imposer, autant que possible, aux constructeurs des mécanismes de commandes analogues, de façon que dans un biplan comme dans un monoplan, dans un Blériot comme dans un Bréguet, le pilote ait toujours les mêmes gestes à faire, qu'il manœuvre des leviers, des volans ou des pédales de disposition semblable, pour obtenir un résultat déterminé. En passant d'un appareil à l'autre, le pilote ne sera pas désorienté, et les réflexes qu'il aura pu acquérir sur un aéroplane lui serviront sur tous. Des difficultés pratiques se sont opposées à la réalisation complète de ce desideratum, mais on en poursuit sérieusement l'application, et c'est déjà un fait acquis su un certain nombre d'aéroplanes différens.

L'autre mesure consiste à grouper dans une même escadrille aérienne des appareils identiques; de cette manière, possédant

à peu près la même vitesse, les aéronefs d'une même escadrille pourront rester groupés sans ralentir leur allure générale, et le commandant de cette unité volante saura qu'il peut demander à tous sensiblement les mêmes efforts et obtenir de chacun de ses aéroplanes des résultats de même ordre.

## IV

Nous arrivons maintenant à la grande querelle actuelle des *monoplaces* et des *biplaces*. Il ne faudrait pas confondre ces deux expressions nouvelles avec celles qui sont depuis longtemps connues de *monoplans* et de *biplans*. Les monoplans sont des appareils dans lesquels les surfaces sustentatrices sont disposées sur un seul étage, tandis que dans les biplans elles forment deux étages superposés. Les monoplaces sont des appareils qui ne peuvent enlever qu'un seul voyageur aérien, tandis que les biplaces peuvent en enlever deux. Un monoplan peut être biplace et un biplan peut être monoplace. Toutefois, comme les monoplans se prêtent plus que les autres aéroplanes aux grandes vitesses et qu'on n'a généralement pas cherché en ce qui les concerne la capacité de transport, il arrive que les monoplans sont d'habitude en même temps des monoplaces, ce qui facilite la confusion entre les deux expressions.

Lesquels sont préférables au point de vue militaire? Les partisans des monoplaces disent qu'il n'y a aucun besoin d'avoir deux voyageurs à bord d'un aéroplane; le même homme peut parfaitement conduire son appareil et observer en même temps le terrain et les positions des troupes; étant seul à bord, il est maître de ses actions, conduit son appareil là où il pense qu'il y a une observation intéressante à faire et n'a de conseils à demander à personne. S'il y a, au contraire, un observateur distinct du pilote, c'est le premier qui devra régler l'itinéraire, puisque c'est lui qui doit rapporter les renseignemens; le pilote se trouvera gêné dans ses allures, il en résultera de fausses manœuvres, des pertes de temps, peut-être des accidens; de plus, les monoplaces sont moins lourds, plus rapides, il en existe de nombreux modèles, il n'y a qu'à s'en procurer un grand nombre et à en doter exclusivement l'armée.

Leurs adversaires répondent que si quelques officiers, comme le capitaine Bellenger, sont, en même temps, des pilotes hors

ligne et des observateurs remarquables, on n'aura pas toujours la bonne fortune de rencontrer des aviateurs de cette qualité. En général, il sera préférable d'avoir un pilote et un observateur distincts : si ce dernier possède son brevet de pilote, il n'en sera pas plus mauvais observateur, mais il n'aura pas à faire deux choses en même temps. La difficulté d'entente entre les deux voyageurs aériens peut exister parfois, mais ce n'est pas un inconvénient capital. Il est évident, d'autre part, qu'en séparant les deux fonctions, on impose une moindre fatigue aux aviateurs ; de plus, l'observateur, dégagé de la préoccupation de la conduite de l'appareil, peut être tout entier à son service ; il peut faire des croquis, écrire des dépêches, prendre des vues photographiques, envoyer des radiogrammes, toutes choses absolument impossibles s'il doit avoir les mains au volant ou au levier de manœuvre. Les appareils à deux places sont donc les seuls pratiques au point de vue militaire.

Comme en toute chose, il faut faire une part à chacune des opinions extrêmes. Il est certain que pour les reconnaissances de peu d'étendue, notamment celles qui serviront à régler le tir des batteries d'artillerie, les monoplaces peuvent suffire, à la condition d'être montés par un pilote qui soit, en même temps, un bon observateur. Il en sera de même s'il s'agit de pousser une pointe vers un but déterminé, d'aller chercher un renseignement bien défini et de le rapporter rapidement ; en pareil cas, l'aviateur ne sera qu'un pilote pendant l'aller et le retour, ce n'est qu'au moment où il sera arrivé au but de sa course, et où il planera au-dessus de la région à observer qu'il aura momentanément à cumuler les deux rôles ; s'il y est bien préparé, il pourra les remplir sans trop de difficulté ou de fatigue.

Mais souvent il n'en sera pas ainsi, l'observation devra se prolonger tout le temps du voyage aérien ou à peu près. La durée de ce voyage pourra être telle qu'on ne puisse raisonnablement demander au même homme de faire, pendant si longtemps, les deux métiers à la fois. De plus, si la reconnaissance est de longue durée, il peut y avoir un intérêt majeur à ce que ses résultats parviennent au commandement avant le retour de l'aéronef, d'où la nécessité d'envoyer des télégrammes ou des documens écrits, ce qui ne peut être fait qu'à la condition d'avoir un observateur indépendant du pilote.

Ajoutons, en faveur des biplaces, un argument moins

important, mais non sans valeur. Pour qu'un général tire parti comme il convient des renseignemens qui lui sont fournis par une reconnaissance aérienne, il faut qu'il ait confiance dans celui qui les lui rapporte. L'observateur doit donc être un officier parfaitement au courant des choses qu'il doit voir; de plus, il est bon, je serais presque tenté de dire indispensable, qu'il soit connu personnellement du général, et que celui-ci n'ait aucune inquiétude sur son habileté d'observateur et la rectitude de son jugement. L'officier ainsi choisi ne sera généralement pas un pilote; il faut donc avoir deux places à bord des aéroplanes militaires, sous peine de se priver des services des observateurs les plus qualifiés.

Dans le même ordre d'idées, il convient de remarquer que si les officiers pilotes d'aéroplanes peuvent, en même temps, être de bons observateurs, il n'en est pas de même des aviateurs civils, dont les services seront utilisés en temps de guerre. Beaucoup d'entre eux, et non des moindres, qui ont gagné des prix dans des épreuves sensationnelles, ne savent pas lire une carte, et éprouvent les plus grandes difficultés à s'orienter. Comment songer à leur demander de faire des observations d'ordre militaire? Si l'on n'avait que des monoplaces, on serait obligé de renoncer à utiliser les pilotes de ce genre, qui ne pourraient rendre aucun service aux armées.

Nous admettrons donc, et en cela nous sommes d'accord avec les dirigeans de notre service d'aéronautique militaire et avec les personnes les plus compétentes, parmi lesquelles nous pouvons citer le général Langlois et M. Clémentel, rapporteur du budget de la Guerre, qu'il faut à l'armée, en général, des biplaces, mais que les monoplaces peuvent être utilisés dans bien des circonstances.

On peut discuter à l'infini sur la proportion à donner, dans notre flotte aérienne, aux deux types d'appareils; je suis, pour mon compte, d'avis que les monoplaces doivent être en minorité, et entrer pour un quart à un tiers dans l'effectif total.

Je ne crois pas que les partisans systématiques des monoplaces puissent arriver à faire bannir les biplaces de notre armée; mais peut-être réussiront-ils à obtenir que les proportions soient inversées, et que dans les commandes à faire au cours du prochain exercice, on donne la majorité aux monoplaces. Ce serait, à mon avis, une erreur, dont je me conso-

lerais d'ailleurs assez facilement, car il ne serait pas difficile de la corriger l'année suivante, en modifiant la proportion des commandes à faire.

## V

« Mais, disent certains adversaires de l'Inspection permanente d'Aéronautique, si celle-ci se résigne à commander des monoplaces, c'est la mort dans l'âme; ses préférences sont pour les biplaces et même pour les triplaces. Elle a, en effet, dès sa création, annoncé, au mois de novembre 1910, un grand concours d'aéroplanes militaires; ces aéroplanes devaient être capables d'exécuter un vol de 300 kilomètres sans reprendre le contact du sol, en emportant 300 kilogrammes de poids utile: ils devaient en outre être disposés pour recevoir à leurs bord trois voyageurs, pilote compris. Ce que l'Inspection permanente recherche donc ce ne sont pas les aéroplanes légers et rapides, mais les gros appareils, véritables *poids lourds* de l'aviation. »

Les auteurs de ces critiques semblent oublier qu'ils sont, en même temps, des adversaires des dirigeables, et qu'ils proclament sur tous les tons que ceux-ci sont devenus inutiles et doivent être remplacés à bref délai par les aéroplanes. Cela arrivera un jour, je n'en doute pas, mais à la condition que les aéroplanes puissent faire les mêmes choses que les appareils plus légers que l'air, et notamment qu'ils ne leur soient pas inférieurs au point de vue du rayon d'action et de la capacité de transport. C'est pour s'acheminer vers ce but à atteindre que l'Inspection permanente d'Aéronautique militaire a organisé le concours dont le programme a été publié il y a un an, et dont les épreuves ont eu lieu pendant les mois d'octobre et de novembre 1911.

Pourquoi a-t-elle cru devoir prendre cette mesure importante? C'est que, dans l'aviation civile, on ne s'est guère préoccupé jusqu'ici que de la vitesse et de l'altitude, mais qu'on n'a pas éprouvé le besoin de s'orienter encore, d'une façon bien décidée, du côté des applications pratiques, c'est-à-dire des transports à grande distance. Si l'administration militaire avait attendu que l'industrie civile lui donnât l'aéroplane capable de suppléer au dirigeable, elle aurait sans doute attendu longtemps; elle a donc agi très judicieusement en orientant les

constructeurs d'aéroplanes vers un but différent de celui qu'ils avaient poursuivi jusqu'à présent. Les organisateurs des grandes épreuves d'aviation, meetings ou circuits, désirant passionner l'opinion publique, devaient forcément établir leurs programmes en vue de mettre en lumière les qualités les plus frappantes, et la vitesse avant toutes les autres. Que Beaumont ait mis quatre heures de moins que son concurrent le plus rapide après lui, pour parcourir les 1 750 kilomètres du Circuit Européen, c'est une chose qui frappe tout le monde; le public se serait infiniment moins intéressé si on lui avait dit que le vainqueur du circuit était celui qui avait embarqué à son bord 275 kilos de sable au lieu de 250.

L'administration de la Guerre n'avait donc pas à se préoccuper de pousser à la construction des monoplaces rapides, que l'industrie lui procurait sans avoir besoin d'être sollicitée par elle; mais si elle voulait avoir des appareils à grande capacité de transport, elle devait en provoquer la construction, et ce fut le but du concours militaire qui vient de se clore.

Malgré les critiques dont elle a été l'objet, nous croyons qu'en cela l'Inspection permanente d'Aéronautique militaire a eu une claire vision des besoins de l'armée, et qu'en organisant ce concours pour ses débuts, elle fit un véritable coup de maître.

Si les monoplaces peuvent être suffisans, en effet, pour les reconnaissances à faible durée, les biplaces sont indispensables pour les reconnaissances plus étendues. Mais le rayon d'action de ces appareils, tels que nous les possédons aujourd'hui dans l'industrie, est encore limité et insuffisant. Lorsqu'on voudra exécuter de véritables reconnaissances stratégiques comportant, même à la vitesse moyenne de 100 kilomètres qui est considérable, une durée de 6 heures, le même pilote et le même observateur ne pourront pas fonctionner tout le temps; il faudra assurer la relève, et dans le numéro de la *Revue* du 1er septembre 1910, j'estimais que, pour de semblables reconnaissances, les aéroplanes devraient embarquer un équipage de quatre personnes, deux pilotes et deux observateurs, se relayant à tour de rôle.

L'aéroplane qui remplacera ultérieurement le dirigeable devra donc être au minimum un quadriplace, capable de parcourir 600 kilomètres d'une traite.

Pouvait-on il y a un an espérer un pareil résultat? Je ne le

crois pas, mais il était sage de le préparer. Les conditions du concours d'aéroplanes militaires qui vient d'avoir lieu constituent à mon avis une première étape vers l'aéroplane de guerre définitif. Combien faudra-t-il parcourir de nouvelles étapes pour atteindre le but final? Une ou deux, à mon avis. En attendant, c'est déjà un résultat très appréciable que de pouvoir faire 300 kilomètres en emmenant un pilote, un observateur et un troisième voyageur, qui pourra être soit un mécanicien, soit un deuxième pilote ou un deuxième observateur, ou mieux encore un aviateur apte aux deux fonctions et pouvant suppléer soit l'un, soit l'autre de ses compagnons.

Lorsque le programme du concours de 1910 fut publié, quelques-uns le trouvèrent trop facile, et s'étonnèrent qu'on ne demandât pas résolument les 600 kilomètres reconnus nécessaires. Je crois qu'en agissant ainsi, on eût fait fausse route; il ne faut pas décourager les concurrens par des difficultés trop grandes. D'autres, au contraire, trouvaient le programme trop sévère et craignaient qu'il ne pût être réalisé. L'événement a donné raison aux organisateurs du concours.

140 appareils étaient inscrits, mais 32 seulement se présentèrent aux épreuves; un fut éliminé comme étant de fabrication étrangère; il resta donc 31 concurrens en ligne. Parmi eux, 9 réalisèrent les épreuves éliminatoires, qui consistaient à faire un certain nombre de voyages à durée limitée, mais à pleine charge, à atterrir dans des terres labourées, et à en repartir, et enfin à s'élever à 500 mètres de hauteur en moins de 15 minutes. Les appareils ayant subi victorieusement cette première épreuve furent admis à l'épreuve définitive, qui consistait à faire 300 kilomètres d'une traite (Reims, Amiens et retour). Huit y parvinrent et furent classés d'après leur vitesse. Le premier fut un monoplan Nieuport, qui atteignit une vitesse de 117 kilomètres; le deuxième, un biplan Bréguet, qui en obtint 95; le troisième, un monoplan Deperdussin, qui dépassa 89 kilomètres; les cinq autres appareils sont des biplans, dont les vitesses varièrent entre 87 et 67 kilomètres.

D'après les conditions du concours, l'État devait commander dix appareils au premier classé, six au deuxième et quatre au troisième. Il se trouvera donc ainsi en possession de vingt aéroplanes ayant déjà une capacité de transport et un rayon d'action très appréciables.

On a dit qu'en organisant ce concours, le ministère de la Guerre avait rendu service à l'industrie civile, mais n'avait rien fait d'intéressant pour le service de l'armée. Nous venons de voir qu'il n'en est rien, car c'est par des étapes de ce genre qu'on arrivera peu à peu à se procurer l'aéroplane susceptible de remplacer complètement le dirigeable.

Répétons, en terminant ce paragraphe, que l'encouragement donné aux aéroplanes à grande capacité de transport ne prouve nullement, de la part de l'administration militaire, une hostilité systématique contre les monoplaces; elle sait qu'elle a besoin des uns et des autres, mais elle a encouragé la fabrication de ceux que, livrée à elle-même, l'industrie ne semblait pas devoir lui fournir.

## VI

Le lecteur qui se souvient de mon article du mois de septembre de l'année 1910 trouvera peut-être que, depuis un an, j'ai singulièrement changé d'opinion en ce qui concerne les aéronefs militaires. Je disais alors, en effet : « Pour le moment, les véritables navires aériens militaires, les seuls qui puissent rendre complètement les services qu'on attend d'eux, sont des dirigeables d'au moins 8 000 mètres cubes de volume. » Aujourd'hui, au contraire, je ne parle plus guère que des aéroplanes militaires.

En écrivant cette phrase, il y a plus d'un an, j'avais exclusivement en vue les aéronefs destinés aux grandes reconnaissances stratégiques ; ce que je disais d'eux alors est encore vrai aujourd'hui, et le sera jusqu'au jour prochain où les aéroplanes pourront exécuter, comme eux, des reconnaissances de 600 kilomètres, en emmenant un nombre de passagers suffisant.

Mais, à côté des aéronefs destinés à ces grandes reconnaissances, on ne saurait nier que d'autres navires aériens d'une moindre puissance peuvent rendre des services réels à la guerre. Je le signalais déjà en septembre 1910, et je demande encore au lecteur la permission de faire quelques citations rétrospectives.

« On ne sera pas toujours placé, disais-je, dans la nécessité de se tenir à 1 500 mètres de hauteur et d'effectuer des circuits de 600 kilomètres. Dans des cas assez nombreux où les exi-

gences seront réduites sous le double rapport de l'altitude et du rayon d'action, les petits dirigeables et les aéroplanes sont dès maintenant susceptibles de rendre des services. » En ce qui concerne ces derniers « comme ils sont en voie d'évolution et de progrès rapides, ces services augmenteront tous les jours. »

Avec quelle rapidité et dans quelle proportion devaient augmenter ces services rendus par les aéroplanes avant qu'ils eussent réalisé le type idéal de l'aéronef militaire? Il était difficile de le prévoir, et j'avoue en toute sincérité qu'à l'époque où j'écrivais les lignes qui précèdent, je n'attachais pas à ces services une importance capitale. On devait en profiter en passant, mais le véritable intérêt que présentaient les aéroplanes au point de vue militaire, c'est qu'un jour ils devaient, à moins de frais, remplir le rôle dévolu à l'heure actuelle aux seuls dirigeables de gros volumes.

En aviation, quelque optimiste que l'on soit, on est toujours, depuis quelques années, trompé dans le bon sens ; c'est ce qui m'est arrivé. Les aéroplanes seront plus tôt que je ne le pensais il y a dix-huit mois, de vrais aéronefs militaires, et, en attendant, les services que, tels qu'ils sont, ils peuvent rendre aux armées sont plus considérables que je ne l'avais supposé.

C'est une constatation dont il n'y a qu'à se réjouir. Toutefois, il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de ces services. On a été jusqu'à dire que les aéroplanes amèneraient la suppression de la cavalerie, une opinion mal fondée, dont M. Clémentel a fait justice dans son rapport sur le budget de la Guerre de 1912; ses conclusions à ce sujet ont été appuyées par la haute autorité du général Langlois.

Dans un autre ordre d'idées, on a prétendu qu'ils constituaient pour l'artillerie un mode de réglage de tir si merveilleux qu'une armée qui en serait munie d'une façon complète serait invincible. J'ai entendu des officiers tellement convaincus de ce fait, qu'à les croire, il n'y avait plus besoin de s'occuper d'autre chose.

Leur raisonnement était très simple : « Grâce à l'aéroplane, disaient-ils, l'artillerie tire à coup sûr. Dotons chacune de nos batteries de campagne d'un ou deux aéroplanes, et pour cela de petits monoplaces tels que nous les avons aujourd'hui suffisent amplement. Supposons notre artillerie disposée sur un front de vaste étendue, avec ses batteries dont le tir serait ainsi réglé

par des observateurs aériens, elle détruirait infailliblement tout ce qui se trouverait à sa portée ; il lui suffirait de s'avancer peu à peu pour étendre sa zone de destruction, et après quelques heures, quelques jours peut-être, d'une marche semblable, il ne resterait plus rien de l'armée adverse.

« Aussi, ajoutaient-ils, à quoi bon les aéronefs destinés aux reconnaissances stratégiques ? Nous n'avons nul besoin de savoir où se trouve l'ennemi, puisque nous sommes sûrs de le détruire dès qu'il sera à la portée de nos bouches à feu. » En poussant un peu ces partisans fanatiques de l'alliance de l'artillerie et de l'aviation, on les aurait sans doute amenés à dire que la cavalerie, l'infanterie même, étaient aussi inutiles que les aéronefs à grand rayon d'action. En attendant la suppression de ces armes accessoires, pour assurer à notre artillerie cette supériorité inéluctable, il fallait, sans tarder, la doter immédiatement d'une multitude d'aéroplanes monoplaces, et ne plus perdre son temps à encourager la construction d'aéronefs destinés aux longues reconnaissances.

Le caractère absolu de cette opinion suffit, à mon avis, à en démontrer la fausseté. Il n'y a pas d'instrument universel, et, si convaincu que je puisse être de l'utilité des aéronefs à la guerre, je ne crois pas que, même en les associant intimement à l'artillerie, on arrive a se procurer infailliblement la victoire. Malgré toutes les inventions faites ou à faire, il faudra toujours des stratégistes et des tacticiens pour conduire la guerre ; la science et l'industrie peuvent mettre à leur disposition des outils de plus en plus puissans, mais il sera toujours nécessaire de posséder des ouvriers de premier ordre pour s'en servir, c'est-à-dire des généraux et des états-majors sachant concevoir avec netteté des plans de campagne et en assurer l'exécution avec vigueur. Le rôle du commandement ne se bornera jamais à faire avancer indéfiniment dans la même direction une longue ligne d'artillerie qui fauche tout sur son passage.

J'ai peut-être, tout à l'heure, exagéré les idées émises dans certains milieux, ou plutôt leur expression ; toutefois, ces doctrines avaient pris suffisamment corps pour que leurs partisans n'hésitassent pas à revendiquer pour l'artillerie une aviation spéciale, mise complètement à sa disposition, et échappant à l'autorité directe des généraux commandant les corps d'armée ou les armées. Comme effectif d'aéroplanes, cette aviation com-

prendrait la très grande majorité du nombre total des appareils. Dans son rapport sur le budget de 1912, M. Clémentel a traité cette question et n'a pas eu de peine à démontrer que, pour le moment, on ne pouvait songer à une semblable organisation ; les aéroplanes ne sont pas encore assez nombreux pour qu'on puisse leur donner une affectation spéciale, il faut les laisser à la disposition des états-majors, qui les emploieront pour le mieux. Sans nier qu'ils puissent rendre, à certains momens, d'excellens services pour régler le tir de nos batteries, ces services seraient intermittens, et il serait déraisonnable de les immobiliser pendant toutes les périodes où ils seraient inutilisés par l'artillerie.

Dans un article publié par *le Temps*, le général Langlois a donné encore ici son approbation aux conclusions du rapporteur du budget.

## VII

J'arrive à un autre reproche, plus grave peut-être que tous les autres : l'Inspection permanente de l'Aéronautique n'a pas suffisamment développé l'aviation, nous devrions avoir un bien plus grand nombre d'aéroplanes et de pilotes.

D'après le rapport de M. Clémentel, notre armée possédait, à la fin de 1910, 32 aéroplanes ; après exécution de tous les marchés en cours, elle en aura 174. C'est, sans doute, un nombre très inférieur à nos besoins ; il correspond, en effet, à une moyenne de 9 par corps d'armée et ce chiffre *a priori* paraît bien faible, surtout si l'on tient compte de la casse et des autres causes d'indisponibilité, qui se feront sentir beaucoup plus en temps de guerre qu'en temps de paix. Il semble donc que l'on ait eu tort de ne pas commander, dès la fin de 1910, un plus grand nombre d'appareils, que l'industrie privée était en état de nous fournir.

Mais en examinant de près cette question, on doit reconnaître qu'il n'était guère possible d'agir autrement qu'on ne l'a fait.

D'une part, le budget ne fut voté qu'à la fin de juillet, après sept douzièmes provisoires. Dans ces conditions, il n'était guère possible d'engager des dépenses et de faire des commandes importantes. Si l'Inspection permanente d'Aéronautique avait

été soucieuse avant tout de la forme, elle n'aurait rien commandé avant le vote définitif des crédits ; légalement, d'ailleurs, elle ne pouvait pas faire de commande ferme. Alors elle s'est adressée au patriotisme des constructeurs, et leur a dit à peu près : « Je ne peux pas encore vous commander des appareils, mais je vous promets de le faire dès que je serai en possession des crédits qui seront certainement votés. Mettez-vous donc à l'œuvre, et vous aurez rendu au pays un service signalé. Il m'est d'ailleurs impossible de vous faire aucune promesse ferme en ce qui concerne la confirmation de la commande, et encore moins au sujet de la date des paiemens. » Il s'est trouvé en France, heureusement, un nombre suffisant de constructeurs pour répondre à cet appel ; mais tous n'en ont pas eu la possibilité. Seules, les maisons disposant de capitaux importans ont été à même de faire ainsi crédit à l'État. C'est une des raisons qui peuvent expliquer le nombre relativement restreint d'aéroplanes commandés en 1911. On conviendra qu'il n'y a ici qu'un seul responsable, le parlement, qui, en mettant au vote du budget de 1911 la lenteur légendaire que l'on se rappelle, a rendu difficile la tâche de toutes les administrations et compromis les intérêts du pays.

D'autre part, on regardait comme un dogme, il y a un an, de dire que les aéroplanes ne coûtaient presque rien, et c'était là, on s'en souvient, un grand argument contre les dirigeables. Un de ces derniers, disait-on, coûte au moins 400 000 francs; avec tous les accessoires, il faut compter 1 million. En payant 20 000 francs les aéroplanes, on en aura d'excellens ; on peut donc s'en procurer cinquante pour le prix d'un seul dirigeable. L'expérience a appris qu'il fallait en rabattre, et ici je cite textuellement un extrait du rapport de M. Clémentel : « On avait cru que l'aviation n'exigerait que de faibles dépenses ; c'est une opinion dont l'expérience démontre la fausseté. La durée des appareils et des moteurs est courte ; les accidens sont fréquens, les frais d'entretien, de grosses réparations sont considérables, les dépenses d'huile et d'essence sont importantes. Il convient donc de ne pas se dissimuler que l'aviation pèsera sur nos budgets plus lourdement que nous ne l'avions pensé, et ce d'autant plus qu'on lui demandera davantage. »

Je ne serais pas étonné si, en tenant compte des hangars, des terrains nécessaires à l'aviation, et de tous les accessoires,

on était obligé de doubler, de tripler, ou même de multiplier davantage les chiffres admis il y a un an, et d'avoir, pour le prix d'un dirigeable, 10 à 20 aéroplanes seulement, au lieu d'une cinquantaine. Les ressources budgétaires prévues pour 1911 n'ont donc pas permis de se procurer le nombre d'aéroplanes sur lequel on comptait.

Il y a encore une autre raison qui a pu empêcher de commander un grand nombre d'appareils : à savoir l'incertitude sur le type à adopter. Cette question ayant déjà été traitée dans un paragraphe précédent, il est inutile d'y revenir ici.

Enfin, s'il était possible, avec de l'argent, de se procurer théoriquement autant d'aéroplanes qu'on le voudrait, il n'était pas possible de créer d'un simple trait de plume le nombre de pilotes correspondant. Ceux-ci ne peuvent se former qu'à la condition d'avoir des instructeurs, des appareils d'école et des terrains d'entraînement. Les uns et les autres faisaient en partie défaut. Mais, ici, on peut suivre une progression rapide : les dix à vingt pilotes, capables de former des élèves, que l'armée française possédait à la fin de 1910, ont pu, au cours de 1911, instruire chacun trois ou quatre pilotes nouveaux ; en admettant vingt comme chiffre primitif, et trois comme nombre d'élèves formés, on arrive à soixante pilotes nouveaux, qui, avec les anciens, forment un effectif de quatre-vingts. D'après le même raisonnement, ce nombre pourra être quadruplé en 1912, et atteindre ainsi le chiffre respectable de plus de trois cents pilotes ; à partir de 1913, on en aura certainement autant qu'il sera nécessaire. Il en sera ainsi à la condition que le nombre des appareils et celui des terrains d'entraînement soient multipliés ; c'est ce dont on s'est préoccupé.

Quoi qu'il en soit, on a formé en 1911 autant de pilotes qu'il était possible de le faire, et ce serait une injustice que de proclamer, au point de vue du nombre des appareils et de celui des aviateurs militaires, l'impuissance de notre organisation actuelle.

Pour se faire une idée juste de la question, il suffit d'ailleurs de se rappeler ce que furent, au point de vue de l'aviation, les manœuvres d'automne de 1910 et de 1911, et de prévoir ce que pourront être celles de 1912.

En 1910, les aviateurs militaires se sont formés comme ils ont pu, en profitant des appareils et des écoles de pilotage qui

existaient dans l'industrie privée; par là ils sont devenus capables de figurer au Circuit de l'Est et aux manœuvres de Picardie. On y vit des aéroplanes de tous les types connus, les aviateurs firent ce qu'ils purent, et les résultats furent, on s'en souvient, très encourageans. Mais ce n'était évidemment là qu'un début, où tout était nouveau et improvisé, à peu près comme si, pour constituer un corps de cavalerie, on achetait à la hâte quelques chevaux, et on les faisait monter par des cavaliers improvisés. Au point de vue des reconnaissances militaires, le rendement fut assez faible; quelques vols seulement ayant procuré au commandement des renseignemens intéressans.

En 1911, les choses avaient changé de face. Ce ne furent plus des appareils isolés, mais des escadrilles aériennes, formées en général de six aéroplanes chacune, tous de même modèle. Dans chaque escadrille, ces unités nouvelles furent affectées les unes aux manœuvres de Franche-Comté, d'autres à celles de Lorraine, et fonctionnèrent d'une manière très satisfaisante. Chacune d'elles était placée sous le commandement d'un officier aviateur, qui avant la mobilisation était le chef de ce qu'on appelle aujourd'hui un centre d'aviation, c'est-à-dire une école de pilotes aviateurs militaires. Il avait sous ses ordres ses élèves de la veille, devenus des maitres dans l'art du pilotage. Ces escadrilles formaient un tout homogène, extrêmement souple, propre à exécuter, suivant les ordres des généraux, soit des reconnaissances de détail, soit des reconnaissances d'ensemble.

En 1912, nous reverrons les escadrilles d'aéroplanes, ou d'avions, suivant une expression qui semble devoir être adoptée; mais nous les verrons plus nombreuses.

Doit-on en donner à chaque corps d'armée, et en quel nombre? Je n'en sais rien. Laissons ces questions de répartition aux organisateurs de notre flotte aérienne : ce qui est important, c'est que les escadrilles soient nombreuses, bien homogènes et bien entraînées.

Les escadrilles de 1911 étaient formées au moyen d'appareils tels que l'industrie les avait fournis : il y avait des escadrilles de Blériot, d'autres de Farman, etc.; il en sera de même en 1912, mais nous verrons de plus des aéroplanes de types créés spécialement pour l'armée, à la suite des résultats du concours de Reims. Ils seront plus puissans que ceux d'aujour-

d'hui, et pourront exécuter des voyages de plus longue durée, en transportant des charges importantes. Peut-être même commencera-t-on à essayer de leur faire jouer un rôle offensif, c'est-à-dire de lancer des projectiles du haut des airs et d'essayer de détruire les escadrilles aériennes de l'adversaire. Ces aéroplanes nouveaux seront, comme les plus petits, groupés en unités homogènes, qui, en raison de l'importance de chaque appareil, mériteraient le nom d'escadres.

Enfin, notre flotte sera sans doute complétée par des croiseurs et des éclaireurs plus légers que l'air, les premiers chargés des reconnaissances à très longue portée, et les autres servant surtout d'estafettes et de liaisons.

Je n'ai aucune inquiétude sur la réussite de ce programme au point de vue technique; ce qui est plus douteux, c'est que les états-majors sachent tirer parti aussi complètement que possible du nouvel engin mis à leur disposition. En 1910, les aéroplanes étaient plutôt un objet de curiosité pour le commandement; on désirait surtout savoir comment ils marchaient. En 1911, tout en tirant des reconnaissances aériennes effectuées un parti plus sérieux, on expérimenta la mobilité et l'endurance des escadrilles aériennes.

Certes, il faudra encore en 1912, et il faudra toujours faire des expériences; néanmoins, je crois que l'aviation a suffisamment fait ses preuves pour qu'aux prochaines manœuvres le commandement songe moins à l'expérimenter qu'à l'utiliser. C'est une chose beaucoup plus difficile à obtenir qu'on ne le suppose généralement.

Quoi qu'il en soit, la flotte aérienne que nous posséderons à la fin de 1912, sans réaliser toutes les conditions idéales, constituera un organisme puissant, susceptible de jouer un rôle utile en cas de guerre.

Qu'on se figure ce qui serait arrivé si, en 1870, nous avions possédé quelques croiseurs de l'atmosphère et quelques escadrilles aériennes; il n'est pas téméraire de dire que l'issue de la campagne aurait pu être complètement modifiée.

## VIII

Pour ne pas allonger outre mesure cet article, je ne parlerai pas des appareils secondaires de navigation aérienne:

ballons libres, ballons captifs et cerfs-volans. On est tenté d'admettre généralement que, devant les progrès des dirigeables et surtout des aéroplanes, tous ces vieux engins sont complètement démodés et inutilisables. Il n'en est pas ainsi en réalité : rien ne supprime rien : les chemins de fer et les automobiles n'ont pas fait disparaître les chevaux, mais le rôle de ceux-ci s'est simplement trouvé modifié.

Il en sera de même en aéronautique militaire ; les ballons libres ou captifs et les cerfs-volans pourront toujours être utilisés, mais pour des besoins restreints et différens de ceux auxquels doivent satisfaire les aéronefs proprement dits. Les ballons captifs et les cerfs-volans, s'ils ont l'inconvénient d'être peu mobiles, ont le grand avantage d'être constamment reliés au sol et de pouvoir transmettre instantanément, par téléphone, le résultat de leurs observations. Pour ce qui se passe dans un rayon de quelques kilomètres, et notamment pour le réglage du tir de l'artillerie, ils peuvent rendre ainsi de précieux services. Ils se complètent d'ailleurs mutuellement, car le ballon captif marche bien par les vents faibles, et le cerf-volant, au contraire, s'accommode des vents forts.

Les Italiens font, en ce moment, en Tripolitaine, la première application de l'aéronautique à la guerre. Ils ont, dès le début, envoyé des aéroplanes; mais depuis, ils ont expédié des ballons captifs : ce qui prouve qu'ils ont reconnu l'utilité des uns et des autres.

## IX

J'arrive, enfin, au dernier reproche adressé à l'Inspection permanente d'Aéronautique : c'est d'être complètement inféodée à l'arme du génie. Son chef, le général Roques, est en effet un ancien officier du génie, mais il faut bien qu'il provienne d'une arme quelconque. J'ai déjà eu l'occasion de dire que, depuis plusieurs années, et avant la création de l'inspection permanente, il avait eu à s'occuper d'aéronautique, et était par suite très au courant de la question. Il a, d'ailleurs, des états de service remarquables, s'est fait apprécier en Indo-Chine, au Dahomey et à Madagascar aussi bien qu'en France : c'est un officier général jeune, actif, dont personne ne conteste la haute valeur.

Il a tenu à affirmer, par la composition de son état-major,

son éloignement de toute idée particulariste : parmi les trois officiers attachés à sa personne, l'un, en effet, appartient au génie, un autre à l'artillerie, et le troisième à l'infanterie. Parmi ses subordonnés immédiats, le colonel Hirschauer et les lieutenans-colonels Bouttieaux et Estienne, ce dernier est un officier d'artillerie, et si les autres appartiennent au génie, il faut convenir qu'ils ont d'autres titres que leur origine à exercer les fonctions qu'on leur a confiées. L'un et l'autre se sont occupés d'aéronautique depuis plus de quinze ans ; ils ont été formés à l'école du colonel Charles Renard, qui fut, pendant les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle, le rénovateur de l'aéronautique en général, et le créateur de l'aéronautique militaire ; il est encore reconnu comme un des maîtres aux leçons desquels on aura recours pendant longtemps ; les deux officiers supérieurs auxquels sont confiés le commandement des troupes d'aérostiers et l'organisation du matériel aéronautique ont toujours été considérés par lui comme étant des meilleurs parmi tous ceux qui ont profité de son enseignement, et nul ne peut contester qu'ils soient parfaitement désignés pour les postes qu'ils occupent. Quant aux officiers placés sous leurs ordres, quel que soit leur rôle, ils appartiennent à toutes les armes.

Au commencement de décembre 1911, l'Aéro-Club de France avait réuni dans un banquet les officiers aéronautes et aviateurs. C'était un merveilleux spectacle de voir tous les uniformes de l'armée française se mêler fraternellement dans cette réunion, et de penser que ceux qui les portaient, cavaliers ou fantassins, artilleurs ou sapeurs, métropolitains ou coloniaux, étaient d'habiles pilotes de dirigeables ou d'aéroplanes, ou des techniciens remarquables auxquels l'aéronautique militaire devait une large part de ses progrès. Ce simple coup d'œil suffisait pour se convaincre du sage éclectisme qui préside au recrutement de notre flotte aérienne.

Mais, pourrait-on dire, si l'on fait appel au concours des bonnes volontés dans toutes les armes, ce sont les officiers du génie qui ont la prépondérance, et qui exercent leur autorité sur leurs camarades des autres armes. M. Clémentel a répondu à cette critique en citant des faits. Nous donnons, encore une fois, la parole au rapporteur du budget de la Guerre :

« Toutes les armes fournissent les pilotes, et l'Inspection de l'Aéronautique a eu l'heureux esprit de montrer un grand

éclectisme. C'est ainsi qu'à Châlons le directeur du centre d'aviation est le lieutenant de vaisseau Hautefeuille; à Douai, c'est le lieutenant Ludmann de l'infanterie ; à Saint-Cyr, c'est le capitaine Étévé du génie; à Étampes, c'est le capitaine Félix de l'infanterie coloniale; enfin à Biskra, c'est le lieutenant de Laffargue, de la cavalerie. Par une sélection spontanée, la quatrième arme est une émanation du courage et de l'héroïsme de toutes les autres. »

Il est inutile d'insister davantage sur ce point.

Restent, il est vrai, les troupes d'aérostiers, qui sont chargées du service à terre. Celles-là font partie du génie, et pour assurer leur homogénéité, il est évidemment nécessaire que tous les soldats et les gradés qui les composent appartiennent à une arme unique. Le rôle du génie étant de fournir les troupes techniques, employées aux travaux des natures les plus diverses (fortifications improvisées, mines, ponts, routes, chemins de fer, télégraphie, etc.), il était tout naturel de les charger également des manœuvres aéronautiques. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'on fait passer dans les aérostiers militaires les sous-officiers ou soldats de toutes armes qui en font la demande et justifient d'aptitudes suffisantes; là encore, la porte est ouverte à toutes les bonnes volontés.

Il reste donc moins à retenir de ce reproche que de tous les autres.

## X

Cet article semblera peut-être au lecteur un panégyrique de notre service d'aéronautique militaire. J'avoue volontiers qu'ayant de tous mes vœux appelé naguère cette organisation, persuadé qu'elle fournirait le meilleur moyen d'utiliser l'aérostation et l'aviation au mieux des intérêts de l'armée et du pays, j'étais *a priori* bien disposé en sa faveur. Je crois néanmoins avoir formulé sans réticence et examiné sans parti pris toutes les critiques qui se sont fait jour depuis quelque temps, et, si j'ai réussi à en démontrer l'inanité ou l'exagération, c'est qu'elles étaient mal fondées.

Certes, tout n'est pas parfait dans notre aérostation et notre aviation militaires; mais ce n'est pas en bouleversant constamment l'organisation de nos services que nous pourrons les amé-

liorer. La sagesse, en pareille matière, consiste à suivre l'exemple d'un ancien ministre de la Guerre, qui a laissé le souvenir d'une brusquerie parfois exagérée, mais aussi d'un bon sens impeccable. Sous son ministère, après des travaux préparatoires ayant duré plusieurs années, on venait de faire un long règlement sur je ne sais plus quelle partie du service. Quelques mois après, on lui adressa un rapport, signalant quelques imperfections de détail de ce règlement, et proposant des modifications en vue d'y remédier. Le général Campenon renvoya le rapport à son auteur, après avoir écrit en marge ces simples mots : « M'en reparler dans dix ans. »

Procédons de même en ce qui concerne notre organisation aéronautique. Elle a aujourd'hui un an d'existence, ce n'est pas le moment de la transformer de fond en comble ; ce qu'il faut, c'est ne lui ménager ni notre appui moral, ni les moyens d'action matériels.

L'appui moral ne lui manque pas. Tous les Français suivent avec une satisfaction évidente les progrès de notre flotte aérienne ; ils ont tous senti, et c'était la vérité, qu'au cours de la crise extérieure que nous venons de traverser, notre aéronautique militaire a été un atout sérieux dans notre jeu, et a contribué pour sa part à faciliter la tâche de nos négociateurs. Le public pense naturellement que, si les progrès de l'aéronautique militaire sont réels, c'est que son organisation n'est pas mauvaise.

Si, du grand public, on passe aux milieux aéronautiques, l'Inspection permanente y est certainement populaire. Son chef et ses collaborateurs ont conquis une autorité incontestable parmi les constructeurs, les aéronautes et les aviateurs ; on sollicite leur présence à toutes les réunions, on les appelle à siéger dans toutes les commissions d'étude. En revanche, chaque fois que l'Inspection permanente fait appel au concours des Sociétés civiles d'aéronautique, elles y répondent avec empressement. Pendant les manœuvres, les Blériot, les Farman, les Bréguet, et tous leurs camarades les aviateurs civils, sont fiers d'endosser l'uniforme de l'officier ou même du soldat réserviste.

Indépendamment de ces concours individuels, les Sociétés interviennent, chacune à sa façon. C'est ainsi que l'Aéro-Club aide au contrôle de l'habileté des pilotes, et que le brevet établi par cette Société est considéré comme une sorte d'admissibilité au brevet plus sévère d'aviateur militaire. L'Aéro-Club

prête également son concours au ministère de la Guerre pour l'instruction des officiers aviateurs ou observateurs en mettant ses ressources à la disposition de l'Inspection permanente pour leur faire exécuter des voyages aériens.

De son côté, la Chambre syndicale des industries aéronautiques se prête à des recherches techniques, destinées à améliorer la construction des aéroplanes. Des rapports de bon voisinage s'établissent entre les aérodromes civils et militaires; les différentes écoles d'aviation se prêtent un secours réciproque.

Une troisième société, la Ligue nationale aérienne, favorise d'une autre manière l'œuvre de l'Inspection d'Aéronautique militaire. Elle a fondé dans son sein un comité militaire, présidé par le général de Lacroix, ancien généralissime, et comprenant parmi ses membres de hautes personnalités comme le général Langlois, l'amiral de Cuverville, les généraux Vieillard, Bonnal, de Torcy, le sénateur Reymond, l'amiral Humann, etc., qui, en compagnie de techniciens, se réunissent pour discuter toutes les questions intéressant l'application de l'aéronautique aux besoins de l'armée et formuler des conclusions sous forme de vœux qui sont transmis au ministre de la Guerre. Cette intervention d'une société purement privée n'est pas vue d'un mauvais œil; à plusieurs reprises, l'administration de la Guerre s'est inspirée des *desiderata* du comité militaire de la Ligue aérienne, et a semblé satisfaite d'être appuyée par l'autorité morale d'un comité dont la compétence et le patriotisme sont indiscutables.

Cette collaboration de toutes les bonnes volontés pour le bien commun ne peut qu'être féconde en résultats; néanmoins, tous ces efforts seraient insuffisans si les moyens matériels faisaient défaut. Il serait exagéré de prétendre qu'il en est ainsi; toutefois, on ne peut qu'être frappé de la modicité relative des crédits prévus en 1912 pour l'aviation. Ces crédits s'élèvent à sept millions six cent mille francs; cela semble au premier abord un chiffre respectable, mais il convient de le rapprocher des chiffres des budgets précédens.

Toujours d'après M. Clémentel, en 1909 l'aviation ne figurait au budget que pour mémoire; à la fin de l'année, elle reçut un crédit spécial de deux cent quarante mille francs. En 1910, ce budget fut élevé à deux millions. En 1911, le chiffre atteint fut de cinq millions cent vingt mille francs. Pour suivre

une progression analogue, il faudrait, au moins, dix à quinze millions, c'est-à-dire un chiffre très supérieur à celui qui est prévu pour 1912.

Or, la progression ne devrait pas se ralentir, elle devrait au contraire s'accélérer. L'aviation n'a pas, en effet, démérité de la confiance qu'on pouvait avoir en elle, puisque ses progrès sont incessans. D'autre part, nous avons vu plus haut que le développement de notre flotte aérienne avait été relativement lent en 1911 : ce n'est pas en augmentant de deux millions le budget de l'année dernière que l'on pourra l'accélérer comme il convient. Sans entrer dans des détails de calculs, contentons-nous de dire que les personnes compétentes s'accordent à peu près à estimer qu'en 1912 il faudrait consacrer à l'aviation un budget de trente à cinquante millions; nous sommes loin des chiffres prévus. La force des choses s'imposera, et le parlement sera obligé de voter en fin d'année des crédits supplémentaires. Ne vaudrait-il pas mieux se rendre compte, dès maintenant, des nécessités réelles, et voter dès le début de l'exercice la somme nécessaire (1)?

Nous tenons, en effet, la tête des nations au point de vue de l'aéronautique militaire, mais nous ne conserverons cette situation privilégiée qu'en faisant des efforts constans pour la maintenir; l'Allemagne et l'Italie, en particulier, nous suivent de près.

Au mois d'octobre dernier, en assistant au Congrès international d'aéronautique de Turin, j'ai pu constater la haute valeur technique des officiers de la « brigade spécialiste, » à laquelle est confiée, en Italie, l'aéronautique militaire. Tout le monde sait qu'ils ont mobilisé rapidement des escadrilles d'aéroplanes pour les envoyer en Tripolitaine; ces appareils ont joué un rôle utile, d'après des renseignemens personnels qui me sont parvenus de source sûre et que je cite textuellement :

« Les aéroplanes se sont affirmés subsidiaires et remplaçans de la cavalerie, dans le champ tactique, particulièrement dans les terrains terriblement insidieux des oasis où les éclaireurs de toutes les armes sont sujets à des surprises dangereuses, tandis que les aéroplanes en ne s'aventurant sur les ennemis,

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le nouveau titulaire du portefeuille de la Guerre, M. Millerand, s'est préoccupé de la question, et l'on affirme que le crédit demandé au parlement va atteindre plus de vingt millions. On ne peut qu'applaudir à cette heureuse modification des projets primitifs.

cachés dans les broussailles, qu'à une hauteur où le tir individuel n'a plus aucune chance d'arriver sur ce but mobile peuvent accomplir dans les meilleures conditions leurs reconnaissances... Les aviateurs volent tous les jours et dans toutes les heures de la journée, — sauf les journées d'ouragan, même avec des vents très violens, et je peux vous assurer qu'ils voient tout et rapportent tout ce qu'il est nécessaire de connaître, jusqu'à une cinquantaine de kilomètres de nos tranchées. Ils ont été atteints très souvent par le tir des fusils, mais heureusement dans les ailes seulement; des balles presque mortes avec peu de dégâts. »

Si nous ne pouvons pas prétendre au monopole de l'aéronautique militaire, nous pouvons avoir cependant l'ambition légitime de conserver la première place dans l'océan aérien, et nous ne devons pas marchander pour cela les efforts financiers nécessaires. Le parlement sera certainement soutenu par l'opinion publique s'il marche résolument dans cette voie; ce qu'on ne lui pardonnerait pas, ce serait de laisser ravir à la France l'hégémonie de l'atmosphère.

Nous possédons, dès maintenant, une flotte aérienne respectable; nous avons, sans contredit, le premier corps d'aéronautes et d'aviateurs du monde entier. Il nous est facile de maintenir cette situation, mais le moyen ne consiste pas à bouleverser profondément une organisation qui date d'une année seulement, et qui a déjà obtenu des résultats remarquables. Sous prétexte de quelques défectuosités de détail, inévitables en toutes choses humaines, ne marchandons pas, à notre aéronautique militaire et à ses chefs, la confiance qu'ils méritent; outre cet appui moral, mettons largement à leur disposition les ressources financières dont ils ont besoin. C'est ainsi que nous posséderons dès maintenant, et pour de longues années, la première flotte aérienne du monde.

Commandant Paul Renard.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Rarement ministère a été aussi bien accueilli que celui de M. Poincaré. Il le doit à une double cause : au mérite des hommes qui le composent et à la comparaison qui s'est naturellement faite entre eux et leurs prédécesseurs. Les deux derniers ministères en particulier, celui de M. Monis et celui de M. Caillaux, avaient surpris et bientôt inquiété tout le monde par la fantaisie qui semblait y avoir présidé à la distribution des portefeuilles, et à cette surprise du premier jour avait bientôt succédé une inquiétude de plus en plus vive. Un brusque incident a précipité la chute de M. Caillaux, et a provoqué une crise qui semblait difficile à dénouer : elle a pourtant été close presque aussi vite qu'elle s'était ouverte. M. Poincaré a trouvé en quelques heures les concours dont il avait besoin. Aucune des bonnes volontés auxquelles il a fait appel ne lui a manqué et il a pu réunir autour de lui d'anciens présidens du Conseil, d'anciens ministres, quelques hommes nouveaux qui ont déjà fait preuve de talent, enfin une brillante équipe dont la composition a produit, au dehors et au dedans, une impression excellente. On s'est senti aussitôt comme dans une autre atmosphère. Cela est heureux, certes, et opportun, car à peine était-il formé que le nouveau ministère a été soumis à une épreuve imprévue dont nous aurons à parler dans un moment.

M. Poincaré a eu une vue juste de la situation en se chargeant lui-même, dans les circonstances actuelles, du ministère des Affaires étrangères. Quelle que soit, en effet, l'importance de quelques-unes des questions qui sont posées à l'intérieur, les préoccupations principales vont aujourd'hui à l'extérieur, et M. Poincaré n'a voulu laisser à personne autre qu'à lui le soin d'y faire face. Mais il n'y a pas de

diplomatie possible, active, efficace, respectée, si elle ne repose pas sur une force militaire respectable : l'attribution des portefeuilles de la Marine et de la Guerre devait donc être l'objet d'une attention spéciale. Pour la Marine, il est vrai, la question était résolue d'avance. M. Delcassé a parfaitement réussi dans la direction de ce département; les marins désirent qu'il y reste; la confiance du Parlement l'y accompagne; on aurait commis une faute si on l'en avait enlevé pour l'envoyer ailleurs. Mais qui mettrait-on à la Guerre? Un militaire y aurait été bien à sa place : on ne peut cependant pas faire un grief à M. Poincaré de n'y en avoir pas appelé un. L'attribution du portefeuille de la Guerre à un général ne saurait être un principe intangible, et il faut bien reconnaître que les dernières applications qui en ont été faites n'ont pas été très heureuses. Pourquoi un civil ne réussirait-il pas à la Guerre aussi bien qu'à la Marine, s'il est bon administrateur, laborieux, attentif, méthodique et doué d'une forte volonté? M. Millerand, que M. Poincaré a choisi, remplit-il ces conditions ? Peut-être. Il y a sans doute quelque hardiesse dans ce choix, parce qu'il y a de l'inconnu; mais M. Millerand est grand travailleur; il a l'esprit net et précis ; il sait prendre des résolutions rapides et il l'a montré tout de suite en remaniant le décret qui avait récemment organisé le haut commandement dans des conditions contestables; partout où il a été, il a laissé de son passage des traces qui ont été plus d'une fois heureuses. On assure qu'il s'est bien entouré au ministère de la Guerre et s'est aussitôt mis à l'œuvre, tout appliqué à sa nouvelle besogne à laquelle il n'a apporté aucun des préjugés si fréquens dans son parti. Il faut donc lui faire crédit et l'attendre à ses actes.

Nous en dirions autant des autres portefeuilles ministériels, si M. Steeg n'avait pas vu substituer entre ses mains celui de l'Intérieur à celui de l'Instruction publique. Pourquoi ce changement? Par quoi est-il justifié? M. Steeg, professeur de l'Université, était à sa place à l'Instruction publique, mais rien ne le désignait pour l'Intérieur, et on s'est demandé la raison de ce choix. Nous ne voulons pas préjuger ce que M. Steeg fera place Beauvau : il n'est cependant pas téméraire de croire qu'en l'y mettant, M. Poincaré a entendu donner aux radicaux-socialistes un gage que peut-être ils exigeaient. Il ne faut pas oublier que nous sommes à la veille des élections municipales : les radicaux-socialistes ne l'oublient certainement pas. Nous aurions préféré que M. Steeg restât au ministère de l'Instruction publique : on l'y a remplacé par M. Guist'hau, qui n'a fait

que passer dans le dernier cabinet Briand et que quelques semaines n'ont pas permis de juger. C'est M. Briand qui a découvert M. Guist'hau : ils étaient sortis ensemble du ministère, ils y rentrent ensemble, mais la rentrée du premier a naturellement une autre importance que celle du second, et il semble que M. Poincaré ait encore voulu souligner cette importance : il a donné, en effet, à M. Briand le titre nouveau de vice-président du Conseil. Le titre ne fait rien à l'affaire : au temps où nous sommes, les hommes ne comptent que par leur valeur propre et celle de M. Briand est grande assurément. On se demande toutefois si, tout en prenant sa part de responsabilité dans la politique générale, il y jouera un rôle très actif, ou s'il ne considérera pas le ministère de la Justice comme un poste d'attente en vue d'un avenir encore indéterminé. Il y a beaucoup de premiers rôles dans le cabinet de M. Poincaré. M. Léon Bourgeois en est un, lui aussi. Sa santé, qui, après avoir été quelque temps éprouvée, est aujourd'hui heureusement améliorée, exige encore des ménagemens : aussi a-t-il demandé le ministère du Travail comme étant celui, il l'a cru du moins, qui lui imposera le moins de fatigues. Depuis quelques années, M. Bourgeois s'est particulièrement consacré aux œuvres sociales, ce qui lui a rendu familières les questions qu'il aura à traiter. Nous lui souhaitons de n'avoir pas, à cet égard, quelques désillusions. Il suffit de dire que le ministère du Travail est celui qui doit pourvoir à l'application, ou plutôt à la refonte de la loi sur les retraites ouvrières, pour qu'on en sente le poids.

Quoi qu'il en soit, un ministère qui, avec MM. Poincaré, Delcassé et Millerand, comprend encore MM. Briand et Bourgeois, est un beau ministère! On en a peu vu qui présentassent une façade aussi imposante, et derrière cette façade, il y a des forces et des capacités réelles. Sera-t-il le gouvernement réparateur que nous demandions il y a quinze jours? Nous le souhaitons. Son défaut est de n'être pas homogène; mais ce défaut ne se fera sans doute sentir que plus tard; il en est à peine un pour le moment. Bien qu'il ne faille pas exagérer, comme on est parfois tenté de le faire, la gravité des circonstances présentes, la situation est à beaucoup d'égards délicate et elle exige le concours de forces diverses unies dans un sentiment commun. Pris à partie, à la Chambre, par un orateur de l'extrême gauche qui lui reprochait une trop longue abstention, M. Léon Bourgeois n'a pas eu de peine à lui répondre et a été applaudi par la grande majorité de l'Assemblée. Un passage de ses explications mérite d'être retenu. Il a déclaré que si jamais sa présence au gou-

vernement exigeait le sacrifice de ses opinions bien connues, il démissionnerait aussitôt. Qu'est-ce à dire, sinon que le gouvernement actuel, pour rester, dans un intérêt supérieur, un gouvernement d'union, doit être aussi un gouvernement d'apaisement, ce qu'il ne peut être qu'à la condition d'ajourner les questions qui nous divisent le plus ? Un tel gouvernement a nécessairement un programme limité ; mais, quelque limité qu'il soit, ce programme peut remplir utilement plusieurs années d'activité parlementaire. Que le ministère Poincaré l'exécute, et il aura bien mérité du pays.

La déclaration qu'il a lue aux Chambres a produit sur elles le meilleur effet : c'est au point qu'au Palais-Bourbon le vote qui a suivi a réuni la quasi-unanimité des suffrages exprimés. Une majorité aussi forte ne saurait être considérée comme normale, mais il n'est pas indifférent pour un Cabinet de se mettre en marche avec cette large provision de confiance : il en acquiert plus d'autorité au dedans et au dehors. Au dedans, une première question est à résoudre, celle de la réforme électorale. Quelle serait l'attitude du nouveau ministère à l'égard du scrutin de liste et de la représentation proportionnelle? Il était difficile de le dire d'avance, à voir seulement sa composition. Si M. Poincaré et M. Millerand se sont toujours prononcés en faveur de la réforme, M. Bourgeois n'y a pas été moins résolument contraire et, de M. Briand, on ne saurait dire bien exactement ce qu'il en pense. Toutefois, l'incertitude n'a pas été de longue durée : la déclaration ministérielle s'est prononcée fermement pour la réforme. C'est fort bien ; nous sommes convaincu que le Cabinet, en prenant cette attitude résolue, a été l'interprète fidèle du sentiment du pays. Mais pourquoi s'est-il prononcé pour l'apparentement, procédé bâtard qui est en contradiction avec l'idée générale de la réforme et réintroduit dans notre système électoral, par une porte détournée, une partie des inconvéniens dont il s'agit précisément de l'expurger. Il s'est exposé par là à un échec sans importance pour lui, mais qu'il aurait mieux valu éviter.

Faut-il rappeler ce qu'est l'apparentement? M. Painlevé a inventé le mot et la chose, et nous ne lui en faisons pas compliment, car le mot est barbare et la chose est fâcheuse. Celle-ci se rattache étroitement à ce qu'on peut appeler l'art d'accommoder les restes. En effet, lorsque, dans le fonctionnement du scrutin de liste avec représentation proportionnelle, on a attribué à chaque liste un nombre de sièges correspondant au nombre de fois qu'elle a obtenu le quotient électoral, il reste à peu près toujours des sièges non attri-

bués dont on est fort embarrassé de savoir que faire. Il faut pourtant en faire quelque chose. M. Briand, si nous ne nous trompons, avait proposé de les abandonner purement et simplement à la liste qui aurait eu la majorité. Le système était injuste à coup sûr; il ne faisait pas de la Chambre la représentation exacte du pays; il avait toutefois l'avantage de supprimer les marchandages et les coalitions plus ou moins immorales entre les représentans d'opinions diverses, ou même opposées, tentés de subordonner ou de sacrifier l'intérêt de leurs idées à celui de leur parti, ou plus brutalement de leurs personnes. C'est ce qu'on voit trop souvent sous le régime actuel au moment des ballottages. L'apparentement de M. Painlevé a tout justement le défaut qu'on voulait combattre : il établit, suivant la volonté de leurs représentans, une parenté fictive entre diverses listes qui atteignent, par l'addition des votes qu'elles ont obtenus, un total suffisant pour se voir attribuer les restes, c'est-à-dire les sièges inoccupés dont nous avons parlé plus haut. Qui ne sent l'inconvénient? Il serait d'autant plus grave pour la morale publique que plus d'une fois l'apparentement s'établirait, non seulement entre des listes d'opinions voisines, mais entre des listes représentant des opinions très éloignées les unes des autres, opinions extrêmes, réactionnaires d'une part, socialistes d'une autre. Les coalitions de ce genre se sont vues trop souvent pour que nous ne les revoyions pas encore, mais est-ce à la loi de les favoriser? Ne doit-elle pas, au contraire, s'appliquer à les rendre impossibles?

A quoi bon insister? Nous parlons de ce qui n'est plus : l'apparentement est mort. Il aurait été digne du ministère actuel de lui porter le coup de grâce. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Son excuse est que, ne voyant dans la Chambre de majorité assurée pour aucun système, il a cru qu'il fallait faire de la conciliation à outrance. Il n'a d'ailleurs pas été le seul à le penser; les partisans de la représentation proportionnelle semblaient eux-mêmes passer condamnation sur l'apparentement. Soit, disaient-ils, la réforme sera moins bonne, mais ce sera la réforme tout de même. On pouvait donc croire que l'apparentement, énergiquement voulu par les uns, accepté avec résignation par les autres, serait effectivement voté. O surprise! il ne l'a pas été. M. Steeg, que le ministère avait envoyé combattre pour lui, y a très inutilement employé son éloquence. Il a eu beau dire que le vote de l'apparentement était la condition du succès facile et rapide de la réforme; on ne l'a pas écouté, et l'apparentement n'a pas été seulement écarté, il a été écrasé. Les radicaux-socialistes, qui

avaient paru y tenir si fort, l'ont abandonné, soit qu'en réalité ils n'y tinssent nullement, soit qu'ils espérassent que toute la réforme serait entraînée dans sa chute et s'écroulerait avec lui. Le gouvernement avait cru s'embarquer sur une mer profonde et sûre; il s'est tout de suite enlizé dans un banc de sable. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'est en cela fait aucun mal. Il ne tenait à l'apparentement que dans la proportion où la majorité y resterait fidèle elle-même et la majorité n'en voulant pas, il n'a plus aucune raison d'en vouloir.

Mais que faire des restes? La question reste posée. M. Jaurès a proposé, pour la résoudre, de sortir du cadre étroit du département: on ferait le total des voix obtenues dans plusieurs départemens voisins par les listes de même opinion et on trouverait là un moyen de sortir d'embarras. La Commission du suffrage universel s'est ralliée à la hâte à cet amendement, mais la Chambre lui fera-t-elle le même accueil? Les radicaux-socialistes, adversaires avoués ou secrets de toute réforme, commencent à espérer qu'elle ne se ralliera à aucun système et refusera une majorité successivement à tous. Le gouvernement a demandé à réfléchir, ce qui est sage, et la discussion a été suspendue pour quelques jours: elle ne sera reprise que le 12 février. La proposition de M. Jaurès n'est pas aussi simple qu'elle paraît l'être : qu'adviendra-t-il pourtant si elle est rejetée, et si une autre l'est encore, et ainsi de suite? La Chambre, se sentant impuissante, tomberait dans le découragement. C'est au gouvernement à l'en sauver. Il s'est engagé à faire réussir la réforme: il tiendra sa promesse.

Nous aurions dû sans doute commencer notre chronique en parlant de l'incident italien, car tout autre intérêt pâlit à côté de celui qui s'y attache; mais l'incident vient seulement de se clore; il se poursuivait sur le terrain diplomatique pendant que nous écrivions; nous ignorions en commençant comment il se terminerait; il a bien fallu le garder pour la fin.

L'incident, disons-nous, bien qu'il y en avait eu deux et qu'on parle même d'un troisième dont le caractère n'est pas encore bien connu; mais le premier s'est vite réglé à notre satisfaction. Ils ont été provoqués l'un et l'autre par l'exercice que l'Italie a cru pouvoir faire de son droit de visite dans la Méditerranée: deux de nos vaisseaux, le *Carthage* et le *Manouba*, en ont été l'objet coup sur coup, avec des circonstances dont l'opinion s'est légitimement émue chez nous, et qui ont imposé des devoirs immédiats à notre gouverne-

ment. Il faut dire tout de suite que ces deux vaisseaux font le service postal régulier entre la France et la Tunisie et qu'ils jouissent à ce titre d'immunités particulières que l'Italie a reconnues par un arrangement formel. Ils peuvent être visités bien entendu ; nous ne contestons pas, sur ce point, le droit de l'Italie ; mais ils doivent l'être dans des conditions déterminées, rapides, et qui en aucun cas ne vont jusqu'à les détourner de leur route. Or, ils ont été conduits de force à Cagliari et y ont été retenus plusieurs jours. Pourquoi ? Parce que le gouvernement italien croyait, pour des raisons qu'il jugeait sérieuses et qui se sont trouvées ne pas l'être, — ce qui, soit dit entre parenthèses, devrait désormais le rendre plus prudent dans ses informations et ses affirmations, — que le premier portait un aéroplane destiné à l'armée turque de la Tripolitaine et que le second avait embarqué vingt-neuf officiers turcs qui se faisaient passer pour des membres du Croissant-Rouge ottoman et qui, une fois arrivés à Tunis, devaient rejoindre leurs camarades dans les oasis tripolitaines.

En ce qui concerne le premier bateau, le *Carthage*, la question se pose de savoir, en principe, si un aéroplane peut être considéré comme un objet de contrebande de guerre. Nous sommes disposés à le croire, mais le droit public n'est pas encore fixé sur ce point, et la preuve en est que l'Italie elle-même n'a pas compris ces appareils dans l'énumération qu'elle a faite, au moment de l'ouverture des hostilités, des objets de contrebande dont elle interdisait le transport. Mais même si un aéroplane est considéré comme un objet de contrebande, un navire neutre se rendant dans un port neutre a le droit de l'y transporter et un gouvernement neutre n'a pas celui de s'y opposer. Pour tous ces motifs le torpilleur italien qui a arrêté le *Carthage* a commis une erreur en le conduisant à Cagliari et en l'y immobilisant pendant plusieurs jours. Il a intimé l'ordre au capitaine du paquebot français d'abord de détruire sur place l'aéroplane qu'il transportait, puis de le livrer : le capitaine s'y est opposé à bon droit. Comme il a fait remarquer que son navire était chargé d'un service postal et qu'il avait un sac de lettres à son bord, les autorités italiennes lui ont demandé de le leur remettre afin qu'elles pussent elles-mêmes le faire parvenir à destination. Le capitaine s'y est refusé non moins légitimement ; il n'a pas voulu confier à des mains étrangères le soin de remplir un devoir officiel qui n'incombait qu'à lui et qui restait sous sa responsabilité. Quant aux autorités italiennes, leur conduite a été incorrecte du commencement à la fin de l'incident. On sait de quelle

manière celui-ci s'est terminé. Le propriétaire de l'aéroplane a déclaré que son appareil était engagé à participer à des fêtes qui devaient avoir lieu à Tunis et qu'il n'avait nullement l'intention de l'envoyer en Tripolitaine. Le gouvernement français a transmis cette information sans en garantir l'exécution, ce qui n'était pas son affaire, et le gouvernement italien s'en est contenté. Il a pensé sans doute que les erreurs les plus courtes étaient les meilleures et a relâché le *Carthage;* mais, pour l'avoir arrêté, il a assumé des responsabilités matérielles dont il devra rendre compte devant le tribunal de la Haye. Les pertes subies par nos nationaux sont considérables; elles donnent lieu à des indemnités dont un arbitre impartial fixera le chiffre. Nous raisonnons, bien entendu, dans l'hypothèse où les autorités italiennes auraient dépassé leur droit; mais cette hypothèse est à nos yeux une certitude.

L'incident du *Manouba* est malheureusement plus grave: il avait bien commencé, il a mal continué; heureusement, il s'est bien terminé. Le 5 janvier dernier, l'ambassade de Turquie à Paris a fait savoir au ministre des Affaires étrangères, — c'était alors M. de Selves, — que vingt-neuf médecins et autres personnes composant une mission sanitaire du Croissant-Rouge devaient se rendre dans la Tripolitaine en passant par la Tunisie: il en fournissait la liste nominale. Le 17 janvier, le *Manouba* quittait Marseille ayant à son bord les vingt-neuf Ottomans. Le même jour, l'ambassadeur d'Italie à Paris se présenta au quai d'Orsay et affirma au ministre des Affaires étrangères, — c'était cette fois M. Poincaré, — que les prétendus membres du Croissant-Rouge n'étaient autres que des officiers déguisés: il invoquait en conséquence la convention de la Haye du 18 octobre 1907 pour demander au gouvernement de la République de ne pas leur permettre de passer de Tunisie en Tripolitaine, soit en groupe, soit isolément. Sur ce dernier point, des réserves devaient être faites et M. Poincaré n'a pas manqué de les faire, mais le passage en groupe étant incontestablement contraire au droit des gens, il a déclaré que si la qualité d'officiers était, à leur arrivée en Tunisie, reconnue aux vingt-neuf Ottomans, il ne les laisserait pas passer la frontière dans de pareilles conditions. Cette déclaration aurait dû donner pleine satisfaction au gouvernement italien: le gouvernement français s'étant engagé à contrôler lui-même le véritable caractère des passagers ottomans, il ne pouvait y avoir ni saisie en mer, ni même visite du navire. La visite a eu lieu cependant et, bien que les passagers ottomans eussent des papiers parfaitement en règle qui

constataient leur qualité de membres du Croissant-Rouge, le *Manouba* a été arrêté en mer et conduit à Cagliari. Là, les autorités italiennes ont voulu obliger le capitaine du navire de livrer ses passagers, ce à quoi il s'est refusé énergiquement. Par malheur, il n'a pas persisté jusqu'au bout dans son refus, et nous nous hâtons de dire qu'il n'y a pas eu de sa faute : il n'a cédé que devant des ordres venus de notre ambassade à Rome. Le vice-consul de France à Cagliari avait approuvé sa résistance : tout d'un coup, il changea d'attitude. Que s'était-il passé? Dès qu'il avait eu connaissance de la saisie, M. Poincaré avait envoyé à la fois un télégramme à notre vice-consul à Cagliari et à notre chargé d'affaires à Rome : l'ambassadeur, M. Barrère, était à Paris. Le télégramme adressé à notre vice-consul lui est arrivé intraduisible et a dû être retourné au quai d'Orsay pour être répété. Dans l'intervalle, notre chargé d'affaires à Rome, sur l'affirmation du gouvernement italien qu'il avait des preuves positives que les passagers ottomans étaient des officiers, a pris sur lui, sans en référer à Paris, d'inviter notre vice-consul à les faire livrer aux autorités italiennes à Cagliari, et c'est ce qui a été fait aussitôt. Il semble qu'il y ait eu là une sorte de fatalité.

Un télégramme intraduisible, une initiative intempestive de la part d'un de nos agens que nous n'aurions pas crue possible si elle ne s'était pas produite, ce sont là des circonstances qui déroutent le jugement, mais ne sauraient changer le fond des choses. Il n'en reste pas moins vrai que le gouvernement italien n'avait le droit, ni de saisir le *Manouba*, ni d'exiger la livraison des passagers ottomans et, à supposer même qu'il l'eût,— ce que nous n'admettons nullement, — il s'en était moralement dessaisi en demandant au gouvernement français de s'opposer à ce que les vingt-neuf Ottomans, après leur arrivée à Tunis, passassent en Tripolitaine. C'était une question de bonne foi. Le gouvernement français avait engagé la sienne ; il avait promis de s'assurer de la qualité des passagers ; est-il besoin de dire ce que nous avions le droit d'attendre du gouvernement italien? Lorsque l'Italie s'est engagée dans la guerre tripolitaine, elle aurait recueilli la désapprobation du monde entier, à commencer par celle de ses alliés, si la France, la France seule, ne lui avait pas témoigné sa sympathie, s'abstenant de juger comme elle aurait pu le faire, elle aussi, une entreprise qui soulevait partout ailleurs tant de critiques. C'est ce qu'on aurait pu se rappeler à Rome au moment d'appliquer avec tant de sévérité à nos navires les règles un peu confuses du droit de visite en temps de guerre. M. Poincaré a été interrogé, comme il

devait l'être, sur ces incidens regrettables et sur ce qu'il avait fait pour en obtenir réparation. Sa réponse a été telle, si ferme en ce qui concerne le rappel de notre droit, si amicale en ce qui touche l'Italie, que les applaudissemens ont été unanimes. Les socialistes unifiés eux-mêmes se sont associés au sentiment général, et la Chambre a donné le spectacle si rare d'une assemblée, divisée sur tout le reste, unie pour un jour dans un même sentiment patriotique. Le succès personnel de M. Poincaré a dépassé ce qu'attendaient ses amis et, pour un moment, il n'a pas eu d'adversaire. Son discours peut d'ailleurs se résumer en quelques lignes ; il a raconté les faits ; il les a laissés parler ; puis il a dit qu'il avait donné des instructions à notre ambassade à Rome pour demander la restitution des prisonniers. Après, mais après seulement, toutes les difficultés, s'il en reste, s'aplaniraient comme elles doivent le faire entre deux pays amis.

La presse italienne, qui avait montré d'abord des dispositions assez aigres à notre égard, est revenue vite à un ton plus conciliant : elle a protesté des bons sentimens de l'Italie à l'égard de la France et nous pouvons répondre avec non moins de vérité que la France n'a pas cessé un moment d'être animée des mêmes sentimens à l'égard de l'Italie. « Un nuage qui passe, a dit M. Poincaré, n'assombrira pas l'horizon. » Il en a été ainsi, mais non pas tout à fait aussi vite que nous l'avions espéré. M. Barrère, qui était à Paris comme on sait, est reparti pour Rome avec des instructions précises qu'il est facile de deviner sans les connaître, car elles ne peuvent qu'être conformes au langage que M. Poincaré a tenu à la Chambre et que celle-ci a chaleureusement approuvé : nous avons demandé qu'on nous rendît les prisonniers. Le gouvernement italien ne s'est pas refusé toutefois à le faire : sous prétexte de chercher une formule qui ménageât tous les intérêts et tous les droits en cause, il a perdu ou, si l'on veut, gagné du temps et l'a employé à faire passer des examens de médecine aux prisonniers : il a d'ailleurs reconnu aussitôt qu'ils étaient bien des médecins, au moins en majorité, ce qui fait rêver sur l'exactitude des informations prises on ne sait où dont il se disait si sûr. Le mieux que nous ayons à faire est d'ignorer les opérations de contrôle qui ont pu se poursuivre à Cagliari : elles sont à reconmencer pour nous et par nous. Agir autrement serait admettre que le gouvernement italien aurait pu ne pas nous restituer les prisonniers s'il avait découvert, conformément à sa première opinion, qu'ils étaient bien des belligérans : or ils devaient nous être rendus, non pas parce qu'ils appartenaient au Croissant-Rouge, mais

parce qu'on les avait indûment arrêtés alors qu'ils étaient couverts, non seulement par notre pavillon, ce qui n'aurait peut-être pas été en toute occasion une garantie suffisante, mais par notre promesse sollicitée par l'ambassadeur d'Italie, acceptée, transmise par lui à son gouvernement que nous nous assurerions, dès leur arrivée à Tunis, de la véritable qualité de nos passagers. Nous n'en dirons pas davantage. Tout est bien qui finit bien, et tout s'est bien fini : le gouvernement italien nous a rendu les prisonniers. La formule élaborée par M. le marquis di San Giuliano et M. Barrère reconnaît qu'il y a lieu de rétablir le *statu quo ante*, c'est-à-dire de remettre les choses en l'état où elles étaient avant l'arrestation des vingt-neuf Ottomans. Le reste va de soi. Le gouvernement italien a tenu à ce qu'il fût dit que, si quelques-uns des Ottomans n'appartenaient pas au Croissant-Rouge, nous ne les laisserions pas pénétrer par notre territoire dans la Tripolitaine, et aussi que les questions de droit envisagées par lui et par nous à des points de vue différens seraient soumises à la Cour de la Haye. Soit : il fallait seulement trouver des termes qui ne préjugeassent la solution ni dans un sens ni dans l'autre, et c'est ce qu'on a fait. Le nuage signalé par M. Poincaré est dissipé.

C'est bien ce que nous attendions des sentimens amicaux de l'Italie et de son gouvernement envers la France. Le passé est liquidé, mais il faut songer à l'avenir. Il a été convenu que les deux gouvernemens prendraient des mesures pour éviter le renouvellement des mêmes incidens. Rien de plus désirable, en effet, rien de plus nécessaire, et s'il en avait fallu une preuve nouvelle, on l'aurait eue dans l'arrestation du *Tavignano*, petit vapeur français qui faisait le service de côtes de la Tunisie jusqu'à la frontière Tripolitaine. Nous ne nous expliquerons pas dès maintenant sur un fait dont les conditions sont encore mal connues : un seul point est certain, le navire ne portait pas de la contrebande de guerre, les Italiens s'étaient trompés une fois de plus. Ces erreurs répétées, provenant d'une trop grande facilité à accueillir des dénonciations imaginaires, dénotent une inquiétude d'esprit et une nervosité singulières, sur lesquelles nos amis italiens nous permettront bien d'appeler leur attention. Ils sentent certainement comme nous l'inconvénient qu'il y aurait à laisser se former de nouveaux nuages dans un ciel heureusement, mais un peu laborieusement rasséréné.

La place nous manque pour parler, comme nous l'aurions voulu des élections allemandes. Le nouveau Reichstag ne ressemblera

pas à celui qu'il remplace. Tous les partis ont perdu du terrain, excepté les socialistes qui ont plus que doublé l'étendue du leur : ils étaient 53, ils reviennent 110. Le Centre, les conservateurs, les conservateurs libres, les radicaux ont tous été plus ou moins atteints par la vague électorale : les socialistes seuls ont été renforcés dans les proportions que nous venons de dire. Ils ont aujourd'hui 19 voix de plus que le Centre, qui n'en a que 91. Que feront les nationaux-libéraux et les radicaux en présence de cette victoire socialiste si éclatante? Quoiqu'ils soient en minorité dans l'assemblée, ils feront pencher la balance dans le sens où ils se porteront. Le chiffre des voix que les socialistes ont conquises dans ce pays depuis les élections de 1907 est encore plus inquiétant que le chiffre de celles qu'ils auront au Parlement impérial : il est passé de 3 259 999 à 4 225 000. Est-ce à dire qu'il y a vraiment en Allemagne autant de socialistes que ces gros chiffres sembleraient le faire croire? Non, sans doute. Les votes socialistes n'ont été souvent qu'une simple manifestation de mécontentement; les bourgeois libéraux ont nommé des socialistes pour donner une leçon au gouvernement, comme on disait et comme on faisait autrefois chez nous; mais ces leçons sont parfois aussi dangereuses pour ceux qui les donnent que pour ceux qui les reçoivent. Elles le sont moins cependant en Allemagne qu'en France parce que le Reichstag a beaucoup moins de pouvoir réel que nos Chambres. Cette formidable poussée socialiste n'en est pas moins un phénomène significatif. Elle a atteint son point culminant à Potsdam même, où M. Liebknecht a été élu, en dépit de tout le zèle déployé par l'administration, dans la circonscription où l'Empereur a une de ses résidences officielles : la majorité du député socialiste a été de plus de 5 000 voix. Malgré tout, le gouvernement garde un grand calme; il affecte même d'avoir confiance; les journaux officieux, prenant la chose du bon côté, disent volontiers que la rupture du bloc bleu-rouge, c'est-à-dire du bloc conservateur et catholique, libère le gouvernement d'une sujétion qui était lourde pour lui. La question est de savoir s'il ne tombera pas de Charybde en Scylla : l'avenir seul peut la résoudre.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-Gérant,*

FRANCIS CHARMES.